

Façons de se disperser

Apprentissages
dans un squat d'une ville de province,
2009-2017

Maryla Slaoui, septembre 2019

Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme des Hautes Études en
Pratique Sociale.

Réalisé au sein de la 9ème promotion du Séminaire Itinérant Acteurs et
Entrepreneurs
sociaux.

Dirigé par Xavier Lucien et Christian Lamy.

Merci : aux compagnons du Siaes pour les rires et l'entêtement,
à Ida, Florence, Manue, Anna, Thierry et aux copains du Négral pour les lectures et
coups de main,

à Tonio et Marion C. pour leurs contributions.

Aux squatteurs,
pour les interstices entre la rue et le logement,
pour les palimpsestes et les boudoirs.

Préalable

Au moment où j'ai commencé cette recherche, ma vie me semblait éparse, partagée entre une activité salariée, un investissement et une habitation dans un squat, une activité amateur (concevoir et animer une émission de radio), un engagement associatif (*Les Petits Débrouillards*) et des projets d'écriture littéraire.

Quoi de plus banal somme toute que cette dispersion ? Pourquoi en faire état ?

Mes projets d'écriture littéraire occupaient peu, trop peu, de mon temps. J'étais dans une retenue qui m'empêchait bien souvent de passer de l'écrire à l'écrit. Seules les sollicitations extérieures, pour des fanzines, me tiraient de mon mutisme graphique, me permettant de donner une forme à mes brouillons, de les adresser à des lecteurs.

Quand je me suis installée au squat X sur lequel porte ma recherche, je connaissais les lieux depuis plus de quatre ans. J'en connaissais les habitants, les activités (j'avais participé à l'organisation de certaines). Je connaissais les discours de certains des squatteurs¹ sur les finalités du lieu : il devait servir de moyen pour s'essayer à des activités personnelles, de point d'appui pour se refaire, tant sur un plan matériel que sur un plan professionnel -ou du moins pour être à même d'élaborer un projet personnel. J'étais moi-même très ambivalente par rapport à ce discours : séduite tout autant qu'exaspérée. Néanmoins, mon installation au squat X était pleine de désir : j'espérais m'affranchir de la retenue et des contraintes qui m'empêchaient de me centrer sur l'écriture. J'y vécus une première année épuisante, peinant jour après jour à concilier mon travail salarié, la charge de travail domestique (du ménage, en passant par les réunions et jusqu'à l'organisation de concerts), la découverte d'un nouveau mode de relations quotidiennes. Autant dire que ce ne fut pas l'année où je trouvais la tranquillité nécessaire à l'aboutissement de mes projets d'écriture. Et si l'habitat en squat se révéla être une expérience passionnante, bien plus surprenante que ce que je pensais en connaissant déjà les lieux, j'étais, au moment de commencer cette recherche, tenaillée par une forte frustration. Cette frustration était d'autant plus lourde que je la vivais comme la continuation d'un échec : j'avais l'impression, décidément, d'être incapable de me donner les conditions pour réaliser ce que je voulais pour moi-même.

Les premiers thèmes de recherche envisagés (transmettre², s'émanciper, résister) sont en grande partie inspirés par ce désir et cette frustration. La projection que j'avais des résultats de cette recherche comportait une part d'aigreur : je pensais être conduite à faire la part entre la reproduction des dynamiques sociales de domination et la production de la vie quotidienne. En somme, je voulais faire le bilan de ce squat, et ce, à partir d'objectifs généraux et idéalistes : à partir d'un idéal, que mesurer d'autre qu'un écart ?

La recherche que j'ai faite et que je présente au lecteur est bien différente de ce que j'imaginai. Finalement, je me suis contentée de présupposer qu'il se passait quelque chose pour les squatteurs pendant leur temps d'habitat au squat X. Et j'ai interrogé trois anciens squatteurs pour leur demander comment ils avaient vécu le fait d'habiter ce squat. C'est, *a posteriori*, au fil du recueil de données que j'ai pu préciser mon thème et resserrer mon objet d'enquête. Et c'est *a posteriori* que je retrouve, dans une réminiscence³ - une reconstruction-, le sentiment de dispersion des premières heures de la formation : porteur de nouvelles significations.

¹ Tous membres du groupe qui avaient ouvert -matériellement- le lieu, mais il ne s'agit pas de tous les membres.

² Un thème qui est lié aussi à mon ancienne profession.

³ Mais aussi dans mon dossier de candidature ainsi que dans le paragraphe « motivations » de ma monographie.

Introduction

La première partie de ce travail s'attache à donner des éclaircissements au lecteur sur mes partis pris d'enquête (méthode, thème et objet) au moyen d'une autobiographie raisonnée. Cette dernière vise à :

- Exposer mon intérêt pour ce que le quotidien comporte d'esthétique et l'éparpillement auquel cette attention au sensible me conduit.
- Décrire l'origine de mon intérêt pour le lien à l'autre et ma méfiance quant aux jugements et aux classements qu'ils comportent.
- Souligner avec quelle ambivalence j'ai vécu mes expériences d'apprentissages.
- Mettre en lumière la manière dont je parle du squat à l'issue d'une première année de vie : un quasi-silence et un non-dit sur mes difficultés à concilier activité salariée et habitat en squat.

Dans un second temps, le lecteur trouvera une description de mon terrain de recherche, circonscrit à un squat précis, le squat X dans lequel j'ai habité. Ce dernier se situe à Clermont-Ferrand. Au regard du parcours de certains acteurs, il vient s'inscrire à la suite d'autres occupations de lieux. Lieu occupé sans droit ni titre : habiter ce squat est donc illégal. Lieu ouvert au public pour des activités, mais aussi ouvert au sens où son occupation est revendiquée par les squatteurs. Il s'inscrit donc dans une tradition d'inspiration anarcho-syndicaliste, sans que cette étiquette ne soit revendiquée par les squatteurs. Ce squat a un aspect politique bien que les squatteurs ne produisent pas un discours politique unitaire sur leur squat. Le bénévolat et la participation des habitants à des luttes - ou la mise à disposition du lieu pour des réunions - témoignent de leur politisation et de la préférence qu'ils manifestent pour un militantisme de type associatif.

Enfin, il m'a semblé utile de présenter des données sur la question du mal-logement en France au moment de l'enquête (2017) de manière à contextualiser cette habitation, ainsi que l'action d'hébergement provisoire réalisée par les squatteurs. Les squats des années 2000 relèvent d'un contexte où l'accès au logement et la qualité du logement occupé sont des points matérialisant les inégalités socio-économiques en France.

Dans un troisième temps, j'aborde les fondements théoriques de ma méthode. Dans la mesure où j'ai voulu interroger la relation des acteurs à leur manière d'habiter, j'ai logiquement choisi l'ethnologie comme champ disciplinaire pour ma recherche. En ce qui concerne les entretiens, je me suis appuyée sur l'approche de Jean-François Bayart dans *Le plan cul, ethnologie d'une pratique sexuelle*. Ce dernier élabore une méthodologie qui trouve ses sources chez Foucault, Deleuze et dans le courant de la micro-histoire. A travers l'étude des manières de vivre, ce sont les manières de se constituer comme sujet qui sont visées. L'approche est paradoxale : l'auteur invite à écouter ce qu'une personne a à dire de ses manières de vivre (son « dire-vrai ») mais refuse de personnifier ou personnaliser l'histoire racontée (il utilise la catégorie de « biographie sans sujet »). Cette démarche invite le chercheur à faire attention aux rationalisations *a priori*, induites par le dispositif d'enquête, le choix des enquêtés selon des catégories pré-déterminées, la tentation de chercher la cohérence des propos dans les entretiens.

En ce qui concerne la question de l'observation, je l'aborde à travers un texte de Colette Pétonnet sur l'observation flottante. Ce texte a attiré mon attention sur l'importance de l'entêtement : dans une approche inductive, il importe de ne pas s'arrêter à la première hypothèse de manière à ne pas clore l'enquête dès la collecte ou dès la première étape du recueil de données.

Enfin, ce texte m'a aussi permis de prendre un autre point de vue sur les doutes qui m'ont travaillée lors de la phase de collecte. Il m'a en effet déstabilisée : il me semblait que l'objet présenté devenait

un objet poétique. Je me suis alors demandée en quoi et pourquoi je pouvais être tentée de trouver de l'exotisme à mon terrain. Dans quelle mesure est-ce que je cherchais à sortir de la lassitude liée à la banalité du quotidien par l'enquête ? J'ai alors décidé d'écarter toute démarche qui aurait mis l'accent, *a priori*, sur l'originalité de l'habitat en squat.

Dans un quatrième temps, je présente *Styles, critique de nos formes de vie* de Marielle Macé. J'y ai trouvé une réflexion approfondie et très fournie sur les conceptions des manières de vivre. Pour cet auteur, trois grands courants existent. La logique modale met en valeur la pluralité, la logique de la distinction considère chaque manière de vivre comme une participation à la lutte pour la distinction individuelle, la dernière s'intéresse aux processus d'individuation par lesquels un phénomène collectif se différencie d'un autre.

Ce livre me permet de faire le tri entre trois conceptions du style. La dernière conception me fournit un cadre théorique : au-delà de la particularité des cas, ce qui m'intéresse est l'impersonnalité des manières de vivre et ce que disent les acteurs d'une généralisation possible de leurs façons d'habiter le squat (dans un autre contexte que le squat, ou pour d'autres qu'eux-mêmes).

Elle s'avère aussi cohérente avec mon choix de méthode. Elle me permet ainsi d'apporter un complément aux développements précédents. Les appuis théoriques choisis visaient à me permettre de repérer les catégories prédéterminées, les préjugés à l'œuvre dès la phase de collecte. Cette approche, philosophique, me permet d'avoir des arguments quant au fait d'être attentif au sensible. Elle attire aussi l'attention sur des questions d'écriture : décrire un processus d'individuation requière une attention au vocabulaire et à la construction du texte.

Dans un cinquième temps, je présente les critères qui m'ont permis de collecter des matériaux puis l'usage que j'en ai fait. Comme indiqué plus haut, j'ai réalisé trois entretiens, avec trois anciens habitants du squat X. Pourquoi solliciter d'anciens habitants d'un squat qui m'était familier ? Ma recherche ne porte pas sur l'acte de squatter comme mode de revendication et de contestation politique mais sur ce qui se trame dans la vie quotidienne d'un squat. Interroger mes cohabitants était délicat, cela risquait de rompre mon équilibre relationnel. Je m'adresse donc à des anciens. L'objet de l'enquête se resserre donc sur la question de leur relation au squat X. Conjointement, j'ai tenu un journal de recherche. La relecture de celui-ci fait apparaître que j'ai pratiqué la participation observante plutôt que l'observation participante⁴. Je suis prise dans mon vécu quotidien, mais un vécu quotidien auquel je n'ai pas besoin d'être initiée⁵. Mes prises de notes sont somme toute rares. Elles concernent essentiellement des traces des obstacles au travail : la sociabilité de tous les jours y est décrite parce qu'elle retarde le travail d'écriture, de lecture. Par ailleurs, ces notes sont prises en marge des entretiens. De nombreux éléments me permettent de percevoir mes représentations des personnes enquêtées et d'objectiver le temps du squat X. Squat précaire pérenne : en huit ans, il y a des générations de squatteurs et le prestige des anciens, de mes prédécesseurs pèse sur la relation d'enquête.

J'expose aussi les trois temps de lecture des entretiens. Le travail de recueil de données s'est organisé autour d'une grille de lecture sur la présence et l'absence des personnes interrogées. Présence et absence que je concevais comme -à soi, -aux autres, et aux lieux. Je suis amenée à

⁴ *Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales*, Soulé Bastien, <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>

⁵ « La différence fondamentale entre observation participante et participation observante réside dans l'activité principale du chercheur : s'il est avant tout acteur de terrain, se transformant uniquement en chercheur une fois sa mission terminée (par la prise de notes par exemple), on peut parler de participation observante. " Quand vient le moment de démonter la tente, il doit participer à cette action comme les autres ; ensuite seulement, il pourra prendre des notes. Ceci suppose qu'il soit un praticien expérimenté des expéditions à ski, car s'il est déjà débordé par ce qu'il a à faire en tant qu'acteur, il ne pourra mener à bien sa recherche" (Lièvre et Rix, 2005, p.6). Si, au contraire, la priorité va à l'observation, avec des prises d'initiative plus rares de la part de quelqu'un qui n'est pas familier du terrain, il est alors question d'observation participante, consistant éventuellement en une forme d'apprentissage. », *Ibid.*, p. 135.

réviser cette grille, à abandonner son côté dualiste et le découpage pré-déterminé. Des questions d'absence à soi sont évoquées dans l'entretien (fatigue, lassitude, oubli de soi et repli). Pour le reste, il s'avère plus intéressant de se demander à quoi et à qui les acteurs sont présents, et à quel titre ils le sont. J'ai aussi cherché à repérer des éléments sur l'institution d'une présence au lieu, les acteurs vivant finalement aussi hors squat, bien qu'habitants les lieux et engagés dans les activités. Et s'ils sont amenés à s'absenter fréquemment, ils cherchent à façonner leurs absences, pour qu'elles servent -matériellement ou symboliquement- leurs activités dans le squat.

Dans un sixième et dernier temps, je m'arrête sur ce constat : les personnes interrogées ont tendance à présenter et penser tout ce qui se passe et qui leur arrive au sein du squat comme des essais. Le vécu en squat est pour eux, globalement, une expérience. Ils se sentent en situation d'agir et pensent avoir mis à profit cette situation pour apprendre.

Pourquoi avoir retenu ces affirmations ? Pourquoi avoir cherché à les développer, les contextualiser, les évaluer et les analyser ? J'ai, je l'ai dit dès les premiers mots de ce texte, amorcé cette recherche à un moment de ma vie où je désespérais de pouvoir me réaliser en réalisant mon désir d'écrire. Je me sentais tiraillée entre mes engagements associatifs, relationnels, mon travail salarié, et ces tiraillements se muaient parfois en un sentiment d'échec. Les premiers temps de vie au sein du squat sur lequel j'ai travaillé m'avaient donné l'impression d'accroître ces difficultés..., mais aussi de les mettre au travail. C'est à ce moment de ma vie que je suis parvenue à prendre la décision d'arrêter mon activité professionnelle (et précaire). Et je me suis décidée aussi à entreprendre une recherche dans laquelle la pratique de l'écriture est centrale. Ces décisions étaient-elles fortuites ? En quoi l'habitat en squat a-t-il favorisé une mise au travail de mes difficultés personnelles ?

Pour dégager ces interrogations d'un récit personnel, les transformer en questions à portée sociale, il me semble pertinent de les mettre en regard de ce que des squatteurs m'ont dit de l'histoire du groupe, de leur histoire avec le groupe, de ce que je pouvais saisir et observer sur le terrain. Ainsi, les squatteurs de X saisissent l'opportunité, en janvier 2009, d'investir des locaux vacants. Pour occuper ces locaux, et parce qu'ils les occupent, ils se rassemblent et s'instituent comme groupe. Squatter met nécessairement aux prises avec la dispersion puisque squatter nécessite de rassembler. La cohabitation est en effet une condition indispensable au fait de tenir un lieu, de pouvoir y rester et d'entreprendre à la fois d'en faire son logement et de l'ouvrir à des personnes de l'extérieur. Par ailleurs, ces squatteurs sont politisés, et trouvent leurs inspirations politiques dans l'idéologie libertaire, le combat écologiste et les pratiques artistiques à la sauce punk et Do It Yourself. Ils sont très attachés à l'autonomie, sensibles aux pratiques d'éducation populaire, aspirent à apprendre par eux-mêmes. Ainsi, ils présentent et pensent leur temps de vie au squat comme une expérimentation, un moment propice aux essais de tout ordre et une initiation à la vie collective.

Les squatteurs vivent ainsi leur temps d'habitation au squat et leur cohabitation comme un apprentissage. Les prenant au mot, je regarde en quoi ce temps vécu en squat fournit une mise en situation qui produit un processus d'apprentissage. Je veux déterminer en quoi consiste ce processus et répondre aux questions suivantes : est-il possible de se former en situation et par soi-même, sans être guidé par une personne expérimentée ? Peut-on apprendre du quotidien et que peut-on apprendre par soi-même au quotidien ? Et si cette manière d'apprendre s'avère viable, que peut-on en dire ? Comment en rendre compte ?

Et pour avancer sur le problème de la dispersion qui me tient à cœur, je cherche à comprendre en quoi cette situation met à l'épreuve la volonté des squatteurs de se rassembler et de réunir des domaines différents – travail, art, vie de famille, loisirs- en un seul lieu. Cette mise à l'épreuve est-elle une mise au travail ? S'épuisent-ils à construire leur vie en cherchant à lui donner unité et cohérence alors qu'ils n'en ont pas toujours les moyens ou explorent-ils une autre piste ? Élaborent-ils des façons de se disperser ?

Pour finir cette introduction, je suis consciente de demander au lecteur de porter son attention sur de petits objets : le squat est un micro-milieu, atypique, mon terrain est circonscrit à un microcosme, les personnes interrogées sont proches de moi. Je me suis centrée sur l'observation d'une manière d'habiter, sur le quotidien et l'intimité. Je fais un pari, qui peut sembler paradoxal. Les interrogations sur le squat portent sur la grammaire de la contestation, le moyen de lutte, de résistance ou sont de l'ordre de la sociologie de la déviance, la marginalité et la stigmatisation. Je les ai écarté en privilégiant les manières de vivre d'une poignée de squatteurs. La généralisation du problème aurait été plus évidente avec ce type de questions et de notions. J'ai pourtant la conviction que cette recherche concerne au-delà de mon milieu et parlera au-delà. Combien sommes-nous en effet à chercher jour après jour à concilier l'inconciliable, à courir après une meilleure organisation, à rêver d'une vie bien gérée qui enfin nous comblerait ? Et surtout, ne sommes-nous pas nombreux en nécessité de concilier l'inconciliable ?

Première partie. Situer la recherche

I/ A rebours. Ce que dit ma manière de me raconter.

(A) Tissage : le fil d'un récit de vie et ses points de détail.

1) Une vie et ses pages.

J'ai grandi en Savoie, dans une petite sous-préfecture, encaissée dans une vallée industrielle. J'y vivrai jusqu'à l'obtention de mon baccalauréat à l'âge de dix-huit ans.

J'ai grandi avec une sœur, ma benjamine. J'ai grandi sans une autre, mon aînée, morte dans un accident.

J'ai grandi avec et sans mes parents. Quand je dépeins mon enfance, je décris une enfant qui se sent seule. Lorsque je me raconte, ce sentiment finit par former un arrière-plan monotone, et presque imperceptible. Il traduit discrètement le sentiment de leurs manquements, de leurs défaillances. Ils furent présents pourtant. Là, et bien là : dans mon enfance. Avec le poids de leurs métiers : elle était orthophoniste, lui, médecin. Avec le poids d'une catégorie sociale : tous deux praticiens libéraux et salariés à temps partiel à l'hôpital - notables. Avec le poids de leurs exigences : je devais réussir à l'école mais sans prendre l'école au sérieux. Avec légèreté aussi : ils laissèrent sur mon chemin des objets culturels. Ce luxe, cette luxuriance : des livres, des films, des mots. La lecture m'a ainsi offert un échappatoire : les lignes des livres furent autant de lignes de fuite pour cette enfant gauche et timide que j'ai été.

Je tourne la page de l'enfance en entamant des études de philosophie. Elles me mèneront à être, après un parcours universitaire discontinu, employée par l'Éducation nationale, professeur de philosophie. Professeur remplaçante : j'ai été salariée précaire. Précaire mais impliquée : par la discipline que j'enseignais. Précaire mais engagée : à exposer à mes élèves mes cours en m'exposant, jouant dans la salle de classe comme sur une scène. Précaire mais affectée : n'épargnant ni ma voix, ni mon souffle, asthmatique après deux ans de métier.

Je fus pendant quelques années prise au cœur de l'institution tout en étant en marge, située à la lisière. Mais quelle lisière, celle d'une institution étatique des plus importantes de France ! Un master de philosophie, voilà à quel titre j'ai enseigné. Le CAPES, le concours instituant les fonctionnaires de l'éducation, autorisant les professeurs, je ne le tenterai plus après avoir échoué une fois aux épreuves orales.

Ce précarat n'a pas été sans avantages. Les mois chômés m'ont laissé le loisir de découvrir le monde du squat. Je n'ai pas poussé la porte de cet univers seule. Il m'a fallu des intercesseurs. C'est à travers des amis, à travers deux associations de diffusion culturelle (l'une de musique, l'autre de cinéma), à travers un amoureux et une scène musicale et artistique lyonnaise que je me forge un premier aperçu de cet univers. Très vite, je plonge. Je participe activement à animer un squat clermontois. Je dors ailleurs pourtant. J'habite en colocation. Cette expérience de cohabitation est décisive : petit à petit, je me réconcilie alors avec les relations que l'on noue en partageant le quotidien d'une maisonnée. L'année précédant mon entrée au Séminaire Itinérant Acteurs et Entrepreneurs Sociaux, je me suis installée au squat, celui dans lequel j'étais investie depuis octobre 2009. Et, bien vite, je me suis sentie au pied du mur : arrivée en octobre, j'ai décidé en janvier d'en finir avec le professorat. Je suis néanmoins allée jusqu'au bout de mon dernier contrat.

Juillet 2015, correction des dernières copies de baccalauréat, dernier jury des épreuves de rattrapage : je tourne une lourde page, celle de mes études et du métier associé.

2) Esthétique littéraire et éparpillement.

Les quelques lignes qui précèdent donnent des éléments autobiographiques, tous contenus dans le récit de vie rédigé lors de la première année du séminaire. Contenus mais éparpillés dans ce récit, à peine audibles, couverts qu'ils sont par les détails : le 14^{ème} arrondissement de ma naissance, une cursive marchande en bas d'un immeuble, puis un autre immeuble et sa quincaillerie au rez-de-chaussée, des nuances de cheveux et des couleurs d'habits, la montagne et ses murs de pierre, glacés, les souvenirs des premiers moments de nage, des titres de livres, des prénoms, les arbres d'une poésie et un saule pleureur, la classe des sans-papiers guinéens lors d'une occupation d'église, le portrait trouble d'un colocataire, des prénoms, et encore des prénoms... Stop, j'arrête, j'épargne au lecteur la liste des détails qui font la chair du tout premier matériau de cette recherche. Si je les évoque dans cette autobiographie raisonnée, c'est pour dire que, laissée à mon propre mouvement, j'enfile les détails, les images, les anecdotes comme des perles. Et cela me semble porteur de sens. J'ai donné à ce récit de vie un style en glanant dans ma mémoire des impressions sensorielles et des détails, exprimant ainsi mes relations et mon vécu social. J'avais l'intention de prendre mon lecteur dans une narration, de le mettre en présence. Le faire m'a conduit à des effets de "zoom" : les détails, les impressions partielles occupent l'ensemble du cadre. Cela donne une idée de l'atmosphère générale de chaque période, sans que jamais je ne la décrive et la qualifie en elle-même. Ainsi, beaucoup de choses sont dites entre les lignes, simplement évoquées, ou symbolisées, des personnages clefs de ma vie apparaissent au détour d'une phrase pour disparaître aussi vite du récit, des points importants, sans être éludés, sont réglés en quelques phrases, des registres hétérogènes (récit, description, argumentaire) rassemblés en un même passage, condensés. Ainsi j'ai joué d'artifices littéraires pour écrire un texte transparent et flou.

3) Le fil romanesque : liens aux autres et jugement social.

Ce premier matériau n'était pourtant pas dénué de cohérence : le déroulement narratif suit le fil des rencontres, les "rebondissements" (au sens du roman) se font sur des personnes, l'intrigue est en grande partie construite autour du jeu des relations nouées, dénouées, renouées. Je ne me suis pas simplement attachée à incarner ces relations par des détails sensibles : j'ai tenu à faire part d'un vécu relationnel et à l'inscrire dans un fond social.

Ainsi, la relation à ma benjamine est essentielle pour moi : elle est une figure de mon enfance. Mais elle est immédiatement inscrite dans un ensemble qui la dépasse, associée à la question de la fratrie. Cette relation doit par ailleurs compter avec les institutions, scolaires et familiales, et l'autorité de ma mère. Ma sœur entre à l'école primaire alors que je suis en CE2. Je prends conscience d'être une bonne élève parce qu'elle se trouve être une mauvaise élève : nos différences deviennent différences de valeur. Mais ma mère relativise le jugement scolaire en développant un argumentaire sur le peu de rapport entre les notes et l'intelligence. Et elle me culpabilise. Dans son discours tortueux, si je n'étais pas cette bonne élève, ma sœur ne serait pas cette mauvaise élève. Nous étions camarades de jeux, nous voilà comparées et mises en concurrence. Et je me suis retrouvée, par la magie du discours maternel, coupable de cette concurrence.

Je vécus mal mon entrée au collège, y percevant un écho de cette première asymétrie. Je me retrouvais tout d'un coup vue comme la fille du médecin par d'autres collégiens. Et j'étais mal habillée, je ne tenais pas ce rang qui était censé être le mien, je n'apparaissais pas telle que j'aurai du. La sixième, la cinquième, deux ans où je n'ai pas vraiment eu d'amis.

Ces expériences marquent durablement mon rapport à l'autre : j'ai tendance à me sentir coupable de la violence des jugements sociaux et de la hiérarchisation sous-jacente, à avoir honte quand je réussis et que d'autres échouent, j'accorde une grande importance aux relations amicales, et je recherche obstinément des situations où je me sens à égalité avec les autres. Je m'attache à faire collectif, à jouer collectif et le principe éthique qui gouverne mes engagements est la recherche

d'égalité. Je suis aussi une actrice qui croit à l'action collective, à son efficace jusqu'à parfois se duper elle-même et entretenir le mythe de l'existence du collectif en personnifiant celui-ci.

(B) Apprendre : des expériences ambivalentes.

1) La vie à l'école, une vie à l'école.

L'école est très présente dans mon parcours. Je reprends spontanément les étapes qui scandent la scolarité pour me raconter : la cour de l'école maternelle où je joue aux gendarmes et aux voleurs avec les garçons, en évitant les filles, de peur de m'emmêler dans les élastiques de leurs jeux ; la primaire, et encore un jeu – les billes – , la joie d'apprendre à lire , le souvenir d'une poésie où la forêt s'enflamme; le collège, les difficultés de l'adolescence dans une famille instable, le cours de français, et une lecture à voix haute ; le lycée, où je m'enthousiasme pour ce que j'apprends (philosophie, sociologie) et me dégoûte de plus en plus des mathématiques malgré le professeur de terminale attentionné. Jusqu'à la faculté et le département de philosophie : je m'y sens seule et j'ai parfois l'impression de me noyer. L'on attend de nous une érudition que je trouvais et trouve encore dégueulasse. Je prends plus de plaisir aux exercices, même s'ils ont lieu les jours d'examen. Je trouve une figure tutélaire en Michel Foucault. *Surveiller et punir* sera ma passerelle entre le lycée et la faculté, le premier livre de philosophie lu en terminale. Et je consacrerai à Foucault mes deux mémoires de fin d'études. Une autre figure clef sera Gilles Deleuze : son travail me permet de me fabriquer une méthode pour m'orienter dans le dédale de l'histoire de la philosophie. Le détachement attendra un diplôme de master tard venu et un poste de professeur précaire dans un lycée de Corrèze. Bref, il s'agit encore et toujours de l'institution scolaire, encore de philosophie.

2) Apprendre ... à être femme.

De ce parcours, il me reste autant d'amertume que de joies. Cette formation scolaire est aussi une socialisation : apprendre s'avère aussi apprendre à être une femme. Depuis l'enfance, j'ai du mal à me conformer à mon genre mais du mal à me rebeller ouvertement. Au moment des premières années de faculté, le point critique est atteint. Les auteurs classiques peuvent être passionnants mais leurs textes suintent la misogynie. La dernière touche – idéologique – à l'apprentissage de ma moindre valeur est posée. Pendant toute cette période d'études, je me livre à une auto-dévalorisation incessante. J'en ai à peine conscience. Le « sois belle et tais-toi » règne insidieusement. Je ne suis pas belle. Je ne me tais pas. Je travaille un verbe haut et clair. Le militantisme (groupes anarchistes, et des moments de luttes -soutien aux sans-papiers, mouvement des chômeurs, grève de 2003) me fournit un espace pour le faire. Je passe aussi des heures à lire de la littérature : j'affine mon style. Question de formes mais formes sans contenu ? J'ai du mal à passer à l'acte, à prendre conscience de mon malaise. Je ne sais rien en fait à cette époque du militantisme et des courants de pensée féministes. Et je jette tout ce que j'écris : fragments d'histoire, de journaux, poèmes en prose – hormis les écrits pour la faculté.

3) A l'école des grèves de 2003 : des catégories sociales ou des personnes ?

L'école est un moyen de socialisation et un lieu de sociabilité. L'un ne va pas sans l'autre. J'ai vécu mes relations d'amitié et de camaraderie avec autant d'ambivalence que mes apprentissages scolaires. Depuis l'enfance, je prends à la fois toujours beaucoup de plaisir à me lier à d'autres et en même temps, je trouve toujours que ces autres prennent trop de place. Je me sens livrée à leurs attentes, à leurs regards. Les exigences démesurées, mouvantes, incompréhensibles, et

impossibles à satisfaire de ma mère n'y sont pas pour rien : incontestablement, elle fut une figure écrasante. Le système social de classement pèse aussi d'un bon poids. Alors que j'avais la sensation d'être à égalité avec ma sœur, l'évaluation scolaire a introduit une inégalité. A l'école, j'avais commencé par acquérir un pouvoir (lire seule des histoires), et je me suis retrouvée prise dans une hiérarchie. Cette lutte des places m'épuise. Elle fait peser sur toute relation une double menace : celle d'être inférieure ou que l'autre soit inférieur. J'ai cherché dans mes jeunes années à échapper à cette menace par le militantisme. J'essaie de me fabriquer d'autres espaces de sociabilité. L'un des beaux moments de ma vie fut les grèves de 2003. J'étais pionne. A l'automne 2002, s'est amorcé une résistance contre la suppression prévue du statut de pions et la mise en chômage des emplois-jeunes. J'ai alors participé au collectif local et à la coordination nationale : des réunions, à Toulouse, à Paris, une réunion marquante de précaires avec des ouvriers syndiqués de Saint-Ouen et du Nord. Nous avons fait la grève avec beaucoup de joie, de ténacité, et de colère. J'ai fait des interventions remarquées dans les assemblées générales. Je n'avais à vrai dire pas le même style que les permanents syndicaux qui monopolisaient souvent le crachoir. Pour moi, de l'intérieur, ce qui a fait la différence, ce qui a fait que je ne suis jamais sentie embarrassée par ma timidité et ma gaucherie, c'est que nous avons discuté de nos interventions. Nous, nous ne luttons pas contre une réforme. Nous avons essayé d'amener au jour la question de la précarité, et ses enjeux immédiats, très concrets pour ceux d'entre nous qui étaient en emploi-jeune. Au mois de juin 2003, j'avais fait trois mois de grève. J'étais en colère. Et pauvre. Et heureuse. J'avais de nouveaux amis. Les jeux sociaux de classement ont cette fois encore ternis ma joie. J'ai vécu avec douleur la persistance des découpages sociaux dans la grève : qui est ouvrier, agent technique, ou d'entretien, qui est cuistot, qui est pion, qui emploi-jeune, qui maçon, qui charpentier, qui intérimaire, qui prof' de lycée général, qui de lycée professionnel ou technique. Je lirai *La mésentente* de Rancière deux ans plus tard. La vie et cette lutte m'avaient préparé à lui trouver du sens.

C) Ces maisonnées que j'aime : qu'en dire, qu'en penser ?

1) De la pudeur de l'actrice sur son travail, ses activités, ses engagements.

Les aventures collectives ne font pas défaut dans mon parcours de vie : la bande d'amis de l'adolescence, le groupe anarchiste, le collectif de pions et d'emplois-jeunes, quatre associations et trois colocations. Et enfin le squat. Quand il s'agit de les évoquer, je nomme des gens sans problème, mettant en valeur des figures individuelles, des autres qui sont pour moi des initiateurs, des personnes qui me font entrer dans un cercle de sociabilité, ou encore des figures d'autorité. Mais je suis dans l'ensemble assez discrète sur ces collectifs, au sens où je dévoile peu ce que j'y trouve ou y cherche, un peu comme si j'y étais sans raison, par goût « naturel » du lien aux autres, par souci du groupe et sens des responsabilités. Plus largement, je laisse à l'arrière plan le travail, les petits boulots, le métier de professeur de philosophie, le statut sans statut de précaire. Les activités qui font ma vie depuis juillet 2009 et la découverte du squat X dans des entités bizarres, des collectifs informels sont abordées à la va-vite. Et l'écriture : silence. L'engagement anarchiste : comme tombé du ciel. Le sens existentiel et politique du ciné-club, de l'organisation de concerts, d'une association mixte au féminin, du squat, de la relation aux sans-papiers : tu.

J'ai du mal à dire les faire et savoir-faire auxquels je tiens, ainsi qu'à livrer le sens que je donne à mes engagements. Je tais à quel point je me sens et me sais capable de contribuer au collectif, à sa vie. J'ai toujours l'impression qu'il y a un enjeu vital à cacher ce que je réalise et ce par quoi je me réalise : une peur tenace d'être dérangée, que me soit contestée le droit à mener ces activités. Je mets donc plus volontiers en avant mon souci des autres, ma tendance à porter les relations, à me sentir responsable du groupe et du bien-être des autres. Ce n'est pas de la pure fabulation mais c'est aussi une couverture : je me sers des représentations sociales sur ce que doit être une femme - par

pudeur.

2) Raconter une première année d'habitation au squat X ? Qu'écrire ?

Écrire sur mes premiers pas dans le squat, et sur ma première année d'habitation me plongeait dans un certain désarroi. Qu'en dire ? Tout était intriqué - j'ai tout jeté, pêle-mêle. En quelques mots pour mon initiation aux activités du squat : les entités bizarres, les collectifs informels, les concerts, les manières de faire et de se défaire. Sans rien raconter, sans rien décrire. Et sur ma première année d'habitation, je dis à peine plus, quelques lignes. On entend une année chargée : santé défaillante (bronchite et asthme, encore), un travail salarié qui devient insupportable, deux relations amicales qui s'éteignent, un collectif nouveau, qui tente une réfection et réussit au moins celle de la cuisine. J'exprime trois de mes soucis : le premier concerne la question de nos relations entre cohabitants, j'ai l'impression qu'elle revient dans les réunions. L'accueil (hébergement d'urgence) et l'accueil des migrants ont pris une nouvelle forme. Et je trouve que nous n'arrivons pas à formaliser ces changements, juste à les évoquer en réunion. Je vois bien que cela me change de lier mon existence à des personnes étrangères et dont la résidence en France est illégale. J'ai l'impression que cela change d'autres que moi, sans en être vraiment sûre. Je ne sais pas si nous menons vraiment le chantier de réflexion et de (ré)institution d'un collectif. Je veux croire que nous menons "notre" chantier. Je me sens dans un rapport complexe avec le passé du lieu, avec ce qu'ont laissé les "anciens". Les heures très concrètes que nous avons passé à trier, jeter, et récupérer des objets dans cet amoncellement d'affaires et d'objets qui saturaient l'espace à notre⁶ arrivée me semble un premier pas. J'évoque donc ce qui fait cette première année, sans dire ce qui l'a rendu difficile pour moi : le fait de ne pas parvenir à concilier activité salariée, activités et relations au squat avec une vie personnelle.

3) Une colocation avant le squat : femmes, 30 ans, précaires, plus ou moins célibataires cherchent appartement.

Finalement, il m'a été plus facile de raconter l'expérience d'habitation qui précède le squat. J'ai tendance à la considérer *a posteriori* comme une condition de la possibilité d'habiter en squat. Mais raconter cette colocation, c'était encore raconter des liens personnels, témoigner de mes affections. Exposer le travail quotidien accompli au squat, par moi et d'autres, ainsi que les tensions du quotidien me semble beaucoup plus délicat. Quant à cette colocation, les choses étaient claires, ou du moins assez proches d'un modèle courant qui fait du logement un espace privé, l'espace privilégié des liens affectifs, pour que je les trouve claires. Je pouvais donc sans peine dire ce qui s'était joué pour moi, ce qui dans cette colocation m'avait permis de me réconcilier avec le fait d'habiter avec d'autres. Il y avait là un « entre femmes » : des femmes d'une trentaine d'années, se débattant avec des soucis sentimentaux et professionnels qui leur étaient communs, et construisant une vie quotidienne, au fil et par-delà les interrogations sur les boulots précaires, les activités bénévoles, les pratiques artistiques au RSA et les amours qui s'étiolaient.

⁶ Je dis « notre » car nous étions six nouveaux pour quatre départs et ce, en moins de six mois.

II/ Un squat.

A/ Le squat X.

1) Situation spatio-temporelle.

Le squat X est situé à Clermont-Ferrand.

La communauté de communes, Clermont Auvergne Métropole compte 288 435 habitants⁷.

L'ouverture publique du lieu date du 29 janvier 2009⁸.

Il faut aussi noter la présence majoritaire dans le collectif du « putsch »⁹ -c'est-à-dire des 9 qui s'allouent le lieu (habitation et gestion des activités)- à l'automne 2009 de personnes ayant auparavant participé à l'ouverture, à l'animation, ou ayant habité dans trois squats de l'agglomération. Ces trois autres lieux, tous expulsés, ont été ouverts successivement par des groupes à géométrie variable mais dans lesquels on retrouve un noyau de participants. Il y a donc une continuité dans l'histoire de certaines personnes du squat X : l'aventure a commencé en 2006 pour une partie des squatteurs.

2) Caractérisation.

C'est un lieu occupé sans droit ni titre, autrement dit un squat. Il ne bénéficie d'aucun bail précaire. L'occupation des lieux est donc au regard de la loi un délit.

C'est un lieu d'habitation (il a toujours compté entre 10 et 15 habitants), d'hébergement et d'accueil d'urgence, d'activités publiques et d'activités personnelles à caractère professionnel (ateliers personnels).

3) Bâtiments et aménagement de l'espace.

Les locaux sont ceux d'une ancienne auberge de jeunesse. Ils se trouvent entre une rue et un gymnase. On y entre du côté rue, soit par un portail (quand il est ouvert, pour les événements publics), soit par une porte (quand on nous ouvre), soit par une porte vitrée (ouverte pour les cantines, régulièrement masquée aux yeux des passants par des rideaux, les volets ou encore de lourds panneaux, fabriqués par les squatteurs pour améliorer l'isolation phonique).

Le bâtiment donnant sur la rue se compose au rez-de-chaussée d'une grande pièce, d'une cuisine commune équipée d'une gazinière de collectivité et d'un couloir. Au première étage, il y a quatre pièces, de part et d'autre d'un couloir et au dernier une plus grande pièce. Le premier étage a été réaménagé par les squatteurs. De 2014 à 2017, on y trouvait une salle-de-bain, un atelier de sérigraphie, un bureau équipé de matériel informatique, un espace de stockage. Au dernier, une pièce a été refaite et équipée de tatamis par les squatteurs (courant 2013). Elle a servi à la danse, aux activités sportives, au yoga et parfois de salle de spectacle plus intimiste, ou de lieu de résidence pour des compagnies ou des groupes de musique.

La grande salle du rez-de-chaussée est à la fois un espace commun (le salon des habitants) et un espace ouvert au public (salle de spectacle et de projection).

Ce premier bâtiment donne sur une première cour. A partir de celle-ci, on peut accéder à une cave (meublée par les squatteurs avec des sièges de cinéma et un écran), à un deuxième bâtiment et à un appentis, couvert.

⁷ Selon l'annuaire de la mairie, consultable à l'adresse : <https://www.annuaire-mairie.fr/communaute-agglomeration-clermont-communaute.html>

⁸ Cf Annexe 5, Premier récit collectif concernant le squat X, publié sur le blog (2009)

⁹ Cf Annexe 6. Deuxième récit collectif concernant le squat, publié sur le blog (automne 2012) et E2, E3.

Le deuxième bâtiment comporte un étage où se trouve des chambres, où logent les squatteurs. Au rez-de-chaussée se trouve une bibliothèque, et des dortoirs pour l'hébergement des personnes sans domicile ou de passage.

A l'arrière de ce deuxième bâtiment se trouve une grande cour. Elle a été entièrement investie par les squatteurs. Du côté qui jouxte le bâtiment, ils ont enlevé le bitume et installé un jardin (entre tentative de potager et jardin d'agrément). En 2017, cette cour comptait huit cabanes, un atelier vélo, un atelier bois, et l'atelier d'un habitant, où était stocké du matériel électrique.

4) Les cabanes.

Huit cabanes ont été entièrement construites par les squatteurs. Trois d'entre elles, construites sur le sol, ressemblent à de petites maisons à deux étages. Les cinq autres sont surélevées, en dessous se trouvent les ateliers. Toutes sont construites essentiellement avec du matériel de récupération, ce qui donne un ensemble hétéroclite. Elles fournissent d'autres espaces privés aux habitants, elles sont autant de chambres qui viennent s'ajouter aux chambres déjà existantes dans l'ancienne auberge de jeunesse.

5) Quelles activités au squat X ?

a) (se) loger : habiter et héberger.

Le lieu compte entre 10 et 15 habitants : ceux-ci assistent aux réunions hebdomadaires, versent une participation financière aux frais du lieu de 50 euros par mois et se doivent de participer à l'animation et à l'entretien du lieu.

Le lieu compte entre 10 et 13 places d'hébergement selon l'aménagement des espaces dédiés à cette fonction. L'hébergement a pris trois formes dans l'histoire du lieu : hébergement de voyageurs et d'artistes, hébergement d'urgence, hébergement de migrants (en mai 2018, la personne hébergée depuis le plus longtemps l'est depuis deux ans et quatre mois).

b) Événements publics, activités, ateliers.

Divers type d'événements artistiques se tiennent dans le lieu (par ordre décroissant de fréquences) : concerts, projections, spectacles (théâtre / performance / danse), expositions.

De 2015 à 2018 un festival annuel de micro-édition de deux à trois jours, a rassemblé des artistes, des collectifs de dessinateurs de toute la France (et la Belgique) qui éditent eux-mêmes leurs travaux (fanzines et affiches).

Les activités régulières dans le lieu (parfois nommées ateliers) sont :

- de 2015 à 2017 : cantines, ludothèque, atelier de sérigraphie, auto-défense féministe en non mixité, cours de français et d'alphabétisation, yoga
- avant 2015 cantines, atelier de sérigraphie, atelier vélo, arts martiaux, danse, dessin, clown, théâtre, Le Vif du sujet (bibliothèque).

Certains atelier sont dits privatifs (collectif ou individuel) : linogravure, brasserie, électricité, bricolage, soudure, couture, photo, construction artisanale et plastique. La sérigraphie prend la place de l'atelier photo à partir de 2014.

Toutes les activités sont décidées en assemblée générale. Elles sont ouvertes à tous et se tiennent une fois par mois. Elles ont une durée de vie variable.

Le règlement commun (depuis l'automne 2011 et jusqu'en 2017) stipule un maximum de quatre soirées (concerts ou spectacles) par mois. Une soirée ne peut avoir lieu sans qu'un habitant ne soit « référent habitant ». Le référent habitant est tenu d'accueillir l'organisation extérieure, il assure au niveau du matériel, pour le lieu, un rôle de régisseur, il s'intègre s'il le souhaite à l'équipe organisatrice. Pendant la soirée, il est le garant, aux yeux du collectif habitant, d'un bon déroulement (bruit, contact et négociation avec l'hôtel mitoyen, déroulement pacifique). Il finalise aussi les comptes de la soirée avec l'équipe organisatrice.

6) Espaces privés, espaces communs, espaces publics.

A. Petiau et L. Pourtau ont mené une recherche-action, dans les années 2000, dans des squats parisiens¹⁰, à la demande de la mission Squat de Médecins du monde d'Île-de-France. Ils proposent la dénomination de « squats ouverts » pour désigner les squats de leur enquête. Cette appellation recouvre pour eux « la relation ouverte à leur environnement » des squats qui ne cherchent pas à cacher leur existence, ont une fonction d'hébergement, et s'ouvrent au public à diverses occasions¹¹. Toutes ces caractéristiques se retrouvent au squat X. Dans ces squats, ils relèvent trois types d'espaces : ceux qui sont accessibles à un habitant, ceux qui sont partagés entre habitants, et ceux qui sont ouverts au public, de manière permanente ou occasionnelle. Ils explorent, à travers la diversité des squats visités, « des configurations diverses ». Les squatteurs aménagent à partir de l'existant. Ils citent par exemple deux squats, La Suite et Le Montmorency, logés dans des immeubles. Dans les deux cas, la disposition initiale favorise l'espace privé au détriment des espaces communs.

A la suite de F. Bouillon et de J. Berthault, ils insistent sur l'importance de l'aménagement de l'espace. La vie en squat requiert à la fois de « disposer d'espaces communs pour établir une convivialité »¹² et « l'obtention d'un "coin à soi" »¹³.

Au moment où j'observe le squat de X, on peut noter deux choses concernant l'aménagement de l'espace : l'une concerne les espaces privés, l'autre la confusion des espaces communs et des espaces publics. D'une part, les résidents, au fil du temps, ont travaillé à accroître, dans l'espace disponible, la place qui peut être octroyée au chez soi, le nombre des pièces fermées et privatives en construisant des cabanes. J'emploie à dessein le terme de chez soi, puisqu'il s'agit de plus que d'un coin à soi. Contrairement au squat marseillais enquêté par Florence Bouillon, il ne s'agit pas seulement d'obtenir une place, qui peut alors être contestée par d'autres, mais bien d'avoir assez de lieux dans l'enceinte du squat qui puissent servir d'espaces privés, appropriables et alloués en propre à un habitant. D'autre part, l'aménagement de l'espace est instable, deux pièces clef du lieu, la grande salle qui comporte un poêle et la cuisine, ont des statuts ambigus. La grande salle est à la fois une pièce commune et une pièce publique, la cuisine une pièce partagée par les habitants mais utilisées par les équipes extérieures (associations organisant des concerts) ou pour des événements ouverts au public (cantines) et par les personnes hébergées. D'une certaine manière, on peut dire que les utilisateurs se relaient, qu'un type d'utilisation succède à l'autre. D'un autre point de vue, on peut dire que la part dévolue aux communs dans ce squat est instable. La présence de deux cours fournit des espaces de repli, les habitants peuvent s'installer à l'extérieur pour manger ou boire l'apéro. En hiver, la part des communs est moindre, puisque les habitants cèdent régulièrement la place aux activités dans les espaces intérieurs.

¹⁰ A. Petiau, L. Pourtau, *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, CNRS éditions, 2014, pp. 46, 47.

¹¹ A. Petiau, L. Pourtau, *Ibid.*, p. 31.

¹² A. Petiau, L. Pourtau, *Ibid.*, p. 47.

¹³ Florence Bouillon, *Les mondes du squat*, PUF, 2009.

B/ Les valeurs des squatteurs de X.

1) Identité politique : libertaires mais pas trop ?

Les questions politiques sont présentes au sein du squat enquêté. Les thèmes de l'écologie, de l'auto-gestion, de l'exercice de la citoyenneté, des alternatives font apparaître une sensibilité politique marquée à l'extrême gauche, croisant des thèmes écologiques et des thèmes anarchistes. La parenté avec le mouvement punk des années 2000 est flagrante, mais au-delà de la question du Do It Yourself, l'étiquette punk n'est pas revendiquée par le groupe de squatteurs, même si certains des habitants peuvent apprécier le punk rock. En fait, les squatteurs, pris en tant que groupe, ne se réclament pas d'une idéologie précise. Il ne s'agit pas d'un squat d'activités militantes au sens partisan du militantisme, le collectif de squatteurs n'a jamais des textes ou des analyses communes dans lesquels on pourrait identifier un répertoire discursif du champ politique militant (autonome ou anarchiste par exemple), et ni les assemblées générales ni les réunions habitants ne sont l'occasion pour les squatteurs de développer des positions ou des analyses de cet ordre. Finalement, l'engagement politique au squat X se traduit très peu par les discours. Pourtant, certains squatteurs forment des groupes politiques à l'identité politique précise, recourant à d'une rhétorique militante identifiable tel que le montre l'étude de - « ce groupe se compose, dans le cas de mon enquête, d'une trentaine de militants « révolutionnaires », anarchistes et marxistes, qui, entre janvier 2013 et août 2014, squattent un ancien restaurant du nord-est parisien pour en faire un espace de «solidarité de classe »¹⁴. Ce n'est pas le cas au squat X : il n'y a pas de consensus au sein du squat X sur une appartenance politique et militante commune. Quant aux finalités, celles qui sont mises en avant sont plutôt de l'ordre de la construction personnelle et de l'élaboration d'un projet, de l'expérimentation et de l'émancipation, de la valorisation du collectif, de la vie commune, des échanges humains. Le squat X n'est ainsi pas un squat anarchiste, au sens où l'intégralité – ou même une simple majorité- de ces habitants se réclameraient de cette obédience (c'est parfois le cas de certains). Il n'y a aucun consensus sur des points clefs de la doctrine anarchiste comme par exemple le fait de ne pas participer aux élections. Il y a même un ancien habitant, qui fréquente encore très régulièrement le lieu, qui a été élu municipal.

Sur cette question, une observation du lieu par une personne non avertie peut prêter à contre-sens. En effet, beaucoup d'événements à teneur politique relèvent d'une expression anarchiste¹⁵. Les brochures et autres fanzines d'expression politique sont aussi très souvent de cette obédience. Pourtant, l'attitude des habitants à cet égard est complexe : on trouve dans les archives de la bibliothèque un fond de brochures anarchistes mais s'exprime aussi souvent une irritation devant des analyses jugées simplistes¹⁶.

Pourtant, une sensibilité à l'anarchisme est bien présente et ancrée dans les principes de fonctionnement formalisés. Ainsi, depuis les débuts, un principe d'auto-gestion du lieu est

¹⁴ Robineau Colin, « *Quand le sociologue est dans la confidence : les fonctions et les usages sociaux du secret en terrain militant radical* », dans revue *Interrogations* ?, N°22. *L'enquêteur face au secret*, juin 2016 [en ligne], <http://www.revue-interrogations.org/Quand-le-sociologue-est-dans-la>

¹⁵ Cela s'expliquerait plutôt par une convergence de facteurs que par une idéologie commune aux squatteurs de X : intérêt des groupes anarchistes pour la pratique et l'espace du squat, liens d'amitiés, quelques habitants eux-mêmes anarchistes, et des habitants pas en mesure de formuler, d'exprimer, de trouver des moyens d'exposer leur pensée politique commune. Néanmoins, à ce titre, l'histoire du lieu n'est pas homogène et cette note vaut essentiellement pour le collectif dont je fais partie, donc pour la période d'habitation de l'automne 2014 à mai 2017.

¹⁶ Un grand nombre de fanzines qui traînaient dans la grande salle / salle de concert ont été mis dans une caisse rassemblant le papier pour allumer le feu pendant l'hiver 2017. Ce n'était pas l'objet d'une décision commune mais personne ne les en a retirés, au contraire, on s'en est servi (Journal de recherche, février et mars 2017).

revendiqué, auto-gestion par les habitants en réunion habitant¹⁷, auto-gestion des activités par n'importe quel acteur du lieu en assemblée générale¹⁸. Les décisions sont par ailleurs prises au consensus, quel que soit l'instance décisionnelle (réunions habitants ou assemblées générales).

Cette sensibilité est probablement liée à l'histoire de la pratique de squatter¹⁹ : systématisant les déménagements « à la cloche de bois »²⁰, envisageant une grève des loyers, *La ligue des « anti-propriétaires »* est fondée en 1886 par un ouvrier menuisier anarchiste et elle est soutenue par la presse libertaire (*Le Révolté*, *Le Père Peinard*)²¹.

Le peu de formalisation d'un discours commun, politique, militant sur la pratique de squatter est peut-être au fond un autre signe de cet héritage anarchiste. Cécile Péchu souligne bien qu'« un mode d'action peut être collectif et ouvert, ici public, sans que des revendications lui soient associées. Les déménagements à la cloche de bois de la fin du dix-neuvième sont marqués par une idéologie anarchiste, qui rejette le principe de la revendication sans pour autant rejeter la publicité. »²² Deux principes d'action²³ semblent bien présents (même si les termes anarchistes ne sont pas repris) :

- l'action directe : « Les anarchistes doivent répondre eux-mêmes à la demande qu'ils formulent, au lieu de chercher satisfaction auprès d'un tiers. ». On retrouve cette inspiration dans la bouche d'un acteur qui parle de s'« auto-loger »²⁴. Cette expression n'a pas de sens en effet si on l'entend comme obtenir un logement par ses propres moyens. Il s'agit en fait de ne recourir à aucun intermédiaire, qu'il soit rétribué (bailleur) ou légal (titre de propriété).
- Le droit à la reprise individuelle, légitimé au nom de la nécessité, « du droit à l'existence » : « La morale de ces histoires est immanquablement que la véritable honnêteté consiste à vivre et non à payer son loyer »²⁵. On retrouve ce type de raisonnement dans l'un des premiers textes des squatteurs de X, publiés sur leur blog pour justifier l'ouverture. Sous leur plume, la véritable honnêteté consiste à accomplir un geste citoyen plutôt que de payer, chacun de leur côté, un loyer. Leur occupation est présentée comme une mise en échec de la privatisation d'un bâtiment public par la municipalité. La malhonnêteté est dans l'autre camp : « De l'autre côté, un collectif se forme et prévoit la réquisition du lieu : un espace public, financé par les habitants de Clermont-Ferrand, et pris en otage par les pouvoirs publics. »²⁶

¹⁷ Périodicité des réunions habitants : hebdomadaire.

¹⁸ Périodicité des assemblées générales : mensuelle.

¹⁹ Propos tenus par un habitant du squat : « Les idées anarchistes je m'en fous, je trouve pas ça intéressant, les expériences si » (Journal de recherche novembre 2016, pas de date précise). C'est le même qui pendant l'été 2016 remarque que je suis en train de lire *Les squats* de Cécile Péchu et me confie qu'il avait trouvé ce livre « génial ».

²⁰ « Les déménagements à la cloche de bois ont lieu à la veille du terme : ils consistent à quitter le logement sans payer le terme suivant, mais aussi sans s'acquitter des termes déjà dus, essentiellement pour éviter la saisie du mobilier. L'expression parisienne (...) désigne une cloche qui ne sonne pas réellement, pour mettre l'accent sur le caractère clandestin de tels déménagements. », Cécile Péchu, *Les squats*, SciencesPo Les Presses, 2010, p. 22.

²¹ Cécile Péchu, *Ibid.*, page 23.

²² *Ibid.*, page 33

²³ *Ibid.*, pp. 34 - 39

²⁴ Entendu dans la bouche de l'un des habitants du squat X dans une interview collective donnée à un journal local en entre septembre 2013 et le printemps 2014, pendant laquelle le squat X fut relativement visible dans l'actualité locale et nationale (participation de certains des membres à l'occupation de la place publique suite à la fermeture du 115, agression au fusil par un individu se réclamant de la mouvance néo-nazie (même si l'acte n'a pas été revendiqué et la ligne de défense au tribunal a été l'apolitisme et le hasard). Nous étions quatre à être désignés par l'assemblée générale pour répondre, avec le mandat de ne pas accepter un focus sur l'actualité, ni de se laisser enfermer dans une image de « bon » squat, pratiquant l'assistance sociale par l'hébergement d'urgence. Le propos de cet habitant, non retenu par le journal consistait à avancer l'argument que si les habitants étaient en mesure de dépanner d'autres personnes, c'est parce qu'ils s'auto-logeaient.

²⁵ Cécile Péchu ; *Op. Cit.*, p. 38

²⁶ Cf Annexe 5.

2) Un accord tacite : la légitimité de l'illégalisme.

Le principe à l'origine de l'alliance entre les squatteurs de X est l'entente sur la légitimité de squatter pour obtenir un espace d'habitation et un espace d'activités. Ce premier texte public, celui d'un collectif qui avait besoin de justifier son occupation, présentée comme « une réquisition citoyenne » et « un geste politique », le proclamait. Cet accord est pour le collectif auquel j'ai appartenu (octobre 2014/ octobre 2018) tacite : on ne demande pas d'expression de cet accord. L'habitation et la participation aux activités du lieu sont considérées comme des signes suffisants d'adhésion à l'éthique du lieu.

Dans son ouvrage, Cécile Péchu achève son propos en soulignant que sur le terrain, on trouve dans un même lieu des acteurs dont les motivations propres sont diverses (voire même une pluralité de motifs pour une même personne). Celles-ci s'entremêlent même si chaque squat à une finalité principale : prendre un logement ou prendre un espace. Mais si l'un ou l'autre aspect fournit une couleur dominante, l'autre ne s'estompe jamais tout à fait. De ce fait, il est tout à fait courant que dans leurs discours, les squatteurs oscillent d'une finalité à l'autre : ils passent aisément d'une justification de leur action par le besoin de se loger au fait de revendiquer un mode de vie contre-culturel, ou inversement.

Si elle présente une typologie des squats, dans un ouvrage qui se veut une histoire de la pratique du squat (des premières formes attestées de résistance des locataires aux propriétaires au dix-huitième siècle aux squats des années 2000), elle pose aussi une définition générale du squat : le squat serait avant toute chose une action, celle d' « occuper illégalement un local en vue de son habitation et de son utilisation collective »²⁷. A partir de cette base commune, elle trace deux ramifications :

- Le squat qu'elle dit d'inspiration « classiste », c'est-à-dire considérer comme un moyen au service de la lutte de classes. Il s'agit d'une part de prendre un toit, mais aussi de revendiquer cette pratique pour contester la politique de la ville de manière quantitative et mettre en avant le droit au logement. Squatter est alors un moyen pour répondre aux besoins de logement des ouvriers et des pauvres. Cette vision du squat, inaugurée par les pratiques anarchistes du dix-neuvième siècle, a trouvé un regain après la Seconde Guerre mondiale, avec l'action des Catholiques sociaux qui cherchent à obtenir l'application d'un décret de 1945 ouvrant la possibilité de réquisitionner des locaux pour pallier le manque de logement²⁸. Dans les années 1970, le mouvement Secours Rouges allie un discours public axé sur le droit au logement et la volonté de faire contre-société dans la ville²⁹
- Le squat contre-culturel : il s'agit alors de prendre un espace, au nom d'une utopie communautaire ou de la volonté de cultiver une vie sociale alternative. La contestation se fait alors qualitative. Si elle ne peut s'appuyer sur un droit social institué tel que le droit au logement, elle recèle en filigrane la pensée d'un droit à l'espace³⁰.

Finalement l'ensemble de l'ouvrage met l'accent sur l'idée que squatter est avant toute chose « un illégalisme sectoriel ». Il y a dans le squat une manière de court-circuiter le jeu de la représentation politique institutionnelle. Squatter consiste au fond à exprimer une revendication,

²⁷ Cécile Péchu, *Les squats*, Sciences Po Les Presses, 2010, pages 8, 10.

²⁸ Cécile Péchu, *Ibid.*, pp. 50 – 59.

²⁹ A. Petiau, L. Pourtau, *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, *Op. Cit.*, pp. 81-82.

³⁰ « Mais, contrairement au squat classiste, le squat contre-culturel ne peut bénéficier de la légitimité de la revendication d'un droit au logement inscrit dans la constitution. Il s'agit plutôt de la revendication d'un droit à l'espace, lequel n'est mentionné dans aucun dispositif légal », Cécile Péchu, *Les squats*, *Op. Cit.*, p. 119.

une contestation, une réclamation : à porter sur la place publique une question. Mais squatter se distingue nettement des mobilisations collectives plus classiques car la revendication exprimée et la réponse apportée sont indissociables. Il ne s'agit pas -ou pas seulement- de revendication à proprement parler : ce qui s'exprime ne peut être réduit à une plainte³¹ dont on attendrait la reconnaissance et la satisfaction par une autorité instituée.

Historiquement, la logique classiste préside à l'invention du squat comme mode d'action, « invention qui va de pair avec une demande d'intervention étatique dans le secteur du logement »³². Cette logique d'action comporte une adresse à l'État pour qu'il opère un arbitrage, *a minima* par une permission accordée, (ou par son extension), voire par une politique de réquisition. Cette dernière, en redistribuant le rapport de forces entre locataires et propriétaires, viendrait travailler, au cœur même du social et des mœurs, le droit à la propriété.

Cependant, même quand il y a adresse à l'État, l'acte de squatter assure immédiatement la satisfaction du besoin de logement. L'idéologie anarchiste, nourrissant les premières heures de résistance des locataires, semble bien présente, intrinsèque à la pratique du squat car il y a, quoiqu'il en soit de l'adresse aux pouvoirs publics, une stratégie de reprise. S'il ne s'agit pas dans chaque cas d'occupation de l'autonomie au sens du courant italien des années 70, 80, il s'agit au moins de « s'auto-loger ».

Quand un local est occupé clandestinement, « s'auto-loger » peut être considéré comme un geste de survie, de « débrouille » individuelle.

Qu'en est-il des squats dont l'occupation est rendue publique ?

Le squat que j'ai regardé s'inscrit clairement dans le type d'action collective dont Cécile Péchu fait l'histoire. Il s'agit bien d'un mode d'action collectif et d'une action rendue publique : d'une part, les squatteurs revendiquent la portée politique de leur occupation, d'autre part, pendant les neuf premiers mois, la porte d'entrée reste ouverte, des événements publics sont organisés en son sein, enfin, de 2009 à 2017, les squatteurs font la publicité de leur occupation et des activités au sein du squat, par des moyens variés (blog internet, affichage mural, programmes papier).

Squatter est donc essentiellement un illégalisme, un acte que l'on peut décrire comme une réponse collective et immédiate à une question posée publiquement. L'objet revendiqué – espace ou logement- a une importance mais secondaire.

3) Le squat, symbole d'engagement total et d'alternative au système.

L'acceptation -quelle soit explicite ou tacite- de l'illégalisme est un point fondamental de l'alliance des squatteurs de X.

Cette acceptation a une conséquence sur l'image que les squatteurs ont de leur engagement : il s'agit de faire corps avec leurs pratiques, ne pas se donner la distance liée à l'expression d'une revendication, confondre leurs pratiques militantes et leur vie quotidienne.

« La force des modes d'action comme le squat tient justement à leur capacité à mettre en scène la révolte et à symboliser un renoncement à la "contestation ouverte, collective et discontinue" au profit de « formes de résistance », à symboliser un engagement total dans l'action au détriment de la distanciation que suppose l'expression de revendications. »³³

³¹ La notion de plainte fait apparaître la racine historique de la revendication : la doléance. L'historienne Sophie Wahnich définit la doléance comme l'expression publique de la souffrance du peuple. Elle est aussi procédure de type juridique, mais ce qui la distingue, c'est qu'elle se proclame et trouve réparation dans l'espace public, "La foule, l'émeute, la fête entre révolte et révolution. France révolutionnaire, 1789 - 1792, émeutes françaises de 2005, Tunisie-Égypte"

³² Cécile Péchu, *Les squats*, op.cit, pp. 43, 44.

³³ Cécile Péchu, *Les squats*, Op. Cit. , p. 45.

La valorisation de la pratique, de l'expérimentation au quotidien dénote l'influence « des utopies communautaires » des années 70. Ces dernières avaient pour ambition de déconstruire les modes de vie classiques, voire de faire sécession avec le système. Dans ces années, les squats sont vus comme des espaces contre-culturels où il s'agit de faire communauté et de mettre en commun : dans la rue des Caves à Sèvres on jette les clefs, et on entend ainsi réaliser l'idéal « que l'intérieur des maisons deviennent un lieu public, un prolongement de la rue [...] et qu'en revanche, la rue devienne une sorte d'espace privé. »³⁴. Dans les années 80, le mouvement squat dans plusieurs pays d'Europe (France, Hollande, Allemagne), appartenant ou s'inspirant du mouvement anarchiste autonome³⁵, cherche à mettre les autorités devant « le fait accompli » en investissant des bâtiments pour y développer des projets culturels tout en cherchant le minimum de compromission avec le système, en refusant le salariat comme le circuit marchand (vols collectifs, soutien aux mouvements populaires perçus comme radicaux). Les groupes de punk rock et de rock alternatif, émergents, se produisent par ailleurs dans les squats³⁶.

La notion d'alternative est de plus en plus présente, mais elle correspond à deux modèles : l'alternative au système capitaliste dans son ensemble (économie marchande et capitaliste, le salariat comme forme d'organisation du travail, la centralité du travail dans la société, les mœurs et les normes), et l'alternative inspirée de l'Allemagne et du mouvement des squatteurs berlinois, dit des occupants-rénovateurs. Cette dernière version de l'alternative promeut la vie associative comme principale moteur de résistance. Elle « met en avant un discours contre-culturel tournant autour de la nécessité des réseaux sociaux au sein de la société civile, et non un discours de réappropriation d'un territoire ainsi libéré »³⁷.

Cette question de l'alternative reste très présente dans les squats ouverts des années 2000, qu'ils portent ou non une étiquette politique : « Les pratiques alternatives se caractérisent par la modification des conduites individuelles, la mise en œuvre ici et maintenant par les individus et les groupes de pratiques distinctes de normes majoritaires, plutôt que l'engagement dans des actions collectives revendicatrices »³⁸.

Qu'en est-il du squat X ? Est-ce qu'on y trouve des traces des pensées des squats communautaires et contre-culturels qui ont émergé dans le sillage de mai 68 ?

L'ambition n'y est pas, comme pour les lieux communautaires des années 60, « d'instaurer immédiatement une nouvelle société pour (les) habitants »³⁹. Mais le recours à l'idée « d'expérience », au fait « d'expérimenter » montre bien que d'autres types de liens sociaux sont recherchés. Cette recherche est de fait. Au-delà de l'illégalité du squat, les actions consistent à changer l'échelle du groupe⁴⁰ d'habitation et à ouvrir régulièrement son espace d'habitation à des inconnus.

Par ailleurs, dans une brochure intitulée « *Pour des collectifs totalitaires* », donnée par un ex-habitant du squat⁴¹ on trouve, sur la page de couverture, une mention de la notion d'alternative :

³⁴ Cécile Péchu, *Les squats*, Op. Cit., p. 90.

³⁵ « C'est en Italie que la mouvance autonome s'est constituée, dans le fil du mouvement opéraïste qui s'essouffle. Celui-ci défend le communisme immédiat et le refus du travail comme moteur de la lutte des classes. (...) L'autonomie est constituée de plusieurs branches, mais toutes se retrouvent autour de la critique du parti dans sa conception léniniste classique et autour de la volonté d'instaurer un communisme immédiat. Des petits groupes développent une série d'actions, souvent violentes : refus du travail, grèves sauvages, autoréductions, pillages, etc. Le squat y prend la forme des centres sociaux autogérés. », A. Petiau, L. Pourtau, *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, Op. Cit., p. 83.

³⁶ Cécile Péchu, *Les squats*, Op. Cit., p. 102

³⁷ Cécile Péchu, *Les squats*, Op. Cit., p. 103

³⁸ A. Petiau, L. Pourtau, *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, Op. Cit., p. 86.

³⁹ Cécile Péchu ; Op. Cit., p. 88

⁴⁰ Le collectif habitants a compté de 10 à 15 personnes, à cela s'ajoute d'autres autres, les gens de passage, les migrants...

⁴¹ Avec qui j'ai, par la suite, fait un entretien (E2). La brochure figure en annexe, Cf annexe 4.

« S'il est question d'alternative, c'est bien à quelque chose. Le système capitaliste nous a dépossédés de nos espaces, géographiques, temporels, imaginaires... ». Le système capitaliste auquel les auteurs de cette brochure entendent s'opposer est conçu comme ayant une prise totale sur les individus. Aux yeux des rédacteurs, résister et s'opposer ponctuellement, lors d'actions publiques discontinues, semble dérisoire et, d'ailleurs ils récuse la distinction entre privé et public⁴². On retrouve l'idée de « l'engagement total ». Il correspond à la personne dans sa totalité, dans tous les aspects de sa vie, dans tous les moments qui composent son quotidien.

D'autre part, la dynamique associative est largement présente au squat X : La Z est une association dont les statuts ont été déposés en préfecture. Son nom correspond au premier squat ouvert à Clermont par des personnes qu'on retrouve au squat X. C'est cette association qui est nommée dans le premier récit public de l'ouverture du squat, c'est le matériel de cette association qui est entreposé, avec la complicité plus ou moins forcée de la FUAJ, dans les locaux du squat X, avant qu'ils soient occupés aussi par des gens⁴³. On peut aussi noter que, chez les habitants, les engagements militants en dehors du squat sont pris essentiellement dans la sphère associative. Les engagements politiques institutionnels ou militants traditionnels d'habitants sont très rares (deux habitants -un actuel et un passé- ont eu leur carte à Europe écologie les verts, un autre a participé activement à un groupe anarchiste local). Certains n'ont pas d'investissement associatif « formel », en tant qu'adhérent, mais sont régulièrement bénévoles dans d'autres lieux de diffusion musicale D.I.Y. (essentiellement le bar X, bar de diffusion de musique punk rock et expérimentale). Les registres thématiques des investissements bénévoles des squatteurs sont les suivants : éducation populaire (*Les Petits Débrouillards*, *CREFAD*, *Le guidon dans la tête*), vie sociale et culturelle (*Café lecture Les Augustes*, ciné-club *Cinéfac*, *Radio campus*), droit au logement (*DAL*), écologie « appliquée » (*Le guidon dans la tête*, *Le parc oasis*, *Je recycle parc*), diffusion artistique « alternative » (*Bar X*, *Cave Y* - au sein d'une maison squattée, *festival Phil grobi*), marches urbaines (*Le grand Lustucru* : inspirée de la « dérive » urbaine situationniste et du groupe italien d'architectes Stalker), éditions ou contributions à des fanzines, féminisme (*rencontres européenne d'auto-défense féministe*).

Enfin, j'ai relevé des signes d'investissements des squatteurs dans des luttes à l'encontre de dispositifs législatifs, de « grands projets » d'aménagement du territoire (la liste est non exhaustive)⁴⁴ :

Automne 2010 – Les réunions du collectif clermontois opposée à la loi dite LOPPSI 2 (Loi de Programmation pour la Performance et la Sécurité Intérieure) se tiennent au squat X.

2012 / 2013 – Présence réitérée d'habitants du squat X à Notre-Dame-des-Landes. Pendant l'automne 2012, les réunions du collectif de soutien à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes se tiennent dans ce squat.

Septembre 2014 – Présence significative en termes de durée et de nombre d'habitants et d'activistes du squat pendant l'occupation de la place de Jaude par des migrants (essentiellement des familles) suite à la cessation du dispositif d'hébergement d'urgence sur l'agglomération clermontoise.

⁴² « Nous abolissons alors cette frontière : le personnel devient politique ; le politique s'exprime dans le personnel. », brochure *Pour des collectifs totalitaires*, Annexe 5.

⁴³ Cf Annexe 5.

⁴⁴ A ce titre, je n'ai pas retenu les investissements dont j'ai connaissance qui concernent seulement une à deux personnes (tels que : lutte contre la souffrance animale -manifestation anti-corrida par exemple, manifestations no-TAV, présence ponctuelle et relais d'infos sur la lutte contre le barrage de Sievens à l'automne 2014, relais d'information et organisation d'une réunion publique sur Bure (depuis 2015)

4) L'éthique des squatteurs.

En plus de l'héritage politique liée à l'histoire du squat, il est possible de saisir quelques aspects de l'éthique des squatteurs par l'observation. Il me semble en effet que les valeurs apparaissent en creux quand elles sont transgressées et que le collectif de squatteurs acte, nomme et sanctionne ces transgressions.

Un exemple (Journal de recherche, mardi 2 mai 2017) : un *ajiste* tient devant l'un des habitants des propos considérés comme misogynes. Il n'est pas invité à partir sur le champ mais le collectif habitant refuse de lui renouveler l'accueil. Après une période de vacances scolaires, cette personne sonne à la porte et demande de nouveau à être hébergée. Une réunion n'est pas convoquée pour statuer. Dans l'urgence, l'habitant qui a fait le portier et pris acte de sa demande consulte d'autres habitants, ceux qu'ils croisent leur moment. Chacun a la même réaction : nous refusons de l'accueillir. Néanmoins, ceci n'est pas une règle, reproduite à chaque décision et réaction. Il faut situer : la personne en question était un travailleur précaire de l'Éducation nationale, assurant un remplacement dans un établissement de l'agglomération clermontoise. En revanche, les propos sexistes ne donnent pas lieu à exclusion et/ou refus d'hébergement si la personne est migrante et sans-papier. Les agressions physiques donnent systématiquement lieu à exclusion immédiate du lieu quand elles sont commises par des non-habitants. Pour ce qui est des habitants, le cas est arrivé à ma connaissance une fois. La décision a été prise au deuxième acte avéré comme violent, après discussion entre habitants.

Dans ces exemples, trois valeurs transparaissent : l'égalité hommes – femmes, la solidarité et le respect de l'intégrité physique. Elles ne sont pas juxtaposées entre elles. À chacune correspond des principes pour l'action, principes hiérarchisés. Légalité se traduit par de l'anti-sexisme et un principe de protection des femmes victimes de violence, la solidarité se traduit par un principe d'aide, de secours qui prime sur l'idéologie, le respect de l'intégrité physique se traduit par un refus de la violence, c'est un principe intangible.

C/ La question du mal-logement.

1) Données sur le mal-logement.

Dans l'introduction au rapport annuel sur le mal-logement⁴⁵ de 2017 de la Fondation Abbé Pierre, l'accent est mis sur une pluralité de tendances traduisant une aggravation du mal-logement :

« Le nombre de personnes sans domicile a augmenté de 50 % entre 2001 et 2012. Celui des personnes en hébergement contraint chez des tiers de 19 % entre 2002 et 2013. Les personnes en surpeuplement accentué sont de plus en plus nombreuses, alors que la tendance depuis des décennies était plutôt à la baisse : + 17 % entre 2006 et 2013 pour le surpeuplement accentué et + 6 % pour le surpeuplement modéré. »⁴⁶

Pourtant, si l'on considère l'évolution des conditions de logement depuis les années 70, les conditions de logement pour l'ensemble de la population française s'améliorent globalement.

⁴⁵ Être mal-logé, c'est : disposer d'un habitat de très mauvaise qualité, et/ou vivre dans un logement surpeuplé et/ou ne pas disposer de logement à soi, vivre à la rue ou hébergé chez un ami, sa famille ou une association, article *Quatre millions de mal-logés : de quoi parle-t-on ?*, source : site Observatoire des inégalités, consultable http://www.inegalites.fr/spip.php?page=article&id_article=508&id_rubrique=140&id_groupe=13&id_mot=95

⁴⁶ 22ème Rapport sur l'état du mal-logement en France 2017, Fondation Abbé Pierre, <http://www.fondation-abbe-pierre.fr/22e-rapport-etat-mal-logement-en-france-2017>

Mais cette idée de globaliser la description pose certains problèmes et demande une observation plus détaillée si l'on ne veut pas occulter les disparités de situation.

Cette amélioration a un coût, non négligeable pour les moins riches :

« L'amélioration des conditions d'habitat a coûté très cher : la part du logement est passée de 11 à 25 % du budget des ménages entre 1960 et 2011 en raison de l'augmentation des loyers, notamment dans les grandes villes. Une partie de la population se voit ainsi obligée de s'éloigner des centres-villes ou de vivre dans des logements de taille réduite. Les jeunes adultes subissent de plein fouet la conséquence des hausses de loyer et des prix à l'achat (très fortes entre 1998 et 2008). Une partie des couches moyennes qui souhaitent rester au cœur des grandes villes - notamment à Paris - voit son niveau de vie réduit par le budget logement et se contente de surfaces réduites.»⁴⁷

La distinction entre propriétaires et locataires est décisive :

« Si l'on considère le critère de la surface, les conditions de logement s'améliorent surtout pour ceux qui accèdent à la propriété. Les inégalités se sont accrues en fonction du niveau de vie : alors que les 20 % les plus riches ont vu leur surface moyenne par personne augmenter de 10,4 m² (de 42,4 à 52,8 m²) entre 1988 et 2006, celle des 20 % les plus pauvres a progressé seulement de 4,7 m² (de 26,1 à 30,8 m²).⁴⁸

Le niveau de ressources a un impact indéniable sur la qualité de l'habitat :

« Les catégories sociales modestes vivent beaucoup plus souvent dans un logement surpeuplé : 14,8 % des employés, 16,5 % des ouvriers et 30,3 % des personnes sans activité professionnelle sont concernés. Les immigrés combinent bas revenus et familles plus nombreuses en moyenne : ils sont 26,1 % à vivre dans un logement surpeuplé, près de quatre fois plus que les ménages non immigrés. Une partie d'entre eux tombent sous la coupe des « marchands de sommeil » et doivent payer des loyers élevés pour des logements insalubres. Enfin, l'écart est considérable entre les propriétaires (5,0 %) et les locataires du parc social (16,8 %) comme privé (16,4%), ainsi qu'entre ceux qui occupent une maison individuelle (3,0 %) et ceux qui vivent en appartement (18,0 %). »⁴⁹

Souligner cette amélioration globale cache ainsi les inégalités d'accès et de conditions d'accès au logement : les moins de 25 ans consacrent 22 % de leurs revenus aux dépenses de logement alors que cette part est de 10,3 % pour l'ensemble des ménages, les enfants et les jeunes sont surreprésentés parmi les personnes hébergées en établissement sociaux⁵⁰, « la part des étrangers parmi les sans-domicile a elle aussi fortement augmenté, passant de 38 % en 2001 à 53 % en 2012, soit une part neuf fois plus importante que dans la population de France métropolitaine »⁵¹.

2) Les squats et la question du mal-logement.

Le rapport de la fondation Abbé Pierre souligne que « les squats sont dans l'angle mort de la statistique publique »⁵².

Deux données chiffrées donnent une indication sur le phénomène :

⁴⁷ http://www.inegalites.fr/spip.php?page=analyse&id_article=2169&id_groupe=13&id_rubrique=28&id_mot=42

⁴⁸ http://www.inegalites.fr/spip.php?page=analyse&id_article=2169&id_groupe=13&id_rubrique=28&id_mot=42

⁴⁹ www.inegalites.fr/spip.php?page=article&id_article=2038&id_rubrique=158&id_groupe=18&id_mot=109, voir tableau dans l'annexe intitulée logement surpeuplé.

⁵⁰, État du mal-logement en France 2017, Fondation Abbé Pierre, p. 278

⁵¹ *Ibid.* p. 277.

⁵² *Ibid.*, p. 282.

- En 2015, 1940 assignations ont été prononcées par les tribunaux d'instance pour demander l'expulsion de « squatteurs », occupants d'anciens logements de fonction, etc., sachant que ces données ne constituent qu'une partie des assignations et devraient être complétées avec celles des tribunaux administratifs⁵³⁵⁴
- Les résultats de l'enquête Logement 2013 indiquent que 90 000 personnes aujourd'hui logées ont déclaré avoir séjourné dans un logement sans autorisation du propriétaire ou sans autorisation légale à un moment de leur vie où elles étaient sans domicile personnel⁵⁵

Les squats politiques et/ou culturels sont plus visibles parce qu'ils rendent publique leur occupation en ouvrant ponctuellement leur espace de vie et en faisant la publicité de leurs activités . Néanmoins, ils semblent minoritaires au regard des squats que l'on peut dire « de pauvreté »⁵⁶.

III/ Ethnologie et manières de vivre.

A- Déjouer les préjugés de l'actrice.

1) La précarité : donnée ou préjugé ?

Le travail préalable à la phase d'enquête ne m'a pas permis de trancher entre différentes orientations. Rétrospectivement, je comprends que toutes mes hypothèses étaient grevées par un présupposé : la précarité me semblait être le bon terme pour qualifier mon terrain. La notion avait pour moi quelque chose de rassurant. Elle impliquait de l'objectivité et de la scientificité. De l'objectivité : je pouvais faire état des ressources et des statuts des personnes habitant le squat. De la scientificité : elle me renvoyait au travail de Robert Castel et à la notion de désaffiliation⁵⁷. A partir de ce « constat », je n'hésitais pas à poser une définition : « Squatter est une pratique collective pour résister à la précarité ». Définition par un objectif : je présupposais donc un objectif commun à tous les acteurs du squat, objectif commun que le chercheur seul serait en mesure de reconstituer en croisant des données sur les conditions socio-économiques des squatteurs et les objectifs particuliers énoncés par les personnes. Je m'engageais ainsi dans une démarche où la recherche risquait fort d'être circulaire, et l'enquête -un détour vain.

a) Résister à la précarité : il faut... transmettre.

Cette question de la précarité m'intéressait en fait plutôt au titre des conséquences qu'elle pouvait avoir sur le vécu des acteurs et sur leur mode d'action. La précarité, pour moi, était avant tout l'instabilité à laquelle sont confrontés ceux qui ne disposent pas de l'assurance liée aux garanties d'un statut.

⁵³« - Le TI : Tribunal d'instance. C'est là où passent en général les affaires de squat (occupation illégale). Le TI a la compétence de juger les affaires d'occupation sans droit ni titre en vue d'habitation. Il statue aussi sur les expulsions locatives (loyers impayés).

- Le TA : Tribunal administratif. Il peut arriver de se retrouver face à ce tribunal lorsque le lieu squatté est affecté au domaine public (en général des propriétés de l'État).

- Le TGI : Tribunal de grande instance. Sont ici concernés les lieux squattés considérés comme des locaux à usage commercial ou d'activité, en gros lorsque l'habitation n'est pas reconnue ou volontairement pas mise en avant par vous-mêmes. », brochure *Le squat de A à Z*, https://infokiosques.net/imprimersans2.php?id_article=41

⁵⁴ État du mal-logement en France 2017, Fondation Abbé Pierre, p. 282,

⁵⁵ État du mal-logement en France 2017, Fondation Abbé Pierre, p. 282

⁵⁶ C'est le terme employé dans le rapport de la Fondation Abbé Pierre, page 282

⁵⁷ «la désaffiliation, c'est-à-dire le décrochage par rapport aux régulations à travers la vie sociale se reproduit et se reconduit », Castel Robert, *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*. Seuil, 2009, p. 302.

Le squat me semblait être un moyen paradoxal pour résister à la précarité : l'illégalité entraîne une fragilité, des risques, notamment celui de ne pas pouvoir inscrire son action dans le temps. Je déplaçais alors la question des objectifs : l'enjeu était alors, d'une manière ou d'une autre, de pouvoir pérenniser son mode d'action. C'est là que venait se loger le premier thème envisagé : « Transmettre ». Je faisais l'hypothèse que transmettre l'usage du squat était le moyen pour le faire durer : matériellement, pratiquement, symboliquement. J'écrivais : « Il faut passer le relais, au quotidien, aux nouveaux habitants, aux activistes et se faire sien le lieu, l'héritage (« trier, jeter, récupérer ») »⁵⁸. Sinon quoi⁵⁹? Les réponses étaient des réponses d'actrice : sinon, je ne peux pas m'approprier le lieu où je vis, sinon le lieu n'est plus un lieu collectif et ouvert.

b) Résister à la précarité : il faut... prendre place.

Autre piste, une définition, très générale : « Squatter, c'est prendre place ». Une fois encore, je raisonnais en considérant les objectifs du squat, la recherche de solution à une situation sociale. Squatter, c'est habiter un endroit sans en avoir le droit. Mais le verbe, tout comme « habiter », est intransitif, c'est-à-dire que l'on peut situer un squat, on peut décrire la (les) manière(s) de l'habiter, comme l'on peut nommer ceux avec qui on habite. Mais la structure de la langue n'aide pas à indiquer si ces deux actes (squatter et habiter) ont des effets (sur qui ou sur quoi ces effets s'exercent). Alors que prendre, au sens de saisir, d'attraper, de soustraire permet de dire ce que l'on prend. Squatter, c'est prendre un bâtiment, le soustraire à celui qui le possède légalement, et se saisir par là de ressources supplémentaires, squatter c'est acquérir de l'espace. Et je ne pouvais concevoir cet espace autrement que partagé, tout comme je ne pouvais le concevoir autrement que comme une place, investie individuellement. Sinon quoi ? Sinon, je dérogeais à l'impératif de l'articulation harmonieuse des intérêts individuels et des intérêts collectifs. Je voulais « ma » place, au sein des autres, comme je voulais une place pour chacun, sinon je perdais la finalité de transformation sociale par des pratiques d'émancipation individuelle.

2) Choisir l'ethnologie et une question d'entretien compréhensive.

Avant d'entamer les entretiens, j'étais face à cette alternative en termes de questionnement : « Transmettre un lieu comme on transmet des clefs » / « Habiter au squat X : vivre, échouer et prendre place ». Elle était éclairante sur ma subjectivité de chercheuse, sur mon engagement dans le squat, sur mes idéaux. Mais elle comportait des raisonnements construits *a priori*, les questions auxquelles elles conduisaient pour les entretiens étaient pleines d'hypothèses : le risque d'induire les réponses était flagrant.

J'ai donc choisi de laisser de côté cette alternative et de me recentrer sur des éléments concrets. J'étais en mesure de situer et décrire mon terrain, le squat X à Clermont-Ferrand. Ce que je ne pouvais savoir était comment les squatteurs habitent ce lieu, quelle était leur relation à leur squat, qu'est-ce qui faisait que le lieu était pour eux habitable. Le champ de mon enquête était ainsi indéniablement l'ethnologie⁶⁰.

⁵⁸ *Monographie*, Maryla Slaoui, p. 47.

⁵⁹ Becker conseille d'utiliser cette question comme « ficelle » quand dans une formule apparaît l'impératif : « L'usage de l'impératif marque le caractère inévitable des choses. Si une organisation ou une société « doit » faire quelque chose, eh bien elle « doit le faire », et il n'y a rien à discuter, point final. L'implication (parfois formulée explicitement dans la version la plus dure du fonctionnalisme) de cela est que, sinon, l'organisation ou la société cessera tout simplement d'exister. », p. 255, *Les ficelles du métier*, Howard S. Becker.

⁶⁰ L'ethnologie Anne-Lise Favier nous avait expliqué que la différence entre une approche anthropologique et une approche ethnologique est que la première s'intéressera à des caractéristiques universelles d'un objet social (par exemple, pour définir un aliment : comestible) alors qu'une entrée ethnologique mettra l'accent sur des caractéristiques particulières, tenant à la relation que les sujets entretiennent à l'objet social (par exemple, ce qui fait que l'on considère qu'un aliment est consommable, c'est-à-dire à la fois comestible et aimable). Exposé lors d'une intervention au Séminaire Itinérant Entrepreneurs et Acteurs Sociaux, auprès de la promotion 9, mardi 26 janvier 2016.

J'entame donc l'enquête de terrain en posant ce que je veux questionner l'intériorisation par les acteurs de leur vécu en squat, l'habitat en squat comme une expérience complexe, comportant éventuellement une dimension éducative. Ma recherche ne porte donc pas sur le squat comme mode d'action socio-politique, visant à transformer la société ou à modifier la législation. Je ne m'intéresse donc pas au squat en général, dont le squat X serait un exemple mais à un squat en particulier, le squat X, et à ses habitants.

Les limites que j'avais repérées dans mes premiers questionnements/ raisonnements, ainsi que cette volonté de saisir la relation de squatteurs à leur squat, m'imposait d'adopter une méthode compréhensive. La question avec laquelle j'amorce les entretiens est donc « Peux-tu me dire/ raconter comment tu as vécu le fait d'habiter au squat X ? »

B- A quoi le chercheur pense quand il écoute et observe ?

1) Le plan cul de JF Bayart ⁶¹ : le sens dans les entretiens.

Ce travail de Bayart défend une manière de construire un objet sociologique au moyen d'une enquête ethnologique menée auprès de deux personnes, qui lui ont accordées chacune plusieurs entretiens. Il ne comporte donc, à la différence de ma propre démarche, aucun fond de participation si ce n'est qu'il sait d'expérience que « le sexe provoque un dédoublement permanent de l'ordre dans lequel nous vivons, entre ce qui est soustrait au regard et ce qui est affiché, souvent au sens propre du terme, par la publicité »⁶². Néanmoins, il m'a fourni un appui à la fois théorique et pratique. Grâce à ce texte, j'ai pu considérer mes entretiens dans leur complexité : ils n'ont pas le caractère formel d'un récit mais ils sont tous les trois des histoires, avec des formes spécifiques pour chacune des trois personnes entretenues. Il m'a permis d'être vigilante au désir de rendre cohérent les propos de mes interlocuteurs. En amont, cela m'a demandé d'écarter les questions qui auraient produit un récit trop logique, présentant les raisons du choix : j'ai donc privilégié une question ouverte, construite autour de l'adverbe « comment »⁶³.

a) L'identité sociale comme faux-problème.

Ce chercheur s'est donc entretenu avec deux jeunes hommes, Grégoire et Hector. A première vue, le choix de ces informateurs a été fait en raison de leur identité sexuelle. Ce qui m'interpelle dans le travail de Bayart est que justement son approche consiste à déconstruire cette catégorie de manière à faire émerger une pratique sexuelle, dans son impersonnalité. Ce parti pris méthodologique suppose de prendre en compte l'ouverture temporelle des propos des personnes interrogées. Celles-ci se réfèrent à leurs manières de vivre en se sachant vivre dans le temps : les approcher par la question de leur identité revient à se tromper de sujet puisque ce que l'on vise alors est un aspect statique du fonctionnement social. La démarche de Bayart n'est pas pour autant de produire des récits de vie comme matériaux. Son concept méthodologique clef est en effet celui de biographie sans sujet. Cette méthode requière d'interroger les personnes tout en évacuant les notions toute faites comme celle d'homosexualité.

Ainsi, le premier de ses interlocuteurs témoigne de son vécu de son homosexualité. Il en ressort de la complexité et des nuances. Il n'y a ainsi que dans la relation à ses parents qu'il se désigne sans ambiguïté comme homosexuel. D'Hector, on pourrait dire de lui qu'il est bisexuel. Cela cacheraient ses pratiques sexuelles réelles, leur figure singulière. Ainsi, il vit une relation amoureuse avec une femme, fait l'amour avec des femmes et des hommes, selon des scénarios de domination « soft », bien qu'il ne joue pas le même rôle selon le sexe du partenaire. Ses plans cul homosexuels sont aussi devenus pour lui des actes de prostitution, ce qu'il présente comme une manière de joindre

⁶¹ *Le plan cul, Ethnologie d'une pratique sexuelle*, Jean-François Bayart, Fayard, 2014.

⁶² *Ibid*, pp 19-20.

⁶³ « Peux-tu me raconter comment tu as vécu le fait d'habiter au squat X ? »

l'utile à l'agréable, et même de « maximiser son plaisir », accroissant ainsi le sentiment d'être dominé et la jouissance qu'il en retire. Ces tableaux, il ne les brosse qu'à l'intention du sociologue, dans le cadre des entretiens ethnographiques. Il ne revendique jamais cette identité de bisexuel dans sa vie quotidienne.

L'objet de Bayart est donc bien la vie sexuelle de ces témoins, c'est-à-dire une histoire en cours, inachevée, déterminée par un passé mais ouverte sur un avenir : ses témoins n'ont pas une sexualité, mais une vie sexuelle, avec ses contingences et son devenir.⁶⁴ C'est qu'il s'agit de travailler « en évacuant la notion de sujet et en travaillant sur les simples pratiques de subjectivation, sur les modes de production d'un sujet moral (...) » et aussi, dit Bayart un peu plus loin dans le texte, « selon une démarche que les anthropologues -et désormais certains historiens- qualifieront d'« émique », nous écouterons simplement ce qu'elle nous dit sur la façon dont elle aime, étudie, s'entraîne, joue, jouit, s'habille sur une période circonscrite de sa vie, et à différents moments de sa séquence. Nous recueillerons le Dit d'une individualité : son « dire-vrai » (...). Ainsi, nous apprendrons beaucoup non sur cette individualité, qui ne nous intéresse pas, mais sur la façon dont une personne de sa génération, de sa situation, se constitue en sujet moral dans la société française contemporaine. »⁶⁵

b) Écouter : suspendre tout désir de cohérence.

Il y a dans cette démarche une invitation à écouter. Derrière la simplicité apparente, il y a un travail théorique pour parvenir à prendre au sérieux les propos collectés. Ce travail permet de dégager quels sont les principes d'écoute et d'analyse que nécessitent ce type d'enquête.

La situation d'enquête réduit l'entretien à un noyau dur : l'individu raconte son histoire. Cette histoire est en rapport à l'Histoire, en rapport aux circonstances sociales. La manière singulière de vivre cette histoire, la relation de l'individu à son propre vécu révèle donc l'histoire de la société dans laquelle il vit.

C'est cette relation entre la manière singulière de vivre sa propre histoire et l'Histoire qui est l'objet de recherche de Bayart : « Or, ce rapport (...) n'est pas cohérent. Loin de se réduire à un habitus donné, il consiste bien en « une histoire que conte un idiot, une histoire pleine de bruit et de fureur, mais vide de signification », en tous cas de significations autres que celles que lui accordent x lui-même, ses interlocuteurs et les appareils de pouvoir, en particulier leurs catégories classificatoires. »⁶⁶

L'ethnologue ne cherche pas à découvrir de nouvelles significations : de « vraies » significations. Son travail consiste à mettre en regard les significations relevées et, en un second temps, à interpréter cette comparaison. Écouter suppose donc de ne pas en rajouter dans l'attitude logique (celle qui consiste à réduire les contradictions) et dans les tentatives explicatives. Il faut éviter ce qui pourrait faire croire à l'autre qu'on veut qu'il exhume dans son passé personnel et social des causes qui l'ont conduit à faire ou à vivre cette chose plutôt qu'une autre.

Dans l'écoute comme dans l'analyse :

(1) Il n'y a aucune raison de tirer le récit vers la cohérence, de réduire les contradictions. Le récit est une version de l'histoire à un moment T, il n'est pas l'expression du moi. L'entretien transcrit n'est pas de l'ordre de l'expression. En termes d'écoute, cela veut dire que l'on se gardera d'harmoniser mentalement les dissonances. Elles indiquent juste des questions pour plus tard : à chaque affirmation, sur quel plan se situe-t-on ?

⁶⁴ *Ibid*, page 58.

⁶⁵ *Op. Cit.*, p. 150

⁶⁶ *Op. cit.*, page 147.

(2) Il est hors de question de considérer celui qu'on écoute comme un « exemplaire », son récit n'est pas celui d'un parcours qui serait l'illustration représentative de ce qui se passe pour tous les individus de sa catégorie (pour l'enquête de Bayart : jeune français de genre masculin homosexuel)

(3) le récit de celui qu'on écoute ne donne pas à entendre un passé qui mène à la situation actuelle, situation actuelle qui serait un achèvement. L'individu que l'on écoute n'est pas mort, il a une vie fluctuante. Et il en a conscience, même si le genre biographique peut le conduire à présenter la situation actuelle comme le résultat de son passé.

(4) S'il est intéressant de relever les contradictions, on se gardera de les réduire en les considérant comme l'expression d'une tension entre la croyance de l'acteur social à des mobiles choisis, et la vraie cause, l'habitus incorporé. Ce n'est pas qu'il faut se garder de repérer les croyances mais celles-ci éclaireront plutôt des manières de faire.

c) Singularité des manières, commun des pratiques.

Un indice d'une pratique pour Bayart, c'est le verbe, l'infinitif (le chanter du plan chant, le baiser du plan cul etc). Cet infinitif, c'est le thème proposé par la société. Il va être joué par l'individu à sa manière. Selon le paradigme stoïcien, la liberté relève des manières de faire : des actes on ne dispose pas mais on se propose des manières d'interpréter. Cela peut permettre à la fois de se conformer au rôle (on joue bien le rôle dans lequel nous sommes attendus) tout en gardant notre quant-à-soi, mais pas seulement dans la tête, en mode « je n'en pense pas moins », mais dans les actes (« je n'en fais pas moins »).

C'est pour cela que Bayart prend acte des schèmes de la sociologie critique de Bourdieu mais aussi les récuse. Il en prend acte dans un passage qui analyse le goût d'Hector pour la fessée (goûter la fessée) en fonction des catégories proposées par Bourdieu dans *Le sens pratique*. Voilà en quelques mots l'analyse : il y a un usage historique et social de la fessée, et cette pratique sociale de la fessée en fait une punition. La fessée comme rituel sexuel ravive cette signification : on mime les rituels de domination pour en jouir. Mais en rejouant par le rituel sexuel des conditionnements propres à la société française, cela a pour effet de les reproduire.

Immédiatement, Bayart récuse ce qu'il vient d'accepter comme scientifiquement utile et valide. Il refuse ce schéma d'analyse car il pense que les chercheurs en sciences sociales donnent bien trop souvent des « noms solennels » à l'habitus. Il cite : « la France, la nation, la culture, la jeunesse, le statut étudiant, la morale, la sexualité, l'amour, le mariage, la prostitution, etc (...) »⁶⁷ Ainsi, pour désigner l'habitus (lui trouver une correspondance dans le réel social) on recourt à du prêt-à-penser de l'entendement social, et du prêt-à-penser sacralisé. Ainsi, le chercheur mythifie : il trouve dans ses catégories des causes, et prend ainsi les mots pour des choses. Par ailleurs, il se mystifie parce que son explication occulte des pans de la vie sociale. Ce n'est pas l'incomplétude des explications ainsi fournies qui gêne Bayart : c'est que cela interdit de percevoir sur le terrain tous ces événements situés en-deçà. Ils le sont notamment parce qu'ils sont repoussés dans cet en-deçà par ces manières d'expliquer.

Je trouve cette présentation d'une méthode ethnologique -théorique, et à travers un rendu d'enquête-convaincante. Elle permet à ce chercheur d'observer l'ambivalence de la société française des années 2000 sur la sexualité, de mettre au jour de la complexité là où la curiosité ne verra que du

⁶⁷ J'extraie de la phrase suivante la question des « noms solennels » : « Mais le témoignage d'Hector nous rappelle également que la domination n'est ni univoque ni cohérente. Les noms solennels par lesquels nous désignons l'habitus – la France, la nation, la culture, la jeunesse, le statut étudiant, la morale, la sexualité, le mariage, la prostitution, etc – recouvrent dans les faits des « lignes de fuite » qui sont moins les limites ou les apories de la vie sociale que leur condition. »

« cul », de voire les dissonances dans un système de coercition sans s'en tenir à mettre en avant la reproduction des jeux de domination.

Ramenée à l'échelle de ma recherche, cette conception des pratiques mène à des questions, tant pour la phase de collecte que pour l'étape de l'analyse. « Habiter en squat » : qu'est-ce que les acteurs de mon terrain disent de cette pratique ? Quelles sont les manières de décliner cette pratique ? Quel est mon propre prêt-à-penser ? Quelles sont les discordances et les incohérences qu'il est difficile d'entendre ?

2) L'observation flottante : se promener, décrire, conceptualiser.

a) Entêtement et observation ethnologique.

Colette Pétonnet présente une description ethnologique qui donne une grande part à la perception sensible. Cela requière à la fois d'être précise sur la méthode mais aussi de l'entêtement. En effet, rester attentif et ne pas se laisser entraîner à une mise en ordre prématurée. Garder coûte que coûte l'attention au sensible, c'est relever la pluralité des usages, ne pas les réduire en se fixant à une hypothèse qui viendrait orienter le regard et fermer l'enquête dès la phase de collecte.

La précision tient à l'énonciation claire de la méthode retenue :

« La méthode utilisée est celle que nous qualifions d'« observation flottante » et à laquelle nous nous essayons depuis quelque temps, au long des trajets parisiens qu'imposent les activités quotidiennes ou le besoin de mouvement qu'éprouve le sédentaire. Elle consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser « flotter » afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes. », ⁶⁸

S'entêter consiste à résister à la tentation de privilégier un acteur pour confirmer une hypothèse.

L'engagement subjectif dans la promenade révèle des habitudes des promeneurs du Père Lachaise. Le chercheur se laisse aller au hasard des rencontres.

L'espace du cimetière se définit par différenciation : l'échange marchand est un phénomène mineur⁶⁹ et la temporalité de ce lieu est singulière.

Par ailleurs, il y a des habitués du Père Lachaise. Ces habitués ont d'autres habitudes (des usages qui se répètent) que la simple promenade : l'ethnologue va être « introduite » à ces habitudes en se laissant guider dans le cimetière par les personnes rencontrées. La promenade est ainsi, à plusieurs reprises, transformée en visite guidée impromptue. Les « habitués » s'instituent guides : ils orientent, renseignent, transmettent des savoirs sur les morts. Elle conduit aussi à la brigade des dames aux chats, qui de leur propre initiative, nourrissent et régulent le peuplement en chats du cimetière.

La répétition du verbe « s'instruire »⁷⁰ conduit l'ethnologue à formuler une hypothèse, sous la forme d'une comparaison : le père Lachaise serait une encyclopédie vivante. Elle en marque le champ d'extension, s'appuyant ainsi sur une allusion à ses propres travaux : « ce qui est abordé là

⁶⁸ L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien, Colette Pétonnet, p. 39, In : L'Homme, 1982, tome 22 n°4. Études d'anthropologie urbaine, pp. 33-47

⁶⁹ « Un coup d'œil suffit pour voir que ce cimetière sert de jardin public (...). C'est un espace non associé à la consommation, sauf celle des fleurs, qui lui est spécifique, « un espace où tout est repérable et daté mais où se mêlent synchronie et diachronie. Non seulement une tombe neuve prend place auprès d'une stèle envahie de lierre, mais un nouveau défunt entre dans un tombeau ancien. 1842 et 1979 sont gravés côte à côte. Le temps, ici, a un étrange parfum. », Ibid, p. 36.

⁷⁰ « Ainsi le peuple, vient s'instruire -le mot revient obstinément- dans ce livre ouvert du savoir et de l'imaginaire (...), Colette Pétonnet, Ibid, p. 45.

appartient aux cultures populaires, demeurées l'une de nos préoccupations, et dont nous avons par ailleurs montrées qu'elles ne dissocient pas l'affectif du savoir.»⁷¹

L'une des rencontres du chercheur semble incarner l'hypothèse. Elle le nomme le «petit père»⁷². Au moment où se noue le contact, le chercheur commet un faux-pas qui semble venir valider cette piste : *«ce ne sont pas là les bonnes règles du jeu. Ce que le petit père attend de la génération suivante à laquelle il veut transmettre la connaissance, c'est que justement elle ne sache pas»⁷³*. Et pourtant, l'article se clôt sur la volonté de préférer l'entêtement dans la méthode au maintien de l'hypothèse de recherche : *«Si nous voulons comprendre à quoi sert ce cimetière, il ne faut pas l'attendre d'un informateur privilégié»⁷⁴*.

Pourquoi finalement forcer le trait des pratiques de savoirs plutôt que celui du conflit des usages révélés par les discussions avec l'une des dames aux chats⁷⁵ ?

b) Interprétation : conceptualiser en ethnologie.

En l'occurrence, il me semble que les descriptions de Colette Pétonnet mettent bien en lumière l'importance de la catégorie de hasard pour le passant-chercheur du Père Lachaise. Il y a «un» personnage qui accroche / symbolise l'hypothèse du cimetière «encyclopédie». Mais alors, c'est une encyclopédie erratique : *« En nous quittant place Léon-Blum, il dit : « A une prochaine fois », mais il ne donne pas de rendez- vous, pas plus qu'il ne précise quels jours sont les siens. La leçon est entendue : la rencontre doit continuer à participer du hasard, et notre recherche ne sera poursuivie qu'à la condition que soit joué le jeu véritable de la découverte personnelle des trépassés. Alors lui et les autres livreront ce que bon leur semblera au gré du lieu ou de leur désir. »⁷⁶*

En tant qu'ethnologue, Colette Pétonnet s'est vue assigné un champ par l'institution universitaire : l'anthropologie urbaine. Il lui faut donc situer « la ville » en un point où elle s'offre au regard. Elle retient *« des lieux de passage sans destination particulière, des espaces publics dépourvus d'obligations »*. La ville n'y est pas un simple décor, un bâti. Il y a bien là un usage social spécifique à la ville : passer, en compagnie d'autres qui sont pourtant autant d'inconnus. L'ethnologue mime donc -en se promenant et par l'observation flottante- cet usage.

Elle trouve cette règle particulière au cimetière : les rencontres ultérieures soient laissées au hasard. La rencontre, même répétée, maintient en fait en grande partie l'anonymat des protagonistes. Je perçois des notions qui se dessinent : le cimetière est un espace qui permet de concilier rencontre et anonymat. J'interprète ainsi le texte.

La méthode est donc formulée, selon les règles de la recherche, pour exposer comment l'objet de recherche a été construit et le matériau a été obtenu.

Mais je constate aussi qu'elle est intégrée à la conceptualisation elle-même : c'est la mise en regard de la méthode, de la description et des autres hypothèses possibles qui permet la conceptualisation.

3) Le but inavouable : réenchanter mon quotidien.

a) Le style d'une méthode : une poétique de l'insaisissable.

Tracer par l'écrit le parcours du chercheur dans le cimetière permet de faire apparaître des usages à travers des figures d'usagers. Ainsi, un savoir populaire, affectif, qui s'attache aux grands noms est exposé aux passants par des habitués du cimetière. D'autre part, une micro-société, celle

⁷¹Colette Pétonnet, Ibid. p. 42 ;

⁷² Colette Pétonnet, Ibid p. 44

⁷³ Colette Pétonnet, Ibid., p.44.

⁷⁴ Colette Pétonnet, Ibid.,p. 46.

⁷⁵ Colette Pétonnet, Ibid.,p. 18.

⁷⁶ Colette Pétonnet, Ibid., p. 46.

des dames aux chats, gère de sa propre initiative le peuplement félin du cimetière. L'ethnologue décrit bien un objet réel : le cimetière du père Lachaise ne sert pas dans ses propos à illustrer des propos tout faits sur la vie urbaine et ses oasis. En même temps, je trouve le texte très fluent : il jette de brefs coups de lumière sur des personnages (il n'y a que deux passages qui ne relèvent pas de la prise de note sur une interaction, et ils sont brefs). Il y a pour moi dans cette manière d'écrire une mise en crise de la prise rationnelle, voire même de la narration. Le choix de l'ethnologie m'a semblé un choix cohérent avec ma volonté de saisir l'intériorisation d'un vécu. Mais je risquais aussi de ne plus percevoir le quotidien des squatteurs. Le matériau essentiel de cette recherche est composé de trois entretiens : le risque était de mettre en scène ces entretiens, de présenter mes interlocuteurs comme des personnages. Cette méthode de collecte pouvait ainsi très bien me conduire à introduire dans ma recherche une poétique de l'insaisissable qui a au fond peu à voir avec mon objet mais tient plutôt au champ académique sur lequel je m'appuie.

b) La marginalité des squatteurs, une forme d'exotisme.

Cette prise de conscience, faite grâce au détour par le texte de Colette Pétonnet, éclairait d'une autre manière la mauvaise conscience qui m'a animée pendant mon enquête. Cette mauvaise conscience, je peux la faire apparaître aujourd'hui, en décrivant ma situation de chercheuse d'alors : je poussai la porte de ma chambre- chambre qui était aussi mon bureau- et je me retrouvai sans transition dans mon quotidien de squatteuse. J'avais les oreilles pleines encore de ce que je venais d'entendre en transcrivant, le sentiment d'en savoir plus que mes cohabitants, et d'avoir cette supériorité de celle qui vient -aussi, un peu- d'ailleurs. Pendant toute cette période, c'était comme si je faisais constamment des allers-retours sur place. J'étais entre mise à distance et engagement au cœur du squat, prise dans une dynamique du partir / rester, un nomadisme immobile qui me conduisait à douter et provoquait de l'angoisse. Je n'avais pourtant pas caché à mes cohabitants le fait que je menais une recherche dont le terrain était notre lieu de vie. Et pourtant, prise dans la banalité de la vie quotidienne, j'ai toujours balancé entre la mauvaise conscience et la peur d'être démasquée⁷⁷.

Au-delà d'une description sommaire de mes états affectifs, je devais prendre au sérieux mes doutes quant à la qualité de ma recherche. L'ethnologie fait espérer le voyage, proche ou lointain, et donc l'exotisme. Quand j'ai commencé à collecter mes matériaux, cela faisait sept ans que je fréquentais le squat (cinq ans comme activiste et organisatrice extérieure, et deux comme habitante). Je ressentais un mélange d'ennui et de déception⁷⁸ par rapport à mon quotidien, et j'avais envie de retrouver ce qui m'avait séduit aux premières heures du squat. Mais la lucidité quant aux motifs inavouables de ma démarche de recherche n'était pas suffisante pour opérer la conversion à la recherche. Il était donc temps pour moi d'identifier ce qui pouvait me conduire à regarder et à décrire mon terrain comme un lieu exotique⁷⁹. Cela supposait que je relève quels termes et quel type de problème pouvaient introduire une étrangeté.

La tentation est grande de poser *a priori* que squatter est une manière d'habiter originale, à rebours des normes collectives.

Les spécificités de mon terrain -le squat d'activités- sont les suivantes : occuper illégalement un lieu, choisir d'ouvrir son habitat le temps d'activités, vivre en collectif. Nous sommes ici face à une manière d'habiter qui transgresse une norme juridique. Elle est aussi minoritaire, minoritaire par le

⁷⁷ Stéphane Beaud et Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, p. 134.

⁷⁸ A mon quotidien, c'est-à-dire aussi bien l'habitat en squat que le travail salarié et les activités bénévoles, mais comme c'est les activités au squat qui me servait de piment, le fait qu'il se banalise accentuait particulièrement l'ennui.

⁷⁹ « L'enquête par distanciation est exempte de bienveillance. (...) Les sauvages, les pauvres sont des objets pittoresques ou touristiques. On les décortique, on les dissèque, on les observe sans discrétion ni précautions. », *Ibid*, p. 47.

petit nombre de personnes effectivement concernées et par la qualification sociale de cette manière (marginale).

En tant qu'actrice je suis séduite par cette différence de mode de vie. Comment construire ma recherche pour qu'elle ne vienne pas témoigner de ma fascination pour cette différence ? Où est le préjugé ? Celui-ci n'est pas tant dans le fait de constater une différence. Finalement, elle est plutôt dans la qualification de cette différence. Le thème de la marginalité induit l'idée de transgression, d'écart par rapport à la norme, voire d'anormalité. Et, en témoignant d'un mode de vie transgressif, est-ce que je ne cherchais pas à donner un beau rôle aux squatteurs, en mobilisant la figure du anti-héros⁸⁰ ?

IV/ Une approche philosophique : *Styles*, de Marielle Macé.

A. Trois conceptions du style et trois valeurs : pluralité, hiérarchie et variation.

Styles, critique de nos formes de vie est un essai philosophique dont l'ambition est de mettre au jour les enjeux politiques et éthiques des réflexions sur les styles de vie. Le postulat du livre consiste à dire que les hommes, en tant que vivants, s'engagent dans des manières – d'être, de faire, de vivre ensemble⁸¹. Ces manières sont pour l'auteur un point focal : observer comment les gens vivent permet de dire quelles valeurs ils défendent, quelles valeurs ils combattent, de quelles formes ils sont prêts à répondre parce qu'ils y tiennent.

A partir de ce postulat, le travail de Marielle Macé consiste à mettre en perspective les manières de regarder la vie sociale. Dans chaque type de regard, elle décèle une pensée du style. Une pensée du style - et nous voilà loin de toute prétention à la neutralité- traduit bien elle aussi, comme tout mode de vie, un parti pris : « La question du style assure ce transit du « comment » à la valeur, le passage d'une attention aux modes d'être à la décision d'en protéger certains et d'en accuser d'autres. »⁸².

Une fois ces préalables posés⁸³, l'auteur distingue trois grands types de conception du style :

- l'une, qu'elle nomme « la logique modale », porte son attention sur la pluralité des manières de vivre. Ce qui vaut alors est la capacité de la vie à se diversifier⁸⁴. L'enjeu alors est de faire apparaître cette diversité de manières sur un même plan sans relief, ni hiérarchie de valeurs. Par là même, cette pensée disqualifie les approches neutralisant la pluralité : ce qui

⁸⁰ Figure littéraire et cinématographique qui se caractérise à la fois par la banalité de son histoire, la modestie de sa condition sociale, et sa marginalité, *La vie des hommes infâmes* de Michel Foucault, *Dits et écrits II*, texte 198, Quarto Gallimard

⁸¹ « Style n'est vraiment pas le mot de la fin ; c'est à la fois un tourment et une ressource du vivant, qui ne fait qu'ouvrir l'infinie variation du « comment » : comment faire, comment être, comment vivre ensemble, *comme* quoi, selon quels engagements de formes ? », Macé Marielle, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Gallimard, 2016, page 20

⁸² Macé Marielle, *Ibid.*, page 35

⁸³ Macé Marielle, *Ibid.*, « Chapitre premier, « Pour une stylistique de l'existence »

⁸⁴ « le réel y est fondamentalement compris comme une foule de modes d'être (le social comme une foule de gestes possibles, le vivant comme une foule d'allures possibles) et c'est la multiplicité de ces modes qui constitue ici, en tant que telle, une valeur – une valeur non relative, non comparative, non taxinomique, une valeur qui s'égale à l'inventivité de la vie elle-même. », Macé Marielle, *Ibid.*, page 39.

est condamné n'est pas tant l'aveuglement devant la diversité des formes que le refus de leur prêter à chacune la même capacité normative⁸⁵.

- La seconde, la logique de la distinction, est attentive aux phénomènes de distinction. Toute différence observée est interprétée comme affirmation de sa différence (la sienne propre ou celle du groupe auquel on appartient) – autrement dit l'affirmation d'une supériorité. Dans le champ sociologique, cette logique permet de dévoiler toute différence comme un écart de positionnement dans une échelle de valeurs et dans une hiérarchie sociale. Au-delà des dévoilements de la violence sociale par la sociologie critique, cette logique irrigue le fonctionnement social contemporain- l'injonction à la lutte pour la distinction individuelle. Elle est omniprésente par le biais de la publicité et son injonction à avoir son propre style.
- La dernière est celle de l'individuation entendue comme un processus par lequel se constitue une manière de vivre singulière.

Dans les deux autres logiques, quel que soit l'objet sur lequel porte l'attention, il vaut en ce qu'il permet d'accéder à un plan plus général : la vie et sa puissance normative dans le cas de la logique modale ; dans celui de la logique de la distinction, la société et son organisation hiérarchique, ses dominations implicites.

L'échelle du cadre conceptuel comme la taille de l'objet considéré ont dans la dernière approche peu d'importance : seule compte l'impersonnalité du processus et la variation qu'il recèle. Cette notion de processus impersonnel : voilà ce qui m'intéresse. J'y entendais un écho avec celle de « biographie sans sujet » que Bayart présente dans son annexe méthodologique. En effet, dans cette approche, « individu » ou « soi » sont autre chose que la personne sociale ou l'individu en chair et en os. Certes, les personnes réelles sont concernées -engagées et impliquées- dans des processus d'individuation - « traversées », « emportées » écrit Macé à de multiples reprises. Les manières de vivre ne peuvent être reconduites aux individus : ils n'en sont ni les auteurs, ni l'origine, ni même le produit. Rien ne dit mieux cet anonymat que l'exemple d'un bras cassé et des manières que cet accident peut susciter : « (...) on ne peut associer quelqu'un à une fracture comme on l'associerait à son nom ou à son visage : ces modalités de la douleur traversent et envahissent le sujet sans lui appartenir (...) »⁸⁶ Dans un processus d'individuation, il y a quelque chose qui passe (ou qui pourrait passer) entre les individus : du trans-individuel.

Ici, le pronom personnel réflexif ne désigne pas l'identité de tel ou telle mais « un être tel, un être comme ça », c'est-à-dire : une manière de vivre et sa reprise, un geste et sa répétition, un rythme et sa propagation. Une reprise, une répétition et une propagation parfois improbables mais toujours possibles. C'est pour ces raisons que Macé peut affirmer que « l'individuation est aussi, et parfois prioritairement, une catégorie du collectif. »⁸⁷ Et pour ces mêmes raisons, il est possible d'envisager

⁸⁵ Dans le deuxième chapitre, *Modalités*, Macé convoque de nombreux auteurs (Ponge, Mauss, De Certeau, Portmann etc ...) de différentes disciplines (anthropologie, poésie, philosophie, zoologie...). C'est page 96, lors d'une référence à Canguilhem (philosophe et médecin) que la question de la normativité est le plus nettement exprimée : « Cette créativité formelle est ainsi comprise comme une capacité « normative » (...). La vie affirme ainsi des normes comme on formulerait des idées, et s'impose comme une « activité d'opposition à l'inertie et à l'indifférence ». », Macé Marielle, *Ibid.*, page 96.

⁸⁶ Page 210

⁸⁷ Page 203, *Op. Cit.* Ne nous trompons pas : il ne s'agit pas considérer la création ou l'institution de tel ou tel collectif particulier. L'ambition est de considérer des phénomènes collectifs différenciés les uns des autres : une mère qui traîne son enfant (p. 261), une description de Brooklyn (pp. 245-246), l'âge du music-hall (pp. 233-234). En quoi ces cas correspondent-ils à un processus collectif ? Le premier est un acte de pouvoir : deux rythmes se voient accordés - par la violence. Le second cherche à faire voir une manière de faire ville, et par là de faire une communauté démocratique. Le troisième correspond figure moderne du divertissement qui consiste à exposer l'extraordinaire du banal

une approche ethnologique dont l'objet est constitué à travers le cadre de processus d'individuations.

B) Les processus d'individuation plutôt que les postures individuelles.

Ce livre me permet de faire le tri entre trois conceptions du style et de choisir ainsi un cadre théorique pour ma recherche. La quatrième partie du livre (« Individuations ») comporte un chapitre intitulé : « un long adieu au dandysme ». Macé y critique les postures dandys contemporaines défendues dans des philosophies de l'existence⁸⁸. Ces dernières appellent à faire de sa vie une œuvre. Le style y est conçu comme une valorisation de soi. Cette valorisation produit parfois une inversion de valeurs, une contestation des normes : « La vigueur dandy se voit rechargée d'une gravité politique inédite : c'est un dandysme investissant de tout son élan stylistique le courage d'affirmer publiquement de nouvelles possibilités de vie, en leur donnant des lieux, une mode, une scène de visibilité (d'hyper-visibilité : celle de la beauté affreuse, « la beauté qui dérape »). »⁸⁹. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit toujours de se distinguer : se distinguer en s'arrachant à des modes de vie conventionnels et en adoptant d'autres⁹⁰. Cette pensée de la distinction induit une logique d'opposition : transposé dans ma recherche, je risquais d'avoir un raisonnement en deux colonnes : la marginalité des squatteurs contre la normalité des autres modes d'habitat. Leur originalité risquait d'être présumée. Ou, pire, je revenais à mes énervements et rejets initiaux, à mes jugements d'actrice sur la réussite et les impasses du fonctionnement du squat X ! La troisième logique est cohérente avec mes choix : de discipline et de méthode de collecte. Elle me fournit par ailleurs un cadre théorique : au-delà de la particularité des cas, ce qui m'intéresse est l'impersonnalité des manières de vivre et ce que disent les acteurs d'une généralisation possible de leurs façons d'habiter le squat (dans un autre contexte que le squat, ou pour d'autres qu'eux-mêmes).

C) Compléter la méthode : l'attention au sensible et au langage.

1) Un enjeu pour comprendre : se laisser affecter.

Dans cet ouvrage choisi comme référence théorique, on peut tirer un fil rouge, celui de l'esthétique.

On entend souvent par esthétique un domaine clôt sur lui-même, qui consisterait à produire un discours sur l'art, sur ses principes et ses valeurs. Le propos est ici tout autre puisqu'il s'agit d'apprendre à percevoir les manières de vivre, de s'y confronter, de se laisser « atteindre »⁹¹ par

⁸⁸ Plus que Foucault, qu'elle estime mal lu sur cette question (pp. 224-225), elle critique notamment les conséquences de l'idée d'une identité sociale performée, Macé Marielle, *Styles, Critique de nos formes d'existence*, Op. Cit., p.227.

⁸⁹ Macé Marielle, *Ibid.*, p. 221.

⁹⁰ « le besoin d'appartenance, cette façon pour le sujet de déplacer son identité sur un groupe auquel, précisément, s'identifier (...) Acte de différenciation, acte d'imitation, la distinction est à la fois ce qui attache à une collectivité (et par là affirme la séparation d'avec les autres collectivités) et ce qui vit d'un désir d'arrachement, d'écartement, de singularité ; d'un seul mouvement, le sujet qui vise à s'écarter le fait en appartenant. (...) Autre que d'autres et même que les siens, là est toujours la duplicité de la distinction. », Macé Marielle, *Ibid.*, p.130

⁹¹ « cette atteinte est au cœur de la logique de l'individuation ; le sujet reçoit quelque chose de sa participation au monde, de sa mise en tension avec un dehors (...) », page 270 et « Une pratique de l'attention, c'est-à-dire une pratique du monde, un désir de percevoir et de considérer les mouvements d'individuation qui animent le monde. (...) Comprendre ce qu'il en est du sujet qui veille au multiple, favorise et accompagne jusque dans la pensée les altérations continues du réel ; mais aussi ce qu'il en coûte au sujet de se soucier des singularités, en lui et hors de lui (de veiller aux singularités, de voir individuer, de vouloir voir individuer, et de s'individuer qu'à ce prix). », Macé Marielle, *Ibid.*, p. 205

celles-ci. L'auteur est par ailleurs loin de vouloir donner un regain de vitalité au dandysme : elle développe une critique des injonctions modernes à faire de sa vie une œuvre d'art⁹².

L'esthétique est finalement nommée plus modestement par Macé : elle parle d'attention au sensible. Le sensible est tout à fait secondaire quand l'on veut dégager des constantes dans les relations sociales, mais il est indispensable de le prendre en compte quand il s'agit de comprendre un mode de vie. Finalement, c'est le sensible que l'on a en partage quand l'on partage un mode de vie : les formes que l'on imprime dans la vie quotidienne et qui existent comme « façons d'être ou d'apparaître, gestes, décors, conduites, rythmes, images, tourments (...) babioles et futilités de la vie matérielle... ». Et sans faire appel à l'idée de communauté de vie, ce sont aussi ces qualités sensibles que tout observateur saisit en se laissant affecter. Se laisser affecter : c'est-à-dire écarter les préjugés et les notions toutes faites qui informent et déforment le regard avant tout travail d'observation.

Une telle attention passe nécessairement par un questionnement sur l'écriture : observer c'est aussi décrire et indissociablement écrire (l'importance de l'ethnographie dans l'ethnologie). Dans *Styles*, ce questionnement est présent à travers la place accordée à la littérature : « Ce n'est pas une question d'incarnation, de concrétude qui distingue ici la littérature des entreprises théoriques. Non, la littérature est, au regard des sciences humaines et de la philosophie, plus et mieux qu'une réserve d'exemples ; c'est une entrée en lutte contre toutes les façons, y compris savantes, d'être inattentif au « comment ». (...) dans l'opération de qualification se livre une bataille considérable : la bataille entre des anthropologies distinctes, entre des rationalités rivales, entre des « grammaires » du vivre (des raisons d'agir) concurrentes mais coprésentes – et coprésentes bien souvent à l'intérieur d'une même action, d'un même geste, d'une même aventure d'existence. »⁹³

En quoi consiste cette « opération de qualification » ? A quoi faut-il être attentif dans le choix des mots si l'on veut être attentif au sensible ?

2) Choisir ses mots sans moraliser.

Dans le passage où Macé étudie la notion de rythme, elle relève une tentation⁹⁴ : celle de ne conserver le mot que pour désigner « les modes de subjectivation dans le temps », écartant de son acception tout ce qui relève du « sens quantitatif, métronomique » et des « valeurs de la répétition, de la mesure, où c'est la loi du nombre qui s'applique au temps »⁹⁵. Mais il est à son sens important de garder un seul mot pour maintenir « le constat que ce mot a assumé des sens non seulement différents mais contradictoires au cours de son histoire ; « rythme » (comme « style », comme « manière ») est à la fois un bon et un mauvais mot- celui de la subjectivation dans le temps, et celui des cadences métronomiques, arbitraires ou carcérales »⁹⁶.

C'est une option possible, un usage courant comme philosophique de la langue : utiliser un vocabulaire descriptif qui fait la part du bien et du mal, de l'aimable et du détestable, du normal et de l'anormal, de l'ordinaire et de l'extraordinaire les répartissant entre deux mots différents. On dispose alors de deux notions contraires pour un même phénomène (dans l'exemple choisi, le vécu du temps).

Qu'est-ce que l'on perd alors ? La charge polémique, les contradictions, les tensions et les conflits immanents au réel, à une manière particulière de vivre, aux discours -profanes comme savants- sur les pratiques. « La vérité est qu'on ne saurait décider *a priori* ce que la question des formes, en tant que telle, engage : quelle idée de vie, quel monde les formes aménagent, ou interdisent »⁹⁷.

⁹² Cf. le chapitre « Un long adieu au dandysme », troisième partie « Individuations », Macé Marielle, *Ibid.*,

⁹³ Macé Marielle, *Ibid.*, pp. 50-51

⁹⁴ Elle fait état alors d'un article de Benveniste concernant l'étymologie du mot rythme.

⁹⁵ Macé Marielle, *Ibid.*, p. 263.

⁹⁶ Macé Marielle, *Ibid.*, p. 264.

⁹⁷ Macé Marielle, *Ibid.*, p. 32.

Ce thème de l'attention au sensible suppose aussi, pour le chercheur, d'être vigilant aux oppositions de mots. Celles-ci recouvrent des dualismes, des partis qu'il a pris avant même de considérer ceux des acteurs, des découpages qui ne sont pas ceux produits par les usages réels mais relèvent des jugements qu'il porte sans même le savoir.

3) (D)Écrire des processus d'individuation.

Comment trouver une écriture qui permette de suivre un processus d'individuation ? Comment rendre compte d'une succession sans succomber à l'illusion d'un objectif et d'une finalité présente dès le début ?

Le risque est-il de juxtaposer des événements, à la manière enfantine, en liant les instants par des « et puis » ?

Macé reprend le récit que Michaux fait de son aventure du bras cassé. Être gauche est d'abord vécu par le poète comme une perte : il se sent privé d'un pouvoir au point de se sentir sans style. Et puis ce bras cassé devient perte de la polarité entre le côté gauche et le côté droit : « Ce n'est pas tant la force du droit qui lui fait défaut que cette dispute, cette discorde intérieure : l'ouverture critique, la puissance d'altération et de « possibilisation » que crée en chaque individu la lutte entre ses différentes directions d'existence, entre les lignes de force ou les pistes de vie qui l'habitent ». De cette perte de polarité, il passe à l'envahissement par une neutralité paradoxale car animée de douleurs. Et puis la souffrance perd son allure de vague monotone : elle comporte tout un nuancier qui ramène de « nouvelles voies sensibles ». Et puis il y a les successions des images humoristiques⁹⁸ pour jouer de son état- autant de déflagrations temporaires. Cette succession prise dans son ensemble est une « crise de style » : « Michaux est tombé dans l'indéterminé ».

Le fin mot de l'histoire est dans le retour sur expérience : le regard rétrospectif une fois le style et l'habileté retrouvés. « Le regard peut en effet bifurquer vers autre chose, et éprouver enfin l'ouverture de quelque chose comme un « style gauche » : un intérêt pour le bras délaissé, le bras faible qu'on avait dit un peu vite « sans style » et qui a pourtant sa forme et ses ressources. (...). Ce gauche est donc un style de la main, à considérer et auquel tenir parce qu'il emmène ailleurs : en lui la main n'existe plus comme avant en virtuose, elle s'essaie à une autre façon : plus retirée, plus passive, autrement virtuose. »⁹⁹

⁹⁸ « J'aurai donc vécu deux jours presque sans arrêt avec, dans mon lit, au lieu d'avant-bras et de poignet, un meuble au bras, attaché à mon corps, faisant comme si de rien n'était... », « Puis un matin sans transition ce sera un maillon qui sera à la place du meuble, maillon au bras (...) », Henri Michaux, *Bras cassé*, cité par Macé Marielle, *Ibid.*, page 209.

⁹⁹ Macé Marielle, *Ibid.*, Page 210-211.

Deuxième partie

La recherche

I/ Le recueil de données.

A/ Présentation des matériaux collectés.

1) Qui solliciter ? L'importance de ne pas dissiper les malentendus.

J'ai sollicité des anciens habitants du squat X. Au moment de commencer l'enquête, mon objet était la relation des squatteurs à leur squat.

Pourquoi des anciens et non des habitants actuels, c'est-à-dire mes co-habitants de l'époque ?

Ma recherche mettait en jeu l'intimité : selon Le Petit Robert, « des relations étroites et familières. ».

L'expérience quotidienne de la cohabitation au squat X m'a pourtant plus souvent menée à me demander ce qui fait société, plutôt que ce qui constitue l'intimité. Avant la lecture du *Plan cul* de Jean-François Bayart, j'aurai répondu « les liens sociaux » : tout ce qui fait qu'un ensemble d'individus se connaissent d'expérience, les interactions répétées par lesquelles ils forment un milieu d'interconnaissance¹⁰⁰. En d'autres termes, j'aurai répondu que c'est parce qu'il y a bien un engagement concret des individus dans leurs relations que la société se fait. Mais des interactions, mêmes fugaces, peuvent très bien entretenir la vie sociale parce qu'elles réveillent des normes, des manières de faire inculquées et/ou qu'elles actualisent l'organisation sociale, notamment sa hiérarchie. A cela j'ajouterai encore l'interdépendance : la dépendance existe entre les individus, même quand ils ne se connaissent pas, et crée chez eux un sentiment d'appartenance sociale (par exemple le fait de sentir la marque des autres, de leur travail, dans les objets qui nous environnent peut nous faire toucher du doigt notre lien aux autres, autres ici autrement tout à fait abstrait). Dans un milieu d'interconnaissance, les acteurs usent de faux-semblants : « Grâce à la polysémie des mots, et par le silence, parfois par le mensonge. Les gens agissent plutôt par ce que l'on appelait au XVII^e siècle l'« honnête dissimulation ». « Dissimuler n'est rien d'autre que jeter un voile fait de ténèbres honnêtes et de bienséances violentes, ce qui n'engendre pas le faux, mais qui concède quelque repos au vrai, que l'on pourra montrer à son heure. Chacun évolue dans l'ambivalence, toute vérité n'est pas toujours bonne à dire, stipule la sagesse populaire. A propos de sa vie familiale, Grégoire parle de ces « mensonges pour arrondir les angles », ces mensonges qui simplifient la situation, bien qu'ils lui fassent « honte ». J Claude Passeron reprend au compte des sciences sociales la sentence des *Journaux intimes* de Baudelaire : « Le monde ne marche que par le malentendu. C'est par le malentendu que tout le monde s'accorde. Car, si par malheur, on se comprenait, on ne pourrait jamais s'accorder. »¹⁰¹. Dans toute interaction passe des signes dont on sait tous pertinemment que l'on ne les crédite pas du même sens et à propos desquels on ne prendra pas le temps de s'entendre

Vivre dans un espace qui mixe privé et public, et qui est partagé, tel que le squat X requiert une bonne dose de faux-semblants¹⁰². Une démarche de recherche auprès de mes cohabitants viendrait

¹⁰⁰ Je reprends les termes spécialisés d'interconnaissance, d'interaction et d'interdépendance à la synthèse faite dans *Le Guide de l'enquête de terrain*, Op. Cit, pp. 40-41.

¹⁰¹ , JF. Bayart, *Le plan cul*, pp. 82-83

¹⁰² Même si parfois, cela requiert tout à fait l'inverse, c'est-à-dire un « dire vrai ». Je pense ici à la notion de l'antiquité grecque de *parreisia* reprise par Foucault, Michel Foucault, *Le courage de la vérité, le gouvernement de soi et des autres*, 1984, EHESS, Gallimard, Seuil, 2009.

fragiliser un équilibre qui repose aussi en partie sur cet art du malentendu. Si chacun d'entre nous, sur un registre ou autre, agit comme les deux personnes entretenues par Bayart, faut-il le savoir ? Je ne pouvais solliciter mes cohabitants sans risquer de détruire une des conditions de possibilité de mes relations avec eux.

Il me restait donc deux possibilités : m'adresser à des acteurs de l'extérieur, appartenant à un autre squat ou aux anciens habitants du squat X. La première solution me semblait correspondre en fait à une recherche sur le squat comme mode d'action politique. Interpeller des acteurs extérieurs à mon milieu de pratique sur leur vécu aurait en effet demandé de m'investir dans un temps d'approche, l'établissement d'un rapport de confiance sur du long terme. Deux choses déjà faites et bien présentes dans ma relation aux anciens habitants : je suis pour eux une ancienne «activiste» et l'une de celle qui a pris le relais, en venant m'installer lors de la dernière vague de départs des membres du collectif initial.

2) Présentation des entretiens.

a) Les 3 personnes interrogées.

Entretien 1 , vendredi 6 janvier 2017.

A la date de l'entretien, cette personne exerçait une activité artistique sous le statut d'auto-entrepreneur. Elle était par ailleurs bénéficiaire des minimas sociaux (RSA) et intérimaire. Elle vit du RSA et des salaires de ses missions intérimaires et en CDD, toutes en service (restauration et ménage). Elle habitait dans un appartement loué. Elle est diplômée de l'enseignement supérieur suivi après obtention d'un baccalauréat littéraire.

Elle avait 22 ans à son arrivée au squat X. Elle y a habité 1 an.

Je connais cette personne depuis juin 2010. En plus des coups de main qu'elle m'a donné pour des concerts organisés au squat X, nous avons organisé ensemble en mai 2014 une nuit du fanzine.

Elle est la deuxième personne à laquelle j'ai demandé de m'accorder un entretien. Elle a tout de suite proposé un rendez-vous, tout en demandant à avoir un peu de temps pour réfléchir à mon thème qu'elle trouvait trop général. Je lui ai dit que l'entretien porterait sur le squat X et le fait d'habiter en squat. Elle discute l'imprécision de ma question. (Journal de recherche, 27 décembre 2016). Nous fixons un rendez-vous le mercredi 4 janvier, qu'elle décalera finalement au vendredi 6 janvier parce qu'elle fait quelques heures dans un bar restaurant où elle a travaillé régulièrement pendant quelques mois.

Je lui ai demandé de choisir le lieu, tout en précisant que pour des raisons de bruit, j'avais des réticences à ce que l'entretien ait lieu dans un espace public (bar ou autre). L'entretien se passe à son domicile.

L'entretien se déroule dans un contexte de convivialité, qui témoigne des habitudes relationnelles entre nous : nous passons cinq heures (pour deux heures enregistrées), café, gâteaux, chocolat dès le début, discussions sur nos soirées respectives, puis un gros goûter pendant une pause, elle fume, je coupe assez spontanément l'entretien pour aller aux toilettes, me sert de l'eau, lui en propose.

La grande pièce de son appartement dans laquelle nous faisons l'entretien sert de salon, cuisine et atelier. Il y a une étagère avec des livres derrière elle, le coin salon est aménagé autour d'une table

basse, deux canapés disposés en un angle droit. Il y a une étagère de livres derrière elle. L'enregistreur est posé sur une pile de livre.

Pendant l'entretien, elle me donne des feuillets, portant du texte manuscrit et des dessins. Elle les commente. L'enregistrement cesse (carte SD pleine), sans que je m'en rende compte. Environ cinq minutes d'entretien ne sont pas enregistrées.

Entretien 2, jeudi 17 janvier 2017.

Cette personne était, à l'époque de l'entretien, salariée en contrat d'accompagnement dans l'emploi (CUI CAE de 26 heures) dans une association. Elle est diplômée de l'enseignement technique supérieur.

Elle avait 28 ans à son arrivée au squat X. Elle s'y installée en juin 2009 et y a vécu 5 ans.

Je la connais depuis juillet 2009. Je sais « par ouï dire » qu'il a participé aux trois autres occupations de locaux avant celle du squat X.

Il a vécu cinq ans au squat X. La dernière année en couple. Au moment de l'entretien, il était hébergé à titre gratuit, et rénove une maison dont il est propriétaire.

C'est le second entretien que j'ai réalisé (jeudi 18 janvier 2016), bien que ce soit la première personne à qui j'ai demandé de m'accorder un entretien (décembre 2015). Nous n'avons pas fixé l'entretien immédiatement bien qu'il m'ait immédiatement donné son accord. En décembre, nous organisons ensemble un événement (Contraceptour - 1 et 2 décembre 2016) : tour de discussion sur la contraception dite masculine, à cette occasion, nous retrouvons deux anciens habitants, membres du collectif initial, qui font partie du tour et nous ont sollicité pour programmer une date.

Quinze jours plus tard, nous mangeons à côté à table, et il me pose des questions sur le SIAES, il veut savoir si ma formation se passe bien. C'est la première fois que j'ai l'occasion de discuter avec lui de sa tentative inaboutie de faire une recherche-action sur le squat. Je lui parle de mes difficultés à faire des fiches de lecture, du fait que j'ai compris que je n'aimais pas tant que ça lire, lui dit : « l'écriture, c'est pas mon truc ». Je comprends aussi qu'il a clarifié pourquoi il voulait faire cette formation et pourquoi il ne l'a pas faite. Je comprends par ailleurs qu'en tant qu'acteur, il est fortement intéressé par le fait que des recherches soient faites sur le squat. Il n'était pas sur ma liste, un peu comme s'il était « tabou ». Mais il correspond à mes critères, c'est le moment de lui demander de m'accorder un entretien. Je le fais en lui disant qu'il peut réfléchir à sa réponse. Il accepte : « ça me va »¹⁰³.

Nous actons une date de rendez-vous quelques semaines après avoir envisagé ensemble cet entretien, lors d'une de ses visites impromptues, alors que nous buvons un café en cuisine. Je l'informe que nous avons besoin d'un laps de temps de 2, 3 heures et qu'il vaut mieux un lieu calme. Il est pressé de fixer ce rendez-vous (« avant les beaux jours », « avant ton voyage au Portugal »). On s'accorde sur la semaine qui suit, jeudi 19 janvier, le matin, on se rappelle pour confirmer l'heure. Il décide qu'on se retrouve au squat X. Nous nous accordons aussi sur un lieu dans le lieu : la cave - aménagée en mini cinéma- très peu utilisée, insonorisée, nous semble à tous deux un bon endroit.

Il se trouve que nous nous retrouvons lors d'une des semaines de grand froid de l'hiver. La veille de l'entretien, je note dans mon journal de recherche : *« Demain entretien avec L. Il fait froid ces jours derniers, et, coïncée dans cette sensation, j'ai l'impression que c'est la seule chose que je parviens à prévoir. Mon cerveau essaie de trouver des solutions pour nous exposer le moins possible au*

¹⁰³ Journal de recherche, samedi 17 décembre 2016.

froid» (Journal de recherche, mercredi 18 janvier). Impossible de faire l'entretien auprès de l'un des deux poêles (dans la grande salle ou dans le hall du premier étage, là où je dors). Trop de monde, trop de passage. La cave n'est pas si froide, mais humide. Je voulais la chauffer dès la veille, mais dispute avec l'un des colocataires, à qui j'ai eu le malheur de demander sur quelle phase était la cave, pour savoir si il était possible de brancher un radiateur électrique en plus sans faire disjoncter le système électrique. Dans ma chambre, délicat ! Chambres et cabanes ont une valeur individuelle très forte, on s'invite peu les uns les autres. Dans certains cas, simplement, c'est qu'il n'y a pas l'espace suffisant. Ainsi, ceux qui ont une cabane avec rez-de-chaussée et étage le font pour boire l'apéro, et parfois en hiver, quand la grande salle est occupée par une activité, pour tenir la réunion habitant hebdomadaire. Et puis il ne fait pas si froid dans ma chambre, mais pas si chaud ! Je finis par demander à l'un de mes cohabitants s'il peut me prêter la cabane de son fils, qui n'est là que les week-ends et les vacances - probablement la mieux isolée de toutes. Banco ! Et en plus, il met en marche le radiateur avant d'aller se coucher.

Le temps d'entretien est précédé d'un préalable matinal (café et pains au chocolat), dans la cuisine commune. Nous ferons deux pauses : l'une sur la terrasse de la cabane où a lieu l'entretien, l'autre dans la grande salle, avec un café, près du poêle.

Entretien 3, mardi 14 mars 2017.

Cette personne a une activité professionnelle qu'elle présente par l'entrée de l'indépendance, et un statut précaire (artiste-auteur). Elle est diplômée de l'enseignement supérieur, après avoir suivi un cursus technique dans le secondaire et le supérieur. Elle a d'autre part entrepris une recherche-action.

Elle avait 31 ans à son arrivée au squat X et y a vécu 5 ans et demi.

Je la connais elle aussi depuis juillet 2009. Et elle aussi a fait partie de ce collectif initial qui a ouvert une série de squats entre 2007 et 2009.

A rebours des deux autres, ce n'est pas moi qui l'ai sollicité, mais elle qui, à deux reprises, a exprimé le souhait de m'accorder un entretien. J'étais gênée par cette perspective, me sentant liée à elle par trop de registres (squat X, intérêt pour la recherche-action, relation d'amitié), mais ne sachant pas non plus à quel titre refuser. J'ai d'abord éludé, lui disant que je me sentais le besoin de transcrire les deux autres entretiens. J'ai finalement accepté dans la mesure où elle correspondait à mes critères.

Il a choisi le lieu d'entretien. Ce dernier s'est déroulé au squat X. Depuis son départ, cette personne gare sa fourgonnette dans la cour. Il ne demande pas la plupart la permission pour le faire. Il n'en a pas besoin : il a la clef du portail et s'il gêne (pour cause par exemple de déchargement de matériel), il suffit de lui dire. Ce matin-là, il m'envoie un SMS pour me demander s'il peut se garer dans la cour (Journal de recherche, mardi 14 mars). Par ailleurs, fait remarquable, je suis en retard. Mon informateur est lui-même très souvent en retard, décalant par exemple facilement de l'heure du déjeuner au milieu d'après-midi. Je lui ai déjà fait part du fait que je ne trouvais pas cela facile d'avoir rendez-vous avec lui. Ce jour-là, il est quasiment à l'heure, arrive à 9H15, au lieu de 9H -un petit quart dérisoire au regard de ses habitudes. « *On s'est retrouvé à 9H15 alors qu'on avait rendez-vous à 9h. Je suis dans la cour : une petite table blanche, de la vaisselle non rangée, des verres qui traînent. Je bois un bol de café noir, un sachet avec des pains au chocolat sur la table. Tout est brumeux. Il y a du soleil pourtant. Je suis sous l'influence d'une nuit sans sommeil.* » (Journal de

recherche, mardi 14 mars). Non seulement je n'ai pas fini de petit-déjeuner quand il arrive, mais je n'ai pas vidé ma carte SD : c'est donc lui qui m'attend.

Trouver un lieu dans le lieu : comme pour la seconde personne, l'entretien aura lieu dans la cabane de l'enfant d'un des habitants. Cette fois, cela occasionne une scène enfantine : pendant que je dispose la cabane, prenant des chaises dehors, un carton pour faire table basse et y poser l'enregistreur, il essaie d'actionner une mitrailleuse orange, futuriste, qui traînait. Il trouve comment elle marche, lance un projectile vers moi, qui atterri pile sur l'enregistreur. Je râle.

Pendant la dernière partie de l'entretien, il joue distraitement, avec les pieds, avec un skate qui traîne.

Pourtant, le lieu ne fait pas consensus. Il aurait bien fumé en même temps que parlé. Il ne voit pas vraiment d'inconvénients à s'installer dehors, au milieu de la cour. Moi si : dehors, cela signifie dans une zone de passage. Je refuse, prétextant le fait que je trouve qu'il fait frais.

Quasiment à la moitié de l'entretien, j'ai un problème d'enregistreur, que je perçois quasi immédiatement. La carte SD est de nouveau pleine. J'ai un problème technique que je mettrai quinze minutes à régler, avec l'aide d'un tiers. Pendant ce temps, mon informateur m'attend, dans la cour. Il y a donc une pause pendant cet entretien, mais que nous ne faisons pas ensemble.

Il m'en fait part. Quand nous discutons, à son arrivée, il me dit que pendant son trajet, il a écouté le début d'une émission sur l'herboristerie. « On pourrait l'écouter, plutôt que faire l'entretien. » (Journal de recherche, mardi 14 mars). Quand je le remercie, il me dit que je verrai bien s'il y a de quoi, qu'il espère qu'il n'a pas trop raconté d'histoires. Je lui demande : « Ça te fait peur ? », ce à quoi il répond : « Ben quand je vois ce qui circule. »

b) Les demandes restées sans suite.

J'ai sollicité trois personnes : l'une n'habite plus la région du squat X, l'autre habite à la campagne, dans les environs, la dernière à Clermont-Ferrand.

J'ai contacté la première par mail, elle m'a demandé un temps de réflexion, j'ai réitéré la demande par téléphone, elle m'a dit qu'elle réfléchissait encore : j'ai entendu dans ce délai un refus. La seconde n'a jamais donné suite à mes messages téléphoniques. J'ai cru que le dernier aurait lieu : rendez-vous, prévu le 4 mai, annulé et reporté au 28 mai. Le 3 mai, je lui ai envoyé un texto pour lui demander confirmation de l'entretien. Elle me rappelle, très embêtée, me disant qu'elle s'est trompée, qu'elle travaille. Je suis compréhensive : jongler avec un emploi du temps fluctuant quand on a un enfant d'à peine un an me semble en effet assez complexe. Je tâte quand même un peu le terrain, je lui dis que « Je ne me fais pas de souci, j'ai l'impression que tu as envie de le faire cet entretien... ». Elle me répond : « Ben oui, je peux apporter un autre son de cloche... que L¹⁰⁴, notamment. Et c'est aussi une manière de passer un moment ensemble »¹⁰⁵ (Journal de recherche, mercredi 3 mai). Nous prévoyons de nouveau de nous voir le 28 mai, nouveau report au 11 juin. Cette fois, je n'arrive même pas à la joindre par téléphone pour savoir si le rendez-vous est bien confirmé.

c) Refus d'entretiens : quelques hypothèses.

L'une des personnes n'a même pas donné suite à mes messages, on peut penser que le refus d'entretien correspond à l'absence de lien entre nous. Même si nous avons des connaissances communes, elle fréquente très peu le squat au moment de l'enquête. Rien ne l'oblige à me répondre, et de fait, elle ne me répond pas. Une autre m'a demandé en quoi consistait l'entretien, et n'a pas donné suite à ma réponse. Manifestement, c'est la situation d'entretien qu'elle a cherché à éviter.

¹⁰⁴ La personne avec qui elle vit et a un enfant.

¹⁰⁵ Journal de recherche, mercredi 3 mai.

Pour la dernière, il y a eu plusieurs rendez-vous, tous manqués. La sur-activité, la précarité, un emploi du temps changeant peuvent expliquer la difficulté à prévoir et à se tenir à un rendez-vous. . Néanmoins, ces facteurs ont été déterminants. Ni son rapport à moi, ni l'intérêt pour l'enquête, ni la valeur accordée à ce qu'elle a dit n'a permis de faire contre-poids à ces obstacles objectifs. Par ailleurs, elle est en couple avec l'un des ouvriers du squat. Il est possible que leurs visions du squat soient différentes, que ce sujet soit un point de désaccord. Elle se sent peut-être aussi moins légitime que lui pour tenir une parole sur le squat. Elle y est entrée après lui, il a fait partie du noyau dur du collectif et, en raison de ses compétences et de son investissement, fait figure d'autorité.

Aller au bout de la démarche d'entretien, c'était accepter de tenir des propos accessibles sur le squat, quasi publics. Le faire demande probablement de se sentir légitime par rapport au groupe de squatteurs, d'avoir un intérêt pour une enquête sur le squat, d'assumer d'avoir été squatteur.

Le squat est un « terrain sensible »¹⁰⁶. Ce terme est utilisé pour désigner des terrains d'enquête au sein desquels le chercheur inspire de la méfiance. Les acteurs de ce type de terrain anticipent les potentielles conséquences négatives de la diffusion des résultats. Les squats sont des terrains sensibles au regard du rapport des enquêtés aux institutions judiciaires et policières. L'ouverture est illégale¹⁰⁷, mais il s'y tient parfois des activités non conformes aux normes et réglementations. Les acteurs peuvent ne pas avoir confiance dans le chercheur, penser qu'il risque de dévoiler des détails dangereux. Elles peuvent aussi douter de leurs propres capacités à tenir caché certains détails, à parler sans exposer le groupe.

Mais l'habitat en squat était peut-être tout simplement une période révolue pour ces personnes, à laquelle elles accordent peu de sens, sans valeur à leurs yeux. S'engager dans un moment de compréhension, d'élucidation de leur vécu n'a alors logiquement pas beaucoup de sens. Parler du squat peut aussi venir révéler trop explicitement des difficultés économiques et sociales passées et actuelles et symboliser une partie honteuse de leur parcours.

3) Autres matériaux collectés.

- Des documents donnés par la première personne : des feuillets composés d'écriture manuscrite et de dessins, réalisés par la personne entretenue dans le cadre d'un atelier d'écriture d'une journée estivale dédiée à résoudre une crise ; photos envoyées par la seconde personne par mail, « je t'envoie quelques photos de ma vie au squat ». Après l'entretien, elle m'a écrit et me propose de m'envoyer des documents supplémentaires, se/me posant aussi des questions sur les formes acceptées pour le rendu écrit de mon travail.
- Une brochure, mise de côté en amont de la recherche, donnée à l'époque par la seconde personne, au moment de son départ. Elle est citée dans l'entretien et c'est moi qui en rappelle le titre précis.
- Les deux textes composant la page d'accueil du blog du squat X.

¹⁰⁶ Bouillon, Florence, Frésia, Marion & Tallio, Virginie (dir.), *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*. Paris, EHESS (« Dossiers africains »), 2006.

¹⁰⁷ « Dans notre cas, les squatteurs ont manifesté des réticences à ce que les détails soient donnés sur les pratiques d'ouverture des squats et de contournement de la répression. Une autocensure consiste donc à ne pas rendre compte de ces pratiques, qui relèvent pourtant des interactions entre un groupe marginalisé et les agents de l'ordre public (la police et la justice), et sont donc à ce titre des éléments d'analyse dans le cadre d'une sociologie de la déviance. », A. Petiau, L. Pourtau, *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, op. cit., pp. 25-26.

4) Le journal de recherche.

a) Le journal dans son intégralité.

Considéré dans son intégralité, ce journal de recherche comporte des notations hétéroclites : des prises de notes au quotidien sur le quotidien du squat X, des notes accompagnant les entretiens (avant et après), des notes en marge de la transcription des entretiens, des notes prises « hors sol », au moment des séminaires.

Hiérarchisons en fonction de la quantité des notes prises : les notes prises au quotidien sur le quotidien du squat X et les notes prises « hors sol » sont en quantité égales, les premières moins longues (notations brèves, peu de phrases complètes – à part relevé de paroles), les secondes plus volumineuses (rédigées); l'ensemble des notes en lien avec les entretiens sont les plus nombreuses.

b) Thèmes des notes quotidiennes sur le squat X.

Le squat X comme « zone intermédiaire entre la rue et le logement »¹⁰⁸ :

Je trouve dans ce journal quelques prises de notes sur des interactions remarquables pour l'actrice-chercheuse. Un gars de la rue (« zonard », « schlag ») qui sonne pour pouvoir avoir accès au magasin gratuit pour récupérer un pantalon : une jeune fille que nous hébergeons pour quelques mois est désemparée, elle n'a pas le droit d'ouvrir à la porte, mais le gars tape à la porte vitrée de la salle donnant sur la rue depuis plusieurs minutes, l'interpellant alors qu'elle travaille avec une copine du lycée. Un cohabitant me raconte une dispute avec une éducatrice croisée sur le pas de la porte qui a essayé de lui imposer de prolonger l'hébergement d'un jeune. Un cohabitant réprouve ma manière de faire l'accueil : j'ai fait entrer quelqu'un le soir pour lui permettre de boire quelque chose de chaud auprès du poêle alors que nous n'avons pas de place pour qu'il dorme sur le lieu. J'ai donc du lui demander de sortir et le raccompagner à la porte. Lui ne laisse pas les gens entrer s'il n'y a pas de place. Pour lui, je prends le risque de ne plus pouvoir les faire sortir, de devoir recourir à la force, verbale ou physique.

Je relève une absence totale de notes sur les migrants hébergées pour des périodes plus longues dans le squat et constate qu'il n'y a qu'une mention de l'activité d'accueil, lorsque je relève la divergence de vue entre un autre habitant et moi.

La vie quotidienne.

Cette rubrique est quasiment vide. La mention d'une dispute, la notation d'une parole d'un cohabitant sur l'impossibilité de la franchise entre nous. Ces notes ne comportent rien sur le contexte, la dispute n'est pas contextualisée, ni décrite. La question du froid revient deux fois : j'exprime un ressenti. Des notes sur une fête improvisée après une réunion (boum, alcool, discussion sur le squat) : mais je fais un entretien le lendemain, c'est à ce moment-là que j'ai pris mes notes. Une cohabitante me raconte les journées européennes d'auto-défense féministe : c'est une discussion d'amies, mêlée avec des propos personnels sur un séjour en famille fait dans la foulée autant qu'une discussion sur les choses apprises à cette occasion. Une prise de notes sur un trio d'un collectif de cinéastes indépendant, présents pour le festival international du court-métrage, hébergés au squat : des gens connus de moi, reçus deux ans auparavant. Leur présence avait occasionnée une carte blanche : nous avions diffusé des courts et moyens métrages qu'ils ont produit.

Les activités.

Très peu de notes sur les activités : les nuisances (le bruit lors d'un concert, se retrouver face à une grande tablée un samedi de cantine -environ une vingtaine de personne- alors que je suis fatiguée et

¹⁰⁸ *Vivre en squat, Une bohème populaire au XXIème siècle*, Anne Petiau et Lionel Pourtau, p. 46

aimerais me sentir chez moi). Deux prises de notes sur le cours de français, activité que j'ai proposé à l'été 2017 et à laquelle je participerai tout au long de l'année scolaire 2017-2018 : un conflit avec un cohabitant qui conteste la demande des animateurs du cours aux habitants de ne pas entrer pendant les cours (il parle de « privatisation de l'espace par une activité », reproche les panneaux sur les portes avec une tournure impérative), discussion avec un cohabitant sur comment nous y prendre pour ce cours (pour Y., l'intégrer au groupe Fle d'abord ou le laisser dans le groupe d'alphabétisation, il progressera en français et en lecture « Il paraît que c'est efficace de faire les deux en même temps »). Cette personne me confie aussi son besoin de faire un premier cours pour « dédramatiser »¹⁰⁹. Je prends en note une discussion informelle. À la suite d'une cantine, une discussion à cinq, de quelle est la règle que nous faisons appliquer lors des cantines, tolérons-nous ou pas la consommation d'alcool à ces occasions ? Les deux positions s'expriment.

Une seule prise de note sur les réunions : je relève une proposition d'intégrer les personnes hébergées sur une longue période aux réunions des habitants, en leur consacrant une demi-heure dédiée.

Le squat X comme cadre de travail.

J'ai plusieurs prises de notes dans lesquels la vie sociale du lieu (entre habitants ou quand il est ouvert au public) apparaît comme un empêchement au travail. Je le contourne précisément en prenant des notes sur cet empêchement (à ce titre, l'extrait du 7 janvier 2017 où je passe ma matinée avec les autres – à croiser des autres- alors que mon projet était de sortir travailler à la médiathèque).

c) Les notes hors sol.

Ce journal est pour une part non négligeable un journal de mise au travail. J'écris beaucoup quand je suis loin, en dehors de la vie quotidienne, profitant des temps de séminaire. Je reprends aussi des questions et des remarques qui me sont posées par mes camarades de Dheps, une fois, par l'un des formateurs. Je retrouve des notes sur l'une de mes interventions en tour de table. Je dis que je ne comprends pas la distinction entre prise d'espace et prise d'habitat que je lis chez Cécile Péchu. Il traduit « prise d'espace » par imaginaires (10 octobre 2016).

Il y a aussi des remarques faites par deux personnes, en réaction à un texte soumis à leur lecture « écrire et squatter » : j'essaie d'y mettre à distance mes frustrations concernant l'écriture (3 et 5 février 2017). Les réponses que j'ai relevées touchent à ma relation aux attentes (celles des autres, et les miennes), à ma relation à l'ensemble du groupe, au fait que je ne nomme pas les personnes et utilise indifféremment le nom du squat X pour désigner des réalités hétérogènes (personnes concrètes, bâtiment, groupe, identité du lieu).

Il y a un long passage sur mon engagement au squat X – qui est un texte et pas une prise de notes. Je me fais alors un récit de mon histoire avec le squat. Je trouve dans deux autres passages des réactions immédiatement suivies de notes qui disent de l'histoire du lieu et de mon histoire dans ce lieu.

Enfin, j'ai pris des notes sur des remarques sur le manque de distance entre l'aspect personnel de ma vie et mon terrain de recherche.

d) Les notes liées aux entretiens.

Le contexte dans son aspect relationnel.

Des notes :

- sur la durée des relations avec chacun des informateurs.

¹⁰⁹ Journal de recherche, 16 novembre 2016.

- Sur les occasions qui ont donné lieu à la prise de rendez-vous.
- Sur qui sont les acteurs pour moi.
- Mes représentations sur les personnes.
- Les obstacles subjectifs à la demande d'entretien.
- Mes attentes.

Situation spatiale et sociale.

- Description du lieu dans lequel se déroule l'entretien.
- Des incidences sur l'entretien (anecdotes, modalité de la convivialité).
- État dans lequel je me trouve avant et après les entretiens.

Situé dans le temps.

- Dates, moments de la journée.
- Saisons.

Le non-verbal.

- attitudes corporelles, gestuelles, communication non verbale.

5) Fonctions du journal : mise au travail et distanciation.

a) La mise au travail.

J'ai eu besoin de recourir au journal précisément pour me mettre au travail quand les sollicitations dans mon lieu de vie et d'enquête venaient contrarier mes projets de travail - pas seulement pour prendre des notes. Cela revient à témoigner du fait que la sociabilité du lieu peut être un empêchement à une autre activité : les interactions sociales dans l'enceinte du squat peuvent être nombreuses (ce n'est pas toujours le cas), les sollicitations aussi.

b) Mises en scène : les effets sur l'actrice-chercheuse.

Wacquant donne trois arguments pour défendre son initiation à la boxe dans un *gym* de Chicago comme mode d'enquête ethnologique : « appréhender la boxe par son côté le moins connu et le moins spectaculaire : la grise et lancinante routine des entraînements en salle, de la longue et ingrate préparation, inséparablement physique et morale, qui prélude aux apparitions sous les feux de la rampe (...) », « les comportements décrits sont ceux du boxeur dans son « habitat naturel » et non la (re)présentation théâtralisée et hautement codifié qu'il affectionne de donner de soi en public, et que les reportages journalistiques et les romans retraduisent et magnifient dans leurs canons propres », « comment le pugilisme fait sens dès lors qu'on prend la peine de s'en approcher d'assez près pour le saisir *avec son corps*, en situation quasi expérimentale »¹¹⁰. La dimension spectaculaire de son objet, la boxe, saute aux yeux. Et le partage entre l'exposition dans les moments de combat et les coulisses de l'entraînement quotidien est net. Il est aisé de trancher entre l'ordinaire et l'extraordinaire puisqu'ils ont lieu dans des temps et des lieux distincts : du *gym*, avec son rythme, avec la répétition des gestes et des mouvements aux combats publics, il y a un déplacement, une inflexion brutale des rituels, une différence de temporalité ¹¹¹. Et d'une position à

¹¹⁰ *Corps et âme, carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Loïc Wacquant, p. 10

¹¹¹ Pour le récit des combats, Loïc Wacquant, *Ibid.*, pp. 165 – 239 et « La vie sur le ring est cette existence "méchante, brutale et courte" dont parlait Thomas Hobbes quand il évoquait l'état de nature. Par comparaison, celle qu'il mène dans le *gym* est faite toute de langueur et de douceur. Elle a son temps propre, étiré à l'infini, ses rites empreints de minutie, ses rythmes qui visent, paradoxalement, autant à faire oublier le combat qu'à s'y préparer. », Loïc Wacquant, *Ibid.*, p. 250.

l'autre (de la position du spectateur d'un match de boxe à celle du boxeur), il y a l'ascèse de l'engagement corporel quotidien¹¹².

Le squat X offre une intrication plus marquée du privé et du public. Cette remarque ne vaut pourtant que du point de vue de l'acteur en immersion. Du point de vue d'un observateur extérieur, ou d'un simple usager, les dimensions sont aisément décelables. En effet, la dimension publique correspond aux activités programmées -elles sont de fait destinées à un public. Néanmoins, il peut se retrouver témoin d'un événement privé, et il fera la différence par la gêne ressentie ; ou encore, sentir un malaise qui lui fera dire que les squatteurs ne sont pas accueillants, voire « asociaux »¹¹³. Là où il s'attend légitimement à être accueilli car il vient lors d'une ouverture du lieu, des habitants croisés lui font sentir qu'il vient d'entrer dans un espace privé où il n'est pas bienvenu¹¹⁴. Il y a un événement public qui lui est destiné, et un ordre d'interaction qui ne l'est pas : la présence de public, ou d'un passant, peut être ressentie comme intrusive, et ce ressenti exprimé par une attitude hostile. C'est donc bien pour un habitant du squat X qu'il y a imbrication de la part privée et des moments publics, et non pour ceux de l'extérieur. D'une certaine manière, même les moments d'ouverture ont une connotation privée, voire intime.

Je m'attendais à ce que, pendant les entretiens, les personnes s'appuient sur ce fond d'intimité commune. A ma grande surprise, le spectaculaire n'est jamais bien loin : je relève que j'ai l'impression d'un spectacle, d'un jeu, d'une mise en scène de soi¹¹⁵ que je ne percevais pas au quotidien. Et pourtant, chacun de ces entretiens se déroulent dans un contexte familial (appartement connu dans lequel je suis régulièrement invitée, squat X). La convivialité mise en œuvre est on ne peut plus banale (rituels autour de la nourriture, de la cigarette), ainsi qu'habituelle entre nous. Ce jeu que chacun des trois interlocuteurs joue à sa manière ne fait pas vraiment obstacle : il ne cache rien à vrai dire puisqu'il est décelable. En revanche, il produit chez moi une réception affective et esthétique : par métaphore, je pourrai dire qu'il me fait de l'effet, de ce genre d'effet produit par une attitude séductrice tout aussi bien que par un artifice artistique. Le journal me sert à relever ces effets : l'amusement, le plaisir, l'exaspération¹¹⁶.

c) Prendre conscience de mes attentes.

Le journal me permet aussi de faire apparaître mes attentes. Pour les trois entretiens considérés en commun, j'attends une expertise sur le squat X. Je me représente mes interlocuteurs comme des informateurs au sens ethnologique. La relation que je mets à plat par l'écrit passe à chaque fois par le squat. Les personnes auparavant m'ont parlé de : leur vie amoureuse au squat X, de difficultés relationnelles, ou ont partagé leurs doutes quant à la possibilité d'ouvrir un atelier mené au sein du squat à un public large et varié, ou m'ont initié à la gestion du public un soir de concert. Je m'attends donc à chaque fois à retrouver ces propos dans les entretiens.

La mise à plat de ces relations me permet aussi de mesurer les attentes de mes interlocuteurs quant aux entretiens. Je prends acte qu'ils ont tous les trois une volonté d'intellectualisation de leur vécu en squat : deux ont commencé un Dheps, l'un envisageant de traiter la thème du pouvoir et les compétences techniques, l'autre interrogeant le collectif sur ses rapports à la propriété. L'une des entretenues me propose pendant une pause une interprétation globale de mes travaux en cours - recherche et préparation d'une intervention à la maison de l'architecture : « ta question c'est

¹¹² « Sacrifice ! Le mot rebondi contre les murs de la salle, roule le long du plafond écaillé (...) Se préparer pour un combat, c'est se soumettre à un véritable rituel de mortification », Loïc Wacquant, *Ibid.*, p. 250..

¹¹³ 28 avril 2018, *Journal de recherche* : « H. me parle d'une amie. N'est venue qu'une fois au squat X pour un concert. Selon H. dit qu'on est tous des « asociaux ». Ne veut plus remettre les pieds ici.

¹¹⁴ Ce malaise est la réponse au malaise dont je prend note quand un samedi matin je relève mon exaspération de trouver des gens attablés pour une cantine dans *mon* salon.

¹¹⁵ *Journal de recherche*, samedi 7 janvier, jeudi 17 janvier, mardi 14 mars.

¹¹⁶ Les deux premiers effets sont ressentis pour chacun des trois, seul le dernier me produit cet effet.

l'immatériel. »¹¹⁷ Je me retrouve ainsi à assumer une volonté d'intellectualisation et de recherche sur le squat qui est partagée par d'autres acteurs du squat. Cela m'angoisse.

Par ailleurs, le journal fait apparaître une dynamique temporelle et des questions de légitimité:

Le squat X a huit ans d'existence. Aucune procédure judiciaire n'a été engagée. Que représente huit années dans le monde du squat ? Une longévité exceptionnelle en France : à ma connaissance, les lieux plus anciens sont quasiment tous conventionnés (Les Tanneries à Dijon par exemple), je suis capable de citer deux lieux non conventionnés, Les lentillères (Dijon), les Pavillons sauvages à Toulouse. « 'Occupants sans droits ni titre', c'est-à-dire ne disposant pas d'un bail locatif ou d'un contrat, les squatteurs ne bénéficient pas (...) des dispositions, instaurées par la loi du 29 juillet 1998, relatives à la lutte contre les expulsions ni des mesures instaurées par la loi DALO (trêve hivernale, délai de grâce, accompagnement social, aides financières, relogement après expulsion, etc.). L'occupation sans droit ni titre viole le droit de propriété. Les squatteurs risquent l'expulsion, qui ne peut intervenir que sur décision de justice. (...) Lors des procès, l'enjeu fondamental est l'obtention de délais avant expulsion. (...) Mais les délais ne sont accordés que dans une minorité de procédures : seuls 6,5 % des squatteurs obtiennent des délais de plus de trois mois et 3 % des délais de plus de six mois. »¹¹⁸

Je mets aussi très vite cette temporalité « longue » en relation avec cette remarque de E1 : « un squat un peu pérenne ». Pour signifier cette temporalité, je propose l'oxymore « précaire pérenne ». Dans mon regard, il y a des générations de squatteurs, et l'ouverture est perçue par moi comme un moment fondateur. Ouvrir et aménager le bâtiment confèrent de la légitimité¹¹⁹ : à ce titre, les deux dernières personnes entretenues ont pour l'actrice-chercheuse une certaine autorité. A des degrés divers, le fait qu'ils aient tous trois habité le squat avant moi leur confèrent une forme d'ascendant moral : si le squat est un bien que l'on transmet, je suis au nombre des légataires alors qu'eux sont au nombre des légateurs. Je ressens donc de l'appréhension quant aux entretiens : j'ai peur d'être dé-légitimée dans ma démarche de recherche par un refus (E2), je fais une insomnie avant l'un des entretiens (E3). Je me rassure intérieurement en évoquant les motifs qui peuvent me conférer de la légitimité à leurs yeux : ma longue implication dans le squat, ses assemblées générales, l'organisation d'événements. Tout ceci explique ma moindre appréhension par rapport à la première personne : arrivée lors de la quatrième année, elle n'a pas ouvert, et elle me connaît comme activiste du lieu. Je fais donc bien partie du groupe (« de l'équipe », du « noyau dur ») même si je ne fais pas partie des « ouvriers »¹²⁰. Je le suis en raison de ma capacité d'action¹²¹ et de ma participation continue aux activités du lieu : « L'importance de la participation des résidents, la manière dont ses failles peuvent peser sur le bien-être de chacun, expliquent les pratiques de cooptation qui régulent l'intégration des squats. (...) Étant donné l'exigence de participation, c'est souvent en s'investissant dans la vie du squat et les tâches collectives que les nouveaux venus parviennent à s'intégrer »¹²²

Enfin, je vis certains propos critiques sur le squat ou sur le collectif actuel comme des jugements qui m'englobent. Les entretiens avec « les ouvriers » éveillent un sentiment de dette¹²³. Je note aussi en réaction au troisième entretien qu'il suscite l'envie d'interroger un habitant actuel. Habitant

¹¹⁷ Journal de recherche, 7 janvier 2017.

¹¹⁸ *Vivre en squat, une bohème populaire au XXI^{ème} siècle*, A. Petiau et L. Pourtau, pp. 26-27

¹¹⁹ Ces impressions d'actrice-chercheuse sont recoupées par les observations de A. Petiau et L. Pourtau sur les squats parisiens : « Les différentes fonctions assumées au sein du squat, qui contribuent à son ouverture ou à son maintien, donnent lieu à des statuts positifs, valorisés : ainsi, des *ouvriers*, des *résidents*, des *référents* ou *meneurs*. Leur rôle est valorisé car ils maîtrisent les techniques d'ouverture, rendent possible le projet commun et assume les risques liés à ce moment délicat qui consiste à pénétrer dans les lieux en évitant les forces de police. », *Ibid*, p. 53.

¹²⁰ Pour utiliser les termes relevés par A. Petiau et L. Pourtau dans des squats parisiens, et qui ne sont pas ceux de mon enquête.

¹²¹ « Les *référents*, les *meneurs* ou encore le *noyau dur* sont ceux qui sont particulièrement impliqués dans la vie du squat, ceux qui jouissent d'une autorité liée au rôle actif qu'ils tiennent et/ou à leur charisme. », *Vivre en squat*, Anne Petiot et Lionel Pourtau, *Op. Cit.*, p. 53.

¹²² *Ibid.*, p. 45.

des premières heures, il défend la pratique de l'accueil social, il est militant de l'association Droit Au Logement.

B/ Présentation du mode de recueil des données.

Mon travail sur les entretiens s'est déroulé en trois temps.

Le premier consiste à établir un constat : chacune des personnes interrogées refuse la commande initiale. Ce constat je l'interprète en l'énonçant par le terme de fuite. Je peux ainsi repérer l'un de mes préjugés : le squat servirait à fuir une condition sociale (pauvreté, précarité, désaffiliation, stigmatisation). Mes deux premières lectures cherchent à mettre au travail ce constat. Le mettre au travail par une lecture de forme : dans l'énoncé des entretiens, est-ce que je relève effectivement des marques de fuite ? Le mettre au travail en écartant une idée toute faite : je substitue à la notion de fuite celles de présence et d'absence pour relire mes entretiens.

Dans un second temps, j'établis l'intérêt et les limites de cette grille d'analyse présence / absence. A partir de ce travail, je peux déterminer quelles sont les formes de l'absence à soi : il s'agit en fait de fatigue, de lassitude, d'oubli de soi et de repli. Je peux réviser ma grille en ajoutant une catégorie : y être sans y habiter (un lieu familier ; y être quand on y est plus), à quels aspects sont-ils présents ?, à qui sont-ils présents et à quel titre ?

Ce second moment me permet de passer du recueil de données à l'analyse proprement dite.

- les formes d'absence à soi mise en regard de l'injonction à œuvrer pour le lieu font apparaître la densité sociale du lieu (c'est-à-dire à la fois le « nombre » d'habitants et d'usagers rapporté à l'espace disponible, à la diversité des activités et à leur registre).
- le caractère central des tâches quotidiennes¹²⁴ mise en regard de la présentation du lieu comme familier et de l'attachement au squat dont témoigne les acteurs permet de mettre en exergue comment la cohabitation au sein d'un squat leur permet de faire famille différemment.
- Leur réticence à afficher cet aspect familial mis en regard des modalités d'institution du collectif permet de mettre en exergue l'ambiguïté du commun dans ce squat : entre finalité(s) politique(s) et vécu ordinaire d'une maisonnée.
- D'autre part, je relève que les acteurs interrogés affirment que le temps d'habitat au squat X a été l'occasion d'un apprentissage. Prise au sérieux, cette affirmation prend sens au regard de deux autres éléments relevés : une tolérance à l'amateurisme permet d'apprendre par essai et erreur. Croisée avec l'identité écolo-libertaire (repérée lors des entretiens et de la participation observante), nous pouvons supposer que ces squatteurs valorisent l'autonomie d'une approche auto-didacte.

1) Première étape : présence et absence.

a) Lire la forme des entretiens.

Ma première lecture des entretiens me déstabilise, à tel point j'ai l'impression de ne rien pouvoir saisir. J'en conçois de l'agacement, me sentant parfois envahie par l'impression que mes informateurs se jouent de moi. Je décide bien vite de mettre entre parenthèse cet agacement et sa pointe paranoïaque tout en prenant au sérieux cette impression d'insaisissable. Je pose l'hypothèse suivante : si j'ai du mal à saisir le contenu de mes entretiens, c'est qu'il y a quelque chose qui se joue qui est de l'ordre de la fuite. Le risque est double : m'en tenir à une simple impression, et que

¹²³ «J'ai recueilli en Kabylie de nombreux proverbes qui disent à peu près que le cadeau est un malheur parce que, finalement, il faut le rendre. (C'est la même chose pour la parole ou le défi)», Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, édition du Seuil, 1994, p. 177 - 178

¹²⁴ Réponse globale à la question « à quoi sont-ils présents ? » : à ce qu'il y a à faire.

cette impression persiste et fasse écran à une compréhension des propos de mes informateurs. Dans un premier temps, je me donne comme objectif de vérifier cette impression en établissant une première grille de lecture focalisée sur la forme des entretiens. Je l'établis en me posant ces deux questions : qu'est-ce qui dans la forme de l'énonciation traduit cette fuite ? Quelles marques les résistances à la question posée laissent-elles dans l'énonciation ? Ainsi, je dispose d'une première entrée : relever dans la forme de l'entretien (vocabulaire, syntaxe, registre d'expression, rythme – pause etc....) tout ce qui indique cette volonté de s'échapper de la situation. J'établis ainsi huit manières de dire qui témoignent de cette recherche d'une échappatoire : rester dans le vague (formulations imprécises, refus de préciser), esquiver (refus de répondre à la question initiale, renvoyer les questions, détourner les relances, temporiser), témoigner de l'idiosyncrasie, poétiser, faire de l'humour, juger/dévaloriser/accuser, utiliser du prêt-à-parler.

b) Formuler un préjugé : les acteurs fuient une condition précaire.

Par ailleurs, le motif de la fuite me conduit à énoncer la question suivante : dans quoi ces acteurs s'enferment pour multiplier ainsi les manières de s'échapper ?

J'ai décidé de ne pas retenir le couple de termes fuir / être enfermé. Je le trouve trop jugeant, trop connoté moralement. Il a aussi le vice - rédhibitoire - de contenir une explication toute faite : je poserais ainsi, avant toute analyse des matériaux, que les acteurs essaient de fuir –notamment en la taisant dans les entretiens- une situation sociale (de précarité, de stigmatisation, de désaffiliation) dans laquelle ils restent pourtant pris. Toute faite et qui ferait perdre à l'approche ethnologique et à la participation observante leur intérêt. D'autres enquêtes ont déjà établies que le squat n'est pas un empire dans un empire en approchant les squatteurs par leur place sociale. Et le constat est fait, par ces études comme par l'actrice du terrain : le squat déplace les précarités sans les annuler. Il permet bien de récupérer une partie de ses ressources en occupant un logement sans payer de loyer mais il met en délicatesse juridique, puisque le squatteur se retrouve auteur d'un illégalisme. D'autant que dans le cas de squatteurs qui choisissent de donner un caractère public à leur squat – comme c'est le cas au squat X - renforce la menace de l'expulsion, au moins dans un premier temps. L'une des stratégies commune au monde des squatteurs est de s'assurer de son insolvabilité¹²⁵. Cela ne protège pas des amendes et peut enfermer les acteurs dans la pauvreté (rester insolvable pour pouvoir faire face aux procédures judiciaires). Par ailleurs, pour des squats dans lesquels des travaux importants ont été faits, de manière à accueillir du public et à se faire un chez soi, l'expulsion est une épreuve personnelle : « Si le caractère éphémère du lieu constitue une "règle du jeu" propre à la vie en squat, l'apprentissage de cette donnée peut constituer un épisode douloureux, sa répétition peut générer une fatigue et une lassitude qui peuvent motiver l'abandon de ce mode de vie : " C'est un peu dur des fois. Parce que... Ouais, dans un endroit quand t'arrives, en général, c'est sale, c'est crade, c'est... T'essaie de mettre un peu de vie, de décorer, de travailler ça, travailler ça. Euh... À peine tu arrives à construire quelque chose, à peine quelque chose, à peine... A te sentir chez toi, que... [il rigole] Que ça se finisse ". »¹²⁶

Il m'importe pourtant de garder en mémoire cette notion de fuite : pour ne pas oublier ce que l'enquête de terrain vient déranger. Qui dit en effet que c'est la précarité (ou la stigmatisation, ou la désaffiliation) que les acteurs cherchent à fuir, dans leurs relations sociales (ou à occulter) ? Qu'est ce qui s'exprime ainsi à part mes préjugés ?

¹²⁵ Ce phénomène, observée par moi, semble effectivement répandu : « Bien que les squatteurs s'engageant dans des procédures s'assurent en général de leur insolvabilité, ils sont susceptibles d'être redevables de lourdes amendes : pour dégradation, pour occupation si le juge considère le préjudice subi par le propriétaire qui aurait pu occuper les lieux, par jour d'occupation après décision de justice. », *Vivre en squat, Une bohème populaire au XXIème siècle*, A. Petiau et L. Pourtau, p. 41

¹²⁶ A. Petiau et Lionel Pourtau, *Ibid.*, p. 40.

c) Contourner ce préjugé : établir une grille présence / absence.

Je choisis de lire le contenu à partir des deux mots clefs de l'absence et de la présence, en les déclinant à chaque fois de trois manières : présence et absence au lieu, présence et absence aux autres, présence et absence à soi.

C'est le constat de cette esquive de la question et de l'entretien, commune aux trois informateurs, qui me conduit à poser ces deux termes. La fuite peut en effet être interprétée comme une manière de refuser d'être présent ou encore comme une difficulté à être présent.

Par ailleurs, je fais un pari en inversant les termes, le sens du mouvement. Je suppose qu'il s'agit peut-être tout autant d'esquiver la vie quotidienne de squatteur que de fuir, par le squat, dans un « chez soi » et par la création d'un entre soi, une réalité sociale qui fait souffrir et que l'on critique et condamne. La fuite est alors aussi un mouvement de l'intérieur de la maison vers l'extérieur. Elle peut aussi se traduire par une présence relative, apparente, au lieu et aux autres une fois dans la maisonnée.

Ainsi, je m'appuie sur la forme des entretiens avec l'idée que ces attitudes sont plus qu'une simple réaction à la situation, à l'interaction, à la question posée. Ou, disons plutôt, je me dis que si elles traduisent bien cette réaction, les informateurs réagissent avec ce qu'ils sont, ce qu'ils font. Ce qu'ils sont et font, non pas en général, en toutes circonstances, mais sous cet aspect de leurs existences : avoir vécu au squat X. Cela me semble d'autant plus probable que c'est à une autre squatteuse et habitante de ce lieu qu'ils s'adressent : pourquoi changeraient-ils radicalement de registre de comportement ? Je fais donc l'hypothèse suivante : les attitudes pendant l'entretien révèlent -parce qu'elles les reprennent- des manières de s'arranger de la vie sociale dans un squat.

2) Intérêts et limites de cette grille présence / absence.

Ce premier moment de relevé des données s'est avéré extrêmement difficile -presque inopérant : difficile de distinguer dans de nombreux passages de ce qui relève de la présence au lieu et de la présence aux autres, quasi impossible d'isoler la présence aux autres de celle des autres, difficile encore de faire la part entre l'attention à un fonctionnement collectif et la vigilance quant à son propre comportement.

Je ne parvenais donc pas à fixer mes tableaux, ils me semblaient chaotiques, mouvants, tant il était arbitraire de faire figurer une citation dans telle entrée plutôt que telle autre.

a) Remettre en cause le dualisme.

Néanmoins, cette grille de lecture n'est pas purement et simplement inappropriée. Elle m'a d'une part permis de faire apparaître des données concernant l'absence à soi : les trois informateurs nomment l'oubli de soi, la fatigue et la lassitude, le repli. Et d'autre part, j'ai pu remettre en cause le dualisme de l'entrée initiale.

Cette grille, en l'état, était inadéquate parce que je concevais l'absence et la présence comme deux états exclusifs l'un de l'autre. Il était dans mon esprit possible de les distinguer nettement l'une de l'autre. Or, ce n'est la plupart du temps pas le cas -à moins que l'on s'en tienne à la présence et à l'absence d'un corps dans un lieu, ce qui a peu d'intérêt pour un propos ethnologique. Qu'est-ce qui m'a fait réaliser que l'on peut très bien être absent tout en étant présent, présent tout en étant absent ? La présentation du squat comme un lieu familial avant même l'habitation m'ouvre les yeux. Cela signifie qu'avant même d'en être habitant, ces squatteurs sont présents au lieu parce qu'ils s'y rendent fréquemment (pour des activités ouvertes au public, pour participer à des activités, pour rendre visite aux amis ou amoureux qui y résident). Symétriquement, il m'apparaît dans ce premier essai d'analyse que ces anciens sont encore liés au lieu, attachés à certaines de ses œuvres, en relation avec des habitants, investis émotionnellement : ils en sont encore alors qu'ils n'y sont plus.

b) être présent ou absent, à soi, au lieu, aux autres : une déclinaison préjugée.

Et je remets en cause le découpage –à soi, -aux autres, - au lieu. Il s'avère trop abstrait et aussi prédéterminé. Cela revenait à poser avant tout analyse que l'espace du squat permettait cette distinction entre la part du pour soi, avec les autres et dans un lieu. Et je trouvais de la confusion, mais une confusion produite par ma lecture. Cette approche ne rendait pas compte de l'ambition de rassembler des actions hétérogènes dans un seul lieu de vie¹²⁷. Comprendre par leurs propos que la présence au lieu n'est pas d'un seul tenant, qu'elle est potentiellement mêlée d'absence, m'a donc conduit à changer ma lecture. En fait, la présence n'est pas une unité, variant seulement en fonction de l'objet auquel on est présent (soi, un lieu, les autres). L'un de mes interlocuteurs m'explique ainsi qu'il fut présent au lieu comme à un logement (« Du coup, je pouvais... cet espèce de pseudo statut me permettait de continuer à vivre là, tout en n'étant pas trop collectif, et quand même temps on ne m'embête pas trop », E3), puis comme à une opportunité d'hébergement (« C'était un peu curieux et en même temps, je me rendais bien compte : dès que j'étais à Clermont, j'étais ici, j'étais systématiquement calé là. J'avais quand même besoin d'un point de chute à Clermont. », E3). L'enjeu était alors pour moi de distinguer à quels aspects du squat ils étaient présents (et par conséquent absents).

c) Repérer un angle mort : la présence des autres.

Une limite majeure de cette grille est de laisser de côté la question de la présence et de l'absence des autres, comme si toute présence ou absence avait pour origine l'individu. Cela pourrait être un parti pris. Il ne tient pas au regard de ce que je relève dans les entretiens. En effet, la présence aux autres est bien souvent générée par la présence des autres :

- La promiscuité vécue par la première informatrice pendant les premiers mois, tant qu'elle ne dispose pas d'un espace privé la conduit à une présence « forcée », à la fois amusée et contrainte, au moment même où elle cherche à prendre du repos (E1).
- Une sociabilité qui doit tenir compte des passants, l'ajustement nécessaire des décisions (accorder les usages des habitants et les décisions de l'ensemble des activistes, autrement dit l'assemblée générale comme zone intermédiaire et lieu de médiation), la dynamique des travaux (E2).
- La sociabilité du « microcosme », la dynamique de convivialité et de divertissement (E3).

Encore une fois, l'enjeu se décale. On peut même dire qu'il se dédouble. D'une part, il y a un mode de sociabilité propre aux squatteurs de X, constitué à la fois des relations aux cohabitants et des relations aux passants (visiteurs, artistes de passage pour une représentation, voyageurs, personnes hébergées au titre de l'accueil social). D'autre part, il y a la question du titre auquel les squatteurs sont présents aux autres. « Les autres » donne l'illusion d'une catégorie générique et indifférenciée. Mais il n'y a pas d'autres « en général » et donc des différences à repérer. Les squatteurs se rapportent aux autres en fonction des motifs pour lesquels sont ceux-ci sont présents dans le squat : pour y vivre, pour y être héberger, pour y réaliser une activité. Il y a donc des personnes auxquelles les squatteurs ouvrent leur porte pour une raison ou pour une autre. Et, à chaque fois, cette raison correspond à un registre d'action ; ils sont présents à d'autres à un titre ou un autre.

¹²⁷ « Un squat pour tout vouloir : construire, se construire, lutter, penser, créer, aimer, accueillir, se protéger, s'exposer, soigner, guérir, partir, rester... sauf habiter, brochure « Pour des collectifs totalitaires », mentionnée en E2

3) Les entretiens considérés séparément, ensemble et dans qu'ils ont de commun.

a) Thèmes communs repérés.

- La question de l'apprentissage
- La structuration des relations et l'informel
- La maîtrise de formes
- Témoigner d'un attachement au lieu
- Confort, inconfort et la question du corps
- Tenir un squat, se tenir, tenir à la réputation du lieu
- (Se) justifier
- Regarder de différents points de vue
- Valorisation de l'instabilité et avantages de la durée

4) Confrontation des lectures : le squat comme lieu social, une question négligée par les informateurs ?

L'analyse de la forme attire mon attention sur le fait que les acteurs soulignent les aspects matériels du squat X plus qu'ils n'en décrivent la vie sociale. Il y a différents niveaux de plans dans les propos : le matériel au premier plan, le social en arrière-plan, le premier net, le second flou¹²⁸. Le social est flou parce que les acteurs taisent les relations avec leurs cohabitants : j'ai manifestement fait un faux-pas¹²⁹ en posant une question ouverte, qui enveloppe tous les aspects de la vie en squat, y compris les relations entre cohabitants. En raison de mes liens à chacun d'eux, j'ai surévalué notre appartenance à un même groupe. Je nous ai inclus tous quatre dans une entité globale, « squat X » : effectivement, ils font appel à notre expérience commune, mais, en même temps, me rappelle que je suis membre d'un autre collectif. Je n'ai pas vécu avec eux.

La question des liens sociaux n'est, finalement, pas purement et simplement occultée. La sociabilité du lieu -est dépeinte : une fête entre habitants, les passants et les efforts de partage, de disponibilité, les moments à quelques-uns en pleine nuit ou au fil d'un lendemain de soirée. Mais que d'allusions !

Je pourrais me satisfaire de ce constat. En effet, la multiplication des allusions, les non-dits ou les à peine-dits dans les entretiens me poussent à étudier les formes de leurs discours. Cette entrée par les formes me conduit à étudier la question de la sociabilité à un autre niveau, celui des manières d'être et de réagir dans les entretiens.

Je suis face à des personnes qui maîtrisent incontestablement des formes. Ces formes ont certes un effet esthétique mais elles sont aussi sociales, elles impliquent une expertise, une conscience de l'interlocution. Les trois personnes entretenues ont pleinement conscience du fait que leurs propos s'inscrivent dans un contexte dépassant l'interaction. Ils réagissent à la fois à ma personne d'actrice et à ma posture de chercheuse, jouant avec l'une et l'autre. Par ailleurs, ils contestent ma demande initiale, sans pour autant casser la dynamique d'entretien : ils pratiquent une forme de convivialité, pleine d'humour et de bonnes manières. A chaque fois, d'une façon singulière, ils exposent leur relation au squat tout en faisant preuve de beaucoup de délicatesse, dévoilant très peu de leurs anciens cohabitants.

¹²⁸ En esthétique du cinéma, on dirait ainsi qu'il n'y a pas de profondeur de champ. (revoir dans un manuel du cinéma quel effet est recherché- chez Welles par exemple c'est l'inverse, profondeur de champ à tous les plans)

¹²⁹ *Guide de l'enquête de terrain*, Beaud et Weber, pp. 139-143 : le faux-pas est un risque de l'enquête de dépaysement, il est donc à première vue étonnant que j'en commette un.

Leur délicatesse m'oblige à me confronter à mon attente principale. Je me sens déçue, je voulais qu'ils me fournissent des données sur les autres, leurs liens. Je suis surprise de trouver si peu d'anecdotes ayant trait aux conflits quotidiens, de cohabitation, aux désaccords politiques, éthiques, pratiques et si peu de moments de récit sur la part affective (amitiés, amours) et la sexualité. Cette question du lien aux autres (cohabitants et personnes hébergées) est ainsi mon souci, pas nécessairement le leur. La relecture du récit de vie rédigé au début du Dheps le confirme¹³⁰. J'avais la ferme intention d'aborder le squat comme espace de sociabilité.

Il a donc été nécessaire de faire la part de mes attentes et des motifs réels des acteurs, ceux qui les amènent à répondre à ma demande d'entretien. Parmi les formes aussi, il me fallait faire le tri et m'avouer qu'une seule forme me semblait bonne : le récit. Je voulais que les personnes interrogées explicitent leur vécu en squat : j'attendais donc des récits alors qu'ils utilisent d'autres formes pour témoigner de leur relation au squat (entendu comme un ensemble) – mettant à chaque fois en lumière l'aspect qui les intéresse eux. « Nous savons que les problèmes ne sont intéressants que s'ils intéressent : nous devons donc demander aux éleveurs de construire, eux-mêmes, l'intérêt qu'ils pourraient prendre à nos propres interrogations, quitte, c'était le risque à nous entendre dire que nos problèmes *ne sont* pas intéressants, pertinents, partageables.»¹³¹ J'étais donc en train de résister à leurs réticences plutôt que d'en tenir compte.

Une fois ce tri fait et mes attentes conscientisées, j'ai compris que l'aspect social du squat n'est, en fait, pas occulté par les personnes enquêtées. Simplement, il n'est pas toujours explicitement thématiqué. Petit à petit, en reprenant et ajustant ma grille d'analyse, je relève des éléments correspondant à cette question du social dans le squat, qu'il s'agisse de faire du social ou d'ouvrir un espace de sociabilité.

Considérons le troisième entretien. Quand il s'agit de dire ce que doit être le squat, E3 met en avant deux aspects :

- un aspect politique, à la fois communautaire et contestataire. Celui-ci s'exprime d'abord par le fait de refuser¹³² de découper sa vie selon les segments travail, loisir, militantisme, couple, musique, etc... mais de lier le tout en inventant. Par ailleurs, cet acteur souligne aussi que l'occupation du bâtiment s'est accompagnée d'un investissement hors-les-murs du squat, à l'échelle de la ville : dans ces premiers temps, ces squatteurs activistes ont la volonté d'occuper l'espace urbain comme ils occupent un lieu situé et circonscrit.
- un aspect entrepreneurial : l'élaboration d'un projet, le discours de la construction personnelle, le besoin de gagner sa vie joint au désir de le faire par des moyens originaux se confondent. Cela conduit à former une représentation du squat comme moyen collectif à utiliser pour un projet personnel. Ici s'affirme une volonté d'individualisation, voire de l'individualisme.

La question du squat comme lieu de sociabilité n'est pas -à première vue- une priorité pour cet acteur. Et pourtant, la question du lien aux autres est omniprésente : les amis retrouvés à l'ouverture, les amours vécus et perdus pendant cette période, la mention de la "famille de potes"¹³³. Même la critique de l'action sociale des squatteurs est faite dans le souci de préserver des possibilités de sociabilité : « On pouvait se retrouver soit avec des touristes à sac à dos qui venaient comme..., l'auberge de jeunesse était encore indiquée, ils se trompaient, ils pensaient atterrir dans une auberge de jeunesse. Et finalement ils étaient bien contents d'atterrir dans un squat... Ou des

¹³⁰ Le lecteur peut se reporter, dans la première partie, à mon autobiographie raisonnée.

¹³¹ *Être bête*, Vinciane Despret, Jocelyne Porcher, Actes Sud, 2007, p. 89.

¹³² Ce refus s'exprime par l'usage de la locution « dans le même temps » pour le récit du début du squat.

¹³³ « où j'ai retrouvé le côté un peu famille du collectif, quoiqu'on ait pu en dire, y a ce côté famille : famille de potes, famille choisie » (page 137).

gens qui venaient effectivement d'inter-squat et qui venaient, bon, voilà... Après ça, ça a un peu disparu avec l'accueil d'urgence qui a bouffé tout ça, qui a fait disparaître cette dimension là. On peut en être un peu triste. Moi je pouvais en être un peu triste. Bon, en fait, il n'y a plus de place pour les copains, ou pour les potentiels futurs copains qui passent par hasard là." S'il est plutôt contre cet accueil social, c'est qu'il estime qu'il prend la place auparavant dévolue à l'auberge inter-squat. Entre le social et la sociabilité, il a clairement tranché : ce sont bien les liens personnels (ou la perspective d'en nouer) qui l'intéressent. Une fois l'entretien déplié, je suis donc conduite à nuancer mon premier jugement. Ce troisième acteur récuse le squat d'habitation. Ce n'est probablement pas le squat d'habitation *en général* qu'il condamne mais ce squat, *son* squat, celui qu'il a contribué à construire est jugé de moindre valeur s'il n'est qu'un lieu de (sur)vie. La personne exprime par ailleurs ses réticences à accueillir d'autres, quoique il en soit de l'urgence, ou plutôt en raison même de l'urgence. La question du lieu comme lieu social est pourtant largement traitée dans cet entretien. Elle n'est en revanche pas mise en avant : elle est à la fois valorisée au plan de l'enrichissement personnel, mais n'est pas considérée comme une finalité essentielle, commune aux squatteurs.

II/ Hypothèse : apprendre à cohabiter, entre union et dispersion.

A/ Démarches autodidactes.

Le premier temps de travail, consacré à la forme de l'énonciation dans les entretiens, faisait ressortir de manière saillante l'attachement des personnes interrogées au squat X. A première vue, les entretiens me renvoyaient surtout à la sphère affective. Sur les autres registres leurs propos étaient indéterminés, allusifs : les affections, elles, pouvaient être montrées sans avoir à être dites. Et pourtant, il y avait une insistance : ils affirmaient bien qu'il s'était passé quelque chose pour eux dans ce squat et qu'à leurs yeux, il représentait une alternative. Était-ce un vocabulaire d'emprunt ? Reprenaient-ils un discours à la mode au sein de l'extrême gauche ? Cherchaient-ils à valoriser la contestation par les pratiques plutôt que la lutte sociale ? Était-ce une affirmation idéologique, faite dans un discours audible pour les contemporains, mais visant surtout à légitimer une pratique d'habitation somme toute illégale ? Les acteurs recourent certes à un vocabulaire courant, que ce soit dans le champ de l'économie sociale et solidaire ou chez des militants contestataires¹³⁴, et qui va sonner avec familiarité pour une partie de leurs interlocuteurs, autant d'alliés potentiels. Agissant publiquement, exposant donc l'illégalité d'une occupation, allant à rebours des mœurs consistant à s'acquitter d'un loyer, ils ont à argumenter leur positionnement politique et existentiel. Une fois situé ce registre de vocabulaire, la question mérite d'être posée une nouvelle fois : qu'est-ce que les personnes interrogées affirmaient avoir trouvé pour elles-mêmes au moyen du squat ? A quelles possibilités ont-elles eu accès grâce au squat ? Certes, il s'agissait d'un espace rassurant, une quasi-famille. Pourtant, je trouvais autre chose que des squatteurs restaurant des liens abîmés par la pauvreté ou la précarité¹³⁵. « On peut avancer que le collectif du squat fournit pour des

¹³⁴ Le « un autre monde est possible » chez les opposants aux projets d'aménagement du territoire (ZAD de Notre-Dame-des-Landes ou du Testet), dans ma propre expérience, la thématique de l'ailleurs dans le réseau français du cinéma indépendant et (en partie) auto-financé et auto-diffusé qui se concrétise par des rencontres annuelles, les rencontres d'ailleurs.

¹³⁵ Les enquêtés ne disent rien de leur lien familiaux, ou peu : E1 dit qu'elle n'a pas une grande famille, E3 parle de la mort de sa mère. Ce sont des points qui auraient pu être fixés par une enquête approfondie, des entretiens réitérés, plutôt que de reposer sur ce qu'en sait le chercheur à un titre personnel.

personnes des "protections rapprochées" de substitution, lorsque les liens avec la famille sont rompus ou distendus, lorsque les liens de conjugalité sont absents. »¹³⁶ : les données relevées m'ouvraient un autre champ d'interprétation, et je n'étais par ailleurs pas en mesure de traiter des affiliations de substitution avec les données relevées.

En quoi le squat fait différence dans leur vie, que ce soit leur vie quotidienne au moment de l'habitation au squat X ou leur vie actuelle ?

La marginalité du squat -et donc sa différence- était explicitée par le fait de pouvoir se passer d'autorisations (E2, E3) ou par la possibilité de s'extraire momentanément de la mise en concurrence avec d'autres (E1). Cette explicitation, je l'ai mise en relation avec : l'affirmation d'avoir appris au sein du squat (commune aux trois), de s'être modifié soi-même (thème de la construction personnelle, E2, E3), l'identité écolo libertaire, le motif d'inspiration punk et autonome du Do It Yourself.

Par ailleurs, je relevais dans les entretiens une tolérance à l'amateurisme. Mais, à proprement parler, il ne s'agissait pas vraiment de pratiques amateurs. Au fond, les entretiens convergeaient pour dire que squatter favorisait l'essai, quelque soit l'objet ou la pratique à laquelle on s'essaye, que l'essai vise à passer du bon temps, à répondre aux exigences collectives, ou à aboutir à un métier, à des pratiques professionnelles (E3).

Cette mise en relation des données m'a mise sur la voie des démarches autodidactes. Je n'affirme pas que ces personnes sont des autodidactes : la présentation des personnes sollicitées, ainsi que les entretiens, montrent que ces personnes ont fréquenté l'école, et obtenu des diplômes qualifiants dans l'enseignement supérieur (professionnalisant et universitaire). En revanche, elles affirment avoir cherché et trouvé au squat X une manière de se former, sur le tas, et par elles-mêmes. Dans une démarche autodidacte, il y a en effet la volonté de contourner la figure d'autorité du maître : « la structure de pouvoir se situe idéalement à l'opposé de la relation éducative (maître-élève); sans exclure totalement l'intervention d'un guide ou la présence d'exemples, l'autodidacte s'affirme lui-même comme le moteur principal ou la source essentielle de son savoir ou savoir-faire. »¹³⁷. Plus exactement, dans les démarches des acteurs, je repérais la volonté de ne pas avoir à demander d'autorisation pour accéder à un espace, le transformer, l'aménager (E3, E2) ou celle de changer le principe relationnel gouvernant les relations d'apprentissage (E1). Si les trois personnes enquêtées cherchaient à être auteurs et sujets de leurs apprentissages, ce n'était pas en pensant se passer des autres, de tout autre, à l'image d'un Robinson radicalement isolé sur une île où il aurait fait naufrage¹³⁸. Michelle Perrot nous donne une indication pour comprendre cette contradiction apparente entre le recours à un collectif et la volonté de mener un apprentissage en toute autonomie. Elle permet de qualifier le squat X, de voir dans les relations qui s'y tissent et dans les moyens qu'il fournit, une médiation. Elle souligne ainsi, dans la recension qu'elle a consacré à *La nuit des prolétaires*, qu'il ne faut pas s'étonner de trouver autant d'auto-didactes dans les personnes présentées par Jacques Rancière : « Mais à une époque antérieure à la loi Guizot, où aucun système scolaire ne garantit l'unité du savoir et du style, toutes les classes populaires le sont plus ou moins. Le rôle des médiateurs culturels de tous ordres est autrement important »¹³⁹. Le squat de la gare de X fait, à mon avis, office de médiateur culturel pour les personnes sollicitées. A ceci près qu'un squat n'est pas une personne. Ces squatteurs se donnent à eux-mêmes une situation de formation en squattant : là réside l'autonomie dans la démarche d'apprentissage. Ils se la donnent avec d'autres, et se donnent par ailleurs un moyen qui est chargé de significations sociales dont ils ne sont pas les auteurs : ces deux aspects constituent la médiation.

¹³⁶ A. Petiau et L. Pourtau, *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, Op. Cit., p. 71.

¹³⁷ Frijhoff Willem. *Autodidaxies, XVIe-XIXe siècles. Jalons pour la construction d'un objet historique*. In: Histoire de l'éducation, n° 70, 1996. Autodidaxies. XVIe-XIXe siècles. pp. 5-27. doi : 10.3406/hedu.1996.2845 http://www.persee.fr/doc/hedu_0221-6280_1996_num_70_1_2845

¹³⁸ Robinson Crusoë comme incarnation exemplaire de l'auto-didacte, Frijhoff Willem, *article cité*.

¹³⁹ Perrot Michelle. *Jacques Rancière, La nuit des prolétaires : archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981. In: Histoire de l'éducation, n° 13, 1981. pp. 80-83. http://www.persee.fr/doc/hedu_0221-6280_1981_num_13_1_311

B/ Compétences de squatteurs ou moment d'apprentissage ?

Il est pour la suite important de préciser ce que j'entends par apprentissage, ce que je regarde et analyse en me centrant sur cet objet.

1) Les données manquantes.

Mes trois informateurs sont succincts quand il s'agit de dire ce qu'ils ont appris : on a par ailleurs l'impression qu'ils ont simplement mis en œuvre, dans une situation nouvelle, ce qu'ils savaient déjà faire. Le squat serait alors un moyen de formation (passer du savoir au savoir-faire) plus qu'une occasion d'acquérir de nouvelles connaissances ou compétences. Et finalement, ce qui me renvoie à l'autodidaxie tiendrait plutôt à un affichage idéologique qu'une démarche réellement adoptée. D'autre part, je n'ai pas les données qui me permettraient faire la part de ce que le squat apporte et de la socialisation et formation préalable au squat. Je dispose bien de quelques indications sur des apprentissages effectués pendant la résidence au squat X mais elles sont trop fragmentaires, insuffisantes. Cela tient à méthodologie de collecte : je n'ai pas cherché à faire émerger un parcours, en posant une question à la Becker, demandant aux acteurs comment ils sont venus habiter au squat X¹⁴⁰.

2) Les compétences en situation ?

Dans son enquête sur les squats, Florence Bouillon recense les compétences des squatteurs. Elle les définit comme « les savoirs et savoir-faire acquis au cours de l'expérience du squat. Les compétences se distinguent principalement des *capitaux* conceptualisés par la sociologie bourdieusienne en ce qu'elles ne sont pas « héritées » par le biais de la socialisation primaire mais relèvent de formes d'apprentissages et de transmissions *en situation* »¹⁴¹. J'en reconnais certaines dans sa description : « intégrer un groupe »¹⁴², « définir un groupe, être capable de réflexivité », « aménager l'espace, le répartir, se l'approprier », « explorer la ville ».

Je ne retiendrai pas pour autant pour mon travail cette notion de compétences. Elle pourrait pourtant me permettre de lever l'hypothèque des données manquantes. En effet, elle s'attache à décrire des actions précises et complexes qui sont mises en œuvre dans l'objectif de squatter et donc observables dans la situation. La question de l'acquisition préalable n'a alors plus de pertinence.

Je m'interroge sur le(s) processus d'apprentissage dans un squat parce que les squatteurs valorisent l'autonomie et l'essai et que E1, E2, E3 disent avoir appris du quotidien vécu en squat. Je ne cherche donc des savoirs-faire, à identifier des actions précises et déterminées qu'ils accomplissent pour parvenir à squatter. Apprendre est l'un des objectifs déclaré des squatteurs. Ils présentent l'habitation en squat comme une occasion d'apprendre et une incitation à le faire. Le « soi » de l'auto-didacte est alors pensé comme un moteur de l'apprentissage : ils pensent avoir appris parce qu'ils se sont mis en situation d'agir sans savoir le faire. Dans le processus qu'ils retracent, il me semble donc essentiel de considérer aussi bien ce qu'ils font que ce qu'ils ne peuvent pas faire. Dans l'idée du squat médiation pour l'apprentissage, il me semble important de relever en quoi il est un obstacle tout autant qu'un moyen.

Pour toutes ces raisons, j'entérine le choix de Styles comme référence théorique. Marielle Macé retient aussi cette question de ne pas pouvoir faire, et considère la mal-habileté autant que l'habileté dans les manières.

¹⁴⁰ Becker Howard S., *Les ficelles du métier*, Op. Cit., pp. 105-108.

¹⁴¹ Florence Bouillon, *Les mondes du squat*, Op. Cit., p. 150.

¹⁴² Florence Bouillon, *Ibid.*, pp. 162-165.

C/ La notion de « façon » de Marielle Macé : faire et ne pas faire.

1) Penser le style comme une façon.

Dans son livre, je retiens ce déplacement de la notion de style vers celle de façon : « Le style ici ne désigne pas une œuvre originale, distinctive (...). Si Michaux voit ici un style, c'est qu'il reconnaît dans un état mineur que lui a envoyé le hasard une façon généralisable d'habiter le réel et de s'habiter soi-même, une façon qui a un avenir, qui pourra s'emporter vers d'autres régions de la vie et du sens. »¹⁴³.

Ce déplacement conduit à mettre l'accent sur l'idée d'une expérience « généralisable ». Une façon peut être essayée dans d'autres circonstances que celles dans lesquelles elle a émergé. Elle peut être essayée par d'autres, comme elle peut être tentée sur d'autres terrains, pour d'autres pratiques. Il s'agira bien pourtant encore de l'essayer et de s'y essayer. Une façon n'est donc pas une manière d'être que l'on maîtrise, et que l'on peut reproduire à loisir.

Pourquoi ? On touche là à une autre raison de mon intérêt pour ce concept. En fait, la façon s'essaie mais elle ne s'essaie pas de tout son être. Des fragments de soi se trouvent engagés dans un moment de vie, pour une durée incertaine :

« Façon est le moins conceptuel et le moins chargé de culture esthétique de tous les mots du style ; c'est aussi le plus gestuel. Que dit-il ? Mes « façons d'endormi » disent tout ce que je peux et ne peux pas être, vivre, faire, endormi (car on *peut* tant quand on dort ose Michaux), « mes façons d'homme gauche », tout ce que je peux et ne peux pas être, faire, vivre avec la partie gauche de moi, dans ces moments habituels ou accidentels où je suis réduit à une partie de moi. Michaux les appelle aussi styles, parlant d'un « style rêve » qui est un style morceau d'homme », le style de ce morceau de l'homme qu'est l'homme quand il rêve. Morceau d'homme en effet, car les façons lui apparaissent d'emblée comme des personnalités, complètes mais temporaires, des individus, mais momentanés, des « moi » possibles. »¹⁴⁴

Si une façon a un avenir, rien ne dit que cet avenir sera celui des personnes qui ont vécu un temps de cette manière. Et même si cette façon perdure pour l'individu qui l'a déjà expérimentée, rien ne dit qu'il engagera dans cette façon la partie de lui-même touchée auparavant. Une façon est une épreuve de la répartition du possible et de l'impossible dans une situation concrète. On peut très bien amener à la conscience cette épreuve : se demander dans quel rapport on est à sa capacité d'agir quand on dort, raconter où sont nos puissances et nos impuissances dans le sommeil. C'est le jeu littéraire auquel joue Michaux.

Cette répartition du possible et de l'impossible fait une configuration singulière. Singulière, mais pas pour autant personnelle : certes l'épreuve est bien passée par le corps de quelqu'un, qui l'a dite et mise en récit, mais ce qu'il en a dit, ce n'est pas son ressenti. Il a dit ce qu'il en était de son pouvoir d'agir dans ce moment particulier, laissant ainsi entendre à d'autres la nervure logique d'une pratique et non la sensibilité d'un moi.

Une façon a un avenir. On devrait plutôt dire qu'une façon ouvre un avenir – un avenir indéfini et impersonnel. C'est bien pour cette raison qu'elle est généralisable.

¹⁴³ Page 212

¹⁴⁴ Page 206

2) Trois aspects des façons : le temporaire, le mode mineur, le faire avec¹⁴⁵

Le temporaire

Une façon n'est pas une manière d'être définitive¹⁴⁶. L'exemple de *Bras cassé* est parlant. Une façon naît parce qu'il se passe quelque chose qui engendre un état nouveau -en l'occurrence, avoir le bras cassé. La façon est une manière pour la personne d'accompagner son état, de vivre le processus qu'il déclenche et de vivre, en toute conscience, avec. Cet état n'est pas uniforme, il se module en états partiels, qui se succèdent et forment ainsi un moment de vie. Dans la façon, il y a un processus. Processus sans progression, ni achèvement car il n'est pas finalisé. La façon ne mène nulle part car elle est involontaire : le bras cassé est un accident, non une décision. Elle ne répond à aucun objectif et ne vient pas non plus nourrir les aspirations profondes du sujet. Elle vient le déranger dans ses habitudes, inquiéter une maîtrise. Ainsi, elle fait apparaître des possibilités insoupçonnées¹⁴⁷. Que se passe-t-il si l'on maintient une façon d'être arrivée par hasard ? On bascule alors d'une façon partielle et généralisable dans un style personnel¹⁴⁸. « Là est l'aventure de l'individuation : la recherche d'un « maître qualificatif » et le refus de s'y tenir »¹⁴⁹ Dans un processus d'individuation, il y a à la fois un style personnel, mais aussi d'autres éléments du vécu qui viennent déranger ce style, le fausser, lui donner une autre allure. Ces éléments représentent des possibilités de vie qui sont ébauchées sans être adoptées définitivement, ou totalement. Elles ont une valeur, celle du possible. Elles conservent la valeur attachée au possible seulement si elles sont temporaires ou restent occasionnelles.

Le mode mineur

Cette dimension traduit à quel point une façon de faire -ou d'être- est profondément liée à l'anodin. L'événement à son origine peut arriver à n'importe qui. Ainsi les expériences dont Michaux fait des objets littéraires sont on ne peut plus banales : dormir, rêver, se casser le bras.

Et quand, avec la plume de Kafka, Macé fait état d'exploits et de spectaculaire¹⁵⁰ ? Là aussi les exploits sont banals bien qu'extraordinaires. Ils appartiennent à l'âge du music-hall : « ce nouveau régime de spectacle qui n'attire plus par le sentiment de l'exception mais pousse à l'extrême des sentiments qui peuvent être ceux de tous : l'art de la faim, les marathons de danse, les concours du plus gros mangeur (...) »¹⁵¹

Le faire avec

Cette dimension des façons conduit à déplacer l'attention : de ce que l'on fait à ce avec quoi l'on fait. Avec quoi, alors ? Avec la passivité inhérente à tout acte, même quand il revêt l'apparence de l'exceptionnel. Ainsi dans le récit du bras cassé de Michaux, il s'agit de faire avec la gaucherie du

¹⁴⁵ Passages exploités : « Plus que quelqu'un, moins que quelqu'un », pp. 205-218, pp. 230-235, (à propos de deux nouvelles de Kafka « *Un artiste de la faim* » et « *Première souffrance* », fin du paragraphe intitulé « Un long adieu au dandysme »)

¹⁴⁶ « Singularités anonymes, moments fragiles d'un individu, qui impliquent avant tout une non super-position, une tension, un débat entre les êtres et les styles qui les traversent, qui les animent sans les définir en propre, et qui peuvent aussi bien les quitter. », page 205

¹⁴⁷

¹⁴⁸ C'est-à-dire qu'il concerne une personne, et donc la totalité de son apparaître et qu'il est sa propriété.

¹⁴⁹ Ce dont Macé crédite Michaux, en continuant ainsi : « Car Michaux a très tôt senti en lui la mutilation de se faire individu », c'est-à-dire de se faire ceci plutôt qu'autre chose : *Toute vie est un choix. Des morceaux de personnalité sont rejetés de la conscience, sont sacrifiés, parce que non viables, inopportuns, néfastes au bloc homme public, vivant en société.* » page 214.

¹⁵⁰ pp. 230 – 235.

¹⁵¹ Page 233.

côté gauche, d'accepter la mal-habileté sans essayer de la réduire, de l'annihiler, d'en faire une habileté¹⁵².

3) Quand squatter, c'est comme se casser un bras...

Les squatteurs de X cherchent à s'unir par la cohabitation quotidienne et en nouant une alliance de type associatif. Ils recherchent une expérience globale, totale et confondent des registres divers de l'action et du vécu (travail, amitié, citoyenneté, amours, loisirs, formation) en un seul et même lieu. Cette recherche se traduit au niveau collectif par la construction d'un lieu, par le travail pour aboutir à des accords, au niveau individuel par la recherche de cohérence entre des occupations diverses, par la volonté de dépasser les hésitations et les tiraillements.

Le squat va être un moyen tout autant qu'un obstacle, une situation choisie tout autant qu'un processus qui les dépasse et qu'ils ne maîtrisent pas. Un moyen : ils vivent en effet dans ce squat une expérience de cohabitation particulière, avec beaucoup de monde et beaucoup d'usages. Un obstacle : ils se retrouvent confrontés à la difficulté de concilier des intérêts à s'investir très divers. La question de la cohabitation enveloppe donc celle de la conciliation et de l'entente. Leur expérience de cette cohabitation les confronte au trop plein (trop de monde, trop d'activités, trop de corvées domestiques), aux désaccords, aux rythmes et aux projets divergents des uns et des autres. Ils vont travailler à réduire les tiraillements et les hésitations et élaborer des tactiques pour concilier sans s'épuiser. Ils expérimentent donc des façons de rassembler et de se rassembler.

Toutefois, leur volonté d'apprendre et d'expérimenter au moyen du squat introduit dans leur regard quelque chose de singulier. Le moment vécu est présenté comme un essai, une parenthèse pendant laquelle ils ont temporisé, mise entre parenthèses les exigences du monde professionnel et testé des manières d'agir. La logique du moment d'essai fonctionne à rebours du contrat salarié : elle leur permet de s'autoriser erreurs et inachèvement. Et parce qu'ils se considèrent comme responsables, maîtres de leurs apprentissages, ils vont devenir attentifs aux ratés, aux échecs, aux décrochages, aux détours. Mon hypothèse est que cela modifie la nature même de ce qu'ils apprennent.

III/ Squatter, un essai commun pour apprendre du quotidien.

Le mot « expérience » est un mot récurrent dans la bouche des acteurs, un mot utilisé par les individus¹⁵³ et affiché par le collectif¹⁵⁴. Il sert ainsi aussi bien à désigner les raisons personnelles de vivre en squat que les finalités assignées par le collectif au lieu.

Ce terme sert-il à donner une unité factice à un mode de vie marquée par le trop plein social ? La saturation du sein du squat recouvre un trop plein de gens, de relations et d'activités. Elle s'explique par de nombreux facteurs : l'inscription dans un collectif donne à l'unité d'habitation squat une taille inhabituelle qui désoriente des adultes occidentaux - souvent élevés dans des fratries de deux ou trois enfants, voire enfant unique¹⁵⁵ -, les activités génèrent du passage, chaque squatteur continue à entretenir une sociabilité personnelle, l'hébergement d'urgence et les concerts amènent des passants et une charge de travail pour les habitants, le lieu est marqué par la promiscuité, les

¹⁵² Page 211, citation de Michaux : « il ne fallait pas non plus sottement l'éduquer, tenter d'en faire un deuxième droit. Ni surtout de la main gauche faire une imitation de la main droite. Je tenais à entretenir sa différence. »

¹⁵³ Journal de recherche, vendredi 6 janvier 2017.

¹⁵⁴ « C'est vraiment ce lieu d'expérimentation. On l'avait défini comme ça au départ », E2

¹⁵⁵ En l'occurrence, E1, E2, E3 ont grandi dans des fratries de deux.

ambitions collectives conduisent à multiplier les registres d'action (activisme culturel, action sociale, habitat et aménagement du lieu - et dans les débuts du squat, activisme sur des questions de politique de la ville).

Confrontés à une telle prolifération d'activités, ces squatteurs parviennent-ils à constituer une expérience - leçons de vie ou nouvelles façons ? Les squatteurs ne sont-ils pas trop accaparés par leur squat, pris dans le quotidien, pour parvenir à se distancier ? Autrement dit, si l'on donne au mot « expérimentation » le sens d'essai, ces essais produisent-ils une inflexion des pratiques, une amélioration des compétences ou l'acquisition de nouveaux savoir-faire ? Existe-t-il un espace où il serait possible de verbaliser le vécu, de faire un retour sur les pratiques, de constituer le recueil d'expériences ?

Dit dans les mots de la recherche, le temps de l'habitation en squat permet-il d'apprendre quelque chose ? Les acteurs indiquent bien qu'ils ont appris. Quant à savoir ce qu'ils ont appris, c'est bien souvent vague, voire indéterminé. Et s'ils attribuent bien l'acquisition d'un savoir-faire au squat, on a toujours l'impression que celui-ci est le prolongement d'une pratique antérieure, ou d'une compétence déjà incorporée. Le squat, en quelque sorte, viendrait affiner des habiletés manuelles, techniques, artistiques et sociales. D'ailleurs comment faire la part du squat dans leurs apprentissages ? Celui-ci est certes important dans leur vie mais ce n'est pas le tout de leur vie. Et puis ce squat, comme situation sociale réelle, et donc comme mise en situation potentielle, est largement flouté. E1, E2, E3 ont été somme toute plus enclins à témoigner des détails matériels, à parler de leur cabane, à décrire les lieux plutôt qu'à développer la question du squat comme lieu social. Quand il s'agit de dire le cours de la vie quotidienne, leurs relations avec les autres squatteurs, leurs anciens cohabitants, ils se font discrets. Les entretiens donnent très nettement l'impression que le vécu est pour eux et doit rester entre eux.

Par ailleurs, le quotidien est un aspect très présent dans le squat de X, tout simplement parce que ce dernier est un lieu d'habitation. D'une certaine manière, tout ce qui s'y vit est vécu sur le mode de la quotidienneté. Le quotidien, s'il a ses rituels et ses répétitions, se caractérise aussi par l'infime et les détails. Le prisme de l'habitation est propice à des récits où les détails prolifèrent¹⁵⁶.

La question des apprentissages dans le squat de X était pourtant -presque paradoxalement- abordée et développée dans les entretiens, même si cela reste sous-jacent. Traiter cette question demande en effet deux choses : exposer en quoi le squat est une mise en situation, inaccessible par un lieu social plus classique (formation, travail, association etc...), raconter comment et pourquoi, en tant qu'ancien squatteur, le squat est vécu comme une prise de situation qui permet d'apprendre par soi-même.

A/ Le squat X : description d'un lieu de rassemblement.

« L'idée, c'est d'abord de se réunir ensemble, au même moment, dans la même pièce, et discuter de la même chose, c'est déjà un point de départ de ça. » (E2)

¹⁵⁶ E1 pour les longs développements sur sa cabane, E2 pour la description de l'aménagement de l'espace, E3 pour les multiples événements personnels et collectifs rapportés.

1/ Un quotidien dense.

a) Le squat, une unité de lieu et des usages nombreux.

Ce squat se situe en un seul et même endroit¹⁵⁷. Derrière l'unité physique se révèle vite à l'observateur une diversité d'usages, dont les entretiens attestent. Les lieux font à la fois office de logement, de centre culturel et social, d'ateliers, d'hébergement d'urgence, d'espace de stockage. Cette diversité est prise dans le quotidien : ainsi, quand la première parle de « centre culturel », elle enchaîne avec une description triviale (« les chiens qui ont pissé sur le canapé»). De la même manière, le désir artistique d'investir une scène pour y réaliser une performance vient s'inscrire dans un espace scénique la plupart du temps ouvert à des acteurs de l'extérieur, les habitants ayant tout à la fois les rôles d'organiseurs, d'hôteliers, de programmeurs, mais aussi de public, mais encore riverains dérangés par le bruit de l'événement, et enfin d'hôtes, alors privés quelques heures de l'utilisation de leur cuisine et de leur salon. Et l'on peut ajouter des exemples : la banalité d'une discussion avec une personne hébergée a valeur à la fois de « travail social » et d'intérêt pris à bavarder, « stocker » du matériel a une finalité d'aménagement de son espace de vie (E2), l'accueil social vient entraver le désir d'une hospitalité affinitaire, ce qui veut bien dire qu'habiter dans ce squat revient aussi à accueillir des passants, qu'ils soient voyageurs ou à la rue (E3). Finalement, habiter dans un tel lieu conduit à entrelacer de nombreuses activités, à faire coexister des usages différents de l'espace. Tous sont toutes des éléments du quotidien de ces squatteurs.

Ces usages du lieu requièrent que le lieu soit utilisable : « Ça c'est quand même une des caractéristiques : on ne produit pas quelque chose à l'intérieur quoi. A part du lieu. C'est ça. Du lieu. De l'espace. Utilisable. Ce n'est pas qu'une friche, c'est de l'espace utilisable. » (E2). Ces utilisations possibles sont le fruit d'un travail conséquent d'aménagement, décrit par les personnes présentes les premières années du squat : aménagement de « la salle multi-activités » pour qu'elle soit à la fois le salon des habitants et une salle de concert et de spectacles (avec une scène délimitée, un bar, et une salle insonorisée), électrification de la cave pour qu'elle puisse servir à des projections et à des enregistrements, travaux dans la salle au dernier étage du premier bâtiment pour en faire un espace de résidence mais aussi d'activités physiques (danse, arts martiaux, auto-défense), réfection de la cuisine, construction des cabanes et mise en place de tout ce qui permet de les rendre vivables (installation de l'électricité, isolation). A ces travaux s'ajoute le ménage. Ce dernier est à la fois la condition d'un confort pour les habitants au quotidien, et une condition de la mise à disposition du lieu. Il est une tâche charnière, par laquelle se fait le relais entre habitants et utilisateurs extérieurs. Pour qu'ait lieu un concert - ou un cours de français, un atelier de dessin-, il faut ainsi que le salon soit à peu près propre et rangé. Et pour qu'il redevienne un salon, il faut que la pièce soit nettoyée des traces des festivités nocturnes, débarrassée du matériel de sonorisation ou de projection¹⁵⁸. Finalement, l'activité de diffusion publique ne se dissocie pas du ménage et du rangement quotidien d'un espace domestique.

La vie quotidienne est donc le creuset de cette diversité d'usages. Cela confère aux habitants un rôle de passeurs que E2 expose en termes de pouvoir quand il décrit le fonctionnement des assemblées générales : « Il y a des gens qui habitent ici en permanence, et qui du coup, ont les informations, ont les gens de passage, supportent le fait qu'il y ait tout le temps du passage, beaucoup d'activités. Et les gens qui viennent de l'extérieur participer à cette assemblée générale de fait n'ont pas forcément le même pouvoir. Même si officiellement, on leur dit : "vous avez autant de pouvoir que tout les gens qui sont ici", le fait de ne pas avoir toutes les informations, de ne pas

¹⁵⁷ Pour sa description le lecteur peut se rapporter à la description du terrain faite plus haut, ainsi qu'au premier entretien.

¹⁵⁸ La question du ménage est ainsi souvent traitée, que ce soit dans les réunions habitants, ou dans le bilan mensuel des événements lors des assemblées générales.

forcément connaître tout l'historique des décisions qui ont été là avant, de... De ne pas vivre quotidiennement le lieu en fait. Simplement, en vivant quotidiennement le lieu, tu sais où sont rangées les choses, tu connais un fonctionnement qui est établi... »

b) Un espace peuplé. Trop peuplé ?

Relativement à l'exiguïté d'un appartement loué avec un petit budget, l'espace de l'ancienne auberge de jeunesse peut être ressenti comme vaste. Quoiqu'il en soit de la justesse de ce ressenti, si l'on rapporte les espaces intérieurs au nombre d'usagers, apparaît alors une densité d'occupation : « (...) c'est fatigant de vivre à plusieurs, à nombreux, à très nombreux (...) C'est le fait d'habiter..., on était en moyenne une quinzaine, on était même monté jusqu'à une vingtaine de personnes d'habitants permanents..., d'avoir les gens d'accueil en plus, les gens qui sont de passage et qui viennent dormir, plus les gens qui viennent pour faire des activités..., que ce soit les concerts, que ce soit les animations, ou les gens qui passent juste pour dire bonjour au lieu. Du coup c'est ça, ça qui fait beaucoup de monde, beaucoup de passage ».

Les acteurs ont tendance à décrire le lieu comme si à chaque pièce (ou partie) correspondait une fonction¹⁵⁹. Il est vrai que dans le travail d'aménagement du squat un effort a été manifestement fait pour allouer des espaces distincts à chaque sphère (publique / privée) : ainsi, le bâtiment donnant sur la rue ne comporte aucune chambre¹⁶⁰. Mes observations viennent toutefois nuancer ces descriptions, voire sont parfois à rebours des affirmations des informateurs. Ainsi, ils peuvent dire que le bâtiment donnant sur la rue n'a pas de fonction d'habitation parce qu'implicitement ils considèrent que son utilisation comme salon et salle à manger pendant l'hiver n'est pas de l'ordre de l'habitation. Cela signifie qu'ils réduisent l'habitation à l'utilisation privative d'une pièce (chambre ou cabane). Les entretiens contiennent pourtant des éléments montrant des zones de confusion des sphères. L'unique cuisine est ainsi un espace surpeuplé. E1 raconte par ailleurs la promiscuité vécue pendant les premiers mois, tant qu'elle ne dispose pas d'un espace personnel : « Il n'y avait pas assez d'espace. Ce n'est pas qu'il n'y avait pas assez d'espace, mais, oui, il n'y avait pas assez d'espace d'habitation [le dernier mot est accentué]. » Elle passera ainsi d'une chambre empruntée à une chambre partagée, puis posera son matelas successivement dans deux espaces communs : la salle couture et la grande salle. Ce parcours, d'endroit pour dormir en endroit pour dormir, la conduit à une présence aux autres à la fois amusée et contrainte et ce, au moment même où elle cherche à prendre du repos : « Donc, à savoir que des fois, le matin, en sortant la tête, il y avait un copain qui faisait son yoga [amusée]. C'était assez étonnant. Donc, cet espace, on me disait qu'il était inchauffable, où il faisait extrêmement froid. », « Et là, après, c'est la période où il faisait froid, et là on allait tous dormir dans la grande salle, le salon, qui lui était chauffé au bois. M. : Tous ? P. : Pas tous, on était quatre (...) Moi, j'en garde des supers souvenirs, c'était vraiment chouette. Bon, après, les garçons, ils parlaient quand même assez tard. Moi, le lendemain, j'avais école. » Et cette informatrice, comme celui qui me parle du passage incessant, de la cuisine à partager, de vivre « à nombreux, à très nombreux », précise immédiatement que cette présence des autres génère de la fatigue.

¹⁵⁹ « Mais c'était un squat qui était assez vieux pour avoir déjà ses espaces de définis, d'autant plus que ce qui était intéressant, c'est qu'il était basé sur une ancienne auberge de jeunesse : il était fait pour une vie en collectivité. » (E1) ; « On a fait le festival C, c'était assez rigolo. (...) M. : et c'était rigolo parce que ? L. : Euh... parce que ce n'était pas un espace d'activités, celui-là, contrairement aux autres et que là, cette fois-là, ça l'était. Il y avait... On avait fait une scène vraiment à l'arrach', au milieu de la cour, sur un tas de bitume. », « Les activités reprennent, se développent ; on rénove; on restaure, on construit ... Le bâtiment de devant est dédié aux activités (espace collectifs, ateliers, manifestations), celui de l'arrière est partagé entre activités et habitat..., tout comme la cour où les cabanes et ateliers poussent et le jardin fleurit... », Annexe 6.

¹⁶⁰ Et encore, cela n'a pas été vrai à toutes les époques, même si cette chambre était aussi -et d'abord- l'atelier photo.

c) La charge de travail et le poids d'un cahier des charges du squatteur.

Le répertoire de l'activisme associé au squat est large et tient à l'histoire des squats en Europe après 1968 : militantisme du droit au logement, espace contre-culturel où la manière habituelle de vivre les relations est remise en question, résistance à la rénovation des quartiers, militantisme autonome de valorisation de l'action immédiate, militantisme associatif, militantisme artistique¹⁶¹. Dans les squats ouverts parisiens, A. Petiau et L. Pourtau observent que certains font des choix, se déclarant autonomes, ou anarchistes, centre culturel alternatif, squats politiques etc. Des formes hybrides existent aussi, et le squat X, même si un texte revendique « l'aspect politique du lieu » a une telle forme. Le terme politique est, en ce qui concerne les squatteurs de X, générique. Ils prétendent ne pas se spécialiser, s'attachent à une vision et un mode d'action englobant du militantisme associatif, une mobilisation sur les questions de logement et de politique de la ville, une pratique d'hébergement, de la diffusion culturelle, et l'appropriation quotidienne du lieu occupé. Le liste des missions va donc de la manifestation (et autres actions de rue), en passant par l'hébergement, les réunions, l'organisation d'événements, le travail domestique et les travaux dans le lieu.

Traduit en termes de travail et d'activités, l'effort semble porter partout. Nous pourrions aussi bien dire nulle part si cette affirmation ne risquait pas de cacher au lecteur l'ampleur des occupations, des réalisations ainsi que des menus travaux dans ces lieux. Disons plutôt que chacun entreprend des actions, des activités empruntées à chaque registre d'activisme sans jamais en embrasser entièrement un seul. Il y a une traversée du répertoire, un éclectisme certain dans l'activisme. Les indications du second entretien sont, à ce titre, précises. Au début de l'entretien, la personne affirme que le groupe qui se constitue en excluant six personnes le fait justement en tranchant et en choisissant son domaine d'action : « L'idée, c'était de fermer le lieu pour pouvoir l'ouvrir plutôt que de le laisser tout le temps ouvert et faire du social. On voulait faire du culturel, en fait. » Mais elle ajoute aussitôt : « Et quand même laisser la porte ouverte au social ». Elle ne s'illusionne pas : il y a bien un changement dans leur manière de faire du social. Ils passent en effet d'une action sociale de fait (la porte est continuellement ouverte, certains habitants font de l'accompagnement social pour les passants et d'autres habitants) à une action sociale décidée, contrôlée, circonscrite et limitée. A la fin du même entretien, cette personne constate que l'accueil social reste une marque de fabrique de ce squat au sens où cette activité perdure¹⁶². Ils ont fait du culturel et du social finalement, tout en aménageant le lieu, tout en ayant parfois « à gérer les pétages de plomb des copains ». Et en dépit de la limitation des horaires et des places disponibles, le maintien de différents registres d'action induit une charge de travail. Cette charge est tout autant quantitative que qualitative. E1 l'expose bien en ce qui concerne l'accueil social : « Ça, c'était un peu fou. et c'était assez fou de voir le..., euh, comment on peut dire ? Ouais, le rapport au... Le rapport au travail social. Se dire que le travail social, c'est vraiment un truc ... Quand tu travailles à proximité et avec des gens en difficulté, ça peut te peser énormément en fait. Tu vois. »

Cependant, le cahier des charges du squat X n'est pas restreint au fait de tenir le lieu, de maintenir des activités publiques, d'y accueillir d'autres personnes. Il y figure par ailleurs une projection « hors-les-murs » du squat : une projection collective et une projection de soi. E3 témoigne de la volonté de mener une action publique hors squat et en tant que squatteur. Pour cet acteur, habiter un squat, c'est aussi investir la ville pour et par le squat : il témoigne d'un festival « *Enfin dehors !* », de l'ouverture d'un jardin public autogéré, de la contestation par l'humour du

¹⁶¹ Le lecteur peut se reporter, dans la deuxième partie, au chapitre « le squat, symbole d'engagement total et alternative au système »

¹⁶² « il y a quand même cette production de "accueil". Accueil social, ça, ça a toujours existé dans le lieu, même si y a toujours eu des pauses. » (E2)

pouvoir municipal (en l'occurrence, il s'agit de livrer un portrait de l' élu à la culture à ce même élu).

Ce témoignage révèle les intentions de certains de ces squatteurs aux premières heures du squat. Dans leur esprit, squatter ne peut pas se réduire à l'occupation d'un bâtiment vacant. Il importe de ne pas se fixer à un lieu matériel, de penser le squat comme un mode d'action, une manière de se rapporter à la ville, une manière de déranger les politiques urbaines, de moquer les décideurs, de faire bouger les lignes en changeant le regard sur les lieux environnants, en faisant apparaître les lieux vacants, inoccupés, en y faisant apparaître des possibles. Le travail de troisième année des Beaux-arts de cet acteur est une incarnation de leurs -et de ses- ambitions politiques : il rapporte avoir réalisé un « petit catalogue des squats potentiels » (E3).

Par ailleurs, la liste des missions de ces squatteurs reste incomplète si l'on oublie l'aspect personnel. S'il s'agit d'investir l'espace public, il faut aussi œuvrer à ses propres intérêts, à se réaliser soi-même : « dans la définition que j'en avais à l'origine, il fallait que ce soit et que ça reste un lieu de passage, c'est-à-dire un lieu où tu viens à un moment donné construire quelque chose, ou te construire, et puis le quitter » (E3). Comme dit auparavant, dans deux des entretiens (E2 et E3), le thème de la construction personnelle est très présent. Ce thème résonne avec cette volonté, observée par l'actrice chercheuse (observée parce que proclamée par les personnes ayant ouvert ce lieu auprès des activistes non-habitants) : le moment d'habitat en squat doit pouvoir être mis à profit pour réaliser un projet personnel. Ils développent ainsi une vision du squat comme moyen collectif à mettre au service de fins individuelles (y compris par des non-habitants). Ils façonnent un discours dans lequel le squat est conçu comme un espace créé et entretenu collectivement mais aussi un espace à s'approprier individuellement. Cela suppose des acteurs qu'ils adoptent une attitude où, tout en étant du squat, ils se projettent au-delà du squat : dans le temps et dans d'autres lieux sociaux. Cette injonction est parfois mise à distance dans le quotidien, avec humour : « JP me dit que quand il est arrivé dans le lieu, il se disait de celui-ci qu'il était un tremplin et que sa blague de l'époque était "à la rigueur un trampoline". Maintenant, il me dit qu'il pense plutôt : "un sas de décompression" »¹⁶³. Néanmoins, et quoiqu'il en soit de l'humour des habitants, E3 expose qu'il y a pour lui dans cette volonté de se projeter un enjeu, trivial, mais important : celui de gagner sa vie. Cet acteur met certes largement en avant à quel point le squat doit être bien plus qu'un habitat : un mode d'action politique, un moyen de donner une autre forme à son quotidien, de ne pas se couler passivement dans le découpage traditionnel de l'existence entre travail, amours, amis, création etc... Mais si le cahier des charges s'avère lourd et complexe, c'est qu'il ne s'agit pas seulement pour lui de faire un pas de côté pour opérer une redistribution de ses désirs. Il lui faut aussi parvenir à trouver, le temps de l'habitat en squat, un moyen de subsister qui soit opérationnel hors de sa période d'habitat en squat¹⁶⁴.

2/ Faire famille différemment.

La famille est une forme de la vie collective dans le squat qui n'est pas revendiquée par les squatteurs de X. Le terme apparaît pourtant çà et là. Le désir de retrouver ou trouver une forme de vie familiale dans le quotidien du squat apparaît dans les propos de E1, E2, E3 : « Est-ce que c'est se rapprocher d'un fonctionnement familial ? Il y a peut-être de ça dans le... dans ma conception de vivre en commun : la famille elle mange ensemble et quelqu'un a préparé le repas. C'est peut-être ça que je cherchais au sein du collectif » (E2), « C'était le petit côté bien revenu à la maison, où j'ai retrouvé le côté un peu famille du collectif. Quoiqu'on ait pu en dire, il y a ce côté famille : famille de potes, famille choisie, et tout ça, et puis voilà. Ça c'est vraiment un truc important de comment j'ai pu vivre ce squat, à ce moment-là. Par exemple, j'ai pu venir joyeusement m'effondrer ici. A

¹⁶³ Journal de recherche, jeudi 6 janvier 2017, notes sur une conversation ayant eu lieu la veille avec un habitant.

¹⁶⁴ « Et puis moi, dans le même temps, c'était finir mes études, finir mes études aux Beaux-arts et puis essayer de comprendre un peu ce que j'allais faire de ma peau... ».

peine débarqué avec mon gros sac et mes tristesses, je me prenais une cuite.» (E3). E1 ne parle jamais de famille mais mentionne à plusieurs reprises les enfants qui vivent dans le lieu¹⁶⁵ : « (...) l'expérience d'être avec des enfants, c'est quand même..., quand ce ne sont pas les tiens, être avec les enfants d'autres personnes, partager ton quotidien avec eux, ça arrive rarement.»

Pourtant, faire famille n'est pas de l'ordre des ambitions communes, affichées dans le discours collectif, ni même des objectifs personnels des trois personnes entretenues.

A contrario, les entretiens brossent une ambiance qui a une tonalité familiale. A cette remarque, on peut rétorquer que dans les expériences des acteurs, avec l'habitat en colocation¹⁶⁶, la famille est la seule expérience de vie commune, elle est donc une référence mécanique, à laquelle il ne faut pas accorder trop de sens. Mais il y a plus qu'une ambiance. D'une part, E1, E2, E3 expriment des ressentis qui font apparaître le squat comme un contre-point social, un espace rassurant, familial, où l'affectif et l'intime ont la part belle. D'autre part, il y a cette injonction à faire (animer le lieu, produire, s'activer). Pièce maîtresse de la morale du groupe, elle rassemble les individus autour des tâches et des besoins quotidiens : ici (dans le quotidien) et ainsi (par le labeur domestique et commun), il y a à notre sens une tentative de faire famille.

a) Les implications affectives dans un squat.

a.a) Valoriser les liens plus que le mode de contestation.

Chacun de mes informateurs précise que le squat lui était familier et ce, avant même d'en être habitant. Le seul récit – embryonnaire - de l'initiation à la pratique de squatter est faite en E3¹⁶⁷ sans qu'il ne soit jamais vraiment question de découverte. C'est plutôt le côté inaugural des squats précédents, posés comme précurseurs d'un squat qui a réussi (au sens où il s'est pérennisé) qui est dans cet entretien mis en avant. Squatter est pourtant pour le squat politisé une pratique très minoritaire, elle est clandestine- donc quasi invisible- pour les squats de pauvreté. Cette pratique, à une période de leur vie, leur était nécessairement inconnue, ou méconnue, et *a fortiori* inhabituelle : elle pourrait très bien être l'objet d'un étonnement, et les premiers contacts provoquer de la surprise. Ils ne mettent pourtant pas l'accent sur le caractère inédit et surprenant du squat. Même E1, alors qu'elle est jeune étudiante quand elle entre en contact avec le lieu, parle finalement de rencontre avec des gens et avec un milieu social plus que de la découverte d'une forme de contestation. Et quelques années plus tard, à l'occasion de l'entretien, elle affiche, à l'instar des deux autres, la familiarité du lieu : « moi quand je suis arrivée, ça devait être... C'était en 2013. Je ne sais pas si je le dis mais je rentrais... Je connaissais le squat X depuis déjà des années, c'est un espace que je fréquentais parce que j'y avais des amis. » Tous trois revendiquent bien ainsi une présence d'avant la présence. Ils se présentent comme des habitués du lieu avant d'y habiter et leur décision de s'y installer semble être pour eux la continuité d'une habitude et de liens pré-existants. Cette première présence au lieu, préalable à l'habitation, s'explique par les liens personnels des acteurs à des squatteurs : « je connaissais pas mal de gens qui habitaient ici quand on est arrivé avec Martin » (E2), « je l'ai vécu comme une bonne surprise, c'est là que je rentrais de mon Érasmus de pauvre à Toulon et j'ai appris que les copains avaient ouvert ce lieu (...) je l'ai plutôt bien vécu, c'était retrouver les copains sur un nouveau lieu, une nouvelle aventure à gérer quoi. » (E3). Pour deux d'entre eux, habiter ce lieu s'inscrit dans une continuité. Elle est relationnelle mais il s'agit aussi d'une continuité d'investissements dans des occupations à Clermont-Ferrand : ils ont

¹⁶⁵ À six reprises, et elle me confirme les compter comme des habitants à part entière quand elle fait le décompte des gens résidant au squat X en même temps qu'elle.

¹⁶⁶ Les trois personnes disent avoir vécu en colocation : avant le squat (E1 et E2), après le squat (E3).

¹⁶⁷ Seul entretien où j'opte à la fin pour le fait de faire une synthèse des propos préalables de mon interlocuteur pour faire une relance, ce qui produit ce récit portant sur les lieux squattés préalablement à l'auberge de jeunesse.

tous deux fait partie du groupe qui a ouvert auparavant trois autres squats, en 2007 et 2008, tous expulsés. Des liens se sont alors tissés ou renforcés bien qu'ils aient pris une autre forme : ils se mêlent ainsi à la pratique de squatter, en sont le versant personnel. Quant à (E1), elle rencontre un lieu et ces habitants en même temps. Elle est attirée par des personnes : pour ce qu'elles font et représentent socialement¹⁶⁸. Des artistes lui offrent manifestement des possibilités d'identification et de projection (elle est étudiante aux Beaux-arts). Quant à ceux qui se situent dans des « champs sociaux », ils sont vus positivement, associés à la valeur de l'altruisme. Incontestablement, elle est séduite par ce milieu, et à travers la question de l'association, c'est la manière de se lier aux autres qui la surprend et l'interpelle : « ça a été quand même une première rencontre de ce milieu qui m'a beaucoup plu. (...) Moi j'avais dix-huit ans. Je ne savais même pas que ça pouvait exister en fait. Je ne m'étais jamais..., je ne pensais pas que ça pouvait exister... quelque chose qu'on pourrait dire associatif même sans association... »

a-b) le squat, contre-point à l'extérieur.

L'image de l'oasis figure la manière dont les acteurs perçoivent leur squat. On la trouve dans la bouche de (E1) et (E3). Pour l'une, le squat est comme une enclave rurale dans un espace urbain : l'ambiance rurale se crée par des tâches habituellement associées à la campagne, par les enfants qui courent, et par une échelle de vie communautaire mais limitée¹⁶⁹. Pour l'autre, il s'agit plutôt de mettre en exergue le risque de s'enfermer dans un monde clôt sur lui-même. Quoiqu'il en soit de la différence d'appréciation des deux personnes usant de cette image, cette dernière se forme par comparaison, en relation avec un espace extérieur englobant, enveloppant¹⁷⁰, par rapport auquel le squat se différencie, forme un contraste, sans discontinuité spatiale.

Chacun explique à sa manière en quoi le lieu contraste avec l'extérieur et les normes sociales qui régissent cet extérieur. Pour l'un, c'est le « confort » d'un lieu où l'on peut répondre à des besoins fondamentaux (se loger et se nourrir) en dépensant très peu d'argent, ce qui contraste avec les efforts requis une fois le lieu quitté. Pour l'autre, habiter en squat introduit une césure dans son vécu cette année-là (« la schizophrénie » de son quotidien) : concernant les principes qui régulent les rapports sociaux, le squat se caractérise pour elle par un principe d'entraide alors que l'école où elle est étudiante est marquée du sceau de la concurrence, ainsi que par l'homogénéité sociale et culturelle des étudiants. A cette dernière, elle oppose la diversité sociale et culturelle du squat¹⁷¹. Pour (E2), c'est le fait de pouvoir s'affranchir des autorisations qui marque une différence décisive : « Je n'ai pas eu besoin de demander de permis de construire, de respecter les règles d'urbanisme... J'ai juste respecté quelques règles de base de construction pour que ça tienne debout et voilà... Et après j'utilisais les matériaux que je voulais, dans le sens que je voulais, au moment où je le voulais. Ce n'est juste pas faisable ailleurs. (...) Oui ailleurs que dans un squat. Sinon, c'est dans une propriété privée et encore dans une propriété privée, tu dois respecter la norme d'urbanisme, tu ne peux pas construire une cabane n'importe comment, tu dois au moins faire une

¹⁶⁸ « Donc moi, ça a été quand même une première rencontre de ce milieu qui m'a beaucoup plu. Il y a beaucoup d'artistes, de gens au RSA ou des gens qui vont travailler sur des champs sociaux, donc pour les autres... et ça, ça a été un peu une découverte. Moi j'avais dix-huit ans, je savais même pas que ça pouvait exister en fait. »

¹⁶⁹ « Et ça y a quand même des supers souvenirs, quand on, quand on tranchait les bûches, c'était assez drôle. Y avait une équipe cuisine, une autre équipe où on fend les bûches en deux pour que ça aille dans le poêle, donc c'était un peu des espèces, chais pas, j'en garde un souvenir d'images un peu de campagne alors qu'on est en pleine ville. C'est vrai que le squat X a vraiment, ressemble un peu à un espace d'oasis. On est vraiment situé juste en face de la gare mais quand on passe la porte, c'est un autre monde complet qui s'offre à nous, très bariolé, ouais, très joyeux avec quelque chose d'un peu campagnard aussi. Cette grosse cuisine, euh, tu vois les enfants qui courent, y a une image presque de village, euh, de petit village, que tu vois pas ben, dans la ville citadine, euh, tout le reste de la ville quoi, tu vois. ». Le village, une manière de nommer l'arrière-cour et ses cabanes de certains habitants (Journal de recherche, note en marge de la transcription du premier entretien, 15 février 2017).

¹⁷⁰ Dans le même passage, cet informateur utilise aussi la métaphore de la page et de la marge.

¹⁷¹ Mais cela n'est vrai que si, comme elle le fait elle-même à ce moment de l'entretien, l'on englobe dans le squat les habitants résidents et les habitants hébergés, dans lesquels il y a des migrants sans-papiers et des personnes à la rue.

déclaration préalable. Là, on n'a rien demandé à personne en fait. Ni même aux voisins, ni même à la mairie. (...) Et du coup ça permet d'avoir de l'espace sans en passer par des autorisations officielles... »

a-c) le soin de l'intime : délicatesse et pudeur.

Il y a beaucoup de retenue dans ces entretiens. Elle est évidente quand il s'agit de parler des crises et des événements violents : « Mais après, d'autres gens avaient eu un problème un peu de violence (...) » (E1), « C'est une période où quand même, on s'est posé la question – c'est la période, on va dire proche de l'événement de V – on s'est fait un petit peu canarder, enfin gentiment sans rentrer dans le détail... » (E3). E2 me confie certes que les « pires » souvenirs sont associés « aux pétages de plomb de personnes habitantes » et, s'il nomme¹⁷² les personnes et emploie le qualificatif de « psychiatrique » à propos de l'un de « ces pétages de plomb », il ne décrit pas du tout les événements : le dossier serait clôt en quelques phrases si je ne le relançais pas sur les modalités de la prise en charge collective de tels événements.

Finalement, ce qui est remarquable, c'est l'étendue de cette retenue : dès qu'il s'agit des relations à leurs co-habitants, ils multiplient les allusions. A mes oreilles, dans le second entretien, sonnent aussi des non-dits : cet informateur ne prononce à aucun moment -hormis pendant les pauses, hors micro- le prénom de sa compagne, avec laquelle il a vécu lors de sa dernière année au squat¹⁷³. Certes, il a décidé que le thème des relations avec les cohabitants était hors cadre¹⁷⁴, préférant se concentrer sur les aspects publics, les discours communs au groupe de squatteurs, les questions de fonctionnement, de collectif, de création du commun et d'aménagement des communs. Tout ce qu'il y a de personnel dans ses propos tient à ses propres affects¹⁷⁵ et à des moments de connivence ou de complicité avec moi. La retenue est moindre chez les deux autres, pourtant ils restent discrets en ce qui concerne les liens amoureux comme amicaux au sein du squat. Quand ils évoquent des conflits du quotidien, ce sont finalement des conflits d'usage¹⁷⁶, assez impersonnels puisqu'ils tiennent à la multiplicité des fonctions dévolues à un lieu.

Il y a ici à la fois de la pudeur et de la délicatesse. En effet, ne pas trop en dire sur ses relations le temps de l'habitation dans le squat, c'est préserver l'intimité de ses cohabitants comme la sienne. Taire -ou ne dire qu'à demi-mot- ces relations-là indique donc assez clairement qu'elles créent une sphère d'intimité.

b) Au-delà du modèle de la famille « naturelle » : une famille à faire.

b.a) mettre de la confusion dans l'ordre social et les relations.

Ce désir de confusion, cette recherche d'aventure, d'une échappatoire à l'ennui ne sont pas développés par les deux squatteurs les plus anciens. Le terme « d'aventure » est employé par la première comme le dernier et utilisé dans un texte public. Dans les entretiens, cette aventure est

¹⁷² Même sous couvert d'anonymat, je n'ai laissé aucun nom dans ces lignes de l'entretien. J'ai choisi pour la transcription une formule impersonnelle « de personnes habitantes »

¹⁷³ Pourtant, l'entretien a lieu dans une cabane qu'il a construit avec celle-ci et qu'elle a habité. Lors des pauses, le lieu de l'entretien et le prénom de son amie sont associés, quand l'enregistrement est enclenché il l'évoque une seule fois, à propos de la cabane, en s'associant à elle dans un on indéterminé : « je crois qu'on a mis 400 euros pour construire la cabane ».

¹⁷⁴ Cf. paragraphe « Le squat comme lieu social, une question négligée par les informateurs ? »

¹⁷⁵ « regret » au sens de, « nostalgie », « regret » au sens de déception et « fierté », et l'expression de cette fierté : « Quand je revois la cabane, quand même, c'était pas si mal fait. ».

¹⁷⁶ Marcel le robot, construction monumentale pour sortir d'un conflit concernant le stockage de matériaux (E3), la piscine, conflit d'habitants – riverains, doublé d'habitants – écologistes (E3,) ; à l'occasion de l'ouverture au public, lieu de consommation ou lieu d'activisme culturel (E1, l'anecdote du verre à laver), lieu de concerts bruyants ou lieu d'habitation.

chaque fois qualifiée d'« aventure humaine »¹⁷⁷. Ils rappellent bien que vivre en squat, c'est vivre avec les autres, apprendre à le faire et discuter de ce vécu commun..., mais ils n'en disent guère plus¹⁷⁸. La première informatrice se décide à loger au squat X au retour d'un séjour en Grèce. Elle cherche d'une certaine manière à prolonger le voyage en atténuant les conséquences sociales du retour à la vie d'étudiante. Cette place d'étudiante est clairement déterminée et située dans un ordre social des classes d'âge. A la lire, on comprend qu'elle cherche à échapper à cet ordre et à l'ennui qu'il génère : « J'allais retourner à mes études, dans le quotidien, et j'avais envie d'une aventure, de quelque chose d'un peu relatif à l'aventure avec d'autres gens, quelque chose d'un peu plus grandiose que simplement rentrer chez soi, tout seul ou à deux ou à trois, avec des gens de mon âge. J'avais envie de quelque chose de..., de peut-être de plus confus aussi. M. : Confus ? P. : Oui, c'est-à-dire avec des gens d'âge différents, avec des gens qui drainent d'autres gens, ou quelqu'un arrive, et dit "Tiens, si on faisait ça ? Ah, ouais, pourquoi pas !", quelque chose de plus vivant, voilà. » L'ordre social est alors une manière de contraindre les relations, de prescrire qui entre en relation avec qui et à quelles conditions. Elle explique assez clairement que le squat lui offre une opportunité relationnelle à laquelle la logique sociale aurait voulu qu'elle accède en tant que membre d'une famille nombreuse, ou, (et nous prenons la liberté d'ajouter), en tant que mère : « Même partager son quotidien avec des enfants. Moi, je n'avais jamais fait ça. Et je pense que, notre société, on est vraiment divisé, soit en individus, soit en famille..., et du coup, si on est individu, on n'a pas une grosse famille, on peut très bien ne jamais voir d'enfants. Moi j'étais dans un contexte vraiment étudiant où je ne croisais pas spécialement d'enfants, quoi. »¹⁷⁹ Vivre en squat lui offre donc un accès à ces relations tout en restant étudiante, individu engagé dans une formation universitaire et prise dans une logique de concurrence et de distinction. Elle peut accéder à des relations de nature familiale, sans avoir le statut de sœur aînée ou de cousine, ni devoir s'engager dans la fondation de sa propre famille et endosser le statut de mère.

b.2) Partager l'ordinaire des tâches domestiques.

Nous avons évoqué les nombreux usages du lieu. Ces usages sont une composante du quotidien des squatteurs. D'une part, ces derniers les « croisent » en accueillant les animateurs des activités et les organisateurs des ateliers, en leur passant le relais et les guidant et les secondant matériellement, en reprenant la main en cas de problème¹⁸⁰. D'autre part, ils sont à l'initiative d'une part des événements ou ateliers. Enfin, ce sont bien les squatteurs qui sont en charge du quotidien, ce que dit explicitement E2 dans les propos repris plus haut¹⁸¹. Habitant les lieux, ils sont- de fait- parmi tous les usagers les plus présents au squat X et ils supportent les conséquences de la présence des autres.

Les entretiens laissent parfois penser que le travail quotidien des squatteurs est accompli spontanément, au gré du hasard des interactions dans l'enceinte du lieu (« les coups de main » évoquées par E1). La question du travail dans le squat nous reconduit en fait à l'éthique des

¹⁷⁷ « sur le côté aventure humaine (...) ».

¹⁷⁸ « Dans ma vie, ça a été un moment de construction, de... j'ai appris à organiser les soirées - un peu plus encore -, j'ai appris à faire la sono, j'ai appris un peu plus la construction, à vivre ensemble encore, à se poser des questions sur pourquoi on vit ensemble », E 2, « Vivre ensemble, je connaissais déjà mais ça a permis de poser d'autres questions, quelques bases théoriques : pourquoi est-ce qu'on habite ensemble ? Comment on peut le faire ? », E2, « On va dire : j'ai grandi dans ce lieu, à plein d'endroits. Aussi dans le fait de comprendre la vie avec des autres, d'en comprendre des aspects. Parce que vivre avec les autres – que ce soit bien ou mal- ça nous permet de mieux comprendre qui on est. »

E3

¹⁷⁹ Page 8.

¹⁸⁰ L'organisation des concerts nécessite une présence habitante. Depuis cinq ans est instaurée la règle d'un référent habitant : aucun événement nocturne n'est accepté sans qu'un habitant accepte d'être présent. C'est lui qui se retrouve bien souvent avec la responsabilité de guider les gens dans le lieu mais aussi d'aider à la bonne tenue sociale de l'événement (prévenir les conflits ou les violences éventuelles), veiller au bruit dans la cour.

¹⁸¹ Cf. « Un lieu social dense ».

squatteurs et aussi à la morale du groupe : dans ce squat, il y a manifestement une injonction à faire (voire à certaines périodes une planification des tâches quotidiennes, et des repas selon E2). Qu'est-ce qui est « à faire » et qui caractériserait cet espace du squat, lui donnant des contours singuliers ? Les tâches ménagères quotidiennes. Mais quoi de plus banal ? « Expérimenter », voilà la réponse que fait E2 quand je lui demande : « Ce qu'il y avait à faire, c'était quoi pour toi ? La généralité du terme lui confère une certaine opacité. Reposons la question et tentons d'y répondre.

En premier lieu, il faut s'inclure dans une dynamique collective, même s'il est posé et pensé que cette dynamique collective puisse aussi être au service d'un projet personnel. En second lieu, il y a un ordre de la nécessité et de l'indispensable : aménager le squat pour en faire un espace habitable et utilisable. Au sein de cet espace, reste encore à construire ou à trouver son chez soi : une chambre ou une cabane à soi. Le parcours de la première lors de ses premiers mois d'habitation fait apparaître que cela n'est pas acquis : ouvrir et occuper un bâtiment inoccupé, ce n'est pas pour autant pouvoir jouir d'un espace habitable. Les deux autres sont moins diserts sur l'inconfort des premières heures du squat, ils disent bien pourtant que leur cabane, ils ont dû la construire. Il n'y a donc pas dans ce lieu rupture avec l'idée que là où l'on habite, on doit trouver un espace à soi, un chez soi dont les autres sont exclus à moins d'invitation expresse : autrement dit, ces squatteurs ont soin de préserver la possibilité matérielle d'une part d'intimité.

La prise sur le lieu semble bien avant toute chose matérielle et la dynamique de travaux, collective. Cependant, le point de vue de E1 nuance un peu cette dimension collective : elle utilise une tournure impersonnelle (« il y avait... »), tandis que les autres emploient plutôt un « on » pour désigner un collectif de constructeurs dont ils sont partie prenante. Elle dit par ailleurs explicitement qu'elle s'installe dans une cabane déjà construite.

Le rapport est presque inversé pour le ménage : les trois l'abordent en termes de charge collective (comme un point de tension pour E3) mais elle seule se présente en train de faire le ménage (pour souligner la taille du lieu). De la même manière, c'est la seule qui aborde la question de l'accueil social sous un angle personnel. Le troisième ne parle de cet aspect du squat que pour s'en démarquer (« Moi je pouvais en être un peu triste (...) L'urgence nous a bouffé »). Le second ne néglige pas l'action sociale du lieu, mais les activités qu'il revendique sont de l'ordre des travaux, et de la participation à la technique des spectacles (sonorisation).

Ce qu'il y a à faire : faire sa vie -au sens le plus banal des rythmes biologiques et sociaux- tout en la faisant avec d'autres. La faire avec d'autres revient donc à se réunir : aussi bien pour des repas, ce qui demande une logistique et une programmation qui n'ont rien de simple, que pour des réunions. La faire revient aussi à s'accorder sur une œuvre commune : et si ce n'est sur son contenu, puisque dans le squat X, l'éclectisme est de mise, c'est sur le fait que le squat est à constituer, à entretenir, qu'il requiert du travail, qu'il est une œuvre collective. A notre sens, c'est ainsi que s'explique ce quasi non-sens, cette idée qu'au squat X, on n'habite pas, ou très secondairement, qu'il est impensable de revendiquer de squatter pour se loger soi-même¹⁸² : ce que veulent ces squatteurs est y loger ensemble, y vivre une vie quasi familiale, sans pourtant que des rôles familiaux soient distribués.

3) Exister comme groupe : entre commun politique et commun quotidien.

Le sentiment de former une famille est peut-être de l'ordre de la réminiscence et l'on peut penser que les acteurs cherchent à retrouver du déjà vécu ou à réparer du mal vécu. Au-delà des désirs individuels -perceptibles chez mes informateurs- de trouver une famille au sein du squat, ces squatteurs entreprennent bien, ensemble, de faire famille. Mais cette entreprise se confond avec la constitution et l'institution d'un collectif de squatteurs politisés. Dans le discours du groupe, dans

¹⁸² Cf. annexe 8 et annexe 6.

les textes publics¹⁸³, le squat est présenté dans son aspect politique, c'est-à-dire comme un moyen de contestation politique. Ainsi le premier texte « l'auberge du cheval blanc » se termine sur cette mention : « Marre que les pouvoirs publics utilisent les lieux publics pour leurs fins privées! Réquisition citoyenne... <<geste politique>> ». Le registre de discours est de l'ordre de la dénonciation de l'injustice. L'insuffisance de places d'hébergement d'urgence dans l'agglomération est soulignée : la rhétorique du droit à l'hébergement et l'inspiration libertaire, prônant la reprise par les intéressés de ce qui leur appartient, sont dominantes. Un second texte, rédigé trois ans après l'ouverture, met plutôt l'accent sur des thématiques du mouvement autonome et la volonté de poursuivre coûte que coûte une expérimentation contre-culturelle. La volonté de fournir des moyens aux plus pauvres (notamment un toit, mais aussi un espace d'activités) a quasiment disparu. Néanmoins, dans cette seconde publication, les intentions des squatteurs de X sont subordonnées à une intention politique : « Il était d'abord question pour nous de revendiquer l'aspect politique du lieu : sans ça, pas trop de sens. » A la seule lecture du texte, il n'est pas possible de savoir si les rédacteurs désignent ainsi un mode de contestation ou leur manière de s'associer au quotidien. « Les hommes, les femmes et les enfants d'abord » qui habitent le lieu sont certes évoqués dès la première phrase, et la volonté d'aborder les questions générales de manière « pragmatique » est posée. Il n'en reste pas moins que la vie quotidienne, où se trame l'aspect familial, reste au second plan.

Ces squatteurs récusent-ils le modèle familial pour des raisons idéologiques ? Veulent-ils déconstruire le noyau familial, construit autour du couple hétérosexuel et basé sur la parenté et la filiation biologiques ? C'est une raison plausible mais rien dans le matériau collecté ne vient la confirmer. D'autre part, la famille n'est pas « taboue » : elle est, nous l'avons vu, nommée ici et là. Le point est probablement qu'il s'agit de faire une famille différente et de se différencier par l'appartenance à cette famille. Dans l'esprit du groupe de squatteurs, être un groupe « différent » implique de garder vive l'ambition politique, de rester un groupe de squatteurs politisés, de ne pas devenir « une salle des fêtes, ou une salle de concert à rabais »¹⁸⁴.

Quoiqu'il en soit des textes collectifs, cette ambition n'est manifestement pas portée au même titre par chacune des personnes qui a habité dans ce lieu. De plus, les squatteurs les plus sensibles au politique ne sont pas nécessairement sensibles aux mêmes aspects de la question politique. Les entretiens en témoignent : l'un met l'accent sur l'effort de recyclage, de récupération et sur la mise en commun (E2), l'autre sur l'entraide, l'anti-consumérisme, l'effort pour contourner l'argent, sa place centrale dans la société (E1), un autre sur un activisme public, mené à échelle urbaine, doté d'une charge contestataire -la prise à partie d'un élu de la mairie, les micros-manifestations les jours de conseils municipaux (E3). On notera en revanche que les trois personnes enquêtées sont attentives aux moments pendant lesquels et aux rituels grâce auxquels le collectif s'institue. Les réunions notamment apparaissent comme des temps forts, qu'il s'agisse des réunions régulières ou de cette réunion de « refondation »¹⁸⁵ (E3) qui affirme à nouveau la politisation du lieu, contre des utilisations trop banales (de diffusion culturelle, de débrouille collective).

a) Le sentiment de groupe : les réunions et la part informelle.

La tenue régulière de réunions est, en France au début du XXI^{ème} siècle, une pratique classique, notamment dans les partis politiques, les syndicats, les associations. Elles sont conçues

¹⁸³ Publiés sur le blog du squat, annexes 5 et 6.

¹⁸⁴ Annexe 6.

¹⁸⁵ « Et dans le même temps, cet état de fait a amené un vrai questionnement et le déclenchement d'un travail de refondation du lieu. Donc ça, je crois que c'est dans la troisième année -si je le situe bien-, on est allés se faire cette fameuse et mythique réunion de trois jours au fin fond de la Corrèze pour essayer de repenser le fonctionnement du lieu et quelle en était la signification. »

comme des instances de de délibération et de décision : un lieu privilégié de la politique. Fait frappant, cette question des réunions au squat fait apparaître une ambiguïté. A écouter E1, E2, E3, les réunions au squat X sont tout autant des moments de la vie sociale et quotidienne qu'un temps formel et un espace sanctuarisé. Il y a bien entendu des règles qui président aux réunions et déterminent qui peut assister à quel type de réunion et pas à telle autre. Les décisions sont ainsi prises à l'unanimité, les réunions habitants ne sont ouvertes qu'aux habitants... Et par ailleurs, elles restent bien un espace de discussion en vue de prendre des décisions. Dans ce squat, les réunions viennent aussi scander la vie commune, elles donnent un rythme au quotidien. Elles sont donc tout autant un temps de ce quotidien qu'un temps politique : « Il y avait tout ce qui était plutôt réunions habitant (...) Je dirai que c'était toutes les deux semaines, mais ça me paraît beaucoup. Et en même temps j'avais l'impression qu'il y en avait pas mal. (...) C'était plutôt des choses assez pragmatiques et quotidiennes et il y avait aussi des questions un peu plus..., de fond qui surgissait parfois. Je sais que c'est des réunions dont je garde plutôt un bon souvenir (...) Peut-être parce que c'était aussi des moments où on était tous ensemble, et c'était prévu que pendant une heure, deux heures, on était ensemble, on se voyait ensemble - tous, ou la plupart, pour parler de notre quotidien. C'est vrai que sinon, on croisait vraiment les gens par bribes. » (E1). Les réunions permettent ainsi de rassembler -comme les repas rassemblent dans une famille- tout autant que discuter et prendre des décisions. Les points abordés relèvent peu de grands sujets, de questions politiques mais plutôt de petites affaires¹⁸⁶. La valeur de ces réunions, aux yeux de cette personne, est de pouvoir, de temps à autre, selon une régularité qu'elle ne sait même plus définir, être en contact avec les autres squatteurs. Le reste du temps, la présence des uns aux autres est plutôt diluée, au hasard des emplois du temps de chaque personne. Cette dispersion des squatteurs est confirmée par les autres personnes enquêtées¹⁸⁷. Ainsi, pour les repas pris en commun : « M. : Qu'est-ce que vous avez essayé ? Comment tu expliques que ... [les repas n'aient plus été faits et pris en commun] ? L. : Pour moi le fonctionnement avec chacun des horaires disparates... Alors est-ce que c'est tant la ville que nos personnalités qui faisaient qu'on avait tous des emplois du temps un peu disparates et qu'on avait pas forcément tous envie de se retrouver au moment du repas, et donc qu'on ne s'inscrivait pas forcément, et donc il n'y avait plus personne pour faire à manger ? Et ça a pu fonctionner un temps où on était très investi dans le lieu... quand on a commencé à sortir un petit peu du lieu, une fois que la construction était terminée, ça fonctionnait moins... ». En ce qui concerne les repas, l'ambiguïté est là encore perceptible : pour cet acteur, il s'agit bien de rationaliser une tâche secondaire, fastidieuse, pour se libérer du temps pour une tâche majeure, la construction, à laquelle il confère un sens politique et existentiel. Mais il s'agit tout autant de vivre en famille et partager avec les autres quelque chose qu'il aime, manger¹⁸⁸.

Concernant l'entrelacement du politique et de l'informel (ou autrement dit de la vie sociale, et de la convivialité), l'entretien avec E3 me semble riche d'indications. Cet acteur valorise l'action politique, et semble nostalgique d'une période où le groupe de squatteurs de X intervenait dans l'espace public¹⁸⁹. Il défend aussi l'importance de trouver du sens au fait d'habiter au squat X et non

¹⁸⁶ Le texte rédigé et publié après les trois premières années, faisant état et issu des chantiers de réflexion sur le lieu, affirme plusieurs fois qu'il faut garder de vue les questions de fond. Autant dire que ces questions de fond ont tendance à disparaître puisqu'il est nécessaire d'en affirmer de nouveau l'importance : elles n'ont pas l'air d'apparaître « spontanément » comme pour un groupe dont le principe d'union est la contestation (« la lutte politique ») voir le groupe enquêté sur le secret.

¹⁸⁷ « Je dirai entre cette troisième et cette quatrième année. Je pense que c'est ...les propos du collectif initial se sont un peu dilués comme ça dans le lieu et dans ce que chacun y mettait en place (...) », E3.

¹⁸⁸ « Je ne sais pas si c'est collectif le bon terme... une entité qui partageons... qui arrivons à s'organiser pour faciliter les tâches du quotidien. Le fait que, à plusieurs, on arrive à minimiser les tâches du quotidien. Typiquement sur le ménage, la construction, et la nourriture. (...) Parce qu'on arrive très bien à se débrouiller en ne faisant pas la bouffe en commun. Alors que pour moi la bouffe en commun c'est quelque chose de... C'est parce que je suis un estomac sur patte, j'aime bien manger et je n'aime pas forcément cuisiner. », E2.

¹⁸⁹ « En tous cas, ça correspond à une période où la Z n'était pas morte... Enfin l'association. Et où on organisait encore des actions à l'extérieur et où on était politiquement plus actifs qu'aujourd'hui... du moins de manière

simplement de se loger. Expliquant les enjeux d'une réunion de « refondation », ses propos sont similaires à ceux du texte publié et signé par le collectif : il met lui aussi l'accent sur une perte de sens. À l'entendre, il fallait redonner la possibilité à tous (au groupe) et à chacun (pris dans sa singularité) de trouver une signification à sa présence dans les lieux¹⁹⁰. A travers cette ambition, on touche à des enjeux généraux et se dessine un idéal : les individus doivent construire le groupe et le groupe servir les individus. Pourtant, pour lui, les temps considérés comme politiques (comme les réunions) ne suffisent pas à cimenter le groupe. Il estime que les relations, au squat X, se structurent hors réunions, dans des moments informels où les gens font ensemble, projettent et réalisent des formes matérielles, produisent des objets concrets : « On a quand même expérimenté des choses, à différents moments. Je ne saurai pas entrer dans le détail ou expliciter. Ce n'était pas formel. (...) «- Et tiens, si on construisait une cabane ? - Allez, faisons-le.» Comme, «tiens si on faisait une piscine» [dit en riant], ou tiens n'importe quoi... N'importe quelle expérimentation. «Tiens si on cassait des murs...» Tout ça. «Merde, il faut refaire le toit». Comme quand la salle du haut a été refaite. Il y a eu du travail solitaire et du travail à plusieurs mais une volonté commune d'en faire une salle potable. Il y en a qui ont appris à faire du placo', d'autres qui se sont perfectionnés en électricité... [il rit] ». Pour cet acteur, c'est la réalisation, le passage à l'acte, à la production qui traduit l'existence du groupe. A travers cet entretien, on comprend qu'il y a d'une part une manière d'agir politique (l'activisme public, contestataire) liée à des finalités politiques (la résistance, l'émancipation, la considération des individus dans leurs désirs et leur projets), et qu'il y a d'autre part un vécu quotidien par lequel se tisse les liens. Cette part quotidienne est chargée de valeurs : la valeur affective et la valeur du travail commun. Il n'y a pas moins de commun dans ces valeurs, « prosaïques », que dans celles qui sont élaborées dans les discours : il s'agit alors du commun d'une micro-communauté¹⁹¹, pas d'un « nous » sujet politique et acteur de la place publique.

Les deux autres ont-ils une vision très différente de la manière dont se constitue le commun dans ce squat ? La première défend par exemple la pratique du « prix libre ». C'est une pratique qui consiste à laisser les usagers estimer à combien s'élève leur droit d'entrée à un concert ou leur participation aux frais d'un repas pour une cantine. On peut y déceler la mise en acte de positions politiques : rendre accessible des biens de consommation (culturel, restauration) et restreindre la part de l'argent pour favoriser les échanges entre les personnes. On peut aussi porter un regard très pragmatique sur la dynamique à l'œuvre au squat X : pour aboutir à une telle réduction des coûts, il faut qu'il y ait un travail bénévole, l'action coordonnée de plusieurs pour faire le repas de la cantine ou organiser le concert. Les relations se tissent alors manifestement par le travail commun. Nous avons vu que pour cette informatrice les réunions aboutissent à la mise en présence des uns aux autres. Si elles permettent bien d'instituer le collectif, c'est en donnant le sentiment d'un ensemble qui dépasse les individus. Même chez le second pour qui la question du collectif est le thème principal, la place de la réunion comme lieu de la mise en commun par la discussion et la prise de décision est minimisée. Il parle des assemblées générales. Pour lui, les habitudes des habitants, les manières, propres à chacun, de mettre en œuvre les décisions prises ont toujours pris le pas sur le respect de ces mêmes décisions. Il présente ainsi l'assemblée générale comme une instance de régulation, de médiation entre habitants et gens de l'extérieur, et non comme un forum, une agora. Et ces assemblées ont pour but de permettre la participation de personnes de l'extérieur à l'animation d'ateliers et d'événements : l'objectif est de faire vivre le lieu. Et sur les questions de « que faire », « quoi faire », et « avec qui », les habitants ont toujours le dernier mot : c'est leur présence quotidienne qui fait d'eux des acteurs incontournables du squat. La légitimité ne provient donc pas dans ce squat de

visible dans la ville. Prendre encore de temps en temps des apéros à l'entrée de la mairie les jours de conseil municipal. »

¹⁹⁰ « On est allés se faire cette fameuse et mythique réunion de trois jours au fin fond de la Corrèze pour essayer de repenser le fonctionnement du lieu et quelle en était la signification. Pour chacun aussi. Essayer collectivement et individuellement de répondre à la question « qu'est-ce que je fous là ? ».

¹⁹¹ « On va dire, le squat, c'est une communauté quand même (...) », E1

la conformité à une doctrine politique ou de gages de radicalité militante. Tout est très prosaïque, souvent peu explicite, et passe par le faire quotidien¹⁹².

b) Les activités au squat X : travail de squatteurs et production(s) du lieu.

Les réunions, les repas permettent de rassembler pour quelques heures : pas tous les squatteurs, pas à toutes les périodes de l'existence du squat X. Qu'en est-il des activités, des ateliers ? E1 indique que les activités du lieu correspondent aux pratiques d'une personne ou d'un regroupement de personnes. Elle se rappelle ainsi certaines performances du début du lieu (Labos du dimanche, « des formes un peu expérimentales »), puis nomme deux personnes à propos d'un événement public annuel autour de la micro-édition (deux éditions en mai 2015 et 2016). Des individus concrets endossent ainsi la responsabilité d'une activité.

Il semblerait en fait que ce soit le gros œuvre, les travaux d'aménagement du début du lieu qui aient rassemblés le plus de monde, sans qu'il y ait besoin de rappels à la règle ¹⁹³ : « (...) c'était très dynamique, on retrouvait un peu l'esprit de la construction des squats précédents, où il y a tout à faire et où du coup on est dans une dynamique hyper pêchue comme ça de faire tout le temps plein de choses. Casser des bouts de mur pour faire le bar... déplacer les murs quoi ! [Je ris] Pour les mettre à notre mesure. C'est quand même quelque chose qui se faisait beaucoup, là, au début. Ce qui permet quand même une cohésion facile de groupe parce qu'il y a tellement de choses à faire qu'on ne se pose pas trop de questions. On est à fond dans les trucs à faire et le lieu prend forme et prend figure tout doucement. »

Mais une fois passé ce temps de réfection des lieux et de construction de cabanes, quel est le principe de rassemblement ? Les informateurs sont unanimes : dans un squat il y a à faire, pour et par le collectif, pour faire le collectif, et pas simplement se loger. Faire quoi ? Comment ces tâches quotidiennes peuvent être, si ce n'est politiques, du moins vécues comme collectives et attribuées au groupe ? Si chacun vaque à des occupations à l'extérieur du squat et met en œuvre ses propres projets à l'intérieur, le squat ne perd-il pas sa force fédératrice ? Peut-il encore être un habitat commun et un moyen d'unir des individus ? La volonté de mettre en commun pour permettre à chacun de réaliser un projet entraîne une tension, à la limite de la contradiction, entre le besoin de se rassembler et la volonté de poursuivre sa trajectoire, de mener une carrière individuelle. On serait donc ici face à un groupe qui poserait à sa base un principe conduisant à sa propre dissolution : les membres du squat X ne sont-ils pas invités à se disperser en étant incités à entreprendre leur propre projet ? Cette perspective est clairement assumée par E3 quand il présente les habitants –idéaux– du squat X comme les occupants temporaires d'un lieu précaire¹⁹⁴.

Cependant, par-delà l'instabilité dans la composition du collectif, il y a une volonté d'unité, l'idée d'un squat ou d'un collectif bien identifiable auquel on peut prêter les actions et les productions réalisées. On peut par exemple citer E1 : elle parle d'« un squat qui a quand même des belles actions ». Ils savent tous passer d'un point de vue à l'autre : ils peuvent aussi bien prêter à un sujet abstrait « le squat » qu'à des personnes le crédit des activités ou productions. Dans le détail de l'histoire du squat, quand la mémoire se fait précise et que l'on a vécu les événements de l'intérieur,

¹⁹² Dans l'enquête de A. Petiau, on trouve un constat proche : ceux qui sont le plus décriés dans les squats enquêtés, manifestement plus ouvert aux personnes toxicomanes que le squat X, sont « les fantômes », « les caspers », les « squatteurs de squatteurs » : ceux qui ne font rien, consomment les produits récupérés, occupent les lieux sans les animer., *Vivre en squat, Une bohème populaire au XXIème siècle*, pp. 54, 55.

¹⁹³ La seconde personne dit aussi que le système de repas commun a assez bien fonctionné tant qu'ils étaient « investi » dans le lieu : on peut déduire du reste de l'entretien que cela correspond à la période où ces squatteurs sont très présents dans les locaux pour les refaire.

¹⁹⁴ « Enfin dans la définition que j'en avais à l'origine, il fallait que ce soit et que ça reste un lieu de passage, c'est-à-dire un lieu où tu viens à un moment donné construire quelque chose, ou te construire, et puis le quitter. », E3

il est possible d'énumérer, de différencier en nommant, de dire qui –ou quelles alliances de personnes- a conduit quel chantier, organisé tel événement, réalisé tel objet. Certaines activités sont d'un autre ordre –« l'ajisme », « la cantine », les « beaux concerts de musique expérimentale » (E1)- car il est plus difficile d'y accoler un nom propre. Ces activités perdurent dans le temps. Certes elles s'arrêtent parfois, mais sont reprises par d'autres. Elles sont produites à la fois par des coopérations ponctuelles mais sont aussi le fruit d'un travail continué¹⁹⁵. Du fait de cette continuité, elles peuvent donc être attribuées au squat lui-même et considérées comme des productions collectives.

Les activités permettent donc le rassemblement de deux manières. D'une part, elles nécessitent de la coopération. Mais d'autre part, elles contribuent à créer la représentation d'un lieu distinct des acteurs qui le font vivre, d'un groupe qui est plus que la somme des individus. Elles servent le sentiment d'appartenance et l'envie d'appartenir au groupe, de se réclamer du squat. Les squatteurs entretenus sont fiers du squat. Ils sont à la fois fiers de leur contribution personnelle et aussi de ces actions et productions qui ne sont pas tout à fait les leurs sans être seulement celles des autres. Ces productions anonymes, attribuées au lieu, s'avèrent être en accord avec leurs valeurs. La boucle est d'une certaine manière bouclée. Ils peuvent reconnaître leur appartenance à un squat qui leur correspond politiquement sans assumer une identité militante puisque c'est le lieu, personnifié, qui porte l'identité et la charge politique. L'altruisme, l'intérêt pour les autres, la solidarité contre la misère économique, sociale et culturelle (E1), l'écologie, la lutte contre le gaspillage, l'auto-gestion, l'autonomie (E1, E2, E3) : ces valeurs sont à leurs yeux réalisées, incarnées par des activités à prix libre, par la pratique de la récupération de matériel et de nourriture, par le fait de gérer le lieu par des conseils de maisonnée ou des réunions ouvertes, par l'hébergement de personnes à la rue, par l'accueil de personnes sans-papier.

Ils ne se présentent donc pas comme militants d'une cause, ou défenseurs d'une idéologie politique. Ils se présentent comme du squat X. La désignation et la description de leurs pratiques dans les lieux suffit pour eux à dire leur identité commune, parler du lieu à montrer à leur interlocuteur ce qui les lie¹⁹⁶.

c) Se constituer comme groupe affinitaire : une décision critique et politique.

« Beaucoup de squats ouverts accueillent des personnes en difficulté. (...) Mais certains squats accueillent aussi plus largement, même si les personnes sont inconnues. Personnes sans domicile ou sans papier, affectées par des troubles psychiques ou de comportement, de maladie, isolées avec leur enfant... sont autant de figures de passage dans les squats. Cet accueil peut se réaliser de manière spontanée ou être plus formalisé, au travers de *sleepings*, c'est-à-dire de places réservées pour les personnes de passage. Les squats offrent alors, de fait, des places d'hébergement d'urgence. »¹⁹⁷.

Le squat X comporte lui aussi des places d'hébergement d'urgence : « (...) on gardait des dortoirs. On gardait 12 places de dortoir pour les gens qui étaient de passage et les gens qui avaient besoin d'un hébergement d'urgence. » (E2), « l'espace pour les habitants était plutôt situé en haut, et en

¹⁹⁵ « C'est comme ça qu'est née la cantine : des copains qui avaient envie à la fois d'ouvrir le lieu et en même temps de s'essayer à la cantine. A la cuisine, il y a plein de gens qui sont passés : il y a Rodolphe, il y a Jules, Gérard qui l'ont fait ensemble, avec Marie. Après, ils sont partis un été faire la tournée des lieux où ils pouvaient cuisiner. Qui d'autre a pris la cantine ? En voilà, il y a plein de gens qui ont pu expérimenter et la cantine et des activités dans la salle du haut. », E2

¹⁹⁶ « (...) on continuait à être sans étiquette. Et ce n'était pas facile à comprendre pour plein de gens, cette volonté de ne pas avoir d'identité particulière autre que la nôtre propre, d'être sans drapeau, sans étiquette particulière. Ça c'était quand même une... une part importante de l'identité de notre collectif : c'est qu'on ne se revendiquait d'aucune appartenance particulière, hormis nous-mêmes. », E3

¹⁹⁷ *Vivre en squat, Une bohème populaire au XXIème siècle, Op. Cit.*, p. 73

bas, la bibliothèque et l'espace réservé aux ajistes - les ajistes étant les personnes accueillies, pour différents motifs, à pouvoir passer la nuit ou des nuits ou s'installer à, dans ce squat X. » (E1)

Accueillir suppose dans ce squat un partage entre des résidents d'une part (un collectif d'habitants ou encore une « équipe » pour reprendre le terme de A. Petiau et L. Pourteau) et des étrangers au squat. La mise en présence permise par le lieu est vécue et présentée de la même manière. Les autres auxquels sont présents ces habitants sont des autres « autres », c'est-à-dire des non-habitants. Cette désignation pourrait induire en erreur : certains non-habitants dorment et vivent dans le squat, certains depuis des mois¹⁹⁸. Être habitant, en fait, c'est avoir ce statut. Mais encore ? C'est :

- Faire partie du collectif qui existe à travers des réunions hebdomadaires, et la prise en charge de tâches quotidiennes (répartition des tâches)
- Faire partie du collectif qui prend la responsabilité du lieu *dans le temps* (passer le relais entre les différentes activités, entretenir le lieu, l'aménager)
- Faire partie du collectif qui est lié par des affinités... ni plus ni moins que dans la plupart des colocations.

Ce partage renvoie à un événement, attesté par deux des personnes entretenues (E2, E3) et le texte « l'auberge du cheval blanc » : un groupe de neuf personnes s'est constitué en collectif de résidents, responsable du squat X, en en excluant six autres qui logeaient là pendant les premiers mois de l'occupation. Les expulsions – exclusions de septembre 2009 s'accompagnent d'une inscription de la distinction du collectif habitant et des non-habitants dans l'espace et la réalité matérielle (différenciation des espaces entre chambres et cabanes d'une part et sleepings, l'installation d'une poignée à la porte - E2). Ces squatteurs renouent alors avec une clôture plus stricte de l'intérieur et de l'extérieur en fermant la porte, et s'installent ainsi comme des gardiens du seuil.

La clôture n'est pourtant pas aussi stricte que dans un logement traditionnel : l'espace est ouvert à des activités régulières, à leurs publics et à leurs organisateurs, à des inconnus hébergés temporairement. Par ailleurs la composition du collectif est à géométrie variable : s'aggrave d'autres habitants aux neufs initiaux tandis que petit à petit ceux-ci partent.

Faire de l'accueil social s'avère néanmoins différent du fait de recevoir ponctuellement du public et de transformer une partie de son habitation -le salon ou pièce commune chauffée- en espace scénique. Il s'agit en effet, dans le premier cas, d'ouvrir son habitat : avec les personnes hébergées, ce sont bien les petites choses qui font le quotidien qui sont partagées. Les squatteurs prennent aussi ainsi le risque d'exposer leurs biens et leur intimité à des inconnus. Même quand ce partage est ressenti comme enrichissant (comme c'est le cas pour E1), il n'en reste pas moins que c'est aussi un « travail » et que l'accueil d'inconnus suscitent des appréhensions. Il s'accompagne de règles, d'un encadrement visant à limiter les risques : « Il faut être assez nombreux et sur le lieu pour aussi ... Il ne faudrait pas qu'y ait plus d'ajistes [de personnes hébergées] que de connaisseurs du lieu (...). C'était des gens qui étaient de passage, qu'on ne connaissait pas forcément beaucoup contrairement à ce qui se passe aujourd'hui où il y a quelques familles, je ne saurais pas dire combien, qui sont vraiment en confiance complète avec les gens du lieu, il y avait des gens qu'on hébergeait, on les avait rencontrés la veille au soir, c'était vraiment difficile... C'est quand même un espace où il y a plein de gens, avec leurs biens, donc il faut que ça marche sur une confiance. » (E1). Le refus de s'exposer à des actes suscitant une insécurité morale et matérielle fait partie des motivations évoquées par E3 pour l'expulsion. C'est même à son avis une condition nécessaire pour s'assurer de la pérennité du lieu : « Et puis en fait très vite sur le courant de la fin de première année, il a fallu structurer un peu, qu'on raffermisse un peu le collectif. On a fait une espèce de grand nettoyage, où on a fait un micro putsch au sein de notre propre squat... Enfin je résume un peu, ça c'était un peu le récit de fondation qui amène à comment on vit les choses, où on a dû passer un moment difficile où

¹⁹⁸ Sur ce point, se reporter à la description de terrain.

on s'est réuni en petit groupe en excluant sciemment d'autres gens qui vivaient là. En disant : "ben voilà, si on veut que le lieu se maintienne, et ben il faut que ces gens-là, ils dégagent". Et les gens, soit qui faisaient rien, soit qui... les histoires de vol, d'alcoolisme, de trucs qui font tout un tas de bazar et... Du coup on a invité tous un tas de gens à gentiment... à pouvoir se casser bien fort dans un squat clef en main qu'on leur a redonné. » (E3)

Pourquoi parler alors de décision à la fois critique et politique ?

Le terme de putsch, qui semble bien avoir été ratifié collectivement puisqu'il figure dans un texte collectif et publié dit assez que ces squatteurs pensent commettre une violence – une violence qu'ils justifient, qui leur semble nécessaire, mais qui reste une violence. Ajoutons à cela que cette violence est interprétée en termes de prise de pouvoir sur le lieu. La contradiction avec l'éthique libertaire des squatteurs est flagrante : dans une perspective auto-gestionnaire, les acteurs chercheront à partager le pouvoir, à l'exercer entre personnes concernées. En quoi les personnes exclues n'étaient pas concernées ? Est-ce qu'elles ne partageaient pas le projet des autres squatteurs ? Les réponses à l'insistance maladroite avec laquelle j'essaie de comprendre ce qui a rassemblé les neuf squatteurs s'instituant en noyau dur font apparaître qu'aux yeux de E2 il n'est pas vraiment question de projet commun. Le terme employé est celui d'affinités : le lien entre ces neuf personnes balance entre les relations de bon voisinage, le lien de parenté, le sentiment de ressemblance, le partage de valeurs politiques ¹⁹⁹. « L'affinitaire » se construit au sein du squat X sur la question de la prise de responsabilité. Ainsi le revendique un texte publié sur le blog : « Un noyau dur auto-proclamé, insatisfait de la tournure des choses décide d'un PUTSCH. Le collectif d'habitant du lieu se resserre autour de 8 à 9 personnes qui s'engagent à assumer la responsabilité du lieu. Ça se passe en septembre. »²⁰⁰. Ou plutôt sur la capacité à prendre des responsabilités et la volonté d'utiliser celles-ci afin d'améliorer les lieux occupés plutôt que de prendre en charge une partie des habitants et des passants. Ils sembleraient bien que ceux qui sont exclus le sont pour irresponsabilité : « on est une bande de potes et on avait de construire le lieu ensemble et on a envie d'arrêter de faire les nounous » (E2). Il est d'ailleurs assez éloquent que ce soit ce collectif constitué par exclusion et expulsion des autres (même si la mauvaise conscience explique aussi le geste) qui s'occupe d'ouvrir un autre bâtiment pour ces autres. Pourtant, quand on est écolo à tendance libertaire, est-il si évident de juger d'autres et de les considérer irresponsables ? C'est à ce titre que cette décision peut être dite « critique » : elle marque une crise et un seuil. Elle amorce un changement comme le dit bien l'un des informateurs, qui distingue deux temps – ou périodes- dans l'histoire de ce squat. D'autre part, elle est politique en ce qu'elle constitue le groupe comme groupe. Elle permet de poser un principe pour réguler l'admission au sein de celui-ci. Elle laisse aussi apparaître en filigrane un effort de conciliation et un compromis. Les squatteurs peuvent avoir tendance à prôner un investissement total, dans toutes les sphères de la vie et de l'engagement. Cela provoque des tiraillements entre les divers champs d'activités. Il a été nécessaire de concilier les désirs, d'arbitrer entre l'envie de faire de la diffusion culturelle, l'envie de bricoler et d'aménager l'espace (E3), le besoin d'agir pour soi et la volonté de conserver au squat une dimension sociale. Les personnes entretenues ne parlent pas des conflits inter-personnels que ces tiraillements occasionnent. Elles font plutôt, comme nous l'avons vu, état de la fatigue que cela a pu provoquer chez elles. Pourtant, et parce que participante, actrice, je suis au fait des divergences de positionnement. En tant que chercheuse, j'ai eu la tentation, à rebours des règles que je m'étais fixé pour choisir mes enquêtés, d'interroger un autre habitant, pour contrebalancer la critique de l'accueil social que j'entendais dans le troisième entretien²⁰¹. Et, ne serait-ce qu'à travers les trois entretiens réalisés, un nuancier de positionnement apparaît sur cette question. Les deux premiers s'accordent sur le fait que pratiquer un hébergement

¹⁹⁹ « Affinité » : voisinage (étymologie) ; Parenté par alliance (droit), rapport de conformité, de ressemblance, liaison plus ou moins sensibles ; propriété de deux corps de s'unir entre eux par l'intermédiaire de leurs particules semblables, *Petit Robert*.

²⁰⁰ « Auberge du cheval blanc », deuxième texte.

²⁰¹ Membre actif pendant plusieurs années du Droit au logement et investi dans l'accompagnement de mineurs isolés.

social est un marqueur de l'identité de ce squat. Seule la première porte un intérêt personnel à cette activité, ainsi qu'une forme d'admiration ou de reconnaissance à ceux du collectif qui l'assument. Le dernier pense lui que le social prend trop de place et trop de temps au détriment de leur capacité collective à rencontrer de potentiels alliés et amis.

L'éclectisme de mise au squat X repose sur le compromis établi lors de cette réunion inaugurale, au bout de neuf mois d'occupation. L'alliance de neuf des résidents s'est faite en décidant de passer d'une ouverture totale à une ouverture relative. E2 et E3, présents à cette réunion, estiment que cette décision a permis d'inscrire le squat dans la durée. Dans ce lieu, coexiste donc des animations culturelles et socio-culturelles (ateliers, les cantines) avec de l'hébergement et l'habitation. Cette décision est donc une manière de répondre à des difficultés de cohabitation en préservant une équipe, responsable du lieu. Elle laisse à la situation toute sa complexité. En conservant une ouverture, les squatteurs se retrouvent les garants de la cohabitation entre des personnes différentes (sans-papiers sans toit, amateurs de musique cherchant un local etc..) venues au squat avec des intérêts différents. Ils sont donc, de fait, pris dans une situation où ils ont un travail de conciliation à faire pour permettre à tous de cohabiter. Par ailleurs, ils ont aussi à concilier leurs propres intérêts à vivre au squat avec les rôles de tenanciers, de médiateurs, de coordinateurs, rôles indispensables à la présence des autres, à l'accueil et à l'investissement de non-habitants.

Ces squatteurs travaillent bien à faire de leur squat un lieu de rassemblement, de réunion : un lieu social, un lieu de sociabilité, un lieu de vie quotidienne. En cherchant à rassembler, ils sont confrontés à la disparité des intérêts à agir en ce lieu ainsi qu'à des tiraillements, internes au groupe, entre des motivations différentes à squatter. La volonté de rassembler prend la forme, dans la réalité, d'un travail pour permettre la cohabitation, travail qui vient s'ajouter à la liste, déjà longue, des tâches à accomplir.

Le quotidien vécu les confronte à des tâches de nature différentes, éparses – du ménage, la sonorisation d'un concert, la cuisine, des travaux, prévenir les conflits etc. Et dans leur vie de groupe, à la nécessité de coordonner le travail domestique s'ajoute des enjeux affectifs et d'intimité. Ces derniers sont banals, de l'ordre de toute vie commune, partagée : ils demandent de trouver des terrains d'entente, de s'accorder, de se retrouver de temps à autre. Et ils sont aussi atypiques : leur maisonnée n'est pas entièrement close, ils la partagent en partie, ponctuellement, en accueillant d'autres personnes pour quelques nuits, un concert, un atelier, et une part de leurs rencontres sont formalisées par des temps de réunion.

Si on s'arrête au squat dans sa dimension socio-politique, on mettra l'accent sur la volonté de confondre des registres d'activisme différents. Mais à mieux regarder les expériences vécues, on constate que ces squatteurs vivent un quotidien composé d'un peu d'individualisme économique (travail, études, projets), de vie familiale, d'intimité, d'exercice de la citoyenneté, de loisirs engagés (production artistique expérimentale, diffusion culturelle, atelier d'initiation à la mécanique vélo etc). L'attraction qu'exerce parfois le squat peut s'expliquer par le symbole « d'engagement total » dont parle Cécile Péchu. Mais quand le regard porte sur le quotidien, c'est plutôt le cumul, la sur-activités qui sautent aux yeux, bref de la dispersion... Cette dispersion me semble assez banale. Elle est le lot de nombreuses personnes hors du milieu squat, notamment en raison de l'extension de la précarité. Le marché du travail, dans sa configuration actuelle, se caractérise par la montée de la condition précaire²⁰². Cette condition est souvent appréhendée à travers la multiplication des contrats de travail temporaires, dérogatoires par rapport au droit du travail ou à la protection sociale

²⁰² « Mais aujourd'hui la précarité s'installe en même temps qu'elle se développe. Elle devient ainsi une condition en quelque sorte "normale" de l'organisation du travail (...) De même que l'on parle de "condition salariale", il faudrait parler de *condition précaire*, entendue comme un registre propre de l'existence du salariat. Une précarité permanente qui n'aurait plus rien d'exceptionnel ou de provisoire », Robert Castel, La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu, Éditions du seuil, 2019, p. 169.

ou au niveau de rémunération²⁰³. Si l'on suit la réflexion de Robert Castel, cette transformation de la société salariale passe aussi par la montée en force des activités. La déconstruction du salariat s'accompagne d'une promotion de l'activité à tout prix, et du discrédit des chômeurs²⁰⁴, une stigmatisation de leur inutilité. Une conduite possible est « accepter d'être un *working poor*, un travailleur pauvre mais qui a au moins le mérite de travailler, même si son activité ne lui procure pas les conditions minimales de son autonomie économique et de son indépendance sociale. »²⁰⁵ Une autre, mi-contrainte, mi-volontaire, est de devenir « entrepreneur de soi-même »²⁰⁶, ce qui peut passer aussi bien par le fait de monter sa propre entreprise, d'inventer sa propre activité, que de multiplier les actions, les engagements, les projets. Cette promotion généralisée de l'activité engendre de la dispersion, que ce soit entre des emplois discontinus ou des activités disparates. Certes, les squatteurs vivent la dispersion sur un mode punk²⁰⁷, un mode peut-être plus enchanté parce qu'ils ne veulent pas en rabattre sur leur indépendance. Et ils s'exposent à une certaine confusion, condensant le registre du travail, du militantisme, de l'intimité et des loisirs au même endroit.

Mais aux squatteurs comme aux autres se posent la question de concilier les enjeux attachés à chacun de ces registres. Quelle forme prend cette recherche de conciliation d'enjeux différents ? Leur volonté de mettre à profit le temps du squat pour apprendre, leur tendance à appréhender la moindre réalisation, le moindre geste accomplis dans ces lieux comme un essai, à penser leur cohabitation comme une tentative a-t-elle une incidence sur leur manière de ressentir cette dispersion et d'y réagir ?

B/ Un habitat présenté comme un moment d'essai.

E1, E2, E3 n'ont pas fait carrière au squat X. Au-delà de la boutade, il est important de souligner que j'ai, en raison de mes choix de collecte, retenu des acteurs qui n'ont passé qu'un temps en squat : 1 an pour E1, 5 pour E2, 5 ans (plus une année ambiguë, où le squat lui sert fréquemment de refuge) pour E3. Mais par ailleurs, le fait que le squat est souvent un moment de vie, plus qu'un mode de vie définitif est attesté par d'autres enquêtes : « Cette forme modérée de marginalité qui est le plus souvent à durée limitée, le temps pour le sujet en difficulté avec l'ordre social classique, de survivre, de penser son parcours à venir, hors la case dominante »²⁰⁸.

La question de l'essai dans les propos est relativement complexe en ce sens qu'elle désigne à la fois la situation générale : les squatteurs essaient un mode de vie qu'ils pensent différent, de l'ordre de l'aventure (E1). Dans la mesure où ce mode de vie est nouveau, ils pensent en retirer une expérience, de l'ordre de la leçon de vie. Mais d'autre part, ils présentent la situation comme une occasion d'acquérir de nouvelles compétences en mettant en œuvre des pratiques et des techniques indispensables à la vie commune. La logique d'ensemble est de dire qu'une fois squatteurs, ils sont en nécessité d'agir, ou pour reprendre le terme punk, en nécessité de faire. Et pour agir sans avoir appris préalablement, il faut essayer. Cette logique a des raisons, elle trouve son origine idéologique dans une vision punk de l'auto-didactisme, mais aussi dans la décision de modifier les locaux, de tirer partie de l'occupation collective de bâtiments pour faire un lieu de vie. Enfin, la dynamique de

²⁰³ Robert Castel, *Ibid.*, pp. 106 – 169.

²⁰⁴ « Le fait de ne pas travailler représente le mal social radical (...) Celui qui ne travaille pas devient "un mauvais pauvre", et cette expression est chargée de siècles de stigmatisation morale et de traitements socialement coercitifs. » Robert Castel, *Ibid.*, pp. 171-172.

²⁰⁵ Robert Castel, *Ibid.*, p. 172.

²⁰⁶ Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France (1978-1979)*, Paris, p. 232.

²⁰⁷ Fabien Hein, *Do It Yourself. Autodétermination et culture punk*, Le passager clandestin, 2012, p. 66.

²⁰⁸ A. Petiau, L. Pourtau, *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, op. cit., p. 139.

l'habitation affinitaire produit des obligations, le don, contre-don prend souvent la forme de la participation au travail commun et du coup de main aux autres.
Mais accepter de faire avec d'autres, est-ce vraiment apprendre à tout faire ?

1/ Les raisons d'essayer.

a) Les inspirations idéologiques.

(E1), (E2), (E3) s'accordent sur le fait que le squat fait exception : « dans ce lieu-là, on est quand même dans une marge » ; « ce n'est juste pas faisable ailleurs (...) Ailleurs que dans un squat ? Oui, ailleurs que dans un squat. », « [le squat] a été ma première porte d'entrée dans le milieu alternatif ». Nous avons vu auparavant comment chacun en vient à opposer ce lieu à un monde extérieur, au fonctionnement normal et normé de celui-ci²⁰⁹. Cette marginalité affichée du squat converge avec les ambitions politiques et l'idéologie sous-jacente des squatteurs. Quoiqu'ils n'en nomment aucune, et qu'ils aillent parfois jusqu'à se défendre ostensiblement de toute appartenance militante, l'observation du terrain comme leurs propos font apparaître des marqueurs politiques communs. Le fait même qu'ils choisissent un squat politique, relativement ouvert, les ancre dans cet illégalisme d'inspiration libertaire que décrit Cécile Péchu dans sa généalogie des squats. Dans leur bouche, le mot d'auto-gestion est fréquent. L'idéal du partage du pouvoir apparaît en filigrane quand E2 raconte comment ils avaient pris la décision de limiter ce partage (le putsch) ou son constat de leur échec à garantir un égal pouvoir de décision entre les membres de l'équipe habitante et les autres utilisateurs du lieu. L'ambition d'instaurer un espace contre-culturel est aussi très forte. Ils réfléchissent en termes d'espace et d'expérimentation (E1, E2), d'alternative aux pratiques culturelles salariées, vantant le bénévolat comme une manière de maintenir le désir, l'envie d'agir (E1), parlent des activités artistiques (E3) ou de l'accueil social (E1) comme d'essais, essais qu'ils n'auraient pu se permettre en dehors du squat. E3 cite le squat précédent comme celui « où [ils ont] expérimenté des choses, des histoires de scène ouverte, des histoires de cantoch'. On faisait une cantoch' scène ouverte dans ce squat-là et c'est quelque chose qui nous a bien plu. » Les notions d'expérimentation, la volonté d'entreprendre, d'innover, d'aller vers des projets nouveaux ponctuent les entretiens des deux ouvriers de squats, appartenant à l'équipe initiale du squat X (E2, E3). Ils retrouvent le vocabulaire de l'entreprise libérale, même s'ils s'en servent avec humour : « comme une... un peu à l'image des pouponnières d'entreprise, sauf que là, c'est un squat, quoi..., pouponnière de projet de vie en tous cas » (E3), « c'est un booster d'activités » (E2). Ce vocabulaire indique en fait l'individualisme et l'entreprenariat punk plus que la rationalité économique du néo-libéralisme²¹⁰ : « Alan O'Connor s'est attaché à retracer les trajectoires d'une soixantaine de labels punk dont l'une des données les plus saillantes tient à ce qu'ils sont très majoritairement administrés par des musiciens totalement dépourvus de formation au monde des affaires. À ce stade, il est remarquable de constater que cette dynamique entrepreneuriale est indissociable d'une dynamique d'autoformation, qui, selon un processus circulaire, va non seulement participer du développement de la scène punk rock, mais également du développement des compétences de ses acteurs »²¹¹. Même si la notion punk du Do It Yourself n'est pas nommée dans les entretiens, on sent qu'elle n'est pas loin²¹², d'autant qu'elle reprend l'idéal libertaire

²⁰⁹ Cf « Le squat, contre-point à l'extérieur », dans la partie A/ 2 de l'analyse.

²¹⁰ Une des pistes d'analyse consiste à suivre les conclusions de Luc Boltanski et Ève Chiapello dans *Le nouvel esprit du capitalisme* et considérer que la première fait en fait partie de la seconde, bien qu'elle prétende s'y opposer.

²¹¹ *Le DIY comme dynamique contre-culturelle ? L'exemple de la scène punk rock*, Volume, la revue des musiques populaires, 15 septembre 2012, consultable en ligne : <http://journals.openedition.org/volume/3055>

²¹² « Le D.I.Y. est un principe de base du punk. Si cette major ne veut pas vous signer, créez votre maison de disques ; si ce luxueux magazine à couverture glacée ne veut pas de vos articles trempés dans la nitroglycérine, créez votre fanzine ; et si aucun de ces vieux groupes cocaïnés et scandaleusement riches n'est capable de vous fournir le shot de rock'n roll dont vous avez besoin... alors créez le vôtre et appelez ça The Jam ou The Clash ! », P. Michailoff,

d'autonomie. Même E1, qui n'est pas une squatteuse de la première heure, est attachée à cette idée de faire soi-même, de recourir au système D, de se passer d'intermédiaire. Elle se démarque certes des deux autres : si eux lient dans leur réflexion le fait de prendre en main un espace pour pouvoir faire et, en faisant, apprendre elle ne présente jamais le squat comme un espace à construire pour se construire soi-même²¹³. Cette différence dans les discours s'explique d'une part par son genre et ses compétences préalables à l'habitation, d'autre part par son parcours au sein du squat et le statut qui en découle²¹⁴, enfin par la durée de son habitation (un an contre E2 et E3). Les deux autres utilisent en effet à plusieurs reprises le terme de construction : pour évoquer des productions concrètes (construction de cabanes, réfection de salles) qu'ils ont réalisées ou auxquelles ils ont coopéré, pour parler de construction du squat en général, mais aussi de manière figurée, pour parler de construction personnelle. Entre les trois types de constructions, il y a un enchaînement : produire et aménager permet à leur sens de construire le squat, construire le squat de se construire en apprenant de nouvelles choses. Elle, elle constate : les cabanes déjà construites, les cabanes en train de se construire. N'étant pas encore habitante, elle n'a pas participé aux premiers chantiers. Elle n'a pas les acquis techniques pour participer facilement aux chantiers en cours pendant l'année de son habitation. Elle ne construit donc pas par elle-même et pour elle-même. Elle reste finalement peu de temps au squat (une année). Elle participe à ce qu'elle se sent capable de faire. Elle met ainsi en avant des actes et des gestes ténus : le « bavardage » avec les personnes hébergées, « les petits coups mains à filer à droite, à gauche ». Elle met aussi à profit le squat pour mettre en question la formation universitaire qu'elle a choisi. Elle essaie une nouvelle orientation et teste l'ancienne direction. Étudiante aux Beaux-arts, le temps du squat, son cœur balance entre travail social et travail artistique... Du moins, il lui semble rétrospectivement que le squat lui a permis de faire la balance. Quand elle parle d'elle-même comme squatteuse, elle se présente vraiment en train de tâtonner, se montre dans le geste plus que dans le projet de vie. On a le sentiment que son discours est moins structuré idéologiquement. Les points communs aux raisonnements des deux autres proviennent probablement des discussions formelles et informelles menées au début du squat, et au fil des occupations précédentes. Pourtant, à regarder de plus près, elle aussi est marquée par une idéologie, plus diffuse, mais très proche de celle des autres. A l'écouter attentivement, les inspirations punk, Do It Yourself, libertaire apparaissent. Pour les percevoir, il faut remarquer le fait qu'elle inscrit son vécu dans un cadre légèrement différent : elle parle de scènes de diffusion musicale et artistique plus que d'un squat. En effet, pour exposer son vécu de squatteuse, elle associe son année au squat X à d'autres moments, vécus dans d'autres espaces « alternatifs ou marginaux », et à d'autres périodes, parfois postérieures, évoquant notamment une collaboration avec un squat dans une autre ville pour une exposition d'art plastique, parlant du « milieu alternatif » pour désigner les lieux de diffusion de musical DIY à Clermont (squat X, bar X, cave Y), mais aussi tous les petits moments où elle n'était qu'habituée, passante des lieux et non habitante. Elle développe un discours de la passion (« intensité », « envie », « joie ») mais cette passion n'est pas sans raison. Elle en indique des conditions : le bénévolat, le contournement de l'institution comme intermédiaire (pour les choix de programmation), le refus de la médiation par l'argent, qui accuse la différence entre public et organisateur, et le fait d'être ensemble²¹⁵. Elle ne fait pas explicitement le lien entre son positionnement politique (ses positions anti-consuméristes, ses aspirations à consommer autrement, son envie de subordonner l'échange de marchandises à l'entraide) et ses propres pratiques artistiques. Mais on comprend que pour elle le squat X fait partie

Dictionnaire raisonné du punk. Scali, 2007 - Article *Do It Yourself*, p.75

²¹³ « C'est un espace énorme de liberté et cette liberté, ça permet d'apprendre en faisant. C'était pour un énorme espace d'apprentissage. » (E2) et « c'est quand même un lieu sur lequel on peut se reposer pour construire et élaborer des choses »

²¹⁴ Elle en était une habituée mais elle s'y installe cinq ans après son ouverture, et surtout elle n'a pas participé aux ouvertures précédentes.

²¹⁵ « C'est vrai que le fait d'être ensemble, ça amène une émulation un peu folle qu'on aurait, qui est très difficile à trouver chez soi dans un petit appartement. » (E1)

d'un univers artistique où les œuvres et performances artistiques sont produites, diffusées, consommées autrement que par et dans le commerce ou par et dans les scènes subventionnées. Le Do It Yourself est donc présent dans cet entretien, en arrière-plan, comme une intuition et une évidence non questionnée plus que comme un discours revendicatif, revendiqué par le groupe et les individus qui le composent.

Par ailleurs, la valorisation du travail observée dans le squat, ce que nous avons appelé l'injonction à faire pour le lieu, pour coopérer, pour s'émanciper et trouver sa voie²¹⁶, se retrouve aussi dans les mouvements du punk rock. Fabien Hein relève qu'à rebours des clichés, les musiciens de punk rock s'avèrent souvent être des bourreaux de travail, puisqu'il s'agit de tout faire soi-même, aussi bien jouer, que produire des disques, et organiser ses tournées. L'impératif du Do It Yourself est d'intervenir à toutes les étapes de la production et de la diffusion musicale²¹⁷. L'incitation à agir qui constitue la morale de ce groupe de squatteurs est assez similaire. De la même manière, au squat X, il y a une injonction à intervenir dans toutes les facettes du squat : le ménage, la construction, les activités de diffusion, l'accueil social, l'espace urbain. Il s'agit bien d'un impératif, d'une règle à respecter. Ceci est particulièrement flagrant dans les entretiens puisque les personnes évoquent tous des transgressions et la nécessité de mettre en place des gardes-fous pour que cette règle fondatrice soit respectée : le planning pour l'accueil, le panneau « lave ton verre ou rentre chez ta mère », mais aussi l'expulsion d'habitants lors du putsch. L'idéal de tout faire soi-même (Do It Yourself), couplé à celui d'égalité dans le partage des tâches (libertaire) est bien une pièce maîtresse de la morale du groupe. Dans le punk rock, cet idéal, cette volonté d'agir et de créer impliquent de se former à toutes les étapes nécessaires à pouvoir se produire sur scène. De la même manière, au squat X, il entraîne l'ambition de se former à toutes les tâches, d'acquérir toutes les compétences nécessaires pour pouvoir habiter des bâtiments auparavant vacants, désaffectés et animer un lieu, le rendre convivial. Reste à comprendre pourquoi et comment l'injonction à faire prend la forme d'un « Essaie ! » et ne donne pas nécessairement lieu à une formation achevée, aboutie.

b) « Essaie ! » : le besoin de rendre « l'espace utilisable »... et utilisé.

Le squat offre de nombreuses opportunités d'essai. E2 et E3 racontent les chantiers des premières heures, indispensables, parce que les bâtiments ne peuvent être investis tels qu'ils sont à l'ouverture. Il y a un triple travail à effectuer dans les premières années du squat : rendre les locaux viables en installant les équipements nécessaires au confort quotidien (un poêle pour chauffer la salle commune, intervenir sur l'installation électrique), créer de toute pièce d'autres espaces couverts, fermés et isolés (les cabanes) pour que le squat ne soit pas un logement surpeuplé, penser l'articulation de l'habitation et des activités et l'inscrire dans l'espace. Les premiers essais sont une réponse à la nécessité de se confronter au lieu dans sa matérialité, d'y créer des zones privatives, des espaces de vie viables, dans lesquels il est possible de passer l'hiver : « c'était juste une bâche tendue sur une charpente fabriquée un peu en arrondi. C'était mignon, ça faisait un peu "paillote" mais ce n'était pas encore un « *level* » suffisant pour envisager un hiver là-dedans » (E3). En même temps se fait sentir une autre pression. Chacun et chacune doit pouvoir trouver un intérêt et un sens à être là, le fait d'avoir un toit sur la tête ne suffit pas, il est nécessaire aussi que le squat prenne une

²¹⁶ Cf ci-dessus « La charge de travail et le poids du cahier des charges du squatteur ».

²¹⁷ « L'un des aspects du Do It Yourself, c'est qu'il faut réellement tout faire par soi-même. C'est du travail ! On se manage nous-mêmes, on trouve nos dates de concerts nous-mêmes, on gère l'entretien de notre matériel nous-mêmes, on enregistre nos disques nous-mêmes, on complète nos déclarations fiscales nous-mêmes. Nous nous occupons de tout cela et cela prend du temps. On ne peut pas tourner tous les jours de l'année parce que quelqu'un doit bien chercher des dates à un moment donné. Je pense qu'il y a un paquet de travail organisationnel dont les gens n'ont absolument aucune idée. Ils imaginent généralement que le monde de la musique tourne avec des tas de gens chargés de faire ce boulot à ta place. Mais ce n'est pas punk rock. Nous venons d'un monde où l'on fait les choses nous-mêmes. », Ian MacKaye, figure emblématique du punk rock, chanteur de Minor Threat, guitariste-chanteur de Fugazi et co-dirigeant du label Dischord Records *Do It Yourself ! Autodétermination et culture punk*, Fabien Hein, Le passager clandestin.

allure de centre culturel. De cet autre besoin naît par exemple l'idée de construire des cabanes surélevées : « il y avait quatre cabanes à l'arrière et des ateliers. L'idée, c'était de pouvoir avoir des ateliers en-dessous des cabanes (...) C'était L. et J. qui avaient décidé de garder... qui voulait garder l'espace en bas pour pouvoir faire des activités dans toute la cour. Un grand espace... J. a commencé à ramener quantités de palettes pour faire un plateau de danse en bas. » (E2)

(E2) et (E3), qui témoignent de ce travail de réfection du squat, sont tous deux qualifiés sur le plan technique et manuel : l'un comme électricien, l'autre a des qualifications dans la construction et il a déjà travaillé sur des chantiers de manière professionnelle. D'une certaine manière, leurs essais relèvent largement de compétences acquises avant l'expérience du squat. Néanmoins, l'écart reste grand avec le domaine professionnel. Ici les moyens sont ceux du bricolage, il faut « s'arranger avec "les moyens du bord" »²¹⁸. Les matériaux sont des matériaux de récupération, il a été nécessaire de les stocker pour piocher au fur et à mesure des besoins²¹⁹. Les squatteurs forment un groupe où se mêlent personnes qualifiées²²⁰, amateurs et néophytes²²¹, et non une équipe de spécialistes où chacun est affecté à une partie de l'œuvre à réaliser, ou expert en supervision. Les chantiers se présentent au squat à la fois comme des pièces distinctes - « construire la mezzanine du gardien », « l'aménagement de la cave », « refaire la cuisine », aménager la salle multi-activités – qui s'entremêlent dans un seul moment, un grand chantier, celui du « lieu d'expérimentation ».

Faire avec les moyens du bord signifie en fait au squat faire avec des degrés de compétences divers : certains donnent des coups de main et contribuent de manière ténue. E1 témoigne, en décrivant sa cabane, d'améliorations plus modestes des lieux qui contribuent à façonner le squat : installer le Wi-Fi, ou mettre un garde-corps à la porte fenêtre. Il s'avère ainsi nécessaire de tolérer l'amateurisme, voire l'absence de compétences des autres. Faire avec les autres, c'est faire avec ce qu'ils savent et ne savent pas faire. Il faut par ailleurs accepter de tâtonner et d'améliorer sa pratique par petites touches : l'un raconte comment il aboutit à une cabane après plusieurs versions (E3), l'autre comment il s'initie à la sonorisation en tirant partie des opportunités, des rencontres, au fil des concerts, en bénéficiant parfois de la présence de techniciens sons ou de musiciens compétents, qui viennent compléter les ressources piochées sur internet ou livrées par des proches (E2).

C'est donc l'insuffisance de confort, la vétusté des locaux, l'inadaptation du bâtiment à la vie commune qui les contraignent à travailler pour en faire un lieu habitable. C'est l'hétérogénéité des moyens et des compétences qui les ancre dans une logique de débrouille, c'est-à-dire dans une logique où il est difficile d'arriver à un aboutissement dans les apprentissages, parfois dans les réalisations. Il est plus facile de se raconter et de raconter que l'on procède à des essais parce que cela permet d'intégrer, d'anticiper les échecs, les erreurs, les demi-réussites. Dans la présentation du premier temps d'aménagement de la cour du fond (E2), il est possible de décompter quatre cabanes mais aussi la tentative « de A. et S. qui ont essayé d'en construire une mais ils n'ont fait que la structure. » D'une certaine manière, il y a quelque chose de l'éducation au réel au sens psychanalytique, quand Freud expose que la meilleure ruse pour obtenir la satisfaction du principe de plaisir, c'est d'accepter les détours par le réel, de faire avec la réalité et contre elle.

Le besoin d'achèvement va prendre une autre forme : ce qui permet que le travail pour rendre l'espace utilisable aboutisse, c'est que l'espace soit utilisé. L'incitation à essayer va alors être relayée, au sein même du groupe squatteurs mais aussi aux visiteurs et amis, sympathisants du squat, aux connaissances qui cherchent des moyens d'agir -que ce soit une salle pour organiser un concert, un espace de répétition, une salle pour animer un atelier. Les informateurs ont tendance à nommer, après coup, « expérimentation » un peu tout ce qui se passe dans le lieu, un peu comme si c'était une manière de conférer le label contre-culture à toute la vie du squat. E2 cite le prêt de la

²¹⁸ *La pensée sauvage*, Claude Lévi-Strauss, Paris, Ed. Plon, 1960, p 27

²¹⁹ « les éléments sont recueillis ou conservés en vertu du principe que "ça peut toujours servir" », Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, p. 27, *Op. Cit.*

²²⁰ Ainsi, le deuxième informateur est qualifié en électricité mais pas pour ce qui est de la construction, il dit donc vrai quand il dit s'essayer à la construction au squat, à la plomberie ou à la sonorisation des concerts.

²²¹ « (...) Alfred qui a appris à utiliser une perceuse au squat X », (E2)

cave pour l'enregistrement d'un album, des répétitions de théâtre, la construction de sa cabane comme une cantine et un atelier chant que les animateurs se préparent à mener ultérieurement hors du squat. On retrouve les mêmes approximations dans les propos de E3 au sujet des projets et des expériences. Elle liste : « que ce soit élaborer ton propre projet personnel ou élaborer des projets collectifs, que ce soit l'organisation de concerts ou un projet de bibliothèque ou de l'événementiel à l'extérieur ou n'importe quoi », et met sur le même plan la piscine estivale, une réparation de toit, une cabane. Cette confusion s'explique en partie par leur idéologie. Mais la nécessité de valider leur démarche fournit une autre raison, tout aussi importante. En mélangeant tout et n'importe quoi sous l'étiquette d'expérience, il y a un effet d'affichage. Cet affichage et cette idéologie produisent quand même un effet attractif. Il est indéniable que quelques personnes de l'extérieur ont utilisé le squat comme un espace où pratiquer une activité nouvelle : si certains se saisissent de l'espace offert pour acquérir ou affiner, en situation, un savoir-faire, comme la conduite d'un atelier ou l'organisation d'événements publics, si certains s'essaient au sein du squat, alors le squat est bien un moyen d'essayer.

Penser ce qui se fait et ce qui se vit au squat comme autant d'essais a une conséquence : ceux qui agissent au sein du squat bénéficient d'un droit à l'erreur. Ce droit à l'erreur, ils ne l'auraient effectivement pas dans le domaine professionnel, dans une activité salariée ou libérale visant à obtenir un revenu. Finalement, le discours, l'affichage, le besoin de légitimer son action en ralliant d'autres personnes, extérieures, et en les incitant elles aussi à se servir du squat comme d'un moyen d'action contribuent bien à mettre en place une condition nécessaire à l'apprentissage. Il est en effet difficile de se lancer dans l'exercice d'une activité nouvelle si la moindre erreur, le plus petit raté risque d'entraîner une sanction. E1 le dit bien quand elle oppose le squat à l'école des Beaux-arts où les jugements, le classement et l'exclusion sont des menaces qui découragent les étudiants, qui risquent alors de s'exclure eux-mêmes. L'invitation à essayer peut alors être entendue comme une véritable opportunité d'apprendre parce qu'en relativisant l'idée de réussir, d'atteindre un objectif, elle autorise à agir.

c) L'incitation affective de la cohabitation.

S'ils encouragent les débutants et les amateurs, ces squatteurs sont dans une situation sociale dans laquelle ils se doivent de créer les conditions de la cohabitation. A la différence d'un dispositif scolaire ou de formation, ce sont les personnes elles-mêmes qui ont la charge de constituer et de faire vivre le groupe que d'élaborer et de tenir le cadre. Cet aspect n'est pas délégué à un tiers (professeur, formateur), pas de matrice sociale, dans laquelle viendrait s'inscrire un dispositif pédagogique. Le social au squat est à faire, sous la forme d'une cohabitation à entretenir. L'attente qui pèse sur chacun est donc forte, et le droit à l'erreur n'annule pas les responsabilités vis-à-vis des autres. Squatter, c'est bien se mettre en situation d'agir, mais c'est aussi se mettre dans l'obligation d'agir parce que les autres attendent de vous que vous preniez des responsabilités. Au squat X, elles sont tout à fait réelles, de taille, touchent à la sécurité commune, au bien-être matériel, au souci des uns et des autres, à la réputation du squat. Les attentes des autres sont donc prises au sérieux mais elles sont aussi acceptées, voire envisagées avec plaisir parce qu'elles proviennent d'amis. Ce sont des « copains » qu'ils aident, des « copains » qui attendent une contribution à l'expérience du squat, mais qui attendent aussi une personne qu'ils apprécient et avec qui ils ont envie d'agir ou qu'ils retrouvent²²² : « Je me souviens de : "Ah, ça y est, tu arrives enfin !" J'étais plutôt bien accueilli. C'était chouette ! » (E2) et « ça a commencé par construire cette mezzanine du gardien avec S., ça, c'était très bien, c'était un plaisir de se retrouver comme ça » (E3). Ce qui relève du fonctionnement tacite, de ce qui n'est pas dit²²³, de ce qui contrevient aux décisions et normes officielles est toléré,

²²² *A contrario*, le témoignage de E3 dit bien qu'il peut devenir difficile d'agir quand les amis sont partis.

²²³ Ils ont tous conscience du fonctionnement tacite : (E1) le premiers mois, passé à être « un peu sur ses gardes et à se dire "oh, je veux rester là, faut pas trop que j'en fasse une" et, en même temps, découvrir les choses au fur et à mesure, les fonctionnements, ce qui est dit et ce qui est pas dit. »

parfois même accepté avec amusement parce que la transgression est faite et incarnée par des personnes connues et reconnues. Ainsi, l'un d'entre eux relève à rebours que c'est la même personne qui a demandé au groupe que les cabanes échafaudées soient surélevées et qui ne respectera pas cette décision. Il commente d'un simple « Mais c'est comme ça » et rit volontiers avec moi quand j'essaie de le relancer, répétant son : « c'est comme ça. » (E2).

Nous avons pu constater qu'ils mettent volontiers en avant le fait qu'au squat ne règne pas les mêmes normes et contraintes qu'ailleurs. Selon leurs valeurs, il faut qu'ils soient eux-mêmes la source de leurs actions, autonomes et volontaires, dans le plaisir à agir, et à agir avec les autres. Il est difficile dans ce cas d'instaurer de la discipline, peu pensable de se soumettre à des ordres même quand le donneur d'ordre est le collectif, peu pensable de soumettre les autres aux décisions collectives, hormis quand les transgressions portent sur les fondements de la vie collective. Cela les conduit à pratiquer une politique d'ajustement des règles et des décisions. Cette politique contribue à renforcer l'impression que l'habitat au squat était bien un essai. Ils ont tenté une vie collective puisqu'ils ont régulièrement cherché à (ré)-adapter leurs manières de vivre ensemble. Ils ont essayé de faire des plannings (E1, E2) : pour partager le ménage, pour assurer l'hébergement d'urgence, pour partager la cuisine et les repas. Ces outils pour s'accorder, fixer les moments de rencontre et déterminer le partage des tâches ne durèrent qu'un temps²²⁴. Leur désir de vivre avec les autres les incitent donc à essayer de cohabiter : là encore le fait de parler de « tests »²²⁵ permet de rendre compte des échecs, des demi-réussites de leur cohabitation tout autant que des réussites.

L'injonction à faire par soi-même se transforme au squat X en une invitation et une incitation à essayer. Les entretiens recueillis sont des retours sur un vécu, des récits et des analyses rétrospectives. L'accent mis sur les tentatives permet de ne pas les effacer, de pouvoir les faire valoir auprès des autres, représentés en l'occurrence par l'actrice-chercheuse. Au-delà du contexte de l'entretien, ce discours fait apparaître quels sont les besoins de ce groupe de squatteurs : des besoins très tangibles concernant l'aménagement du lieu mais aussi le besoin social et politique de pouvoir rallier des personnes et d'en faire des usagers du squat.

Il semble difficile aux acteurs de déterminer précisément ces usages. La vie quotidienne n'est pas l'équivalent de la production et de la performance d'un groupe de punk rock. Même si les tâches à accomplir et auxquelles il faut se former dans ce cas sont hétérogènes (produire des enregistrements, prendre et entretenir des contacts pour organiser une tournée etc.), il n'en reste pas moins qu'il est possible de repérer clairement des segments et d'identifier des compétences et des savoir-faire associés auxquels les musiciens se formeront par la pratique. Chez les squatteurs de X, le discours est flou. Mais justement, les tâches et les postes ne sont pas tous identifiables. Et certaines sont perçues collectivement comme des corvées à partager (ménage, courses), des corvées dont le partage doit être organisé. Elles ne sont pas thématiques comme des objets d'apprentissage. Elles sont presque invisibles, trop modestes, de l'ordre du travail reproductif et du soin affectif. Le fonctionnement social ne les perçoit pas comme des qualifications, nécessitant temps et effort pour être acquises mais comme des qualités naturelles²²⁶.

C'est sur l'organisation du travail – travail domestique augmenté d'un travail associatif et culturel- et la coordination qu'ils portent leur attention. Ce souci est loin de concerner les seuls squatteurs. Faut-

²²⁴ En ce qui concerne les plannings cuisine et repas, E2 évalue leur durée de vie : « Et donc on a essayé de faire des plannings et de s'inscrire mais... et ça, ça a duré, ouais, plusieurs mois. Peut-être au total, c'était un an de fonctionnement comme ça. »

²²⁵ « on se pose la question, en se réunissant, en essayant plusieurs modèles de comment on vit ensemble. On a essayé de faire la bouffe une fois par semaine. Chacun faisait la bouffe pour tout le monde. On avait un planning des tâches, on avait des réunions -hebdomadaires et... Et on a fait ces tests là. », (E2)

²²⁶ « A travers l'assimilation des compétences professionnelles des femmes à des qualités "naturelles" associée à leur rôle dans la sphère privée se joue ainsi un travail de négation de ces compétences comme des qualifications, pouvant être professionnellement et économiquement reconnue », *Introduction aux études sur le genre*, L. Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait, Anne Revillard, p. 194, De boeck, 2012

il rappeler les disputes des couples concernant le ménage, le soin des enfants, l'épuisement des femmes en charge de la coordination et d'une grande part des tâches ménagères²²⁷ ? En revanche, un ménage lambda ne vit pas sa cohabitation comme un essai en vue d'apprendre. Les dissensions, les ratés, les ruptures et les départs sont probablement vécus avec douleur dans un cas comme dans l'autre. Les squatteurs disent peu sur ce thème, mais la part affective de leur cohabitation laisse penser qu'ils ne sont pas à l'abri des déchirements affectifs. Là où leur manière d'appréhender leur quotidien fait toute la différence, c'est qu'elle les contraint à adopter un regard transversal. Si comme tout un chacun, ils donnent peu de prix aux tâches ménagères, ils sont instruits par l'expérience du travail de coordination nécessaire à la vie quotidienne.

2/ Un essai d'engagement total à l'épreuve de la situation.

L'ouverture, le besoin de garder vive les énergies conduit à une forme d'accumulation d'activités et de motifs à agir, à une hyper-activité collective, à une saturation de l'espace. Mais ce trop plein converge avec l'ambition de l'engagement total et la volonté des squatteurs de X de confondre art, militantisme, amitiés, amours, travail, loisirs et de les vivre en un même lieu, le squat. Cette volonté de réunir personnes et activités produit un espace de sociabilité dense. Cette densité peut laisser espérer qu'il sera dans ce lieu possible de faire un peu de tout et de diversifier ses savoirs-faire au contact de personnes expertes. Sans négliger la force de ces espoirs, on peut se demander si les squatteurs de X ne se mettent pas dans une situation où ils risquent d'être, non seulement épuisés, mais aussi dépassés. Que font-ils de cette situation ? Se contentent-ils de subir cette injonction à tout faire, ou trouvent-ils des tactiques pour limiter leur engagement ? Et, au même titre que la rhétorique de l'essai produit un droit à l'erreur qui facilite l'apprentissage, l'éclectisme qui caractérise le squat X les conduit-ils à se confronter et à s'initier à des pratiques inédites, inconnues d'eux ?

a) Être en situation de se sentir dépassés.

E1, E2 et E3 disent choisir de venir en squat, et argumentent leur choix : les raisons affectives, un intérêt pour ce qui se bricole en squat, un intérêt à venir bricoler au squat. Certes, on perçoit qu'ils ont, somme toute, des moyens modestes : « Ce n'était pas non plus un squat à défaut, parce que je ne peux pas me payer un logement (...) J'étais pas en extrême précarité, donc c'était vraiment volontaire. (...) [J'avais des] ressources d'étudiante, c'est-à-dire quasi nulles, j'avais mes parents qui me donnaient 300 euros par mois. Ce n'est pas grand chose... (...) J'étais boursière niveau 0, juste je ne payais pas mon inscription ou très peu, mais je n'avais pas le droit non plus à de l'argent. » (E1), l'installation au squat est vu aussi comme l'opportunité de ne plus payer de loyer (E2) ou de trouver un toit au retour d'un séjour d'études (« mon Érasmus de pauvre à Toulon » E3). Mais dans la ville de province dont il s'agit, la pression immobilière et locative n'est pas aussi forte que dans certaines métropoles françaises, l'idée qu'ils auraient pu faire autrement est crédible : « Ce n'était pas non plus un squat à défaut, parce que je ne peux pas me payer un logement, comme on peut beaucoup trouver dans les squats parisiens ou lyonnais » (E1).

Quoiqu'il en soit de leur désir de s'installer au squat, de leur volonté de contribuer à l'expérience et à l'aventure collective, il est clair qu'ils vont tous vivre des situations où ils se sentent dépassés. Ce sentiment transparaît en premier lieu à travers l'impression de s'oublier (E1), la lassitude (E2), la peur et le sentiment de se perdre dans un groupe impersonnel et un fonctionnement institué (E3). L'impression de saturer (« ça faisait trop ») de E1 provient de la diversité d'activités menées, de la surcharge de travail et de contacts liée au fait de s'inscrire dans plusieurs espaces sociaux, l'école des Beaux-arts et le squat. La fatigue (nommée en E1 et E2) provient de la densité sociale d'un

²²⁷ Mona Chollet, « Métamorphoses de la bonniche », *Chez soi. Une odyssée de l'espace domestique*, La découverte, 2016

espace de vie qui devrait aussi permettre le repos, le relâchement. En dehors des chambres et des cabanes, des espaces personnels, il y a toujours du monde, que ce soit des cohabitants, des activistes – animateurs du lieu, des passants. Les squatteurs de X ont en effet investis une ancienne auberge de jeunesse : les locaux sont vastes, mais pas assez pour séparer totalement les espaces privatifs, leurs espaces communs et privés des espaces ouverts au public. Les espaces communs, nous l'avons vu, sont très peuplés. Cette omniprésence des autres conduit parfois, si ce n'est à renoncer, mais au moins à retarder ce qu'ils avaient prévu de faire. Au regard d'une vie où l'on se fixe des objectifs, il y a une temporalité propre au squat qui relève de la dérive. J'en ai pris note dans mon journal de recherche, quand par exemple, un samedi matin, entre le moment où je suis prête à sortir du lieu et le moment où j'en sors effectivement, s'écoulent deux heures pendant lesquelles s'enchaînent de petites interactions et actions : je croise un cohabitant qui reprend avec moi un point de la dernière réunion, une maman hébergée a besoin d'un coup de main avec la machine à laver, on échange des nouvelles avec une cohabitante / amie pas vue les derniers jours, je montre le fonctionnement du four à une personne de l'extérieur pour la cantine²²⁸. Cette temporalité est représentée dans les feuillets dessinés et annotés par E1 : « arche construite par ... en dossier de chaises accumulées pendant des années et assemblées lors d'un lendemain de soirée qui s'était transformée en nuit blanche puis en petit déjeuner à rallonge. » Pour vivre au sein du squat tout en menant une activité à l'extérieur, il est nécessaire d'accepter cette temporalité, les accrocs au cours chronométré et programmé des choses, tout aussi bien que d'y résister, de s'y soustraire²²⁹. En plus de la présence des autres, il y a donc une adaptation aux conséquences de cette présence, un effort à faire pour concilier présence à soi et présence aux autres, parvenir à garder le sens de ses intérêts et besoins tout en profitant de la sociabilité du squat. Cela demande des efforts, de forger un art du funambule pour vivre au mieux la vie du lieu, mais produit aussi cette lassitude, attestée par A. Petiau et L. Pourtau dans leur enquête sur les squats parisiens : « il peut aussi s'agir de fatigue au sens psychologique du terme : fatigue d'être constamment dans la coprésence, de ne pouvoir se retrouver seul avec soi-même, d'être trop fortement engagé dans la vie du lieu et les problématiques des autres résidents. (...) Ce fort investissement et cette difficulté à trouver un équilibre entre engagement dans la vie collective et préservation de son intimité et de son espace personnel, sont traduits par des termes et des expressions très forts : "être bouffé" ou encore "dévoré" par le groupe. »²³⁰

b) Petits arrangements avec l'injonction à tout faire, tout vivre, tout vouloir.

Les squatteurs de X partagent un refus, celui d'adopter un découpage traditionnel de l'existence, dans lequel il y a un lieu, un temps et un milieu pour le travail, un lieu, un temps et un milieu pour l'affectif, et pour le militantisme, et pour le loisir. Quand je regarde le squat par le prisme de l'unité de lieu²³¹, je constate un cumul des ambitions militantes, politiques, personnelles, et je peine à reconstituer la liste des activités, des ateliers, des tâches : ménage, danse, construction, actions publiques, vie commune, réunions, tenue d'une cantine, projection de film, entretien du lieu, régie, hébergement en sleeping de personnes en difficultés (immigrés sans-papiers, personnes sans domicile, femmes ayant subies des violences, etc.), atelier vélo²³². A les entendre, je perçois bien des zones de confusion. Il est parfois difficile de ranger dans une catégorie ce qu'ils font et vivent : construire une cabane, est-ce travailler à l'aménagement des lieux, affiner ses compétences, passer un bon moment avec des proches, militer pour le droit au logement et à l'espace ? Organiser un concert, est-ce un travail bénévole pour faire vivre le squat comme scène artistique, un moment de divertissement et de loisir, une prise de position militante pour un mode de production culturelle ?

²²⁸ Journal de recherche, 7 janvier 2017.

²²⁹ Cf la question du rythme comme manière de s'accorder et de désaccorder.

²³⁰ A. Petiau et L. Pourtau, *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*.

²³¹ Cf. la première partie « Le squat X, un lieu pour se rassembler »

²³² Le lecteur trouvera une tentative de liste dans la partie de description du terrain, dans la mesure où pour une part, elle est faite de mémoire, je n'ai pas de date précise à faire figurer en face de chaque atelier / activité.

J'entends bien comment se condense différents aspects de l'existence : tout en habitant au squat, leur vécu reste évidemment traversé par des événements qui composent toute vie²³³. Pourtant ils savent bien établir des différences, et faire preuve de nuance. Ils savent dire ce qui leur revient et ce qui a été entrepris par d'autres, ce à quoi ils ont contribué et quand ils ont laissé les autres agir, et ce à quoi le groupe a renoncé, par choix ou contraint et forcé. Piochons dans leur inventaire : la danse, c'était l'envie de J. et S. (E2) et du collectif STO (E1), l'atelier vélo, c'est L. (E3), les projections cinématographiques, c'est A. (E1). La « cantoch' » est certes une œuvre continuée, mais si chacun a probablement donné la main une fois ou l'autre, aucun des trois n'a l'air d'y avoir vraiment contribué, de s'y être investi comme dans une affaire personnelle. Par ailleurs, ils citent tous des points sur lesquels le collectif a du renoncer de manière contrainte ou choisie, temporairement ou définitivement. Ainsi, il n'y a pas eu « convergence des luttes ». Ou, dans un vocabulaire moins marqué par mai 68, l'alliance avec d'autres associations pour lutter pour le droit au logement et contre la précarité n'a pas perduré, le squat X n'a pas tenu lieu de local fédérateur, réunissant le réseau Alerte 63 (E2 et E3). Le collectif s'est créé et défini en renonçant à l'ouverture totale du lieu, renouant avec verrou et clefs, en instaurant des différences statutaires entre résidents (habitants / hébergés), en limitant l'accès à la prise de décision (réunion habitant / AG ouverte). La production artistique est à maintes reprises abandonnée, de telle sorte que E1, étudiante en arts, se contentera de participer à de l'événementiel, constatant que les expérimentations artistiques ont eu lieu avant qu'elle habite au squat, et qu'il y a eu « une recrudescence artistique » après son départ, avec la tenue annuelle d'une manifestation autour de la micro-édition, rassemblant des plasticiens du milieu DIY français qu'elle met au crédit de deux habitants, respectivement dessinatrice et artiste linogreveur. Autre exemple : l'investissement de l'espace urbain, l'engagement dans l'exercice d'une citoyenneté à l'échelon municipal, ne dure qu'un temps (E3).

A l'échelle individuelle, il est clair que le squat ne permet pas de répondre à toutes leurs aspirations et que tout n'est pas vécu au squat. Le squat est ainsi, parfois, une entrave à la vie amoureuse, en raison du manque d'intimité (E1) ou parce que son ou sa partenaire ne souhaite pas embrasser un mode de vie collectif, vivre une vie de famille et élever un enfant au squat (E3). Le fait qu'ils ne parviennent plus à manger ensemble fournit un autre indice du fait que le squat est insuffisant : ils vivent une partie de leur vie ailleurs, pour des loisirs, du travail. Toutes les personnes entretenues font état d'occupations en dehors des murs. En fait, bien qu'engagé au squat, chacun a continué à faire ce qu'il faisait auparavant : études, travail salarié, recherche de moyens de gagner sa vie. Cela implique des absences, répétées. L'enjeu, alors, est de pouvoir concilier ces activités extérieures avec les impératifs de la vie au squat X. L'un des moyens est de limiter son temps de travail au squat X en se dégageant de certaines responsabilités ou activités. Ainsi, la première décline ostensiblement le fait d'assurer la cantine. Elle se justifie en disant que pour tenir ses engagements il faut s'investir dans des activités pour lesquelles on a un goût et un intérêt personnel : « moi je pense qu'il vaut mieux qu'on ait des champs dans lesquels on est bien, des choses qu'on aime faire et du coup on ne va pas planter les copains, plutôt que s'engager pour tout et de planter systématiquement les gens. » (E1). Pour éviter d'être tiraillé entre la disparité des investissements, il est par ailleurs possible d'essayer de les mettre en cohérence. Ainsi, E3 a utilisé le lieu pour servir une production destinée à être présentée ailleurs et bénéficié du soutien amical et affectif des autres : « Pour mon diplôme, on était allé se faire une mission de deux jours de suite avec Jules ... à aller faire des poubelles de supermarché, à récupérer des quantités invraisemblables de déchets de supermarché pour l'expo (...) Je ne bossais quasiment plus à l'école, je bossais là quoi ». Une autre façon de s'arranger avec les temps d'absences est de réinvestir une partie des ressources obtenues par son travail dans du matériel. Ce matériel va être utilisé pour les activités du squat : « Ouais, apprendre à

²³³ C'est vrai dans le troisième entretien, dont le début est rythmé par un leitmotiv : « en même temps ». Il fait état de la mort de sa mère, de la poursuite de ses études, et de sa participation à l'aménagement du lieu et à l'institution du groupe la première année. C'est le seul qui adopte une forme assez proche du récit de vie et dont l'entretien se déroule selon une logique chronologique.

sonoriser, je l'ai appris ici. Parce que j'habitais ici et que je bossais j'avais des sous. En ayant des sous, j'ai pu acheter une sono qu'on utilisait ici, et j'ai appris à m'en servir et à sonoriser... » (E2) Dans cette tactique, il y a la volonté de rendre, de faire un contre-don : les ressources récupérées en faisant l'économie d'un loyer reviennent en partie au groupe sous la forme de matériel. Mais il y a un peu plus : cet acteur cherche aussi à parvenir à se former par lui-même à la sonorisation. Pour le faire, il a certes considéré les concerts au squat comme autant d'occasions d'apprendre et de mettre en pratique, mais il a aussi estimé qu'il était plus simple d'avoir du matériel dont il était propriétaire. Cette mise à disposition -pour les autres et lui-même- lui évite de risquer d'abîmer du matériel commun, lui permet de s'essayer à une pratique qui l'attire. Enfin, ils font tous preuve, et en diverses occasions, d'une forme de loyauté envers le squat, comme s'ils essayaient d'être squatteurs en dehors du squat. Chez le second, c'est perceptible par la fierté qu'il a d'avoir habité au squat, il dit en parler fréquemment, un peu comme si dans sa présentation de lui-même, cette expérience était constitutive. La première a manifestement assumé le fait d'habiter dans un squat alors qu'elle était étudiante aux Beaux-arts. Le dernier, enfin, a cherché à transposer ses positions de squatteurs dans le travail d'étude qu'il a présenté pour valider son diplôme. Chez ces trois personnes, il y a la volonté d'être squatteur hors du squat, d'assumer cette part de leur vécu. C'est une autre manière de rendre acceptable – à leurs yeux comme à ceux d'autres squatteurs- les absences ou un déménagement.

c) L'éclectisme : être conforté et dérangé.

Entre la pratique artistique, la diffusion culturelle, l'ouverture d'espaces de convivialité, le secours aux personnes à la rue, les chantiers, le militantisme, le groupe de squatteurs de X, en huit années, n'a jamais vraiment tranché. Cela permet en fait à chacun de venir s'essayer à une activité, au gré de ses envies, et de ne pas imposer une ligne directrice qui donnerait au lieu une identité unique. Somme toute, ils n'étaient que neuf une fois évincés les personnes en lesquelles ils n'avaient pas confiance, « les squatteurs de squatteurs » pour reprendre une expression du milieu squat parisien²³⁴, ou d'autres représentant un danger. A neuf, si les autres n'ont pas les mêmes aspirations, il est plus sage de ne pas balayer d'un revers de main leurs envies, et d'accepter de former un ensemble hétéroclite. Comme le dit E2, « ce n'était pas tant sur on a un projet ensemble (...) On l'a défini comme : "on est une bande de 9 copains et on a envie de construire ce lieu à 9" ». Et de la même manière, ils se montrent finalement assez conciliants avec les personnes qui montrent un intérêt pour le squat : à partir du moment où ces dernières sont d'accord pour agir au sein du squat, pratiquer le prix libre, participer aux frais du lieu et à une réunion de temps en temps, celles-ci sont invitées à utiliser le lieu. Et l'invitation implique un essai mais un essai sans période, un essai sans terme ni transition vers quelque chose de plus sérieux. Les squatteurs de X n'imposent pas de durée d'engagement, et ne demande pas de titre à agir. Bien sûr, les quelques conditions requises sélectionnent la plupart du temps des personnes proches des squatteurs, se revendiquant de pratiques alternatives, d'une production artistique différente, ou de l'éducation populaire. Mais le squat attire aussi, bien que plus rarement, des personnes relativement démunies, parce qu'ils y trouvent l'opportunité de se faire prêter un local. Le groupe de squatteurs est animé par le souci de rassembler, il cherche donc à donner de la place aux personnes pour faire ce qu'elles ont envie de faire. Il ne définit pas trop précisément ce qui est possible au squat X. Cela reviendrait à fermer le lieu en amont, avant l'ouverture, avant que les potentiels usagers aient pu explorer, imaginer ce qu'ils veulent y faire, ou simplement l'exprimer. Laisser une marge de manœuvre aux personnes de l'extérieur engendre une variété d'activités. Les squatteurs leur demandent avant tout d'être actives plutôt que consommatrices.

En ce qui concerne les habitants, la logique est presque la même. Chacun semble libre de s'adonner à ses envies, de continuer à faire ce qu'il a envie de faire et ce qu'il sait faire. Chacune des personnes

²³⁴ A. Petiau et L. Pourtau, *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, Op. Cit., p. 45.

interrogées a donc pu continuer à explorer son propre domaine de compétences une fois installée au squat. La première assume son intérêt d'étudiante aux Beaux-arts pour la diffusion culturelle et musicale dans le lieu, le second, acquièrent des bases de sonorisation et de plomberie, mais il reste par là dans un registre technique et manuel, le dernier affine ses compétences en construction et leur donne une tournure plus artisanale.

Néanmoins, le groupe de squatteurs de X est travaillé par un idéal d'égalité dans lequel le partage des tâches a son importance, particulièrement quand il s'agit de celles qui sont le moins valorisées socialement (ménage, cuisine). Et ce partage est un enjeu clef de la cohabitation : nous avons vu que la charge de travail est conséquente, tout ce qui n'est pas fait par certains retombe sur les autres. De plus, la présence constante des autres oblige à les prendre en compte. Se soucier d'eux consiste alors souvent à considérer ce qu'ils sont en train de faire, et à répondre à leurs sollicitations. Au quotidien, les squatteurs font donc des pas de côté, ils ne peuvent purement et simplement passer leur temps sur leur propre ouvrage. Le détour par les activités des autres est un des moteurs de la temporalité de la dérive.

Ces détours sont parfois des occasions d'acquérir de nouveaux savoirs-faire, ou de débiter un apprentissage : l'électricité avec L. pour E3, la sonorisation avec les techniciens de passage pour E2, des rudiments de bricolage et de mécanique vélo pour E1. Mais ces détours ont aussi pour effet de les décaler, de les faire sortir de leurs zones d'habileté ainsi que des rationalisations qui leur permettent de se sentir en accord avec eux-mêmes.

E1 arrive dans un lieu déjà construit et qu'elle connaît déjà : elle observe ce qui se passe et ce qui se trame au quotidien pour comprendre les écarts entre ce qu'on lui dit du fonctionnement, ce qu'elle en connaît (mais comme habitué) et ce que désormais elle vit comme habitante. Elle apprend de la situation parce qu'elle est en immersion et parce qu'elle observe les autres en pleine action : « J'avais envie de cette expérience-là qui m'a beaucoup appris, notamment dans les champs de l'événementiel, de l'organisation. Comment gérer une orga', penser à la fatigue des personnes. Voilà, le rapport au sacrifice, la personne qui a envie de programmer un groupe qu'elle aime bien et, finalement, elle va faire le bar toute la soirée ou dire aux gens dans la cour de ne pas parler, et en fait, c'était elle qui avait le plus envie de voir le concert, et elle est passée à côté. Ça, c'est des choses que j'ai pu voir et dans l'idée, il ne faudrait pas que ça arrive. Il faut se débrouiller pour que ça aille mieux. » Elle cherche à tirer partie de la situation qu'elle a vécue pour penser le travail bénévole et comprendre où sont les enjeux de la coordination d'une équipe bénévole : si l'un des moteurs du bénévolat dans le champ culturel est de pouvoir jouir de l'événement, consommer la performance artistique au même titre que le reste du public, comment ne pas épuiser ce désir si le loisir se transforme entièrement en travail ? Comment concilier loisir et travail et répartir la charge de travail dans une équipe ? C'est sur la question du travail social que le décalage opéré est le plus net. Elle a l'air d'avoir peu assumé la fonction de portier et le premier accueil - et les refus d'accueil inhérents à l'hébergement d'urgence et à la limitation des places à douze lits en dortoir. Elle confie s'être, comme d'autres, déchargée sur un habitant..., même si là encore ils ont tenté de rétablir un équilibre par un planning. En revanche, elle se présente comme très investie dans une sociabilité et une convivialité du quotidien avec ces autres. Cet engagement naît à son sens d'une disposition naturelle. Et, en même temps, elle a tout à fait conscience d'accomplir ainsi un travail : « je pense être assez bavarde et à l'écoute, et du coup ça faisait que j'entendais énormément d'histoires pffff.. Des gens qui ont quarante ans et qui n'ont jamais eu d'appartements à eux, qui se font bourlinguer d'un endroit à un autre. C'est vrai que, en étant en squat, en plus d'être dans une précarité soi-même, on voit énormément la précarité des autres. Des autres qu'on croise dans la rue et on pense pas qu'ils sont précaires à ce point-là. (...) Se dire qu'il y a énormément de gens qui sont dans des situations pas possibles, qu'on n'aurait jamais suspectées, parce que c'est la jeune femme bien mise, on se dit, ha, elle, elle n'a pas de problèmes d'argent alors qu'en fait elle vit un enfer, c'est... Ça,

c'était un peu fou. Et c'était assez fou de voir le ... euh, comment on peut dire ? Ouais, le rapport au ... Le rapport au travail social. (...) Là du coup rien que le fait d'être à l'écoute, d'entendre ces histoires, d'acquiescer, ou de répondre, ou de ... de partager ça, j'avais vraiment l'impression d'être, en fait, d'être une travailleuse sociale. » (E1). D'une certaine manière, on pourrait dire qu'elle ne fait ainsi pas grand-chose, puisqu'elle se contente de discuter avec des personnes qui se trouvent dormir là où elle habite. Pourtant, elle accepte ainsi la présence de ces autres, elle se soucie d'eux²³⁵ et elle accepte par ailleurs de recevoir d'eux²³⁶. Elle développe par ailleurs une attention à trois aspects de la situation sociale du squat. D'une part, elle le situe dans un espace social plus vaste, le reconnaissant comme « une zone intermédiaire » entre la rue et le logement et une zone de rencontre entre des formes de précarités différentes, d'autre part, elle se retrouve en situation de cohabiter avec des personnes dont elle n'a jusque là perçu que l'apparence, elle développe ainsi une sensibilité à la misère qui se cache. Enfin, elle éprouve et verbalise comme travail un type de travail rendu invisible, caché, dénié, le travail du *care*²³⁷.

E2 se représente essentiellement en travailleur manuel : il donne des détails sur la construction de deux cabanes, la sienne et surtout celle de sa compagne, et fait état de son travail sur l'installation électrique et la plomberie des bâtiments, il fait office de technicien son pour certains concerts, et est très soucieux du stock de matériel²³⁸. Il s'investit dans d'autres actions au sujet desquelles il est laconique. Il cite l'organisation des événements²³⁹, concède à peine, après une de mes relances, s'être beaucoup investi dans une médiation et une mise à plat lors d'un moment de crise. C'est une autre personne qui le nomme à propos de l'atelier vélo. Même s'il œuvre énormément dans le champ technique, on peut dire qu'il le fait de manière transversale sans se cantonner à un secteur. Il s'avère sensible aux questions de régie. Il m'explique les tenants et les aboutissants de la fonction de régisseur au squat : accueillir les animateurs extérieurs demande de les accompagner pour la prise en main des locaux. Ce regard transversal, il l'adopte aussi quand il s'agit d'aborder les questions de cohabitation. Il porte une grande attention à la micro-politique du groupe dont il fait partie. Il est en effet sensible à ce que deviennent les valeurs, les règles et les décisions dans la vie quotidienne du squat. Ainsi, il analyse dans l'entretien les conséquences des différents degrés de présence au squat. A son sens, les résidents ont à la fois plus de pouvoir d'action que les activistes de l'extérieur, et plus d'informations, ils ont donc, de fait, plus de pouvoir de décision. D'autre part, il observe un jeu d'ajustements entre la décision telle qu'elle a été actée et les pratiques, la manière dont elle est appliquée par les uns et les autres. Ainsi, même s'il se réclame du travail manuel²⁴⁰ plutôt que de l'intellectualisation de l'expérience, il élabore les grandes lignes

²³⁵ Se soucier de correspond à la première phase du *care* selon J. Tronto, cité par A. Petiau et L. Pourteau. Ils avancent ainsi que « les squatteurs manifestent un souci des autres. (...) C'est en partie le fait d'être sous les yeux les uns des autres, de ne pas pouvoir faire autrement que de porter regard sur l'autre, qui entraîne cette attention à l'autre. », *Vivre en squat. Une bohème populaire au XXIème siècle*, p. 110, *Op. Cit.*

²³⁶ « C'est assez marrant de se sentir aussi soutenue, tous, les uns les autres. Ou même des discussions, voilà, sur des questions amoureuses avec des, justement, les ajistes qui venaient du Congo. Et euh, ou du coup, on pouvait échanger, là dessus quoi », (E1)

²³⁷ « La question du travail domestique s'est trouvée au coeur des réflexions féministes à partir des années 1960. (...) A partir de perspectives théoriques très différentes, ces réflexions convergent dans l'identification d'un ensemble de tâches auparavant largement invisibles et socialement non reconnues, prises en charge par les femmes dans la sphère privée et requalifiées comme *travail*. Parmi ces tâches, certaines ont une vocation interne à la sphère familiale : soin, éducation et/ou accompagnement moral des enfants et des adultes dépendants, cuisine, ménage, lavage, repassage, courses, tâches administratives, entretien des relations sociales de la famille », *Introduction aux études sur le genre*, L. Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait, Anne Revillard, p. 171, De boeck, 2012.

²³⁸ Il en parle ainsi que E3.

²³⁹ Je me le représente comme un informateur, notamment parce qu'il m'a initié à la gestion d'une soirée, à l'accueil du public, aux astuces pour mettre les gens dehors en douceur, sans provoquer de tensions (journal de recherche, samedi 17 décembre 2016)

²⁴⁰ « Dans mon fonctionnement, je prends plus de plaisir à gratter du bois que du papier », E2.

d'une expertise pragmatique de la politique du squat : sans s'en tenir aux discours communs et aux déclarations d'intention (qu'il partage par ailleurs), il cherche quelle est la dynamique officieuse.

E3 semble être parvenu à mettre en résonance ses besoins, sa vision du squat et son attitude de squatteur. Le parcours qu'il raconte est aussi plein d'accrocs. Il fait parfois des coups de maître : établir son atelier au squat et donner une forme et un contenu à son travail plastique conforme à son quotidien et son militantisme écologique. Mais cette recherche obstinée de cohérence montre qu'il n'est pas si facile de concilier les différentes activités. Le soutien d'un cohabitant qui l'accompagne pour récupérer des matériaux (en l'occurrence des déchets) prend alors de l'importance. Il fait état sans ambages du dilemme entre vivre avec sa famille (en couple avec un enfant) en appartement et continuer à créer sa famille « de potes », son activité, obtenir son diplôme. Ce dilemme l'a conduit un temps à tenter des allers-retour : « ça a fait une drôle d'année comme ça, où j'ai vécu de nouveau en appartement et... où je revenais de temps en temps bosser. Quand j'avais le temps ». Allers-retours impossibles entre des univers et des exigences distants. A son retour au squat, il a repris le chantier de sa cabane de manière à pouvoir recevoir son enfant en bas âge. A travers cette recherche de plus de confort matériel, il cherche à concilier squat et paternité, un pari risqué²⁴¹. Au fil de ces cinq années au squat X, son engagement va decrescendo. Les premiers temps sont intenses, il s'investit dans tous les chantiers et est partie prenante des actions politiques hors-les-murs. Parmi les squatteurs, certains sont ses amis et proches de longue date (une ancienne amoureuse, des camarades des trois autres squats, où ils ont fait leurs premières « armes » et « désillusions » [E3]). A partir du moment où l'équipe initiale se défait, il se sent étranger au squat et à son fonctionnement. Il se dégage : il utilise le squat pour se loger, puis pour être régulièrement hébergé. Son départ s'étale sur plusieurs mois. Une fois le squat quitté, il n'a plus de logement : « le nomadisme n'a pas suffi à me faire partir vraiment d'ici, il a fallu que je m'installe vraiment de nouveau quelque part. Quand ça, ça a été vraiment actée cette coloc, à V... » En partant du squat, il perd une assise domestique dans sa double dimension d'arrangement économique et de soutien affectif. A rebours il s'aperçoit de ce qui manque une fois privé des pratiques communes de débrouille : « Ce lieu permet quasiment de se reposer sur un « devenir gratuit » et de, du coup c'est un peu comme une planque qui permet de rester inadapté au monde extérieur tranquillo, pépère sans ... (...) Quand il faut revenir au vrai monde et se démerder pour vivre. Et bien, ce n'est plus la même. Que ce soit par exemple repayer un loyer ou quoi que ce soit. Ou simplement se débrouiller avec son RSA, utiliser son RSA pour bouffer et payer son loyer plutôt que juste se payer des canons [petit rire] ». Pauvre et précaire à son arrivée au squat, E1 le reste après son départ du squat. Et il lui faut faire avec ses ressources..., et seul. Ce constat engendre une mal-habileté et une désillusion : « on peut aussi peut-être aboutir (...) à une plus grande inadaptation au monde que celle qui a fait qu'on en est venu là », « ça fait relativiser une très belle qualité de cet endroit-là et ça vient questionner cette possibilité de déplacement, sauf si on veut se limiter à du tourisme inter-squat, c'est-à-dire si on ne fait que se déplacer d'oasis en oasis en ne sortant plus de la marge ». Se former -voire se transformer- pendant le temps du squat n'équivaut pas à changer la situation d'ensemble et la place qu'on occupe dans la hiérarchie socio-économique. Plus encore, le départ du squat peut correspondre à un appauvrissement par rapport auquel les acteurs peuvent se sentir d'autant plus démunis qu'ils ne sont plus accoutumés à faire seuls avec leur pauvreté.

Les squatteurs de X ont, à maintes reprises, dû faire avec : faire avec les locaux tels qu'ils les trouvent, et donc rogner sur les communs au profit des activités publiques, faire avec leurs acquis et la nécessité d'améliorer- leur capacité à bricoler, faire avec les compétences et incompétences respectives des uns et des autres, faire avec les envies et les passions des autres, faire avec le besoin de rallier et réunir d'autres personnes dans le lieu, faire avec la fatigue que leur mode de vie

²⁴¹ « L'Aide Sociale à l'Enfance ordonne parfois aussi des mesures de placement parce que « la vie dans un squat peut être estimée néfaste au bon développement de l'enfant », Florence Bouillon, *Les mondes du squat*, Op. Cit., p. 121.

engendre, faire avec la désignation du squat comme politique, c'est-à-dire accepter de le revendiquer, de l'assumer même en dehors des lieux, faire avec la cohabitation et la sollicitude requise, faire avec cet univers d'activités et d'activisme, c'est-à-dire accepter de seconder et d'aider les autres dans ce qu'ils entreprennent.

Pour ce qui est de la cohabitation, la tension entre la sollicitude pour les autres et l'envie de s'en tenir à ses propres affaires n'est pas ressentie uniquement par les squatteurs. Les tiraillements entre le temps consacré à entretenir l'entraide et le temps passé à gagner sa vie (ou à obtenir un diplôme comme pour E1 et E3), traversent tous les acteurs investis dans l'espace domestique et la vie familiale²⁴², et plus particulièrement les femmes. Certes, une part non négligeable d'hommes mènent une vie essentiellement vouée à leur carrière laissant à une femme le souci du ménage et les soins affectifs, vivant bien dans deux espaces, l'espace public et extérieur dans lesquels ils assurent leur travail salarié et rentrant dans une maisonnée où aucun travail ne les attend. Mais toutes les autres et tous les autres²⁴³ n'ont-ils pas à trouver des arrangements ?

Les moments où les squatteurs doivent composer, les nécessités auxquelles ils doivent s'adapter sont passés au crible de leur volonté d'apprentissage. Elles ne les amènent pas à « tout » faire, et à tout apprendre. Ils ne lâchent pas leurs habitudes et leurs acquis, et s'accrochent à leur champ de spécialité. En même temps, la vie au squat les pousse à rompre avec la logique de la spécialisation. Deux raisons à cela. D'une part, le quotidien du squat les accoutume à adopter une vision d'ensemble. D'autre part, ils sont parfois littéralement dépassés par la complexité de leur environnement, ce qui engendre lassitude, malaise, mal-habileté. Ils ne se retrouvent pas, par la magie de la coopération et l'élargissement de leur cadre de vie, à savoir tout faire. Être en situation d'agir, c'est certes être actif, voire parfois hyper actifs mais c'est aussi subir, devoir considérer et se confronter à des aspects de la situation que l'on avait ignorés jusque-là, que l'on méconnaissait. Pourtant, ce que les squatteurs subissent, ils ne le vivent pas pourtant (ou pas uniquement) sur le registre de l'épreuve, de l'impuissance et de la fatalité, ils l'élaborent, en discutent, cherchent des attitudes et des postures pour se présenter et représenter à d'autres, étrangers au groupe, voire à la situation.

C/ Apprendre en situation : faire avec son vécu, le mettre en forme.

Ce moment d'essai est une traversée de l'expérience dans laquelle ne cesse de se produire des écarts, des décrochages, des décalages entre ce qu'ils avaient projeté, pour eux-mêmes et pour le groupe et ce qui se passe dans les faits. Le processus vécu consiste en quelque chose d'assez banal : dans le fait d'acter des écarts, dans des parcours en zig-zag, troués, discontinus, incohérents. Le vécu se double d'un processus d'apprentissage parce qu'ils font avec les imprévus, les inattendus, les déceptions, les échecs, les incohérences. Mais que l'on s'entende : quand je parle de faire avec, je ne

²⁴² « (...) il y a des univers de pouvoir, matériel ou symbolique, et des univers où les enjeux de pouvoir sont beaucoup plus euphémisés, et où la question d'être un "individu singulier" ne se pose guère ; on peut penser à la famille qui n'est pas réductible à un champ de bataille, mais un lieu qui repose en partie sur le don de soi et le contre-don affectif, le désintérêt et la solidarité intergénérationnelle etc. », Lahire Bernard, *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*. La découverte, 2013, p. 56.

²⁴³ « La séparation entre le domicile et le lieu de travail productif, rappelle Ann Oakley, ne caractérise pas les sociétés humaines en général, mais les sociétés industrialisées. », « Annie Ernaux a vécu une telle situation, puisque ses parents tenaient un café-épicerie au rez-de-chaussée du domicile familial. La petite Annie grandit dans la même proximité avec son père qu'avec sa mère. (...) l'école lui enseigne : "Le matin, papa-part-à-son-travail, maman-reste-à-la-maison, elle-fait-le-ménage (...)". Son père à elle "ne s'en va pas le matin, ni l'après-midi, jamais. Il reste à la maison. Il sert au café et à l'alimentation, il fait la vaisselle, la cuisine, les épiluchages », Mona Chollet, *Ibid.*, p. 248 et p. 249.

désigne pas dans leurs propos et dans leurs comportements du fatalisme et de l'impuissance. Je cherche à relever des manières d'élaborer l'expérience vécue tout comme Macé trouve dans le texte de Michaux une mise en forme d'un accident. Elle trouve plus qu'un compte-rendu poétique : Michaux combine le récit d'une succession d'attitudes à l'exploration d'une autre manière d'être et d'écrire. *Bras cassé* fait figure de texte test, un arrangement avec une situation désagréable pour voir si la faiblesse physique et la mal-habileté font apparaître d'autres possibles littéraires.

Dans les lignes suivantes, j'expose quelles attitudes et quelles façons de réagir les squatteurs adoptent pour faire avec les insuffisances et les inattendus, pour rendre-compte, après-coup, de leur vécu, pour se représenter sur le moment ce qu'ils vivent, pour se présenter aux autres comme squatteurs et leur montrer le quotidien du squat.

1/ des façons communes : 3 squatteurs et leurs bonnes manières.

Dans leurs façons de parler de leur vécu en squat, ils se situent et font face à d'autres. Ces autres n'ont pas d'expérience du squat ou du quotidien en squat. Ils savent que leurs interlocuteurs les regardent potentiellement comme des délinquants, des assistés, regard qui discrédite par avance tout ce qu'ils peuvent dire. Ils ont des façons de réagir, de se présenter comme squatteurs, de représenter le squat qui marquent une distance. Ils se protègent en faisant preuve de réserve, en accusant cette distance sans pour autant voiler entièrement leur vécu ou le falsifier. Ils ont des enjeux à faire un « vrai » compte-rendu, ou du moins à dire et montrer assez pour que cela intéresse d'autres, que cela leur donne envie de partager l'expérience, de la comprendre et d'évaluer ce qui peut être transposé et repris. Quelles formes permettent de ne pas fabriquer complètement sans trop dévoiler ? Quelles attitudes créent de la distance sans empêcher les relations et la sociabilité ? Au cours des entretiens, E1, E2, E3 ont des manières d'être et de dire communes. A mon sens, elles sont révélatrices : elles offrent un aperçu des façons des squatteurs, nous montre comment ils parlent de leur squat et entrent en relation avec les autres, ces figures à la fois adverses, étrangères et alliées.

a) L'à peine dit : une manière de tracer des frontières.

E1, E2, E3 pratiquent à de nombreuses reprises l'à peine dit.

Quelques exemples : E1 explique que le premier mois au squat est une période d'essai. Elle n'a pas encore le statut d'habitante, elle est hébergée et ne saura qu'à l'issue de ces premières semaines si elle peut s'installer. C'est un temps de découverte du quotidien du squat, un moment où, alors qu'on l'informe des règles de vie commune, elle prend conscience de ce que font réellement les squatteurs. A peine fait-elle mention de cet écart entre le dire et le faire qu'elle enchaîne sur une description du squat. En somme elle m'invite à visiter les lieux plutôt que d'en dire plus. Le squat devient une sorte de décor qui fait écran. Elle se censure sans laisser paraître sa gêne.

Une autre manière de parler sans en dire trop est de tenir un propos général, relativement abstrait, sans nommer personne : « Tu n'es pas ..., tu peux rester des jours, voire des semaines et le lieu, il tourne quand même. En habitant ici. C'est possible. Je ne veux pas dire que c'est ce que font les gens » (E3). Dans un groupe où l'égalité fait partie des idéaux et où le travail est ce qu'ils peuvent mettre au pot commun, la participation est requise. Nommer quelqu'un qui ne participe pas un jour où un enregistreur est allumé, c'est presque une dénonciation. C'est aussi exposer l'existence de manquements à cet idéal de la participation, les écarts entre la morale du groupe et les faits et gestes quotidiens. A ce titre, le « lieu » est un excellent bouc-émissaire. Selon E3, s'il y a de la passivité, du désœuvrement, voire de la paresse, c'est que la construction (matérielle) du lieu est achevée et que le fonctionnement collectif s'est institutionnalisé. La nécessité d'agir ne se fait plus sentir. Et Personne n'a pas été capable de faire renaître ce sentiment de nécessité. Mais même s'il déplore et condamne, il ne désigne personne, ni quelqu'un de précis, ni le collectif qui a tenu le squat entre son

départ et le moment de l'entretien (2014-2017). Motus, et fondu enchaîné : « Ça, ça en dit long sur mon ressenti du lieu à terme ».

De même, quand, à propos du putsch, E2 parle de cesser de faire « les nounous » et esquive mes questions sur leurs motivations à se regrouper (« Je ne le vis pas comme on "a un projet"»), il parvient à me donner un aperçu de la situation tout en recourant à des euphémismes. Il dit clairement que les neufs personnes qui en ont mis dehors d'autres avaient pour seul projet commun de squatter et de cohabiter. Les autres représentaient un danger pour la vie commune pour des « histoires de vol, d'alcoolisme », ces « trucs qui font tout un tas de bazar » : c'est dans la bouche de E3 que l'on apprend le fin mot de l'histoire. Mais même quand ce dernier évoque le vol et l'alcoolisme, nous sommes loin des propos crus des squatteurs entretenus par A. Petiau et L. Pourtau : « Parce que y a toutes les gens qui débarquent là. Je sais pas... Les politoxicomanes de merde. Que moi je peux pas gérer tu vois. J'ai pas ces capacités à ... »²⁴⁴

Tous trois s'attendent à ce que je fasse preuve de tact. Ils comptent sur le fait que je ne leur demanderais pas de s'appesantir, de développer ou de revenir sur certains points pour les pousser à expliciter ce qu'ils sont en train de dire sans le vraiment le dire (ou de taire sans le taire). Ils font bien ! Je me retrouve en effet prise dans la logique sociale des faux-semblants, ce bon sens qui rappelle que toute vérité n'est pas bonne à dire. Pas bonne à dire, et pas non plus bonne à faire dire, à moins d'assumer le risque que la conversation tourne court. Chacun me rappelle aux convenances et à la morale de ce milieu auquel j'appartiens : j'ai beau jouer à la chercheuse, je ne vais pas rompre l'entente implicite sur ce qu'il faut taire ou dire à demi-mots. Je me sou mets spontanément, avec une certaine dose de naïveté. Le fait que j'entreprene une recherche sur un terrain dont j'étais, par avance, participante me rend, évidemment, un grand nombre d'informations inaccessibles. *A contrario*, il m'est possible de repérer tous ces moments où ils se censurent²⁴⁵, floutent les difficultés vécues derrière des montées en généralité, recourent à des euphémismes, évoquent un événement sans le décrire. Ceux-ci sont riches d'enseignement sur les manières de converser des squatteurs, sur un art de taire sans se taire, de dire sans dévoiler. Autrement dit, ils me permettent d'accéder aux endroits où la discrétion révèle en creux la morale du groupe mais aussi son éthique. Pour ce qui est de la morale, ils abordent prudemment les pratiques officieuses et les désaccords. Ils évoquent les transgressions qui passent, qui ne sont pas sanctionnées : « il y a eu des espèces de passe-droits étranges comme ça » dit E3 à propos de l'installation de deux nouveaux, les décisions interprétées et appliquées de manière si subjective qu'elles perdent leur sens et qu'il faut les travailler de nouveau à la réunion suivante (E2). L'agression au fusil lors d'une soirée de soutien donne lieu à des discussions, la recherche d'un positionnement commun semble avoir été difficile : « c'était assez fou de voir les divergences..., les divergences d'opinion à ce moment-là » (E1), « même la crise avec les coups de fusil, c'est bien quelque chose qu'on a géré ensemble. Il y avait déjà pas mal de dissensions. Sur comment est-ce qu'on gère, comment on fait face à ça... Aux coups de fusil... On n'était pas tous d'accord » (E2). Même quand les désaccords portent sur le quotidien, ils sont présentés de manière pondérée et relativement impersonnelle. E1, E2, E3 présentent leur positionnement mais les personnes avec lesquelles ils sont en désaccord ne sont pas nommées : « Mais après, moi, je trouvais ça très bien qu'on réagisse comme ça parce qu'il y avait aussi la question de "on héberge des gens qui eux n'ont juste pas d'hébergement du tout, il y a des enfants, on peut pas non plus se lancer dans une lutte frontale, avec ce groupe de fachos qui a des drôles de méthodes". Donc, voilà. Après il y en a qui n'étaient pas trop d'accord et ils ont quitté le collectif. Ça a marqué un temps quand même » (E1), « ça a un peu disparu avec l'accueil d'urgence qui a bouffé tout ça, qui a fait disparaître cette dimension-là. On peut en être un peu triste. Moi je pouvais en être un peu triste. » (E3) Les positionnements adverses sont désincarnés alors que les débats ont lieu dans un espace d'habitation, un peu comme si tout se passait en théorie ou se diluait dans un collectif composé d'anonymes.

²⁴⁴ *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, A. Petiau et L. Pourtau, *Op. Cit.*, p. 112.

²⁴⁵ Annexe 11.

L'idéal de partage -des tâches, du pouvoir, des responsabilités, du quotidien- est structurant pour ces squatteurs. Ils ont à la fois envie d'exposer en quoi le squat a et n'a pas répondu à cet idéal. Ils sont parasités dans leur réflexion par un autre idéal, tout aussi structurant, celui de l'union. La construction d'une famille atypique, sans filiation ni structure parentale, est une part importante de leur démarche collective. En bonne logique, le vécu est pour eux et doit rester entre eux.

On peut s'étonner qu'ils en disent moins à quelqu'un qui connaît l'envers du décor. En même temps, cela n'a rien de mystérieux. D'une part, c'est une manière de ne pas démentir la morale qui nous est commune. L'entretien est un contexte ambigu, c'est une interaction privée destinée à une forme de publicité²⁴⁶. Ils me ramènent à des règles de base, tacites, me demandent de faire preuve de bienséance et de discrétion. Ils en font eux-mêmes preuves, et s'ils évitent de nommer les personnes, c'est aussi parce que je les connais, et que je pourrais me sentir froissée ou impliquée par ce qu'ils me racontent. La frontière est une première fois tracée, sa ligne délimite un « nous » dont je fais partie (ancienne habituée et usagère du squat, habitante au moment des entretiens) et ne fais pas partie (je n'ai pas vécu au squat avec eux).

Une fois mis bout à bout, les entretiens laissent voir ce qui rend la vie au squat difficile : l'inconfort, la promiscuité, les conflits de cohabitation, la violence, les vols. Pris un par un, ils parlent par petites touches, de manière impressionniste. E1, arrivée quatre ans après l'ouverture, un automne, est saisie par le froid. Pendant l'entretien, elle a prononcé, en passant, le mot d'insalubrité, mais revient aussi à maintes reprises cette tournure impersonnelle, « c'est délicat... », pour parler de la promiscuité du manque d'intimité, du manque de sommeil. Et elle a pondéré ses propos sur l'inconfort dans le suite de l'entretien : « Il y avait aussi..., des gens très bricoleurs et une envie d'être dans un endroit bien. C'est quand même un espace très vivable, ce n'est pas un espace où tous les chiottes sont bouchés, où il n'y a pas d'électricité, il n'y a pas de douche, comme on peut voir dans certains squats. Là c'est vrai que... Il n'y avait qu'une douche mais ça suffisait amplement et c'était, ce n'était pas vraiment non plus ..., crado et précaire à fond ». L'effort qui a été fait pour rendre le squat « vivable » prime sur les traces de pauvreté encore tangibles.

E2 et E3 taisent l'inconfort des bâtiments tels qu'ils les ont trouvés. On comprend entre les lignes que l'hiver a pu y être (très) difficile : E3 confie qu'il lui faut construire une nouvelle cabane pour pouvoir accueillir sa fille, le poêle chauffant la salle commune a été installé au deuxième été alors que deux hivers avaient déjà été passés sur place. Quant aux vols, il sont toujours abordés comme une question générale à laquelle le groupe réagit et sur laquelle il a une prise - que ce soit par le putsch (E3) ou grâce aux horaires de l'hébergement (E1). Ils sont traités de manière abstraite : on ne sait jamais qu'est-ce qui a été volé, qui a été volé, et quel est l'impact affectif de ces vols sur la personne ou le collectif. La formule « tout le rapport au vol..., aussi, le rapport à la confiance » de E1 est on ne peut plus impersonnelle. Ils ne donnent pas trop de détails sur les difficultés. Ils disent peu de ce à quoi la vie du squat expose, sans nier pour autant les problèmes. En fait, ils dédramatisent en dépersonnalisant, en évitant d'expliquer comment ils ont été eux-mêmes pris dans ces difficultés. On retrouve les mêmes manières de s'exprimer quand ils évoquent le regard des autres, les jugements négatifs sur le squat et les squatteurs. Les termes employés sont généraux : « sauvage » (E3), « l'imaginaire autour du squat » (E2). Et quand E1 confie : « c'est vrai qu'à ce moment-là, je passais vraiment pour une..., pour une clodo à l'École, quoi. C'était vraiment ça », elle n'a « même pas vraiment d'anecdote ».

Ils présentent une « marge » sans marginaux, des pauvres sans pauvreté, et des dominations politiques sans dominés : aucun ne fait allusion aux difficultés administratives et émotionnelles des migrants hébergés. La seule discussion évoquée, c'est une discussion entre jeunes -E1 a 22 ans- sur les questions amoureuses²⁴⁷. Dans ces allusions, il y a une manière de protéger et de se protéger, de minorer une pauvreté qui pourrait faire honte, d'éluder les préjugés mais aussi une manière de

²⁴⁶ Ils savent tous trois quelle est la destination d'un entretien dans le cadre d'une recherche ethnologique.

prendre en compte le fait que la vie commune en squat donne un accès à la vulnérabilité de ceux avec lesquels on vit (cohabitants, personnes hébergées). Et de toute manière, le discours sur les difficultés, la pauvreté, le squat comme problème, c'est le discours des autres. Florence Bouillon dit bien « qu'une première chose est frappante, c'est la récurrence de l'association entre squat et "difficulté". Le squat fait problème »²⁴⁸. Les propriétaires privés se sentent entravés dans leur projet²⁴⁹, les bailleurs sociaux déplorent la confiscation d'une partie de leur parc par des squatteurs, le législateur, en 2003, introduit dans « la loi sur la sécurité intérieure » un délit de « trafic de squat », passible d'un an de prison et 15 000 d'amende, des voisins des squatteurs²⁵⁰ se plaignent (du bruit, de la saleté, de la dégradation des bâtiments)²⁵¹, parfois même ils portent plainte au commissariat, arrachent les raccordement aux fluides ou les associations de quartier se mobilisent²⁵², les squatteurs sont vus comme des « parasites » ou des « profiteurs », les juges octroient très rarement des délais au squat qui font l'objet d'une procédure judiciaire²⁵³, l'Aide Sociale à l'Enfance ordonne parfois des mesures de placement parce que « la vie dans un squat peut être estimée néfaste au bon développement de l'enfant »²⁵⁴ etc. Des problèmes au sein du squat au squat vu comme problème, il n'y a qu'un pas dont ils craignent peut-être qu'il soit vite franchi. Être subtil et réservé concernant les difficultés des squatteurs et personnes hébergées, c'est une manière de se démarquer de discours et d'attitudes courantes sur le squat et les squatteurs, c'est une manière de marquer la frontière entre les autres et le groupe. Dans le contexte des entretiens, leur discrétion me rappelle à la prudence nécessaire pour ne pas exposer les habitants et usagers du squat à un regard social potentiellement stigmatisant et blessant.

Enfin, il y a le flou de leur discours sur la politique de ce squat : « alternatif » pour E1, « lieu d'expérimentation » pour E2, un groupe « sans identité particulière », « sans drapeau, sans étiquette particulière » E3. Le peu de formalisation du discours tient certes en partie à leur mode d'action. Squatter c'est aussi refuser la distance, chercher à faire corps avec ses idées, son quotidien²⁵⁵. Il est donc possible de se dire que les imprécisions tiennent à leur manque de recul, et de penser la question soldée. Il est pourtant intéressant d'analyser ce flou sous l'angle de ses effets : il crée une frontière entre eux et les autres. Ce n'est pas tant qu'il servirait sciemment à cacher une partie du discours politique, plus radical, et à le réserver aux oreilles des initiés, comme cela est le cas dans le squat marxiste-autonome enquêté par Colin Robineau : « Un bel exemple de dissimulation se trouve dans le vocable utilisé dans les tracts ou les affiches émanant du collectif militant : "On veut rameuter des gens pour discuter et échanger... Et il y a des mots, si tu les emploies directement, ça va fermer des portes. Il y a des tas de gens s'ils voient 'révolutionnaire' dans un tract ils le foutent à la poubelle direct. Il y a des mots qu'on s'attache à ne pas employer, comme 'prolétaire'. C'est

²⁴⁷ J'ai relevé la même absence dans mon journal de recherche. Même quand je mentionne le cours de français, je ne parle pas des élèves.

²⁴⁸ Florence Bouillon, *Le squat, problème social ou lieu d'émancipation*, éditions rue d'Ulm, 2011, p. 15.

²⁴⁹ Florence Bouillon, *Ibid.*, p. 15.

²⁵⁰ « Les relations entre les habitants d'un squat et leurs voisins peuvent prendre de multiples formes : de l'hostilité déclarée à la franche solidarité en passant par la plus totale indifférence. (...) A Marseille, l'occupation d'un appartement par une famille originaire d'Algérie dans un quartier « maghrébin » passe parfois inaperçue, ou donne lieu, d'autres fois, à d'intenses sociabilité de proximité. Un squat d'artistes implanté dans un quartier touristique est soutenu par les voisins, qui y voient un lieu d'animation et de convivialité. », Florence Bouillon, *Le squat, problème social ou lieu d'émancipation*, p. 24.

²⁵¹ Florence Bouillon, *Ibid.*, p. 27.

²⁵² Florence Bouillon, *Ibid.*, p. 31.

²⁵³ « Les laboratoires du CERCID (Centre de recherches critique sur le droit) a relevé qu'en 2001, 6,5 % seulement des procès concernant des squats se sont soldés par l'octroi d'un délai. », Florence Bouillon, *Le squat, problème social ou lieu d'émancipation*, p. 36.

²⁵⁴ Florence Bouillon, *Les mondes du squat*, Op. Cit., p. 121.

²⁵⁵ Florence Bouillon dit que pour les squatteurs politisés des années 2000 : « c'est du quotidien de l'individu, dans la mesure où les rapports interindividuels s'y modifient, qu'un changement social pourra éventuellement émerger », *Le squat, problème social ou lieu d'émancipation*, Op. Cit., p. 72.

dommage parce qu'il a un vrai sens."»²⁵⁶ Au squat X, il n'y a pas de doctrine commune cachée derrière un discours public plus consensuel, permettant de ratisser large. Mais il y a bien un discours qui permet de ratisser large. En faisant un peu de mystère autour du sens de leur action, ils montrent sans le dire qu'il doit être saisi en pratique, en venant faire avec eux, en s'essayant à de nouvelles activités, en participant aux assemblées générales... La dimension politique de leur squat a pour eux l'évidence du vécu, leur demander d'explicitier est presque de l'ordre du contre-sens, et même s'ils veulent bien intellectualiser ensemble (E2) et avec moi le temps de l'entretien, je devrais aussi m'en tenir à cette évidence, sans leur demander de trop en dire sur ce vécu. Avoir besoin d'explications, devoir être guidé de manière didactique, c'est montrer que l'on n'est pas initié. Mais pour eux, être initié, c'est venir participer. Ils peuvent bien donner quelques clefs de compréhension en verbalisant. C'est une manière d'accueillir et d'attirer au squat ou dans des lieux similaires. Ils n'ont pas pour habitude et principe de livrer du clef en main : l'expérimentation doit se vivre en première personne. Le fait de rester dans le flou est une autre manière de fermer la porte qu'en apposant un verrou et une autre manière de la tenir entrouverte.

b) Indifférence et hospitalité hostile : ou comment faire des différences.

Des décisions ont été prises qui fixent les règles d'entrée dans le groupe (affinité, cooptation, unanimité, mois probatoire) et encadrent la pratique de l'hébergement d'urgence (horaires d'arrivée et de départ, intolérance voire interdiction de l'ébriété etc). Elles sont de l'ordre du formel, et ne disent pas à elles seules les attitudes des squatteurs face à ceux qu'ils accueillent. E2 et E3 assument dans les entretiens des pratiques de mauvais accueil et de découragement²⁵⁷. Cette hostilité, j'en trouve la trace dans mon journal de recherche : « H. me parle d'une amie, venue une fois pour un concert. A dit de nous que nous sommes des "asociaux". Ne veux plus remettre les pieds ici ». Cette note a été prise le 28 avril 2017, soit deux ans après le départ de E2 et E3 et plus de 7 ans après les premiers mois du lieu, premiers mois pendant lesquels une équipe cherche à se constituer et à prendre en main les lieux. Cette nécessité de s'appropriier les lieux justifie selon E3 leur attitude d'alors. Mais l'attitude a manifestement perduré, elle tient aux mœurs de ces squatteurs, indépendamment des individus qui le composent, puisque le collectif habitant s'est quasi intégralement renouvelé. D'une certaine manière, l'appropriation est à recommencer, quotidiennement et les frontières qui séparent l'équipe des usagers du lieu à affirmer. Pourtant, la politesse, la courtoisie, un intérêt bienveillant pour l'autre peuvent être des manières d'affirmer que les lieux vous appartiennent. Accueillir l'autre, lui permettre de se sentir comme chez lui sont des pratiques valorisées et prônées. Mais la générosité dont l'hôte est crédité montre bien qu'il a concédé l'usage de ce qui incontestablement son chez lui. Le bon accueil, prévenant, pourrait tout aussi bien servir à manifester la possession des lieux. L'enjeu alors n'est peut-être pas, comme pendant la première année du squat, de marquer une prise sur le squat. Puisque les squatteurs se dispensent de la politesse attendue, cherchons du côté des particularités de la situation pour mieux comprendre leur attitude. L'échelle de peuplement de ce squat est autre que celle d'un appartement ou d'une maison en France au début du XXIème : en moyenne entre dix et quinze habitants, auxquels peuvent s'ajouter potentiellement douze personnes hébergées²⁵⁸, ce à quoi s'ajoute les autres usagers²⁵⁹ et les visites de courtoisie, des amis d'un habitant ou des « amis du lieu » (E2). Les

²⁵⁶Robineau Colin, « Quand le sociologue est dans la confidence : les fonctions et les usages sociaux du secret en terrain militant radical », p. 4.

²⁵⁷ « "C'est un squat, alors c'est à tout le monde, alors on peut venir" [mime un ton enthousiasme], "Non !" [Mime un ton revêche] C'est pas comme ça que ça marche !" (E3)

²⁵⁸ La mission Squats de Médecins du monde estime que « les petits squats où résident trois à huit personnes offriraient en moyenne 1,5 place d'hébergement par jour, tandis que les squats plus importants où résident plus de dix personnes et qui disposent de davantage d'espace offriraient en moyenne trois à huit nuitées par jour », estimation citée par A. Petiau, L. Pourtau, *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, Op. Cit., p. 74.

²⁵⁹ Qui est très variable selon les jours, de 0 à 80-90 personnes pour un concert bien fréquenté.

particularités des locaux du squat X (une seule cuisine pour tous et pour tout, une seule salle pour faire office de salon commun et de salle d'activités) font qu'il est difficile d'échapper aux autres. Pour être seul, il faut se replier dans sa chambre ou sa cabane, seul endroit où l'on peut fermer la porte sans que cela soit contestable²⁶⁰. La multiplication des usages, la confusion des espaces communs et des espaces ouverts explique qu'il y ait des rapports de force : un cohabitant est indigné parce que les animateurs du cours de français ont posé un papier sur la porte de la salle d'activités demandant de ne pas entrer, il parle de « privatisation de l'espace par une activité ». Cet espace chauffé -l'incident a lieu en novembre- est à la fois un espace d'activité et un espace commun. Difficile de trouver accueillant quelqu'un qui est furieux -ou de mauvaise humeur- parce qu'il a l'impression qu'on le prive de son « chez soi »²⁶¹.

Le témoignage de E2 dit pourtant autre chose qu'une attitude liée à la conjoncture (explication de E3) ou une mauvaise humeur éveillée par le partage des locaux. Il évoque un comportement qui est presque de l'ordre de l'indifférence aux personnes, à leurs envies et engouement pour le squat : « en allant dans d'autres lieux, tu te rends compte qu'elles existent ces barrières de... Ben, les gens ne sont pas forcément là pour te souhaiter la bienvenue même si tu arrives avec tout ton bon cœur ... Des gens qui arrivent avec tout leur bon cœur, ils en voient une dizaine par jour. Ils ne peuvent pas donner tout leur bon cœur à tous les gens qui sont là, qui débarquent. C'est un lieu un peu d'attraction, donc quand tu es là, quand tu habites sur place, tu ne peux pas être souriant avec tous les gens qui viennent. Il y en a qui le sont, mais ce n'est pas toujours évident ». Ce qu'il décrit là a un nom, les squatteurs de X sont blasés²⁶². Mais comment et pourquoi se permettre d'être blasé quand on prétend entraîner d'autres personnes dans son activisme et construire un lieu de sociabilité, ouvert sur l'extérieur, favorisant l'initiative, la prise de responsabilités et les apprentissages ? Il y a là une tension, pas nécessairement une contradiction. Les squatteurs portent la charge de la présence des autres. Ils accomplissent un travail pour la permettre et cette présence entrave leur sentiment d'être chez eux. Ils ont besoin de développer des attitudes pour se préserver des passants. De plus, le passage engendre de la lassitude. L'hostilité est provoquée par le fait de vivre avec beaucoup de monde. Et paradoxalement elle permet de cohabiter avec toutes ces personnes. Elle correspond à une forme faible, disciplinée, d'agressivité. On peut y voir l'équivalent de ce caractère « réservé », avec une « dominante d'aversion » dont parle Simmel quand il décrit les habitants des grandes villes : « l'antipathie est un antagonisme latent et la phase préliminaire de l'antagonisme de fait ; elle produit les distances et les éloignements sans lesquels nous ne pourrions tout bonnement pas mener ce genre de vie (...) »²⁶³. Faire preuve d'hostilité permet de marquer des différences entre toutes les personnes avec lesquelles un squatteur cohabite, de préserver son intimité, ce « cercle de la sociabilité élective, de l'amitié et de la parenté, le territoire où peuvent s'exprimer des arrangements sociables et familiaux définis par les habitants eux-mêmes »²⁶⁴.

En plus de l'enjeu affectif, les squatteurs ont besoin de se distinguer d'un commerçant ou d'un marchand. Ils se vivent comme des bénévoles engagés contre la société de consommation, ils ne veulent pas « d'un public consumériste normal »²⁶⁵, ils veulent des usagers du lieu pas des gens qui

²⁶⁰ E1 qui dort un temps dans la salle couture se réveille un jour en présence d'un habitant qui fait sa séance de yoga, je note dans mon journal de recherche la réaction indignée d'un cohabitant parce que les animateurs du cours de français (dont je fais partie) ont apposé sur la porte un papier demandant de ne pas entrer pendant le cours.

²⁶¹ L'impression naît facilement, je retrouve aussi dans mon journal une notation où je fais état de mon « exaspération ». C'est un samedi de cantine, en janvier, je suis fatiguée, je sors de mon lit très tard, je me rends dans ce fameux salon / salle d'activités, et je me retrouve face à une grande table (plus de quinze personnes).

²⁶² « L'essence du caractère blasé est d'être émoussé à l'égard des différences entre les choses, non pas au sens où celles-ci ne seraient pas perçues comme c'est le cas pour les crétins, mais au contraire de telle sorte que l'on éprouve comme nulles l'importance et la valeur des différences entre les choses, et, par là, des choses elles-mêmes. », Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Petite bibliothèque Payot, 2013, p. 51.

²⁶³ Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Petite bibliothèque Payot, 2013, p. 55.

²⁶⁴ Perla-Serfaty Garzon, *Chez soi, les territoires de l'intimité*, Paris, Armand Colin, 2003.

²⁶⁵ D'un autre point de vue, ils le tolèrent mais pensent qu'il faut l'éduquer : « Des fois, le public se comporte comme un public consumériste normal parce qu'il ne connaît pas d'alternative à ce système là aussi. Mais bon, il y a aussi toute

considèrent qu'ils sont à leur service et les traite comme des serveurs sans rémunération. Pour marquer la différence, ils ne se comportent pas avec l'affabilité d'un commerçant ou d'un serveur salarié. E1 l'explique en racontant une mésaventure entre une habitante et un spectateur le soir d'un concert. La première refuse de laver les verres du second alors qu'elle est derrière le bar pour servir des consommations et lui demande de le faire lui-même. Ainsi, elle rejette « ce rapport au service, [où] la personne fait tout ce qu'on lui demande », elle est « volontaire » et « bénévole », elle ne se sent pas tenue d'être affable.

c) Humour et bluff : ou comment entretenir une convivialité distante.

E1, E2, E3 font, à maintes reprises preuve d'humour, et ils reprennent aussi des traits d'humour du groupe de squatteurs. Ils montrent comment, par l'humour, les squatteurs s'amuse, jouent et mettent en scène leur quotidien.

E1 présente la cabane dans laquelle elle a vécu avec force détails. Elle en met certains en scène, ce qui donne une tournure humoristique à ce qui aurait pu n'être une simple description, donnant une image statique. A lire l'entretien, on imagine les culottes qui volent dans la cour du gymnase mitoyen, le lit bricolé, mal foutu, dans lequel se coucher devient une aventure plutôt qu'on ne s'attarde sur l'isolation en laine de mouton ou sur le filaire. Ce moment de l'entretien a des airs de famille avec une performance et correspond à des aspects de son travail artistique (elle présente souvent son travail plastique et d'écriture par des performances). Dans le contexte de l'entretien, cela lui permet de me faire rire, et de s'amuser de ce qu'elle raconte. Et sur le moment cela a aussi pour effet de me faire oublier qu'elle répond à côté quand je lui demande comment elle a vécu dans cette cabane. L'humour permet de fuir le sérieux de l'entretien, de se situer dans l'échange vivant et incarné, il traduit une complicité, voire est parfois la marque d'une connivence²⁶⁶.

L'humour est une stratégie pour pouvoir donner un entretien dont on a récusé la question, et le rendre plaisant alors que les premiers moments ont été marqués par des tensions. E2 parvient ainsi à infléchir l'ambiance du début d'entretien, tendue, presque conflictuelle parce que nous ne parvenons pas à nous entendre sur le thème. Par un trait d'humour, il efface ce qui s'est passé. Il fait mine, de manière bouffonne, de se poser à lui-même une question : « Ah ben, voilà ! Elle est là la question ! [j'éclate de rire]. Comment se construit-on Léopold dans un espace de liberté [je me remets à rire aux éclats] qui est un squat. [il prend un ton mi-bouffon, mi-pontifiant] Un squat est (...) ». La manœuvre est doublement habile : en plus de détendre l'atmosphère, il fait aussi passer le mot de « squat ». Ce mot, utilisé pour la première fois en 1991, est une manière pour certains artistes squatteurs de se nommer et de se démarquer des squats. Ce mot n'avait jamais été utilisé par un squatteur de X devant moi et on ne le trouve pas mis en avant dans les textes publics. L'espace du squat n'a pas été pensé et organisé pour accueillir avant tout des ateliers d'artistes. Et si certains des habitants et des usagers sont des artistes, ces derniers ne forment pas la majorité des habitants. Enfin, à ma connaissance, il n'y a pas eu tentative de négociation auprès de la municipalité pour obtenir un conventionnement. Utiliser ce mot permet de me faire rire et de me surprendre car E2 l'associe à la référence à un élu municipal. Il donne un aperçu de l'argumentaire des squatteurs, avant le squat X, quand ils cherchaient des appuis pour maintenir la Z. Cette utilisation confère donc une légitimité à son refus de répondre à ma question pour préférer celle de la construction en ré-affirmant sa propre légitimité, l'ancienneté de son expérience de squatteur.

E3 emprunte beaucoup à son humour habituel, il cite des actes d'humour, collectif ou individuel, reprend des blagues du groupe. Il utilise des formules qui lui sont coutumières (« préparer ma

une éducation et un apprentissage. » (E1)

²⁶⁶Je suis moi-même deux fois à l'initiative d'un trait d'humour avec E1 et E3, par des relances légères, dans la surenchère : « A combien de minutes t'étais des toilettes ? » E1 et « M. : La patate de l'hôtel... Alors la patate, c'est ferme, c'est mou ? »

« papauté » » pour parler de sa paternité), insiste sur un travail d'étude impertinent pour en faire apparaître la drôlerie (« Pour mon diplôme (...) avec des gros filets de cabillaud bien nauséabonds qui... ça puait encore pendant plusieurs mois je crois dans c'te salle [*je ris*] »). Pour ce qui est de l'humour commun, il y a des références à ces actions moqueuses, à des gestes spectaculaires et modestes telles que «prendre encore de temps en temps des apéros à l'entrée de la mairie les jours de conseil municipal. Pour revendiquer des trucs. Ou livrer un portrait de Bianchi à Bianchi. Enfin, ce genre de conneries... » . L'humour, c'est aussi un moyen commun pour apprivoiser les déceptions politiques : «Sur les premiers gobelets, on parlait de «convergence des brutes», «convergence des putes» et convergence de tout ça, juste une grosse blague sur cette convergence des luttes qui n'est jamais arrivée. C'est quand même resté longtemps une blague chez nous cette histoire de convergence des luttes ». Et pour accepter la difficulté à rallier les militants ou personnes extérieures au squat, il faut être réaliste, prendre en compte le regard potentiellement hostile, les assignations négatives, en rire entre soi et pour soi : « "Convergence des rustres", je crois que c'est celle qui me plaisait le plus » (E3) ... Mais aussi avec les autres, pour montrer qu'on est capable d'en rire et de jouer avec ces images dévalorisantes : « « C'est quand même... C'est un peu un... Ouais, un centre culturel quoi... mais un centre culturel dans une version il y a plein de gens et c'est toujours un peu le bordel. C'est un espèce de mix', entre le luxe "j'ai une salle de cinéma à la maison" et "merde, il y a les chiens qui ont pissé sur le canapé dehors..." [*je ris*] » (E1)

La pratique de l'humour dans ce groupe de squatteurs a tout du bluff et de la ruse. Par le rire, il y a une manière de grossir ce qui est anodin, d'agrandir des manifestations où ils étaient une poignée, d'enchanter le quotidien, de se saisir de ce que ils ont subi (l'absence d'alliance politique et associative), de jouer avec ce à quoi l'on est soumis (les jugements dévalorisants et stigmatisants). C'est une pratique commune aux squatteurs qui renforce l'existence du groupe en créant des références communes. Elle traduit une aisance, un rapport habile à la sociabilité : il n'est pas si facile de mener une conversation agréable, conviviale (E2) quand il y a des tensions, des désaccords, qu'un compromis tarde à apparaître, pas si facile de ne pas répondre sans trop en avoir l'air (E1, E2). Au-delà de l'aisance, l'usage de l'humour permet de créer le contact tout en restant à distance : les blagues traduisent l'appartenance à un groupe et font du quotidien un spectacle, cachant un vécu auquel n'importe qui pourrait s'identifier.

Les habitants du squat X sont garants de la cohabitation au sein des murs du squat X : avec d'autres et entre eux. Ils ont besoin de former une équipe pour tenir le lieu. Ils ont aussi la volonté de rallier d'autres personnes à leur mode d'action. Pour répondre à ces enjeux, ils ont institué des différences statutaires : entre habitants et hébergés d'une part, entre activistes et habitants d'autre part. Ces différents statuts ne sont pas les seuls moyens de faire des différences, de marquer de la distance, de tracer des lignes. Dans le quotidien, les squatteurs ont tout un panel d'attitudes, de façons d'être pour se préserver et se distinguer des autres. Elles consistent essentiellement à ne pas partager : ne pas partager ce que l'on sait du squat, les difficultés endurées, les histoires racontées ; ne pas partager son chez soi, afficher une méfiance de principe face aux engouements pour ce lieu hybride (centre culturel, maison de quartier, boîte à outils) ; ne pas avouer la modestie et la banalité du quotidien. Toutes ces façons d'être présent aux autres n'annulent pas la présence. Ces attitudes sont une manière d'élaborer la sociabilité intense du squat. Les squatteurs de X n'avaient simplement pas prévu le fait que l'hostilité quotidienne serait une condition de leur hospitalité, que la cohabitation nécessiterait autant d'indifférence que de partage.

2/ Faire avec l'inattendu d'un squat qui dure.

Les imprévus sont vécus comme tels uniquement parce que l'on s'était fixé des objectifs et que l'on avait projeté des réalisations, que l'on avait anticipé un déroulement qu'ils viennent retarder,

entraver, enrayer. L'inattendu est d'un autre ordre, celui de l'imprévisible. Dans le cas du squat de X, le fait que l'occupation dure et que le squat se pérennise est inattendu. Dans la mesure où aucune convention d'occupation n'a été passée, l'avenir reste incertain. L'expulsion reste d'un point de vue rationnel probable, mais le sentiment de menace a décru : « la mairie de X est quand même assez tranquille dans le rapport au squat, ça va faire maintenant sept ans ... je crois que c'est ça... Sept ans que ça existe [8 ans]. Bon. J'ai l'impression que c'est un peu institué, qu'ils font semblant de ne pas trop voir, et que ça continue quand même. Jusqu'à quand on ne sait pas mais c'est vrai qu'il n'y avait pas ce... Des fois on la sentait, mais il n'y avait pas non plus l'angoisse d'être dans un squat où on va se faire virer, coincer toutes nos affaires à l'intérieur et tous aller au commissariat. » (E1)

Pour mieux comprendre pourquoi la durée de vie du squat X est inespérée, il faut prendre quelques repères sur le squat en France. Du point de vue du droit, l'expulsion est encadrée par l'article 61 de la loi du 9 juillet 1991 : elle doit être précédée d'une décision de justice²⁶⁷. Les magistrats peuvent par ailleurs accorder des délais. Dans les faits, c'est rarement le cas : «Le laboratoire du CERCRIID (Centre de Recherches critiques sur le droit) a relevé qu'en 2001, 6,5 % des procès concernant des squats se sont soldés par l'obtention d'un délai »²⁶⁸. Au contraire, « le temps accordé avant expulsion peut être réduit au minimum légal, soit deux mois, ce délai pouvant lui-même être réduit ou annulé par le juge dans certains cas »²⁶⁹. Du point de vue de l'activisme contestataire, l'instabilité du squat est représentée et valorisée à travers l'idée de Zone d'Autonomie Temporaire (Hakim Bey) visant « à retrancher de l'autorité de l'État des territoires libérés gérés directement par les citoyens »²⁷⁰. Par un renversement stratégique, les squatteurs politisés cherchent à transformer le temporaire en atout. Il devient une garantie d'autonomie.

E2 et E3 se sont auparavant investis dans des squats qui n'ont pas fait long feu. En moins de deux ans, entre 2007 et 2009, ces trois squats ont tous été expulsés sur décision de justice. E1, E2, E3, à l'image de beaucoup de squatteurs, développent l'imaginaire d'un lieu éphémère et mouvant, à rebours des luttes et autres batailles juridiques pour faire durer les occupations²⁷¹.

La longévité de ce squat est donc une surprise, elle décale les squatteurs vers un autre type de temporalité, celle du précaire pérenne.

a) Tenir un squat ou comment suivre un processus.

E1, E2 et E3 développent une perception du squat dans le temps. Ils parlent des variations de la dynamique collective (E2 et E3), de l'harmonie et des dissonances entre rythme individuel et rythme collectif (E1 et E2), de la durée de ce squat, des effets de cette longévité inespérée. Nous avons vu que E2 et E3 mettent en avant la construction -personnelle, collective, matérielle. Ce discours semble très volontariste quand on le replace dans le contexte des premiers mois d'existence d'un squat. Les squatteurs de X se sont imposés de se projeter quoiqu'il en soit des menaces d'expulsion et du temps de vie moyen des squats ouverts. A vrai dire, ils n'avaient pas le choix, comme ne l'ont pas la plupart des squatteurs. Les lieux occupés ne sont pas vivables et pas viables laissés en l'état. Se sentir chez soi demande du travail et ce travail demande de se projeter en dépit des incertitudes : « "Ouais, dans un endroit quand t'arrives, en général, c'est sale, c'est crade, c'est ... T'essaies de mettre un peu de vie, de décorer, travailler ça (...)" [Karim], "Ouais, quand on parle de difficultés, ça peut être juste ça, de s'investir dans un lieu et de bricoler, tout ça, alors que tu sais que si ça se trouve, dans deux mois, ben t'auras fait tout ça pour rien quoi (...)" [Emma] »²⁷². Les squatteurs interrogés par Anne Petiau et Lionel Pourtau ressentent de la fatigue et du

²⁶⁷Florence Bouillon, *Le squat, problème social ou lieu d'émancipation*, Op.Cit., p. 35.

²⁶⁸Florence Bouillon, *Ibid.*, p. 36.

²⁶⁹ A. Petiau, L. Pourtau, *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, Op. Cit., p. 41.

²⁷⁰ Hakim Bey, *Taz, Zone d'autonomie temporaire*, cité par Cécile Péchu, *Les squats*, Op. Cit., p. 95.

²⁷¹ « Un dernier exemple c'est la survie du squat préfère-t-on se battre pour que le squat dure (on cherche l'efficacité) ou en profiter (en faire un lieu de vie intense et sublime) », entrée « Squatter, est-ce un travail ? » de la brochure *Pour des collectifs totalitaires*.

découragement. Conscients de la cadence des expulsions à Paris, ils savent qu'ils auront probablement à recommencer installation et travaux ailleurs. E2 et E3 parlent d'un squat qui a déjà huit ans d'existence au moment des entretiens, ils envisagent les travaux rétrospectivement comme des efforts qui portent, des actes réussis. Ils savent qu'ils servent encore à l'heure où ils me parlent. Et comme le squat s'est maintenu après la réfection, ils considèrent les chantiers comme une période à part entière à partir de laquelle ils peuvent analyser la dynamique collective. Ils constatent qu'ils ont permis de réunir les individus pour des temps de travail commun et pour des temps informels, comme ceux des repas. L'équipe du squat X est dans un premier temps une équipe de chantier, qui s'applique à elle-même une pédagogie de chantier : essayer, reprendre, tâtonner, coordonner les efforts. L'union est alors, si ce n'est évidente, du moins simple : ils vivent, travaillent au même endroit, ont des objectifs communs tangibles. Selon E2 et E3, cela ne dure qu'un temps, comme si l'individualisme reprenait possession de chacun des squatteurs, entraînant petit à petit l'explosion du groupe, la dispersion du collectif. Le texte publié à l'issue de la réunion de refondation montre comment ils perçoivent ce qui leur arrive : « Les activités reprennent, se développent ; on rénove; on restaure, on construit. (...) Puis les activités s'intensifient, nous monopolisent, nous chronophage jusqu'à ce que DRINGGGGGG !!! nous tirons la sonnette d'alarme. On se rend compte que cela fait trois ans qu'on vit ensemble qu'on court après les activités, qu'on échange très peu sur le fond, sur ce qui nous relie, ce qu'on fout là ensemble, comment on évolue ... ». Les squatteurs de X ont l'impression d'être victimes de leur succès et de la durée. Ils sont installés depuis assez longtemps dans les lieux pour être parvenus à les rendre utilisables. Leur démarche a en partie porté ses fruits, des liens se concrétisent (deux éditions du festival de musique expérimentale des A, dont j'ai fait partie- E2), s'ancrent dans les lieux (E1 habituée des lieux pendant quatre ans avant d'être habitante). Banco ! Les lieux sont utilisés par d'autres. On pourrait croire qu'ils vivent ces utilisations comme la consécration de leurs aspirations politiques : contrecarrer l'économie marchande en effaçant la distinction producteur / consommateur et entretenir des liens sociaux « relevant du système de don » (gratuité et bénévolat, prix libre)²⁷³. En fait, ils déplorent d'être devenus les gérants du squat. Apparaît en filigrane de leur analyse la peur d'avoir perdu le sens de leur action, le squat comme lieu politique. Ils craignent manifestement d'être passés sans le vouloir d'un acte de résistance et de contestation à un système de débrouille, à un arrangement collectif avec la misère : « Nous avons mieux à faire que d'être une salle des fêtes, ou une salle de concert à rabais, de participer à des bourses d'activité pour savoir comment on construit le lendemain ». L'existence de cette réunion et d'un tel texte montre clairement ce que provoque la durée et ce qu'elle permet. Les squatteurs se sentent dépassés par la dynamique du squat, par des fonctionnements qui se cristallisent voire s'instituent, par la peur de ne pas avoir de maîtrise sur leurs actions et leur réception. Mais un squat qui dure, c'est aussi une association de personnes qui se maintient, personnes qui ont un vécu commun sur lequel peut s'exercer une réflexion : ils ont l'opportunité de pouvoir faire ensemble un retour sur expérience.

Ce retour sur leurs trois premières années de squat montrent qu'ils n'ont pas la maîtrise des événements et du processus. Ils cherchent à rectifier, à élaborer une nouvelle stratégie pour maintenir l'ouverture sans consacrer tout leur temps à l'animation des lieux. Ils cherchent à élargir le cercle des responsables du squat. Les entretiens donnent peu d'indications sur les suites de ce projet. Mais ce qui retient mon attention, c'est qu'il y a dans la démarche collective une dimension d'après coup que je retrouve dans les entretiens. E1, E2, E3 suivent leur vécu, actent les décrochages, relèvent les décalages. Les difficultés à résoudre naissent du quotidien, les effets des décisions et des actions ne peuvent pas être anticipés, prévenus. Considérons la question de l'alcool. On pourrait penser qu'elle a été définitivement réglée après les déconvenues des premiers mois. Les règles

²⁷² Citations d'entretiens avec des squatteurs extraites de A. Petiau, L. Pourtau, *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, Op. Cit., p. 40.

²⁷³ A. Petiau, L. Pourtau, *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, Ibid., p. 88.

adoptées demande une vigilance de l'ordre du contrôle social : « quand les gens sont trop saouls, ils ne sont pas évident à tenir aussi. C'est aussi des règles de vie en communauté. (...) les gens qui habitent au squat, c'est aussi des gens qui travaillent à côté, qui ont une vie à côté, ou même qui ne travaillent pas que pour le squat (...), tu ne peux pas être juste destroy 24 / 24 » (E1). La consommation d'alcool est révélatrice, elle entraîne régulièrement des incidents, des disputes, des désaccords. Bien qu'il y ait une vigilance, au squat X comme dans le reste de la société française, cette consommation est tolérée et appréciée car associée à la fête et à la convivialité. Le squat X est un lieu de vie et un lieu d'animation, parfois nocturne. La vie quotidienne est émaillée de moments festifs, d'occasions où boire de l'alcool paraît naturel. Trois anecdotes autour de cette consommation montrent que les habitants sont garants de la cohabitation. Une personne du public, ivre, crie et se moque bruyamment quand on lui demande de faire moins de bruit parce qu'il y a des enfants (E1), une piscine bricolée pour un début d'été devient un lieu de fête (alcool, musique, nudité) (E2), cinq habitants se disputent et discutent, parce que l'un d'entre eux a demandé fermement à une personne de l'extérieur de ranger une bouteille de bière qu'il a sorti de son sac pour une cantine²⁷⁴. On perçoit la difficulté à concilier des intérêts et des points de vue divergents : que faire de l'ivresse du public quand il faut aussi préserver le sommeil des enfants ? Comment faire tenir ensemble un besoin d'oublier des déconvenues amoureuses et familiales, le besoin de repos d'une cohabitante, l'envie de profiter des nuits d'été de certains et les convictions écologistes de tous (E3) ? La consommation d'alcool à la cantine met-elle des personnes « mal à l'aise » ou « c'est convivial de partager une bouteille de vin » ?²⁷⁵ Les squatteurs n'ont pas tant d'options pour tenir leur squat. Soit ils renoncent à l'une des manières d'occuper les lieux (les activités ou le logement/hébergement) et n'ont plus alors à concilier le besoin de quiétude avec des loisirs et une vie nocturne, soit ils s'occupent de réguler les tensions, interviennent incident après incident, reprennent et adaptent les règles au fur et à mesure. Dans la mesure où ils ont choisi la deuxième option, ils se doivent de suivre le cours du quotidien. Tenir le squat, c'est rendre possible jour après jour la cohabitation, réguler les tensions. Ils ont donc à faire preuve d'une attention à ce qui se passe.

La manière dont cette attention est mobilisée transparaît à propos des moments de crises. E1 évoque un acte violent d'un habitant²⁷⁶ : « Au squat X il y a tellement de gens, tout le monde fait tellement de choses que, rapidement, on peut se retrouver très seul dans une mini ville. Il y a aussi ça. Quelqu'un était vraiment en état d'instabilité psychologique. Voilà, un jour, il s'en est pris à son amoureuse et là, ça a été le moment où on a compris que ça allait pas du tout. Mais comme il était très : quand on lui demandait "Comment ça va?", "Ça va, ça va.". On l'avait pas vu venir, on l'avait pas vu venir du tout. Et c'est là qu'on s'est dit, "ha, c'est fou, finalement peut-être qu'on est plus éloignés qu'une coloc", dans le sens où on a pas vu que ça allait pas pour lui. Parce qu'on est plus nombreux ... comment on peut dire ? ... On se dit -silence-, on se dit que les autres s'en occuperont peut-être, peut-être qu'y a un peu quelque chose comme ça ». A un niveau personnel, le constat est fait du mal-être d'un cohabitant mais la responsabilité relationnelle se dilue dans le groupe et est reportée sur un collectif désincarné. Tout le monde est en charge du soin et soutien porté à l'autre. Mais ce tout le monde risque bien de n'être personne si le problème n'est pas verbalisé et acté en réunion. Chacun vaque à ses affaires, qu'elles concernent ses études, son métier ou les activités du squat. La sociabilité familiale, avec des apparences campagnardes, est contrecarrée par le rythme des occupations individuelles²⁷⁷. Contrecarrée ? Peut-être devrais-je dire plutôt que le rythme de vie

²⁷⁴ Journal de recherche, samedi 22 avril 2017.

²⁷⁵ Journal de recherche, samedi 22 avril 2017.

²⁷⁶ Cf

²⁷⁷ E2 le dit aussi à propos des repas qui petit à petit ne sont plus pris en commun : « Alors est-ce que c'est tant la ville que nos personnalités qui faisaient qu'on avait tous des emplois du temps un peu disparates et qu'on avait pas forcément tous envie de se retrouver au moment du repas. On ne s'inscrivait pas forcément, et donc il n'y avait plus personne pour faire à manger. Et ça a pu fonctionner un temps où on était très investi dans le lieu... quand on a commencé à sortir un petit peu du lieu, une fois que la construction était terminée, ça fonctionnait moins... »

des squatteurs de X se compose de deux tempos : celui des occupations individuelles et celui des affaires communes. Ils essaient d'harmoniser les deux et sont confrontés au fait qu'ils y parviennent plus ou moins bien. La manière dont E1 parle de cette crise est révélatrice. Elle met l'accent sur le fait qu'elle s'est sentie concernée et sur les interrogations collectives consécutives. Elle ne raconte pas l'événement comme on le ferait d'un fait divers, observé à distance, dans le voisinage. Manifestement, les squatteurs se sont demandés ce qu'ils aurait pu faire en amont de l'acte. Ils ressentent l'événement comme une mise en défaut du collectif et de leurs implications. Il y a le constat d'un manque de souci et de soin de l'autre. Ou du moins elle relève d'une part que les attentions éparpillées ne sont pas une réponse commune, et d'autre part les interrogations surgies après coup, interrogations sur ce qui les lie, la nature de leurs liens, ce qui dans leur fonctionnement ne leur a pas permis d'aider l'autre. Face à cette crise, ils ont cherché des solutions pour prendre en compte les malaises individuels, demandant, lors d'un atelier d'écriture, à chacun quel était sa représentation du lieu (E1 et E3)²⁷⁸. Dans le même temps, ils ont cherché à ré-instaurer du collectif par plusieurs jours de rassemblement au squat, passés aussi bien à discuter, écrire, et accomplir des tâches domestiques.

Cette crise est un moment de mise au travail sur ce qu'est un collectif. Ils ont tendance à le tenir pour acquis, à le voir comme un lieu qu'ils ont construit²⁷⁹. Ils ont beau avoir élaboré un fonctionnement, l'avoir acté, ils ont beau travailler à suivre le cours de la vie quotidienne par des réunions hebdomadaires, leur association se défait aussi bien qu'elle se fait. Ne serait-ce que parce que certains partent, parviennent à se projeter hors du squat, dans d'autres rôles que ceux de squatteurs mais aussi au rythme de leurs présences et de leurs absences à la maisonnée, du repli sur son chez soi et du partage avec les autres. L'entrelacement de ces rythmes forment un motif complexe. Ce qui se passe entre eux n'est pas transparent, ni statique. Quand ils ne sont plus absorbés par l'urgence des nécessités, le commun n'a plus l'évidence d'un objet et d'un objectif. Apparaît alors le fait qu'une vie commune est faite aussi bien de présence que d'absence. Et quand leur cohabitation leur semble menacée ou qu'elle perd de son sens, ils cherchent à prendre acte de ce qui s'est passé pour pouvoir travailler à partir de ces constats. Dans la durée, la logique initiale, une logique de réalisations et de projets communs, s'estompe sans s'effacer totalement. Une attention à ce qui se passe s'y substitue en partie. Quand celle-ci est en défaut, les squatteurs se sentent contraints de se rassembler pour comprendre ce qui s'est passé.

b) Tenir au squat : façons de le représenter et d'élaborer des traces.

E1, E2, E3 témoignent de leur attachement au squat X. Ce témoignage a plusieurs facettes. Ils mentionnent des liens personnels, affectifs, se soucient de la bonne réputation du lieu, font preuve de fidélité et donnent de la valeur à la démarche impulsée aux premiers temps du squat. En premier lieu, ils font clairement état de cet attachement : « Si, après, je peux peut-être parler de l'attachement (...) je vois un lieu où j'ai construit énormément de bazar, j'y ai laissé énormément de traces, ce qu'on ne fait pas dans des logements locatifs et ça, quand même, c'est rigolo, parce que quand même, ça crée de l'attachement. » (E3), « si je reprends la question du départ, « comment tu vis le fait d'avoir vécu au squat X ? ». Je le vis quand même avec un brin de nostalgie. Du coup parce que de très bons souvenirs, plein de constructions. Quand je revois la cabane, quand même, c'était pas si mal fait... » (E2), « je me souviens de superbes nuits passées à

²⁷⁸ « C'est une période où on essayait d'écrire, où on avait proposé un exercice d'écriture à l'ensemble des gens du squat X qui raconte un peu leur ressenti du lieu. » (E3) et « Alors, ces dessins et ces écritures, c'était un ... je ne sais plus comment on avait appelé ça à l'époque ... C'était un petit atelier de vacances, où en fait ... comment on peut dire ? ... Il y avait eu un problème avec un habitant du squat qui s'était fâché avec son amie et qui était parti du squat et suite à ça, on avait fait un peu une réunion de crise. C'était sur une journée, il me semble. Et où on avait fait des tâches communes, histoire de se souder, de prendre l'espace du lieu, et aussi avoir des discussions en commun. » (E1)

²⁷⁹ Mon journal de recherche comme les entretiens montre que les squatteurs de X utilisent le mot lieu pour désigner à la fois les locaux, ce qui s'y passe, le sentiment d'un collectif qui les dépasse.

faire de la sérigraphie, en écoutant de la musique expérimentale, loufoque, en buvant du vin et en fumant des clopes et en rigolant, et ça, c'est des moments incroyables quoi. Vraiment j'ai l'impression d'avoir vécu, je n'ai vécu cette intensité-là que dans des espaces alternatifs ou marginaux» (E1). Cette période vécue au squat représente pour eux des possibilités particulières, inaccessibles parce que révolues. Le sentiment associé est « la nostalgie » (E1) et, si les souvenirs évoqués dans les entretiens sont souvent floutés, il n'en reste pas moins que ces derniers sont l'occasion de réminiscences. Néanmoins, la configuration des entretiens donne à ces souvenirs une dimension d'actualité. Le squat est encore occupé, habité et ouvert aux moments des entretiens, deux d'entre eux se déroulent dans ses murs. Les souvenirs sont éveillés par les questions et par des objets concrets (E2), (E3). Et ces objets concrets ont à leurs yeux de la valeur, parfois même une teneur poétique, parce qu'ils les ont façonné et parce qu'ils évoquent leurs liens et leur affection pour d'autres personnes. (E3) développe une image lyrique : après une pause, il se présente lui-même en promeneur dans la cour, promeneur qui perçoit son passé – une part de soi- dans des objets éparpillés dans les locaux, présentant du même coup le squat comme un « vieux musée personnel ».

La pérennité du squat leur permet de retrouver dans les lieux les réalisations passées. Ils arrivent aussi qu'ils y passent des moments qui viennent raviver et prolonger leur vécu d'ancien habitant. S'ils sont partis, ils fréquentent encore le squat pour des événements publics ou pour rendre visite à leurs amis, parce qu'ils y entreposent du matériel, parce qu'ils donnent des coups de main de temps à autre, ou encore, pour E3, parce qu'il a entrepris une recherche-action dont le squat est le terrain²⁸⁰. Au fur et à mesure de l'analyse, nous avons vu que la verbalisation, claire et directe, de leur vécu au squat était rare. Difficile de dire quand on refuse de se revendiquer d'une appartenance militante explicite : on se prive alors d'un répertoire de discours et d'analyses déjà élaborées. Difficile de clarifier quand on recherche la transformation sociale par la modification des relations quotidiennes : on se perd alors dans un quotidien qui nous dépasse, et sur lequel il est difficile de prendre une vue d'ensemble. Difficile de ne pas être confus quand on cumule et mélange les activités. Difficile d'être direct quand il faut préserver son intimité, ne pas exposer sa vulnérabilité et celles des autres, faire preuve de diplomatie. E1, E2, E3 vont donc tirer partie de l'existence du squat. Ils me désignent des aspects matériels montrant ainsi leur attachement un peu comme s'il suivait l'enseignement d'Hitchcock qui dit que « au cinéma, ce qui est dit, et non montré, est perdu »²⁸¹.

Montrer le lieu, décrire sa disposition matérielle, se perdre dans les détails ne suffit pas à pallier à la verbalisation. Quoiqu'il en soit de leur réserve, E1, E2, E3 manifestent une volonté de montrer leur expérience, de la penser, de l'intellectualiser²⁸². Là où ils ne recourent ni aux mots, ni aux gestes, ils vont se servir d'images, et parfois de textes rédigés par d'autres. Certaines de ces images et de ces textes sont directement extraits de leurs archives personnelles: les feuillets que E1 sort et commente, la brochure « pour des collectifs totalitaires » à laquelle se réfère E2, la description d'un mémorial temporaire, monument dédié à une occupation éphémère, détruit lors de l'expulsion²⁸³. A travers ces images, ils jouent à représenter l'irreprésentable, à saisir l'insaisissable, ou à pointer ce qui a été manqué, raté, perdu, un commun utopique (E2). Beaucoup des dessins de

²⁸⁰ « On ne digère pas cinq à six années de vie dans un truc pareil innocemment. Enfin, ce n'est pas innocent. Je n'ai pas fini moi encore. Ce n'est sûrement pas un hasard, si tout comme toi, je traîne autour de ce sujet-là dans le cadre du Dheps. »

²⁸¹ Cité par Stéphane Breton, Master class, Atelier Vision du réel, <https://www.youtube.com/watch?v=g5luR1hnRpg>

²⁸² Sur ce point, E2 parle d'une combinaison d'une envie de bricoler et d'intellectualiser l'expérience vécue. L'analyse des notes prises en marge des entretiens m'a permis de faire apparaître cette volonté d'intellectualisation comme une caractéristique commune aux personnes enquêtées et à moi-même.

²⁸³ Conçu à partir de la réflexion sur l'art et la fabrication d'absence de Gérard Wajcman, *L'objet du siècle*, Éditions Verdier, mars 2012.

E1 font apparaître ses cohabitants qu'elle figure par un objet symbolique²⁸⁴. Ils disent son affection et aussi ce qui n'est à aucun moment verbalisé et développé : le quotidien fait la valeur du lieu. Ce quotidien est posé comme insaisissable alors même qu'elle le documente en dessinant puis partageant ces dessins : « Peut-être qu'il est difficile – impossible d'écrire l'histoire des gens – Peut-être dans 20 ans – Lorsque les gens ne seront plus dans ce lieu qu'il aura disparu – L'histoire pourra s'écrire car il sera un objet-souvenir- La mémoire instantanée est soit sectaire – soit trop diffuse – bordélique. La vie même ».

Les images et les figures de style leur permettent de faire coïncider des aspects contradictoires et de donner un aperçu de l'ambiguïté, des paradoxes du quotidien de squatteurs. Elles sont parfois assez abstraites. E2 scande ainsi son raisonnement d'infinitifs : avoir à faire – expérimenter – construire – se construire – gérer – produire. Mais au moment où il déplore l'absence de travail de production commun au squat X, il recourt à l'image de la friche pour parvenir à comprendre ce qu'est le squat X. C'est ce contraste entre deux types d'espace qui lui permet de formuler la définition du squat comme « production d'un espace utilisable ». A travers cette définition, il touche du doigt tous les paradoxes attachés à l'espace domestique : celui d'une production sans produit et celui d'une communauté qui n'a pas d'autre commun que la maisonnée et son entretien. E1 représente le squat par des oxymores, qu'elle est consciente d'utiliser²⁸⁵. L'enjeu pour elle est de trouver l'articulation possible, et le point de confusion entre luxe et pauvreté. Cette problématique vient d'une condition sociale (la pauvreté) et d'une position sociale (artiste, étudiante aux Beaux-arts) dont elle souligne qu'elle fait peser sur elle une exigence de luxe. Elle s'en débrouille en forgeant une représentation du squat qui en souligne la richesse (artistique, humaine, créative...) sans occulter l'irréductible part de misère. Cette représentation, reprise au cours de l'entretien mais présente dans les feuillets, lui sert à plaider pour le squat d'une manière toute pragmatique : le squat, c'est le luxe d'être pauvre, les squatteurs « des châtelains esclaves ». E3 développe l'image du squat-musée dont nous avons déjà parlé. Elle lui permet d'accréditer sa vision du squat comme habitat temporaire et des habitants comme des passagers. Mais en même temps, l'image dit bien son ancrage au squat, même s'il s'agit alors de la conservation des souvenirs. Le squat est pour lui un lieu repère : « point de chute » dans les mois qui suivent son départ, puis lieu mémoire, et signe de réussite de l'ancien collectif et de soi-même : « il y a une certaine satisfaction à avoir contribué à ce qu'un tel piège existe parce que c'est quand même un bien joli piège. Je suis ravi de voir que des gens s'y construisent encore ou même je ne sais pas... s'y perdent parfois » (E3).

²⁸⁴ Annexe 3.

²⁸⁵ « C'est toujours un peu ça, une espèce d'oxymore [je ris]... Pfff . » (E1).

Conclusion.

Apprentissages de squatteurs : du faire à l'agir.

Les squatteurs interrogés avaient des acquis : des compétences techniques, des compétences sociales, des compétences artistiques. Ils les transposent dans une situation nouvelle, qui leur permet de les utiliser.

Ils ne font pas qu'approfondir des acquis préalables, ils apprennent à cultiver un regard transversal et une attention au quotidien. Ils apprennent à composer des vues d'ensemble avec les autres et accepter qu'ils ne peuvent le faire le plus souvent qu'après coup. A l'ouverture, ils avaient l'espoir de gagner en efficacité : se mettre au service du groupe pour que la mise en commun serve leurs projets (gain de temps, d'argent, gain affectif du soutien et de l'entraide). Ils font l'expérience que l'union n'est que partiellement acquise, elle est toujours en partie à refaire, à entretenir. Cohabiter, c'est réguler et chercher une entente mais c'est laisser exister des initiatives et des moments informels, admettre cette part affective qui dépasse et déborde l'union politique et rationnelle.

Ils affirment avoir appris à vivre ensemble sans donner de contenu à cette affirmation. Plutôt que de développer, ils décrivent les cabanes, s'appesantissent sur des détails du quotidien, reviennent sur les cantines et les concerts. Quand ils parlent de ce qu'ils ont appris, ils montrent des résultats visibles, des réalisations tangibles. Autrement dit, ils montrent ce qu'ils ont faits, reprenant la logique du Do It Yourself qui pose une équivalence entre faire et apprendre à faire. C'est sur point qu'il y a un décalage entre les analyses et les paroles qui mettent en avant le travail accompli, les constructions, les réussites, leurs réponses à la nécessité de construire les lieux et le collectif. Et quand ils rendent compte de leurs envies d'essayer des activités nouvelles, on peut percevoir un plaidoyer pour le squat, son caractère familial et familial. Ils vantent les mérites d'un espace social où il est possible de se tromper et d'être indépendant.

Ils développent petit à petit une sensibilité aux dynamiques de groupe, une attention à ce qui se passe au jour le jour, une connaissance des limites irréductibles de cette attention, une observation de ce qui a défait le groupe tout aussi bien que de ce qui l'a constitué. Ils sont débordés par la situation, ils en ont fait l'épreuve, ils le savent. Ils ont eu en effet à trouver des arrangements pour se débrouiller des attentes que suscitent un squat, attentes qui relèvent d'une histoire héritée, à laquelle ils adhèrent mais sur laquelle ils n'ont pas de prise. Ils ont eu à faire du social, du culturel, maintenir des revendications politiques. Ils ont eu à assumer ce cahier des charges du squatteur qui explique qu'une équipe peut à la fois expulser des gens de son lieu sans pouvoir se permettre d'abandonner l'ouverture aux personnes à la rue. Les squatteurs politisés des années 2000 en France héritent d'une

histoire du squat, ils œuvrent par ailleurs à une période où l'hébergement d'urgence officiel est en crise, en témoigne la fermeture temporaire de l'Anef en septembre 2014, association gérant le 115, et l'occupation de la place centrale qui suivit. Dans un squat d'une ville moyenne française, l'on fait de tout, et l'on entend les envies de chacun, pour ne pas perdre les forces vives, les compagnons du « collectif affinitaire ». Ils ont eu à s'arranger de leurs propres exigences et des contradictions qu'elles faisaient peser sur eux : ils ont voulu vivre entre eux tout en gardant une ouverture relative à d'autres, préserver leur intimité tout en s'exposant au regard des visiteurs, faire preuve de réflexivité et de probité dans leurs analyses tout en cultivant leur fierté, en étant pudiques et en portant un regard délicat sur la misère (la leur, celle de ceux qu'ils côtoient), mener leurs propres activités tout en étant garants et gérants d'une cohabitation quotidienne.

Bien qu'ils me disent avoir appris à vivre ensemble, je ne peux mesurer qualitativement ce qu'ils ont appris. Je suis en revanche en mesure de retracer l'expérience qu'ils ont faite. Ils me racontent que créer du collectif, ce n'est pas seulement se rassembler et cohabiter. C'est aussi faire avec les absences, les infidélités -celles des autres et les siennes ; accepter l'impossibilité de tout faire, de tout concilier même si c'est en partant. C'est encore instituer des différences de statuts entre les usagers, mettre de la distance avec les autres, cultiver une attitude blasée, faite en partie d'absence aux autres et d'indifférence à leurs envies.

Ont-ils appris du quotidien ? Michel de Certeau préconise de revenir aux usages pour voir en quoi les acteurs des classes populaires ne sont pas des consommateurs passifs, observer comment ils se rapportent activement à d'autres, à un moment et à un lieu, élaborent des tactiques pour s'approprier des comportements édictés par d'autres. Il enjoint de revenir des compétences aux performances²⁸⁶. Je me suis en partie inspirée de cette approche, mais il me semble que les squatteurs de X apprennent tout autant par ce qu'ils ne font pas, ce qu'ils ne parviennent pas à faire, d'où mon intérêt pour la notion de façons de Marielle Macé. En revanche, ce qu'ils disent de leur moment d'habitat en squat laisse apparaître un passage du faire à l'agir²⁸⁷. Les squatteurs perdent parfois l'intentionnalité indissociable du faire, oublient leurs objectifs, se défont de la recherche d'efficacité. Je ne pense pas en revanche que leurs agissements soient des gestes dans lesquels ils sont absorbés comme le sont, selon Deligny, les autistes avec lesquels il a vécu. La situation considérée est complexe, elle implique de cohabiter et de faire cohabiter et coexister des divers usages. Le choix de squatter est socialement coûteux (risques liés à l'illégalisme et à la réprobation morale, confrontation à la grande misère). Agir est plus complet et plus complexe que faire. Cela requière de combiner des aspects hétérogènes de la situation, à la fois sociaux et sensibles, comme ces formes de discours qui combinent présentation de soi et représentations du monde. Mais c'est aussi plus lacunaire et raté que faire, cela demande de se mettre en retrait, de suspendre son geste, de ne pas savoir. Et aussi d'être conscient que l'on ne fait souvent que réagir, et encore de reconnaître quand l'on échoue, se heurte à une impossibilité.

L'idéal de la construction personnelle et les façons des squatteurs.

Le contexte socio-économique est marqué par la transformation du salariat, la montée de la précarité, l'éclatement de l'emploi en activités et la discontinuité des parcours professionnels. Dans ce contexte, s'engager dans une aventure collective, quelque qu'elle soit, squat, association, regroupement d'amateurs, mais aussi famille ou colocation, peut apparaître comme une forme de protection, une manière de travailler à se lier pour éviter les menaces, les incertitudes, l'instabilité. Mais créer du collectif, entretenir du collectif requière du travail. Ce travail, les squatteurs de X ont eu l'occasion de l'accomplir dans la durée et dans le cadre d'une maisonnée qui est à la fois un logement, un lieu d'hébergement, une association et un centre culturel. Le squat leur fournit un lieu

²⁸⁶ Michel de Certeau, Introduction générale, *L'invention du quotidien, 1. arts de faire*, Gallimard, 1990, pp. XXXVII – XXIX.

²⁸⁷ Fernand Deligny, *L'arachnéen et autres textes*, L'arachnéen, 2008, p. 81.

pour se rassembler, ils cherchent à s'y ancrer, à y réunir des activités différentes par idéologie communautaire mais aussi par nécessité, pour faire des économies de moyens et de temps, pour réduire le tiraillement entre des espaces sociaux différents. A les écouter on se rend compte qu'ils ont été fréquemment confrontés à la dispersion et à l'éclatement qu'ils cherchaient, si ce n'est à éviter, du moins à minimiser : désaccords, départs, divergences des projets, rythmes difficilement conciliables etc. On peut penser qu'ils sont d'autant plus sensibles à ces phénomènes de dispersion qu'ils étaient profondément animés par une volonté d'union, de rassemblement. Cette conscience de la dispersion ne provoque pas seulement de la déception. Les façons des squatteurs sont une recherche en acte, collective, pour résoudre les tensions entre des exigences inconciliables : donner à tous des moyens d'agir par l'accès aux locaux du squat et vivre chez soi, se tenir à bonne distance des autres et être les garants d'une cohabitation et de moments de convivialité, favoriser ses projets personnels et montrer de la sollicitude aux autres, être fidèle aux valeurs du squat et partir, s'absenter, partager leurs expériences, les penser avec d'autres et se préserver de la stigmatisation. Dans la mesure où ils adhèrent à une philosophie de l'apprentissage qui tolère l'essai et l'inachèvement, ils sont en mesure de dire et de montrer en quoi ils réussissent à réunir et rassembler et en quoi ils échouent mais aussi ce qu'ils font de ces échecs. Ils ne subissent pas totalement pas la dispersion, ils l'acceptent comme l'envers nécessaire de leur cohabitation et de la constitution d'un lieu de vie hybride.

La majorité des gens pensent qu'il faut construire. Cet idéal, réinscrit dans le contexte socio-économique, me semble relever d'une idéologie servant à valoriser celles et ceux qui ont les moyens d'une telle construction. Et de fait, une telle idéologie risque bien de désespérer tous les autres, leur faisant ressentir leur existence comme un échec. Les squatteurs de X ont bien cherché à construire eux aussi : un collectif, des projets personnels. Mais pour le faire ils ont assumé la précarité de leurs moyens, aidés par une pensée politique du temporaire et une poétique du fugace. Ils se sont attachés à mener une expérience collective incertaine, l'occupation d'un squat, et à bricoler une cohérence entre des activités éparpillées. En se confrontant à cette incertitude et à cet éparpillement, ils ont appris à être attentifs au quotidien, aux phénomènes collectifs, à accepter d'être dépassés et à apprendre à assumer les efforts de l'ajustement et du tâtonnement. Cela ne leur permet certes pas d'échapper à leur condition sociale, mais cela leur a permis de temporiser et de se permettre le luxe d'agir sans avoir appris au préalable.

Limites de cette recherche.

Mon analyse ne dit pas en quoi les possibilités ébauchées au squat par les trois personnes interrogées travaillent les pratiques actuelles des trois personnes interrogées. Je regrette de ne pas avoir complété les trois entretiens qui composent mon corpus par d'autres avec les mêmes personnes. En effet, il est logique que le parti pris du qualitatif et de l'ethnologie ne me permette pas de généraliser et d'affirmer que tous les squats sont des lieux de formation, ou encore que ce squat a servi à toutes les personnes qui y ont résidé d'outil de formation, ou que les démarches autodidactes se retrouvent aussi bien chez des gens qui n'ont pas fréquenté l'école après l'âge de 16 ans que chez ces trois-là (tous diplômés de l'enseignement supérieur). Il est logique encore que l'on n'apprenne rien de l'identité des squatteurs, puisque mon enquête s'est composée de trois entretiens. Et il coule de source que le lecteur n'ait rien appris sur le squat comme moyen de contestation, qu'il s'agisse de revendications socio-économiques ou de contestation des normes de vie quotidienne : j'avais décidé que ces objets ne seraient pas ceux sur lesquels porteraient ma recherche.

D'autre part, l'échelle de ma recherche et mes liens affectifs au terrain et aux personnes interrogées conduisent à indiquer un problème en soulignant le contraste entre la généralisation de la précarité et la prégnance de l'idéal de la construction de soi, de son existence, de sa carrière. Je suis non seulement loin de résultats généralisables mais j'aboutis à une nouvelle hypothèse : certains acteurs

sociaux élaborent des façons de faire avec la dispersion, c'est-à-dire avec le fait d'avoir à œuvrer ici et là, de se perdre, tiraillés entre des exigences, des activités inconciliables, de perdre la cohérence de leur existence dans la discontinuité des moments et des engagements.

J'aurai pu choisir d'intituler cette recherche « façons de se rassembler » pour montrer en quoi les épreuves et les obstacles vécus sont des objets de réflexion. C'était une autre entrée possible, elle aurait probablement conduit à d'autres interprétations et conclusions. Elle m'aurait permis de tenir compte, dans les entretiens, de l'effort de justification²⁸⁸ dont font preuve les personnes, à la fois pendant l'entretien, et pendant leur temps au squat. Les squatteurs accomplissent une certaine gymnastique pour percevoir le point de vue des autres, pour lui faire droit, pour comprendre ce qui peut faire obstacle à un investissement au squat ou conduire à un rejet. Cette gymnastique est tout à fait intéressée, elle vise à convaincre les autres et à se réhabiliter à leurs yeux. La spécificité de l'enquête aurait alors pu porter sur la rhétorique des squatteurs et cette manière de composer des formes hybrides : ces jeux par lesquels ils montrent tout autant qu'ils disent, et montrant, ils cachent tout en continuant à converser.

Apprentissages de l'actrice

Cette recherche m'a permis de mettre en perspective mon sentiment d'échec, de comprendre qu'il était en grande partie lié à la précarité de mon parcours professionnel, de percevoir que mon investissement tous azimut dans des activités diverses, même si je les considérais souvent comme des loisirs ou des passions indispensables à mon équilibre, était aussi une manière de me protéger contre les jugements dévalorisants envers les chômeurs et autres inactifs. J'ai retrouvé chez le groupe de squatteurs auquel j'ai appartenu des stratégies de cet ordre.

Par ailleurs, je me suis engagée dans cette formation sans avoir vraiment conscience de ce qu'était une recherche-action. J'étais animée d'une envie de travailler mon écriture, j'avais besoin d'avoir des lecteurs et cette formation m'offrait par ailleurs l'occasion de comprendre ce que je faisais au squat, ce qui m'y fascinait, ce que je trouvais insupportable. J'ai été largement séduite par la proposition du²⁸⁹ réseau des Crefad : « écrire sa pensée, penser ses pratiques ». Finalement, par une mise en abîme, j'ai pu appréhender l'écriture comme une pratique socialement située. La fréquentation des textes sociologiques m'a permis de comprendre pourquoi en tant que femme, il m'était difficile de me faire auteur. Rédiger le texte de ce mémoire m'oblige à assumer le fait d'être auteur. Ce n'est pas la première fois que j'écris, mais cette fois-ci l'écrit est particulier. J'ai écrit et réfléchi à partir d'entretiens et de matériaux recueillis dans un squat qui a été mon association, mon terrain d'action, ma maison. Je dois assumer les interprétations que j'ai faites des propos des personnes interrogées. Ils m'ont accordé leur confiance. En retour, je n'ai pas à me décharger de l'analyse que je fais à partir des entretiens et de mon observation du lieu. Au fil de cette recherche, j'ai compris que je ne pourrais pas/plus m'abriter derrière l'anonymat habituel, celui qui entoure les publications Do It Yourself.

Grâce à cette formation, j'ai compris que ma pratique de l'écriture ne peut reposer sur mes seules forces. Les échanges avec mes camarades du SIAES à propos de nos écrits et de nos lectures m'ont fait comprendre que l'inscription dans un collectif est indispensable si je ne veux pas que mes efforts tournent court et que mes brouillons finissent à la poubelle. J'ai donc besoin de plus qu'un atelier, de compagnons d'écriture. Si l'inscription dans un collectif est indispensable, elle est aussi hasardeuse et coûteuse. La recherche sur le squat m'a elle enseigné à quel point le collectif est un travail, avec ses aléas.

²⁸⁸ En ce cas, la référence théorique aurait été Boltanski.

²⁸⁹ Cela aurait permis de tirer partie des données figurants dans le tableau « (se) justifier », annexe 8.

Approfondir la recherche.

Du côté des squatteurs, il serait possible de poursuivre des entretiens avec les mêmes personnes et avec d'autres, qui ont aussi vécu en squat et les interroger sur leurs activités (professionnelles, personnelles, familiales) pour voir où elles en sont des questions de conciliation.

A l'issue de cette recherche, je me demande si dans le contexte socio-économique actuel, caractérisé par l'impermanence, les acteurs sont amenés, à l'image des squatteurs, à élaborer des tactiques par rapport à la dispersion, tactiques relevant pour une part de la recherche d'une bonne gestion de soi, de son quotidien et pour une autre part de façons de faire avec ? En élargissant le cadre, je pourrais m'adresser à des acteurs en situation de précarité et dispersés entre des activités variées : un engagement associatif, une pratique artistique ou culturelle amateur, une pratique professionnelle « complexe », ne correspondant pas à un métier bien identifié mais combinant des activités ou des tâches variées, des exigences familiales, affectives, de cohabitation. Cette adresse consisterait à leur demander de me décrire leur situation, de me retracer leur parcours, à les interroger sur leurs ressentis, sur comment elles font pour concilier ces activités, ces exigences, savoir si elles cherchent de la cohérence.

Bibliographie

- Bayart Jean-François, *Le plan cul, Ethnologie d'une pratique sexuelle*, Fayard, 2014.
- Beaud Stéphane, Weber Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, La Découverte, 1997.
- Becker Howard S., *Les ficelles du métier*, La découverte, 2002.
- Bereni Laure, Chauvin Sébastien, Jaunait Alaxandre, Revillard Anne, *Introductions aux études sur le genre*, De Boeck, 2014
- Bouillon Florence, *Les mondes du squat*, P.U.F, 2009
- Bouillon Florence, *Le squat, problème social ou moyen d'émancipation*, Éditions Rue d'Ulm, 2011.
- Bouillon, Florence, Frésia, Marion & Tallio, Virginie (dir.), *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*. Paris, EHESS (« Dossiers africains »), 2006.
- Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, édition du Seuil, 1994.
- Castel Robert, *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, Éditions du seuil, 2019.
- Certeau Michel de, *L'invention du quotidien I, Arts de faire*, Gallimard, 1990
- Mona Chollet, *Chez soi. Une odyssée de l'espace domestique*, La découverte, 2016
- Despret Vinciane, Porcher Jocelyne, *Être bête*, Actes Sud, 2007
- Frijhoff Willem. *Autodidaxies, XVIe-XIXe siècles. Jalons pour la construction d'un objet historique*. In: Histoire de l'éducation, n° 70, 1996. Autodidaxies. XVIe-XIXe siècles. pp. 5-27. http://www.persee.fr/doc/hedu_0221-6280_1996_num_70_1_2845
- Foucault Michel, *La vie des hommes infâmes, Dits et écrits II*, texte 198, Quarto Gallimard
- Foucault, *Le courage de la vérité, le gouvernement de soi et des autres, 1984*, EHESS, Gallimard, Seuil, 2009.
- Foucault Michel , *Illégalismes et délinquance* (partie IV, chapitre II, pp. 299-343), *Surveiller et punir*, Tel Gallimard, 1975
- Gaulejac (de) Vincent, *Les sources de la honte*, Desclée de Brouwer, 2008
- Hein Fabien, *Do It Yourself. Autodétermination et culture punk*, Le passager clandestin, 2012
- Hein Fabien, *Le DIY comme dynamique contre-culturelle ? L'exemple de la scène punk rock*, Volume, la revue des musiques populaires, 15 septembre 2012, consultable en ligne : <http://journals.openedition.org/volume/3055>
- Lahire Bernard, *Dans les plis singuliers du social*, La découverte, 2013

- P. Michaïloff, *Dictionnaire raisonné du punk*. Scali, 2007 .
- Macé Marielle, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Gallimard, 2016.
- Marcel Mauss, *Essai sur le don, Sociologie et anthropologie*, P.U.F, collection Quadrige, 2001.
- Leduc Violette, *La bâtarde*, L'imaginaire Gallimard, 1964
- Péchu Cécile, *Les squats*, in *Contester n°8*, Les Presses de sciences Po., 2010
- Petiau A. et Pourteau L., *Vivre en squat, une bohème populaire au XXIème siècle*, CNRS éditions, 2014.
- Pétonnet Colette, *L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien*, in *L'Homme*, 1982, tome 22 n°4, études d'anthropologie urbaine, pp. 33-47
- Perrot Michelle. Jacques Rancière, *La nuit des prolétaires : archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981. In: Histoire de l'éducation, n° 13, 1981. pp. 80-83.
http://www.persee.fr/doc/hedu_0221-6280_1981_num_13_1_311
- Robineau Colin, « *Quand le sociologue est dans la confidence : les fonctions et les usages sociaux du secret en terrain militant radical* », dans revue *Interrogations ?*, N°22. *L'enquêteur face au secret*, juin 2016 [en ligne], <http://www.revue-interrogations.org/Quand-le-sociologue-est-dans-la>
- Soulé Bastien, *Observation participante ou participation observante? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales*, Recherches qualitatives – Vol. 27(1), 2007, pp. 127-140. ISSN 1715-8705 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>
- Wacquant Loïc, *Corps et âme, Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Agone, 2000, 2002.
- Wahnich Sophie "La foule, l'émeute, la fête entre révolte et révolution. France révolutionnaire, 1789 - 1792, émeutes françaises de 2005, Tunisie-Égypte", *L'homme et la société*, 2013/1 n° 187 - 188, p - 63-87, DOI : 10.3917/lhs.187.0063,
 article disponible en ligne à l'adresse : <http:// Cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2013-1-page-63-htm>

Sitographie

<http://hoteldesvil-e-s.blogspot.fr/p/accueil.html>

<http://www.artfactories.net/Le-rapport-Lextrait.html> (pour consulter en ligne le rapport Lextraît)

https://infokiosques.net/imprimersans2.php?id_article=41 (brochure « Le squat de A à Z », cité en E2, et figurant en annexe sous le titre « Pour des collectifs totalitaires »)

<http://www.inegalites.fr/> (site de L'observatoire des inégalités)

<http://www.onpes.gouv.fr/> (observatoire nationale de la pauvreté et de l'exclusion sociale)

[http://www.fondation-abbe-pierre.fr/sites/default/files/content-files/files/22e_rapport_etat_du_mal-logement_en_france_2017 - fondation abbe pierre.pdf](http://www.fondation-abbe-pierre.fr/sites/default/files/content-files/files/22e_rapport_etat_du_mal-logement_en_france_2017_-_fondation_abbe_pierre.pdf)
(rapport sur le mal logement 2017 – Fondation Abbé Pierre)

<https://www.annuaire-mairie.fr/communaute-agglomeration-clermont-communaute.html>

Façons de se disperser.....	1
Préalable.....	1
Introduction	2
Première partie. Situer la recherche.....	6
I/ A rebours. Ce que dit ma manière de me raconter.....	7
(A) Tissage : le fil d'un récit de vie et ses points de détail.....	7
1) Une vie et ses pages.....	7
2) Esthétique littéraire et éparpillement.....	8
3) Le fil romanesque : liens aux autres et jugement social.....	8
(B) Apprendre : des expériences ambivalentes.....	9
1) La vie à l'école, une vie à l'école.....	9
2) Apprendre ... à être femme.....	9
3) A l'école des grèves de 2003 : des catégories sociales ou des personnes ?.....	9
C) Ces maisonnées que j'aime : qu'en dire, qu'en penser ?.....	10
1) De la pudeur de l'actrice sur son travail, ses activités, ses engagements.....	10
.....	11
2) Raconter une première année d'habitation au squat X ? Qu'écrire ?.....	11
3) Une colocation avant le squat : femmes, 30 ans, précaires, plus ou moins célibataires cherchent appartement.....	11
II/ Un squat.....	12
A/ Le squat X.....	12
1) Situation spatio-temporelle.....	12
2) Caractérisation.....	12
3) Bâtiments et aménagement de l'espace.....	12
4) Les cabanes.....	13
5) Quelles activités au squat X ?.....	13
a) (se) loger : habiter et héberger.....	13
b) Événements publics, activités, ateliers.....	13
6) Espaces privés, espaces communs, espaces publics.....	14
B/ Les valeurs des squatteurs de X.....	15
1) Identité politique : libertaires mais pas trop ?	15
3) Le squat, symbole d'engagement total et d'alternative au système.....	18
4) L'éthique des squatteurs.....	21
C/ La question du mal-logement.....	21
1) Données sur le mal-logement.....	21
2) Les squats et la question du mal-logement.....	22
III/ Ethnologie et manières de vivre.....	23
A- Déjouer les préjugés de l'actrice.....	23
1) La précarité : donnée ou préjugé ?.....	23
a) Résister à la précarité : il faut... transmettre.....	23
b) Résister à la précarité : il faut... prendre place.....	24
2) Choisir l'ethnologie et une question d'entretien compréhensive.....	24
B- A quoi le chercheur pense quand il écoute et observe ?.....	25
1) Le plan cul de JF Bayart : le sens dans les entretiens.....	25
a) L'identité sociale comme faux-problème.....	25

b) Écouter : suspendre tout désir de cohérence.....	26
c) Singularité des manières, commun des pratiques.....	27
2) L'observation flottante : se promener, décrire, conceptualiser.....	28
a) Entêtement et observation ethnologique.....	28
b) Interprétation : conceptualiser en ethnologie.....	29
3) Le but inavouable : réenchanter mon quotidien.....	29
a) Le style d'une méthode : une poétique de l'insaisissable.....	29
b) La marginalité des squatteurs, une forme d'exotisme.....	30
IV/ Une approche philosophique : Styles, de Marielle Macé.....	31
A. Trois conceptions du style et trois valeurs : pluralité, hiérarchie et variation.....	31
B) Les processus d'individuation plutôt que les postures individuelles.....	33
C) Compléter la méthode : l'attention au sensible et au langage.....	33
1) Un enjeu pour comprendre : se laisser affecter.....	33
2) Choisir ses mots sans moraliser.....	34
3) (D)Écrire des processus d'individuation.....	35
Deuxième partie.....	36
La recherche.....	36
I/ Le recueil de données.....	37
A/ Présentation des matériaux collectés.....	37
1) Qui solliciter ? L'importance de ne pas dissiper les malentendus.....	37
2) Présentation des entretiens.....	38
a) Les 3 personnes interrogées.....	38
b) Les demandes restées sans suite.....	41
c) Refus d'entretiens : quelques hypothèses.....	41
3) Autres matériaux collectés.....	42
4) Le journal de recherche.....	42
a) Le journal dans son intégralité.....	42
b) Thèmes des notes quotidiennes sur le squat X.....	43
c) Les notes hors sol.....	44
d) Les notes liées aux entretiens.....	44
5) Fonctions du journal : mise au travail et distanciation.....	45
a) La mise au travail.....	45
b) Mises en scène : les effets sur l'actrice-chercheuse.....	45
c) Prendre conscience de mes attentes.....	46
B/ Présentation du mode de recueil des données.....	48
1) Première étape : présence et absence.....	48
a) Lire la forme des entretiens.....	48
b) Formuler un préjugé : les acteurs fuient une condition précaire.....	49
c) Contourner ce préjugé : établir une grille présence / absence.....	49
2) Intérêts et limites de cette grille présence / absence.....	50
a) Remettre en cause le dualisme.....	50
b) être présent ou absent, à soi, au lieu, aux autres : une déclinaison préjugée.....	50
c) Repérer un angle mort : la présence des autres.....	51
3) Les entretiens considérés séparément, ensemble et dans qu'ils ont de commun.....	51
a) Thèmes communs repérés.....	51
4) Confrontation des lectures : le squat comme lieu social, une question négligée par les informateurs ?.....	52
II/ Hypothèse : apprendre à cohabiter, entre union et dispersion.....	54
A/ Démarches autodidactes.....	54

B/ Compétences de squatteurs ou moment d'apprentissage ?.....	55
1) Les données manquantes.....	56
2) Les compétences en situation ?.....	56
C/ La notion de « façon » de Marielle Macé : faire et ne pas faire.....	56
1) Penser le style comme une façon.....	56
2) Trois aspects des façons : le temporaire, le mode mineur, le faire avec.....	57
Le temporaire.....	57
Le mode mineur.....	58
Le faire avec.....	58
3) Quand squatter, c'est comme se casser un bras.....	58
III/ Squatter, un essai commun pour apprendre du quotidien.....	59
A/ Le squat X : description d'un lieu de rassemblement.....	60
1/ Un quotidien dense.....	60
a) Le squat, une unité de lieu et des usages nombreux.....	60
b) Un espace peuplé. Trop peuplé ?.....	61
c) La charge de travail et le poids d'un cahier des charges du squatteur.....	62
2/ Faire famille différemment.....	64
a) Les implications affectives dans un squat.....	65
b) Au-delà du modèle de la famille « naturelle » : une famille à faire.....	67
3) Exister comme groupe : entre commun politique et commun quotidien.....	69
a) Le sentiment de groupe : les réunions et la part informelle.....	70
b) Les activités au squat X : travail de squatteurs et production(s) du lieu.....	72
c) Se constituer comme groupe affinitaire : une décision critique et politique.....	74
B/ Un habitat présenté comme un moment d'essai.....	78
1/ Les raisons d'essayer.....	78
a) Les inspirations idéologiques.....	78
b) « Essaie ! » : le besoin de rendre « l'espace utilisable »... et utilisé.....	81
c) L'incitation affective de la cohabitation.	83
2/ Un essai d'engagement total à l'épreuve de la situation.....	84
a) Être en situation de se sentir dépassés.....	85
b) Petits arrangements avec l'injonction à tout faire, tout vivre, tout vouloir.....	86
c) L'éclectisme : être conforté et dérangé.....	88
C/ Apprendre en situation : faire avec son vécu, le mettre en forme.	92
1/ des façons communes : 3 squatteurs et leurs bonnes manières.....	92
a) L'à peine dit : une manière de tracer des frontières.....	93
b) Indifférence et hospitalité hostile : ou comment faire des différences.....	96
c) Humour et bluff : ou comment entretenir une convivialité distante.....	98
2/ Faire avec l'inattendu d'un squat qui dure.....	100
a) Tenir un squat ou comment suivre un processus.....	101
b) Tenir au squat : façons de le représenter et d'élaborer des traces.....	104
Conclusion.....	107
Apprentissages de squatteurs : du faire à l'agir.....	107
L'idéal de la construction personnelle et les façons des squatteurs.....	108
Limites de cette recherche.....	109
Apprentissages de l'actrice.....	110
Approfondir la recherche.....	110
Bibliographie.....	113
Sitographie.....	114
Annexes.....	119

Présentation des annexes :	120
Première annexe : logement surpeuplé.....	121
Annexe 2. Entretiens.....	122
Entretien un.....	122
Entretien deux.....	147
Entretien trois.....	166
Annexe 3. Feuillet écrits / dessinés par E1 (atelier d'écriture des squatteurs, gestion d'une crise interne).....	190
Annexe 4. Brochure « Pour des collectifs totalitaires ».....	202
Annexe 5. Premier récit collectif concernant le squat X, publié sur le blog (2009).....	210
Annexe 6. Deuxième récit collectif concernant le squat, publié sur le blog (automne 2012)....	212
Annexe 7. Échange de courriels pour un entretien.....	214
Annexe 8. Grille présence / absence révisée.....	215
Tableau 1. L'absence à soi.....	215
Tableau 2- L'absence physique : le squat, ça colle à la peau ?.....	217
Tableau 3. Prescrire la présence : des absences dites en creux.....	218
Tableau 4. Familier.....	218
Tableaux 5, 6, 7. A quoi sont-ils présents ?.....	219
Les fonctions du lieu.....	219
Ce qu'il y a à faire.....	222
Spécificité d'un chez soi : les cabanes.....	227
Tableau 8. La présence au collectif : une présence instituée.....	228
Tableau 9. Présence aux autres, présence des autres.....	229
Tableau 10. A qui sont-ils présents ?.....	230
Annexe 9. Ce que les entretiens disent séparément / ensemble / ont de commun.....	233
La question de l'apprentissage.....	233
La structuration des relations et l'informel	234
La maîtrise des formes.....	235
Témoigner d'un attachement au lieu.....	236
Confort, inconfort et la question du corps.....	236
Tenir un squat, se tenir, tenir à la réputation du lieu.....	238
(Se) justifier.....	239
Regarder de différents points de vue.....	240
Valorisation de l'instabilité et avantages de la durée.....	240
Annexe 10. Entretiens : connivence.....	242
Annexe 11. Entretiens : auto-censure.....	246

Annexes

Présentation des annexes :

1. Logement surpeuplé
2. Entretiens
3. Feuilletés écrits / dessinés par E1 (atelier d'écriture des squatteurs, gestion d'une crise interne)
4. Brochure « Pour des collectifs totalitaires »
5. Premier récit collectif concernant le squat X, publié sur le blog (2009)
6. Deuxième récit collectif concernant le squat, publié sur le blog (automne 2012)
7. Échange de courriels pour un entretien
8. Grille présence / absence révisée
9. Ce que les entretiens disent séparément, ensemble, ce qu'ils ont de commun
10. Entretiens : signes de connivence
11. Entretiens : auto-censure

Première annexe : logement surpeuplé.

Définition : la surface d'un logement est estimée en fonction de normes de peuplement. Il est dit surpeuplé quand il ne comprend pas au moins : une pièce de séjour pour le ménage, une chambre pour les personnes qui vivent en couple, une pour les célibataires de 19 ans ou plus, une pour deux enfants (s'ils sont du même sexe ou s'ils ont moins de 9 ans), sinon une chambre par enfant. Les logements d'une pièce et d'une surface supérieure à 25 m² pour une personne seule ne sont pas considérés comme surpeuplés.

Qui vit dans un logement surpeuplé ?

Unité : %

	Part des ménages
Selon la catégorie socioprofessionnelle	
Agriculteurs	1,4
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	10,1
Cadres et professions intellectuelles supérieures	7,4
Professions intermédiaires	8,8
Employés	14,8
Ouvriers	16,5
Sans activité professionnelle	30,3
Selon le statut d'occupation du logement	
Propriétaire, accédant à la propriété	5,0
Locataire dans le secteur social	16,8
Locataire dans le secteur privé	16,4
Selon le type de logement	
Individuel	3,0
Collectif	18,0
Selon l'origine	
Ménage non immigré	7,0
Ménage mixte	13,3
Ménage immigré	26,1
Ensemble des ménages	9,5

Source : INSEE, enquête Logement - Données 2013 - © Observatoire des inégalités

Annexe 2. Entretiens

Entretien un

« M. : On parle de tout et de rien pour que je vérifie que ça enregistre bien.

P. : Bonjour M.

M. : On fait ça comme à la radio.

P. : Merci de votre invitation.

M. : je vous en prie on est chez vous ... [je ris]

P. : Ha oui c'est vrai ... [rires communs]

M. : [hésitante] P. , est-ce que tu peux me dire comment tu as vécu le fait d'habiter au squat X ?

P. : C'est très large comme question quand même ! Moi je dirai qu'il y a eu différentes habitations... différents espaces où j'ai pu dormir. Ce n'est pas une habitation linéaire. Donc, dans un premier temps, quand je suis arrivée, ça devait être... C'était en 2013. Je ne sais pas si je le dis mais je rentrais... Je connaissais le squat X depuis déjà des années, c'est un espace que je fréquentais parce que j'y avais des amis.

M. : Depuis des années ?

P. : Ouais.

M. A peu près ? Tu saurais dire ?

P. : 2013, c'est quand j'ai commencé à y habiter mais j'avais commencé à le fréquenter quand j'étais en première année, ça devait être... le squat était ouvert depuis huit mois, quelque chose comme ça. A cette époque là, je l'avais fréquenté assez assidûment comme j'avais mon amoureux qui y habitait. Et après, je le fréquentais plus épisodiquement lors de soirées ou d'activités. C'était un espace qui me .. Je pense que ça a été ma première porte d'entrée dans le milieu alternatif et...

M. : Le milieu alternatif ?

P. : Le milieu alternatif, c'est-à-dire... Par exemple une salle de concert..., plus conforme, - je ne sais pas trop comment dire... disons plus institutionnelle. Là, c'est créé par des gens, les activités et les concerts sont tous auto-gérés, ou quasiment, et la place de l'argent n'est pas aussi forte que dans un espace de concert normal- par exemple.

M. : Pourquoi pas aussi forte ?

P. : Parce que ton billet d'entrée ne te coûte pas 25 euros, et parce que les gens ne sont pas salariés. Ce qui change aussi un rapport à l'activité que tu vas y faire ou au concert que tu vas écouter. Dans le sens aussi où les gens sont bénévoles. Il y a quand même une envie qui pousse ça.. une envie d'accueillir les groupes... ce n'est pas forcément la même chose dans une salle de concert.. . institutionnelle. Mais là peut-être qu'on s'évade..., un petit peu...

Pour moi, ça a été quand même une première rencontre de ce milieu qui m'a beaucoup plu.

Il y a beaucoup d'artistes, de gens au RSA ou des gens qui vont travailler sur des champs sociaux, donc pour les autres.. et ça, ça été une découverte. Moi j'avais dix-huit ans, je savais même pas que ça pouvait exister en fait. Je m'étais jamais, non, je pensais pas que ça pouvait exister .. quelque chose qu'on pourrait dire associatif même sans association... C'était un lieu qui me plaisait beaucoup, j'avais un peu secrètement envie d'y habiter. Et puis, moi à cette époque là j'étais étudiante aux Beaux arts, et ensuite j'ai fait, j'avais habité dans des CROUS. Pendant deux ans, dans 9 mètres carré. Ensuite, j'avais habité dans un appartement..., mais j'avais toujours un peu un problème à habiter quelque part. J'avais toujours ce problème de ne pas trop me sentir chez moi où que je sois. Des fois je trouvais que mon appartement était trop cossu pour moi... un peu un problème à habiter quelque part dans un appartement normal.

M. : «Ton appartement trop cossu pour toi», c'est un appartement particulier auquel tu penses ?

P. : Oui c'était 9 rue Dallet, j'étais en colocation avec une amie, un appartement loué quoi ... C'est à Montlosier, vers la rue Montlosier, entre Montlosier et Henri Barbusse, c'est une petite rue comme ça.

M. : C'était après le Crous, ça ?

P. : Ouais. C'était après le Crous. Et après je suis partie en Erasmus en Grèce pendant un an. Là on a habité dans un très grand appartement, très bien situé, avec d'autres Erasmus espagnols. On avait plusieurs étages. C'était déjà, un petit peu, habiter en communauté, parce qu'on allait chez les uns, chez les autres pour manger... Il y avait... C'était assez transversal entre les appartements. Ça, c'était quelque chose qui m'avait bien plu. Et puis, bon, la Grèce c'était quelque chose de fort en émotions, sur tous les plans, que ce soit la langue, que ce soit le contexte politique, la précarité aussi.. Donc, en revenant, ça me semblait impensable de prendre un appartement. Et du coup l'idée du squat X...

M. : Quel lien tu faisais entre la Grèce et le fait de pas ...

P. : Peut-être juste une grosse émotion, le fait de vivre ensemble, et d'être beaucoup plus ensemble. Et du coup, en rentrant en France, j'avais pas envie de ... J'allais retourner à mes études, dans le quotidien, et j'avais envie d'une aventure, de quelque chose de relatif à l'aventure avec d'autres gens, quelque chose d'un peu plus grandiose que simplement rentrer chez soi tout seul ou à deux ou à trois avec des gens de mon âge. J'avais envie de quelque chose de ... peut-être de plus confus.

M. : Confus ?

P. : Oui, c'est-à-dire avec des gens d'âge différents, avec des gens qui drainent d'autres gens. Où quelqu'un arrive et dit : « Tiens, si on faisait ça ? » « Ha, ouais, pourquoi pas ! ». Quelque chose de plus vivant, voilà.

J'arrive au squat, et au début, ce n'était pas, les choses se faisaient de manière à ce qu'il y ait un mois d'essai, mois pendant lequel il allait être défini si on pouvait rester ou pas. Ça faisait une espèce de drôle de mois. En même temps, on est à la fois un peu sur ses gardes à se dire « oh, je veux rester là, faut pas trop que j'en fasse une » et, en même temps, on découvre les choses au fur et à mesure, les fonctionnements, ce qui est dit et ce qui est pas dit. Alors peut-être que je peux dire un peu à quoi ressemble cet espace ? [demande une confirmation, j'opine. Entre cette question du drôle de mois et cette question, elle enchaîne sans aucune pause]. Alors c'est un grand espace. Autrefois, c'était une ancienne auberge de jeunesse. Il va être plus ou moins divisé en quatre espaces fermés. Avec plutôt l'espace commun dans lequel il y a le salon, la cuisine, la salle de bains, l'espace de sérigraphie. Là c'est un espace qui n'est pas habité. Le deuxième espace est un espace fermé qui

existait du temps de l'auberge de jeunesse, avec des chambres, une pièce commune en haut. L'espace pour les habitants est plutôt situé en haut, et en bas, la bibliothèque et l'espace réservé aux ajistes..., les ajistes étant les personnes accueillies, pour différents motifs, à pouvoir passer la nuit ou des nuits ou s'installer au squat X.

M. : Ça représente combien de places pour les personnes accueillies ? Quand toi tu y habitais ?

P. : Moi j'ai connu différentes périodes. Il y avait une période où ils étaient plus ou moins vacants et c'étaient plus ou moins les groupes qui étaient hébergés là.

M. : Les groupes ?

P. : Les groupes de musique qui venaient faire leurs concerts, ou un voyageur par-ci, par-là. Après ça a été beaucoup plus de l'accueil de personnes en nécessité d'hébergement. Alors là, c'était fluctuant, ça pouvait aller de 4 personnes à 13, je crois qu'on avait fait, il y a une période où il y avait treize personnes...

M. : C'est combien de pièces ?

P. : Alors il y a deux dortoirs, et l'espace de la bibliothèque, et je crois qu'il y avait une autre petite pièce en face ? [Elle m'interroge, aussi avec le corps]

M. : ça, ça n'arrête pas de changer, la fonction de ces pièces là, je te pose aussi la question, parce que moi mes souvenirs ne sont pas ... Et puis je sais bien que ça bouge tout le temps... C'est pour savoir comment c'était quand toi...

P. : Ouais. Ben moi, il y avait vraiment ces deux dortoirs, et l'espace de la bibliothèque. Et – il me semble que l'espace d'en face - mais ça je ne suis pas sûre- était utilisé plutôt pour des petites familles, quand il y en avait.

M. : MMM.

P. : Voilà, mais c'est très fluctuant. Il y a eu aussi des périodes où il n'y a plus eu d'accueil du tout, ça c'était un peu... Il y a eu des périodes où on ne pouvait pas recevoir tout le monde, donc ça..., c'était assez dur de dire non ! Quand il y a une femme, avec un enfant dans la poussette, dire « ah ben non, là ce n'est pas possible, on est complet », c'est, ce n'était vraiment pas évident. Moi, ça je l'ai fait quelque fois, et c'était surtout Jean-Pierre qui, à l'époque..., ben il faisait l'accueil, et lui, ça lui est arrivé assez souvent, et, du coup c'est dur...

M. : Du coup, peut-être tu pourrais décrire comment collectivement vous parliez, ou comment c'était géré, quelles étaient les règles de l'accueil, parce que c'est pareil, c'est comme les pièces, ça change tout le temps...

P. : C'était géré... Il y a eu plusieurs périodes, il y a eu une période où on a essayé d'installer un planning pour dire qui ferait l'accueil. Faire l'accueil, ça définissait : être là... L'accueil ça commençait à 19H. La personne était là à 19H. On prenait leur nom sur un petit carnet, on les invitait dans les dortoirs, on allait leur chercher des draps, des couvertures, on leur expliquait un peu le fonctionnement du lieu, de la cuisine, les choses à ne pas faire, relativement aux radiateurs, ne pas mettre des habits dessus, ne pas les laisser trop allumer, ou au gaz, bien fermer le gaz... des choses de sécurité commune, quoi. Après les gens devaient partir le matin, quand même assez tôt. Alors ça, ça posait différents problèmes, parce qu'il y avait ceux qui de toute manière partaient tôt,

ils allaient soit au travail, soit à l'école, ils partaient tôt, et il y en avait d'autres, ils voulaient rester un peu plus... ils n'avaient rien à faire en ville, donc c'était un peu plus délicat, c'était un peu des fois mettre des gens dehors aussi. Parce qu'il y avait tout ce truc qui était de euh... il faut être assez nombreux et sur le lieu pour aussi... Il ne faudrait pas qu'il y ait plus d'ajistes que de connaisseurs du lieu, ça c'est quand même...

M. : Pourquoi ?

P. Parce que... C'est une bonne question pourquoi. Ben c'est un peu délicat ... pourquoi... Parce que, là, il faut le remettre dans le contexte comparé à aujourd'hui, c'était des gens qui étaient de passage, qu'on ne connaissait pas forcément beaucoup contrairement à aujourd'hui où il y a quelques familles – je ne saurai pas dire combien - qui sont vraiment en confiance complète avec les gens du lieu. Il y avait des gens qu'on hébergeait, on les avait rencontrés la veille au soir, c'était vraiment difficile... C'est quand même un espace où il y a plein de gens, avec leurs biens, donc il faut que ça marche sur une confiance.

M. : MMM.

P. : Tout le rapport au vol aussi, le rapport à la confiance.

M. : D'accord. Du coup...

P. : Il y a un troisième espace, celui des cabanes. C'est un espace plus récent, qui est situé à l'arrière du deuxième bâtiment. C'est un autre espace d'habitation, il y a une dizaine de cabanes, soit une quinzaine de places. Ça c'est un peu global, je ne saurai pas dire exactement ... des habitants habitent les cabanes. Chaque cabane a ses spécificités, c'est vraiment fait sur mesure, fait en récup', donc selon les matériaux trouvés à ce moment-là, à cet endroit-là. Il y en a aucune qui ressemble à l'autre, et ça c'est aussi quelque chose d'atypique. C'est assez chouette comparé à tous les pavillons, et tous les HLM que tu peux voir tous les jours dans ta ville, là t'as quand même ... chaque maison a quand même sa propre petite histoire...

M. : MMM

M. : Du coup, tu disais que cet espace-là était «récent» ?

P. : Oui, les cabanes n'étaient pas là du temps de l'auberge de jeunesse, elles ont été construites par les habitants... Donc c'est le plus récent de ces trois espaces..., fermés on va dire. Tout ça est traversé par une cour, comprenant un jardin, à l'arrière du deuxième bâtiment. Il y a un espace extérieur à traverser. A savoir aussi, au niveau des sanitaires : il y avait une toilette sèche au milieu de la cour et des toilettes situées au niveau du premier bâtiment. Si on a envie de faire pipi la nuit, il faut passer par l'extérieur pour avoir accès aux toilettes. Ce qui, des fois, dans le froid, peut être un peu rude [petit rire].

M. : Au tout début, tu m'as dit que tu avais eu différentes habitations en me disant que tu avais dormi à différents endroits du lieu.

P. : Oui.

M. : Est-ce que tu pourrais me raconter la petite histoire des endroits ?

P. : Oui. Moi je suis arrivée une année... Une année où il y avait moins de cabanes de construites. On est arrivé, on était beaucoup de nouveaux et nouvelles. On devait être à peu près cinq nouveaux, ce qui est assez rare, qui arrivent d'un coup. Et donc, il fallait... Il n'y avait pas assez d'espace. Ce n'est pas qu'il n'y avait pas assez d'espace, mais, oui, il n'y avait pas assez d'espace d'habitation [le dernier mot est accentué]. Du coup, on s'est retrouvé, finalement... Au tout début, moi j'ai été hébergée chez Alfred, dans sa chambre. Et, bon, rapidement, c'est délicat, quand on se lève le matin, d'allumer la lumière pour s'habiller, de faire du bruit pendant que l'autre dort. Dormir dans le même espace que quelqu'un d'autre, bon, c'est délicat... Alors, il y avait eu, pendant quelques semaines, j'avais habité dans la chambre de quelqu'un qui n'était pas là. Louis, mais qui était mon ex-, donc... J'avoue que je n'avais pas non plus envie de squatter sa chambre à lui. Voilà. Donc c'est plutôt Wilfrid qui allait habiter dans cette chambre-là. Après, j'ai habité dans la salle couture, qui était une grande salle, qui était utilisée pour un peu tout et n'importe quoi. A savoir que des fois, le matin, en sortant la tête, il y avait un copain qui faisait son yoga [amusée]. C'était assez étonnant. Et cet espace, on me disait qu'il était inchauffable, il faisait extrêmement froid.

M. ; C'était quelle période de l'année ?

P. : Novembre, je dirais. A ce moment-là, il commençait à bien faire froid.

M. : Tu t'es installée au mois de ?

P. : Septembre. Je crois que c'était vraiment de septembre à septembre... Là, j'y suis restée un petit moment, quand même. Bon, après, le froid arrivait de plus en plus, ça devenait... un peu infernal, voire, voire... je ne sais pas comment on peut dire... voire insalubre en fait parce qu'il fait trop froid, c'est un coup à tomber malade. Et là, après, il faisait froid, et on allait tous dormir dans la grande salle, le salon, qui lui était chauffé au bois.

M. : Tous ?

P. : Pas tous, on était quatre, il y avait Alfred, Baptiste, Baptiste V. [elle répète deux fois le même prénom] et moi. On descendait nos petits matelas [elle a un ton amusé]. A savoir que je suis quand même une petite femme, ça me faisait faire deux allers-retours, pour le matelas, et remonter, prendre les couvertures, redescendre. Donc ça c'était matin et soir. Moi, je tenais à ce que mon matelas ne traîne pas dans l'espace commun... Bon, parce qu'il y avait des enfants. Voilà, on a envie des fois de dormir dans un lit propre. Donc, ça, c'était une sacrée histoire de descendre et de remonter ce matelas et cette couverture qui sont un peu lourds, bon... Et donc, on allait dormir dans cette grande salle. Bon, après, c'est vrai qu'il y avait des choses... Moi, j'en garde des supers souvenirs, c'était vraiment chouette. Bon, après, les garçons, ils parlaient quand même assez tard. Moi, le lendemain, j'avais École.

M. : École ?

P. : Oui. École des Beaux-arts. J'allais à l'École, donc des fois, c'était un peu fatigant. Et, bon, à cette période-là j'étais célibataire aussi mais c'est vrai que... comment... la question de l'espace privé. Comment imaginer d'avoir une relation amoureuse dans ces circonstances ? C'est vrai que ça apparaît un peu délicat. Mais bon, la question ne se posait pas. [Cette phrase est dite rapidement, beaucoup plus rapidement que les autres.] Et, ensuite, à un moment... Il y avait un peu un couple qui habitait dans une cabane, il m'avait promis cette cabane et puis, ça commençait à faire des mois et des mois ... qu'on me l'avait promis et rien n'avancait trop, trop. Et puis, un jour, ... ça craint un peu en y repensant... ils l'ont prêté à des copains, et je me suis dit : «s'ils la prêtent à des copains,

pourquoi pas moi ? » Et après, je me suis installée le jour qui a suivi, et, à partir de ce moment-là, c'était ma cabane.

M. : Ils n'habitaient pas là ?

P. : Vincent habitait dans cette cabane, mais, des fois, il allait chez Florence. Donc, ils habitaient ensemble, sans habiter ensemble. Et puis, bon, moi, ça faisait déjà quatre mois que je n'avais pas de cabane. Je crois qu'à un moment, je me suis un peu posée dedans. Et puis voilà, c'est bien passé en fait. Enfin. Et c'est vrai que là ça a changé tout mon rapport à être chez moi quand même. Ne pas avoir d'espace privé pendant des mois, c'est extrêmement fatigant en fait. On ne peut jamais s'installer, comme on ne va pas rester là, on ne met jamais une étagère pour poser ses bouquins. On ne s'installe jamais vraiment. Donc là, c'était un moment à partir duquel je pouvais commencer à mettre des choses de côté, m'installer quoi, tout simplement. Donc ça, ça a bien changé le rapport aussi ...

M. : Le rapport à ?

P. : Le rapport à, à être là. C'est-à-dire que, ouais, une chambre à soi, c'est pas mal, quoi, tu vois... C'est aussi un espace où on peut se retrouver tout seul : pour lire, pour écrire, pour inviter un amoureux, pour être seule chez soi. Assez... On va dire, le squat, c'est une communauté quand même, donc c'est être ensemble très très souvent. Donc, être ensemble à la maison, en plus d'être ensemble à l'extérieur... Il y a un moment où il faut des espaces de décompression aussi. Ça, c'est... Moi, maintenant, ça me semble super important. Peut-être justement grâce à cette expérience là. Oui, un espace où on peut fermer la porte, et, si quelqu'un veut entrer, il frappe. Avant d'entrer. Il n'apparaît pas dans la pièce comme quand on est dans le salon et que quelqu'un apparaît dans la pièce parce que c'est un espace commun. ... Voilà, pour ce qui était des différentes habitations.

M. : Du coup, pour ces différentes habitations, t'as décrit des phases, c'était la dernière phase, la cabane ? Et, est-ce que tu peux juste les resituer...

P. : Dans l'espace ?

M. : Oui, dans l'espace que tu as décrit auparavant ?

P. : Oui. Alors la chambre d'Alfred, c'était dans ce que j'ai appelé le second bâtiment, la chambre de Louis aussi, l'atelier couture aussi. Elles sont à 5 mètres de distance les unes des autres, elles sont voisines. Ensuite, donc le salon, le grand espace chauffé au bois, lui, il est dans le premier bâtiment. C'est aussi l'espace de concerts. C'est la plus grande pièce de l'espace du squat X. Et, en dernier, la cabane. Elle est située dans ce que j'ai appelé le troisième « bâtiment », elle est au fond de la cour. C'est à une cinquantaine de mètres du premier bâtiment. C'est un espace très grand, très allongé. D'ailleurs, je me souviens, à l'époque, des fois, quand je faisais le ménage, je me disais : « Non, mais..., c'est un château ! C'est un château ! ». On en vient pas à bout, c'est immense quoi, il y a trois cent mètres carré de..., de superficie en tout, je ne saurais même pas dire...

M. : A combien de minutes t'étais des toilettes ? [Ton amusé]

P. : [Amusée] à combien de minutes ? Euh, je ne sais pas. Si j'ai mon manteau de mis, je dirai à ... peut-être à deux minutes, mais si c'est deux minutes dans le méga froid, tu vois, elles te paraissent longues...

[Rires]

P : Tu dirais combien toi ?

M. : je ne sais pas, je n'ai jamais habité à cet endroit-là du...

P : Il faudrait demander...

M. : ... Squat X

P : ..., à Lucia [habitante actuelle de la cabane où vivait P.] à combien de minutes elle est des toilettes [amusée].

Silence [20 secondes]

P. : Du coup, qu'est-ce que je pourrais dire de cette expérience d'habitation ? Ah, oui. Il y a "habiter", il y a "habiter" soi-même, il y a "habiter" avec des colocataires qu'on connaît assez bien..., ça dépend qui, ça dépend comment, et il y a aussi "habiter" avec les gens qui débarquent un soir. Il y a aussi des gens qui arrivent et qui ont des histoires terribles, quoi. Que ce soit la femme qui se fait taper par son mec, que ce soit le mec qui a des antécédents de drogue et du coup qui peut plus voir sa fille. Je pense que comme j'étais une jeune femme, les gens se confiaient aussi assez. Il y avait un truc, et je pense être assez bavarde et à l'écoute, et du coup ça faisait que j'entendais énormément d'histoires PPPFF... Et même des gens de quarante ans qui n'ont jamais eu d'appartements à eux, qui se font bourlinguer d'un endroit à un autre. C'est vrai que, en étant en squat, en plus d'être dans une précarité soi-même, on voit énormément la précarité des autres. Des autres qu'on croise dans la rue, et, on ne pense pas qu'ils sont précaires à ce point-là. Des gens qui, ils ne sont pas, ouais... Se dire qu'il y a énormément de gens qui sont dans des situations pas possibles, qu'on n'aurait jamais suspectées, parce que c'est la jeune femme bien mise, on se dit, ha, elle, elle a pas de problèmes d'argent alors qu'en fait elle vit un enfer, euh, c'est... Ça, c'était un peu fou. Et c'était assez fou de voir le ... comment on peut dire ? Ouais, le rapport au ... Euh.... Le rapport au travail social. Se dire que le travail social, c'est vraiment un truc..., quand tu travailles avec des gens en difficulté, ça peut te peser énormément en fait. Tu vois.

M. : Je ne suis pas sûre de comprendre ce que tu veux dire par travail social.

P. : Là je trouvais qu'on se trouvait... Moi, je ne suis pas du tout une travailleuse sociale, je n'ai jamais fait ça, mais là rien que le fait d'être à l'écoute, d'entendre ces histoires, d'acquiescer, ou de répondre, ou de ... Simplement de partager ça, j'avais vraiment l'impression d'être, en fait, d'être une travailleuse sociale... Et ça m'a aussi - je pense que c'était un moment où je me posais cette question- d'être travailleuse sociale, et ça m'a un peu montré que moi je ne me sens pas du tout assez forte pour ça quoi. Que ouais, ça te plombe.

M.: Pour ça ?

P. : Pour ces tâches d'écouter les gens..., que c'est extrêmement difficile. C'est, c'est difficile d'entendre ça, on y repense énormément, on, c'est... Ouais, des histoires dures, quoi. Après c'est vrai que moi le squat, ça reste encore, il y a toujours, il y a des moments où [inspiration très marquée] Ouais, c'est vrai ! Il y a vraiment un peu ce rapport au grandiose... Il y a des choses... Je ne sais pas, même si là c'est complètement un autre terrain, mais je me souviens de superbes nuits passées à faire de la sérigraphie, en écoutant de la musique expérimentale, loufoque, en buvant du vin et en fumant des clopes et en rigolant, et ça, c'est des moments incroyables quoi. Vraiment que j'ai l'impression d'avoir vécu, je n'ai vécu cette intensité-là que dans des espaces

alternatifs ou marginaux. Cette énergie. L'énergie un peu folle dingue qui ... Ouais, puis une joie, et une recherche d'être ensemble, et de ne pas se prendre la tête. Il y a vraiment un truc comme ça... qui émanait de ces nuits, voilà, à faire de la sérigraphie entre copains ou même des boums improvisées avec Jean-Pierre ou... Ouais, ce sont des petits moments de contemplation, tu vois... des petits moments de contemplation qui émanent comme ça dans le quotidien parce que... Parce que l'espace peut le permettre, aussi. Quand on a un salon énorme, avec une superbe sono, et que tout le monde, enfin, que plein de gens dans le squat connaissent des groupes assez fous. C'est vrai que le fait d'être ensemble, ça amène une émulation un peu folle, qu'on aurait, qui est très difficile à retrouver chez soi dans un petit appartement. Tout seul [amusement], c'est impossible.

M. : MMM

P. : Ou même des tâches, moi j'ai des souvenirs de tâches ménagères... Nous il y avait des périodes où on se disait... On est dans un grand espace commun. Chacun fait un peu sa vie, ses propres tâches ménagères. Admettons : ranger sa cabane, se faire à manger et laver son linge. Mais il y a aussi des tâches communes, comme balayer la cour, vider les toilettes sèches, plier les draps... Et à cette période-là, il y avait eu l'idée de, disons une fois tous les deux mois, passer une après-midi à faire des tâches communes. Il y a quand même des supers souvenirs : quand on tranchait les bûches, c'était assez drôle... Il y avait une équipe cuisine, une autre équipe où on fend les bûches en deux pour que ça aille dans le poêle... Je ne sais pas, j'en garde un souvenir d'images un peu de campagne, alors qu'on est en pleine ville. C'est vrai que le squat X a vraiment, ressemble un peu à une espèce d'oasis. On est vraiment situé juste en face de la gare. Mais quand on passe la porte, c'est un autre monde complet qui s'offre à nous, très bariolé, ouais, très joyeux, avec quelque chose d'un peu campagnard aussi. Cette grosse cuisine, tu vois les enfants qui courent, il y a une image presque de village, de petit village, que tu ne vois pas..., dans la ville citadine, tout le reste de la ville, tu vois.

M.: MMM

P. : Même partager son quotidien avec des enfants. Moi je n'avais jamais fait ça. Et je pense que dans notre société, on est vraiment divisé soit en individus, soit en famille. Et du coup, si on est individu, si on n'a pas une grosse famille, on peut très bien ne jamais voir d'enfants. Moi j'étais dans un contexte vraiment étudiant où je ne croisais pas spécialement d'enfants. Et à l'époque, il y avait Maud et Manuel, donc une petite fille qui devait avoir, je dirais, six ans, et Manuel 5 ans il me semble. Et ça fait deux petits enfants qui veulent jouer avec toi, qui ont des caprices, qui essaient de te taper avec un bâton, à qui il faut aussi inculquer des choses : "Non, tu ne me tapes pas avec un bâton. Non, on ne tape pas les gens avec un bâton". Ouais, ça donne quand même l'impression d'être là à un moment assez clef de leur vie en fait. Je ne sais pas, c'est assez, c'est fou.

M. : C'est fou ?

P. : Fou, oui parce que l'expérience d'être avec des enfants, c'est quand même... Si ce ne sont pas les tiens, être avec les enfants d'autres personnes, et partager le quotidien, c'est rare que ça arrive. Fou, ce n'est pas le mot, mais c'est un peu extraordinaire ...

M. : MMM

P. : Ouais, même si des fois, il s'agissait plus de trouver des techniques pour éviter de jouer avec les enfants qu'autre chose.

Ouais. Ce que j'ai beaucoup apprécié au squat X c'est que, contrairement à plein d'autres squats, je pense..., c'est qu'il y a un mix pas possible. Il y a un mélange, il y a les enfants, et à côté, il va y

avoir les anarchistes de la C.N.T qui viennent faire une réunion, et il y a un mec, un mec un peu tombé là, qui se réchauffe, il y a les copains, il y a une famille de migrants arrivée la veille... C'est quand même extrêmement transversal. Et il y a d'autres copains qui eux vont avoir un bac plus dix, et qui traînent là, enfin c'est un mix qui est quand même assez rare... Moi, à cette époque-là, j'étais un peu en difficulté à l'école des Beaux-Arts, et ça me rendait dingue de voir que, à MA [accentué] maison, on réussissait à s'entendre, et même avec des gens qui venaient de l'autre bout de la planète, qui avaient une vie pas possible. Des gens très, très différents quoi, alors que dans le sein de mon école, j'avais l'impression d'être face à des gens avec qui on ne parlait pas du tout la même langue. Normalement, on semblait chercher la même chose, et être... se ressembler plus, avoir fait des années d'études ensemble, et qu'on se comprenne... Des fois, avec ces personnes-là, j'avais l'impression qu'on avait des intérêts complètement ... comment on peut dire ? ... qui n'allait pas du tout dans le même sens. On n'arrivait pas à se comprendre, alors que même avec quelqu'un qui venait de l'autre bout de la planète, ou qui avait eu une vie pas possible, et ben, on allait chercher [accentuation forte de "aller chercher"] à s'entendre, chercher à avoir un compromis dans la discussion pour pouvoir travailler ensemble. Il y avait une recherche d'être ensemble et de travailler ensemble.

M. : Est-ce que tu peux raconter ça, enfin juste pour mettre un peu des choses concrètes... « travailler ensemble », ou si tu veux bien me décrire, à l'école, ce que ça pouvait être... T'as parlé de « langues différentes »... Mettre un peu quelque chose de concret sous cette image... de ... quelles langues ne parlent pas les uns et les autres ? Tu peux le prendre dans le sens que tu veux, comment au squat X vous travailliez ensemble...

P. : MMM... C'est vrai que mettre un peu de pragmatisme là-dedans, mais... Oui, c'est juste que je n'avais l'impression que mon quotidien était un peu schizophrénique. Dans le sens où, à l'École, on est tous plutôt des petits blancs de classe moyenne, on a fait nos études ensemble, donc des gens qui semblent avoir plus ou moins les mêmes bases, être dans le même champ. Et là vont se jouer des jeux d'ego, des jeux de... Même les professeurs qui des fois n'ont pas de véritable ouverture au dialogue, ou un véritable intérêt pour qui tu es, qu'est-ce qui t'intéresse vraiment, comment on va pouvoir travailler ensemble malgré les différences.

M. : MMM

P. : Qui vont être dans un rapport, oui, dans l'a priori. Moi, c'est vrai qu'à ce moment-là, je passais vraiment pour une, pour une clodo. A l'École, quoi. C'était vraiment ça.

M. : Pour une clodo ?

P. : Ouais. Et avec cette idée infusée qui est que, aux Beaux-arts, il y aurait un rapport au luxe aussi. Un rapport dans... Beaux-arts ... Il y a toujours eu un rapport oui, au luxe. Dans l'art contemporain, c'est là aussi. Mais bon, là c'est assez vague, mais c'est là, et on vient te reprocher...

M. : C'est dit, tu veux dire ?

P. : Ce n'est pas dit, mais tu le sens bien. Et tu vois...

Moi : T'aurais une anecdote ?

P. : Non, mis à part, «Oui, toi, P. !» Je n'ai même pas vraiment d'anecdote.

M. : Tu as senti ça ?

P. : Ah, oui ! A plein plein de reprises.

M. : Pas seulement l'année du squat X ?

P. : Non. Mais l'année du squat X, ça a encore cru, encore un peu. Et puis, je rentrais de Grèce. La Grèce qui était quand même une destination un peu intéressante pour des gens politisés... Il y avait... Puis même de voir plein de copains et surtout de copines en rapport avec ces milieux-là qui tous ont reçu...

M. : Ces milieux-là, tu veux dire ?

P. : Ces milieux alternatifs : le squat X, le bar X...

M. : A ne plus revenir ?

P. : A ne plus revenir à l'École.

M. : Tu veux dire des gens qui ont fait les Beaux-arts, qui sont...

P. : Qui n'ont pas pu les finir, en fait !

M. : T'as croisé beaucoup de gens dans le milieu alternatif. Le Bar X ?

P. : Le Bar X, c'est un squat, disons de concerts.

M. : Avec le squat X, ce serait le milieu alternatif... T'as croisé beaucoup de gens qui ont commencé des études aux Beaux-arts et qui n'ont pas pu les finir parce qu'ils ont été exclus ?

P. : Oui, ils ont été exclus, mais ça passe par différentes manières. Et on ne peut pas dire ça de toutes les écoles d'art, parce qu'elles ne fonctionnent pas toutes pareilles.

Il y a des gens - et notamment la directrice - qui créaient des gens *non grata*. Alors qu'il n'y a pas à avoir de gens *non grata*. Et d'ailleurs pour la plupart, les gens à qui je pense, ils sont artistes aujourd'hui, même s'ils n'ont pas fini... mais un rejet de ce système des Beaux-arts. Mais là je crois que ...

M. : Du coup, tu veux dire que c'est une attitude de la directrice et que cela n'est pas dans le fait de valider une année ?

P. : Il y a les deux. Mais comme c'est un rapport très subjectif à la notation ...

M. : MMM

P. : Si, en fait ... Ça demande vraiment de comprendre les règles. Être présent tous les jours, ça devient difficile de t'exclure mais faire un très bon bilan en travaillant chez soi, c'est très difficile. Mais là je pense qu'on part un peu sur... quelque chose d'autre, je ne sais pas. Oui, c'est des règles à connaître, très étranges, et en même temps... C'est vrai que, moi, la question de partir, elle m'est venue plusieurs fois et je me suis dit : «non, non, moi je veux être diplômée avant de quitter cette école pour ne jamais m'en vouloir». Mais tout le monde n'a pas cette capacité-là. Et du coup, il y a des gens qui maintenant se retrouvent sans diplôme alors qu'ils ont un super niveau, et c'est bien dommage parce qu'ils ne pourront jamais enseigner par exemple.

M. : MMM

P. : Non, pour en revenir à, c'est vrai, juste... Moi, j'étais fascinée par, par ce squat qui permettait à des gens qui venaient d'horizons très différents de travailler ensemble, même pour des tâches simples, des tâches du quotidien. Ça permettait de s'entraider. Je dis n'importe quoi mais : nettoyer la cuisine ensemble en écoutant de la musique... ou à un moment, il y a un mec un peu violent qui frappe à la porte. Je vais ouvrir et là, il s'avère que le mec en question devient violent. Là il y a dix ajistes qui débarquent, prêts à me sauver. C'est assez marrant de se sentir aussi soutenue. Ou des discussions, sur des questions amoureuses avec des ajistes qui venaient du Congo. Et on pouvait échanger, là-dessus, quoi. Et où je ne me sentais pas jugée. Tu vois, il n'y avait pas, ouais, c'est ... Qu'est-ce que c'est ? Peut-être qu'à l'école des Beaux-arts, il y a un rapport condescendant, on se jauge toujours un peu les uns, les autres, un esprit de compétition qui est là, qui est toujours un peu là, que, là, je ne retrouvais pas. Voilà, c'est peut-être ça. Là c'était créé malgré nos différences, ou avec nos différences, créé grâce à nos différences, alors qu'à l'école des Beaux-arts, il y a peut-être plus un rapport élitiste. Plus hiérarchique, pyramidal, plus, allez, être le premier. Mais même si je suis très, très réductrice en disant ça. Mais il y a un rapport à l'exclusion. Voilà, c'est ça. Aux Beaux-arts, il y avait vraiment un rapport à l'exclusion. Chaque année tu pouvais être viré, donc ça... Bien sûr au squat X tu pouvais être viré. Mais fallait être soit un super alcoolique, soit être violent. Et puis, ça ne se passait pas sans discussion. Il y avait quand même un rapport à la parole, partout, pour parler des choses, voir où l'autre en est.

M. : Tu as été confrontée à ça au squat X ?

P. : Ben, c'était des choses, quand ça va pas, t'as toujours quelqu'un avec qui discuter de pourquoi ça n'allait pas. Et puis des gens qui sont aussi ouverts à la psychologie, quand même, «ça ne va pas ? Pourquoi ?». Enfin, comment on essaie d'y remédier. Mais après, il y a eu d'autres gens qui ont eu un problème un peu de violence, et ça on ne l'avait pas vu venir du tout. Au squat X, il y a tellement de gens, tout le monde fait tellement de choses que, rapidement, on peut se retrouver très seul dans une mini ville. Il y a aussi ça. Il y a eu quelqu'un qui était vraiment en état d'instabilité psychologique. Voilà, un jour, il s'en est pris à son amoureuse et là, ça a été le moment où on a compris que ça n'allait pas du tout. Mais comme il était très : quand on lui demandait "Comment ça va?", "Ça va, ça va.". On ne l'avait pas vu venir, on ne l'avait pas vu venir du tout. Et c'est là qu'on s'est dit, "ha, c'est fou, finalement peut-être qu'on est plus éloignés qu'une coloc'", dans le sens où on a pas vu que ça n'allait pas pour lui. Parce qu'on est plus nombreux ... comment on peut dire ? ... On se dit –silence-, on se dit que les autres s'en occuperont peut-être, peut-être qu'il y a un peu quelque chose comme ça.

M. : MMM

P. : Et puis il y avait eu aussi cette année-là, le coup de "l'attentat" [dit en changeant de voix] ... Non, je rigole. Non c'est... Il y avait eu une soirée... On avait organisé une soirée de soutien, pour le rapatriement en France d'une famille de migrants, pour que cette personne revienne. Pour ça, il fallait de l'argent. Il y avait des groupes qui jouaient bénévolement pour ... pour ça. Et arrive un ... un mec, du coup, fasciste quoi, qui était armé et qui a commencé à tirer au loin sur des gens qui stationnaient devant la porte, et, il avait... je ne sais plus comment ça s'appelle, une espèce de fusil coupé qui envoie plein de micro billes, où ... Et on a deux personnes qui ont été touchées. Bon, ça n'a tué personne, ça n'a pas crevé des yeux mais ça aurait pu. Et puis, bon c'est quand même plein de micro-balles qui n'ont pas pu être enlevées dans la main d'un des colocataires. Ça, ça a été des choses, sur le coup, ça a été assez traumatiques. Et là, c'est là où on se dit, j'habite aussi dans un espace politisé et ça peut avoir des retombées. Alors là, ça a été un moment où avec le collectif, on

s'est rassemblé et on a dit, "bon, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qu'on fait ?". Et c'était assez fou de voir les divergences... les divergences d'opinion à ce moment-là.

M. : MMM.

P. : Entre plus quelque chose qui serait de l'ordre : «on ferme le squat, on se rétablit, on voit ce qui se passe», ou plutôt, au contraire, on affirme quelque chose de très antifasciste...

[silence]

Cet événement a finalement posé des questions, quoi. Et ça...

M. : Qu'est-ce qui s'est passé ?

P. : Du coup, après, ce qui s'est passé... Ben, on a plutôt pris le parti de porter plainte et de faire un petit *stand by* pendant un petit moment, et de ... mais de continuer un peu comme avant. Et de ne pas justement affirmer... de ne pas mettre voilà... Comment on peut dire ? ... Oui, de pas affirmer, non plus, une agressivité non plus envers ces agresseurs. Et ça, ça a été toute une série de débats, un peu fous. Mais après, moi, je trouvais ça très bien qu'on réagisse comme ça parce qu'il y avait aussi la question de "on héberge des gens qui eux n'ont juste pas d'hébergement du tout, il y a des enfants, on ne peut pas non plus se lancer dans une lutte frontale, avec ce groupe de fachos qui a des drôles de méthode". Après il y en a qui étaient pas trop d'accord et ils ont quitté le collectif. Ça a marqué un temps quand même.

M. : Il y a eu beaucoup de départs ?

P. : Euh, non. Moi je pense à un. Mais je pense que ça nous a affirmé tous plus dans nos différentes positions... par rapport à l'espace où on habitait. Ben, sauf pour ces personnes qui se sont fait tirer dessus... pour les autres, il n'y a pas eu que du négatif. Je pense que ça nous a soudé aussi.

M. : Vous étiez combien à peu près, sur la période où...

P. : Moi je dirais 13. Ouais, on a été treize pendant pas mal de temps.. Ou peut-être même plus, hein ? [Elle réfléchit, énumère en silence, en comptant sur ses mains]

M. : Tu comptes les enfants dans les gens que tu comptes sur tes mains ?

P. : Ouais. Que dire d'autre sur cet espace ? Je ne sais pas, il y aurait peut-être des choses que tu ...

M. : Tu peux aussi réfléchir.

[elle enchaîne immédiatement]

P. : En fait, c'est une arborescence de ouf. Chaque... Dans plein de sens, tu vois... il y a plein de choses... MMM.

Et ça, c'est plus dans l'organisation. Pour l'organisation globale du squat et publique, il y avait des AG. Donc, tous les mois, qui voulait venait. Les ag, comment on peut dire, les rendez-vous pour les AG étaient envoyés par mail, par le biais de *newsletter*, aux gens qui connaissaient [Elle se reprend], les gens qui étaient inscrits sur la *newsletter* du squat X. Les AG, ça fluctuait vraiment, entre des fois cinq personnes, d'autres fois trente personnes. C'était des temps pendant lesquels étaient décidés quelles étaient les grandes lignes du squat, et les événements à venir. Des moments où ça débattait et ça s'engueulait un peu aussi -c'est bien normal. Des fois c'était un peu lourd aussi. Et moi je sais que ça m'était déjà arrivé de venir – ça c'était plutôt quand je n'y habitais pas- venir

pour proposer un événement et me retrouver dans un débat où on ne se sent pas forcément concerné, pendant assez longtemps... Ou une fois, c'était une réunion qui n'en finissait pas et à la fin les gens qui venaient proposer un événement étaient fatigués et présentaient leur événement n'importe comment. Il n'y avait plus la joie initiale avec laquelle ils étaient venus. Ce sont des choses qui arrivent aussi. Et sinon, il y avait tout ce qui était plutôt réunions d'habitants, donc ça je ne saurais pas dire... Je dirai que c'était toutes les deux semaines. Mais ça me paraît beaucoup. Et en même temps j'avais l'impression qu'il y en avait pas mal. Peut-être dans ces eaux-là. Et là c'était un peu les réunions où on parlait du quotidien, très souvent. C'était plutôt des choses assez pragmatiques et quotidiennes et il y avait aussi des questions un peu plus de fond qui surgissaient parfois. Et ça, je sais que c'est des réunions dont je garde plutôt un bon souvenir [elle rigole un peu]

M. : Parce que ?

P. : Je ne sais pas. Je ne sais pas trop pourquoi, mais j'en garde plutôt un bon souvenir. Peut-être parce que c'était aussi des moments où là on était tous ensemble, et c'était prévu que pendant une heure, deux heures, on était ensemble, on se voyait ensemble, tous, ou la plupart de nous, pour parler de notre quotidien. C'est vrai que sinon on croisait vraiment les gens par bribes. Il y avait des gens avec lesquels on n'était pas du tout dans les mêmes fuseaux horaires, et du coup, on ne se croisait jamais alors qu'on habitait sous le même toit. C'est un peu ce côté mini-ville des fois du squat X

[Silence]

Ouais le squat X c'est un peu... Mmm... Ouais, c'est vraiment des aventures humaines. Ce n'est pas quelque chose de figé, quoi, c'est quand même quelque chose qui évolue toujours selon les habitants, selon les envies des habitants. Ce qui fait changer le lieu, l'espace, les dynamiques. C'est quelque chose en mouvement, quand même, toujours.

M. : Je ne sais pas, tu pourrais peut-être décrire ou donner un exemple ?

P. : Je ne sais pas... Par exemple avant que j'y habite, il y avait ce collectif, STO. Eux, ils étaient pas mal basés sur la danse, ils proposaient des ateliers de danse assez expérimentaux. Ils avaient créé les labos du dimanche. C'était un dimanche, je ne sais pas, peut-être tous les deux mois où quelqu'un venait proposer des formes expérimentales. Je me souviens de choses notamment par rapport à la voix. Par exemple que ce soit Alfred qui proposait d'écouter un enregistrement d'Antonin Artaud ou encore un autre copain qui faisait un spectacle de chant assez fou... après, ça n'a plus trop eu lieu, des choses comme ça... ou alors pour un événement bien ciblé. Et pas de manière récurrente, pas de cette manière. Euh, quoi d'autre ?

Après... oui ... Ça il y en a toujours eu des cantines, mais avec des modalités différentes, et souvent ça s'est arrêté, alors que maintenant ça continue [elle parle doucement, pour elle, en réfléchissant] tff.. Il y a eu le Petit Petit salon. Avec Frédéric qui habitait là, et Louise, qui ont peut-être apporté une recrudescence artistique au squat... j'ai eu l'impression... Je n'y habitais plus, mais j'ai l'impression qu'il y avait un nouvel élan artistique. C'était moins le cas quand moi j'y étais habitante. Voilà, il y a eu différentes phases. C'est aussi les gens qui y habitent qui vont créer ce qui s'y passe. Moi j'avais l'impression d'être à un moment assez ... un peu plus branché social, ou sociétal... je ne sais pas...

M. : Parce que ? Il n'y avait pas d'événements ?

P. : Il y avait des événements sous forme de concerts. C'était plutôt des organisations extérieures. Ouais, des concerts, donc on fait la programmation. Il y a des groupes qui viennent mais euh...

M. : Vous étiez plus centrés sur l'accueil tu crois ?

P. : Je ne saurai pas dire si on était plus qu'aujourd'hui mais je dirais que c'était plus bordélique. Il y avait tout cet accueil, moi, ça me paraissait prendre un temps assez important, cet accueil quand même dans le quotidien. Après, si ça se trouve, aujourd'hui, ça prend autant de temps, ça je ne pourrais pas dire, je n'y suis plus mais... J'avais l'impression que ça mobilisait pas mal. Et il y avait tous ces, comme il y avait tous ces chantiers de cabanes, peut-être qu'il y avait pas mal gens qui étaient plus... C'était peut-être plus ça les priorités de l'époque.

M. : Les chantiers de cabane ?

P. : C'était par exemple la cabane d'Hélène, qui a été la cabane d'Hélène après, qui était en construction. Il y avait Gwenaél et Jeanne aussi, ces deux cabanes-là. C'était le moment où Romain avait rehaussé sa cabane. Il y avait pas mal de chantiers cabanes, un peu dans tous les sens. Même la cabane de Valérie. C'était la période où ça construisait et ça améliorait les cabanes pas mal.

M. : Quand toi tu y étais ? Quand toi tu habitais dans une cabane déjà construite ?

P. : Voilà.

C'était un peu une année où il y a eu trois cabanes de construites, ça prend rapidement du temps. Construites ou aménagées.

M. : Par rapport à toi où tu étais située... Tu es arrivée à des endroits où il n'y avait pas de cabanes et t'es partie.

P. : Oui. Les trois dont je te parlais. Celle de Vincent qui était énorme, c'est la plus grosse cabane je pense.

M. : Tu as vu l'espace se transformer. Tu pourrais faire un dessin avant ton arrivée et un dessin après...

P. : Ouais. [Affirmatif]. Après, à cet endroit où il n'y avait pas de cabanes, il y avait un peu du bordel à la place, et l'atelier vélo qui était un peu plus grand... Les espaces étaient occupés quand même. Ce n'était pas des espaces complètement vacants mais ils n'étaient pas très utilisés...

M. : Ils n'étaient pas occupés par de l'habitation ?

P. : Oui, c'est ça, exactement.

M. Ils étaient occupés par ?

P. : Par ... des ... Il y avait tout le tas qui a servi à la cabane de Romain en bas : un gros tas de cubes en siporex. Il y avait plein de bouts de bois, plein de bazar. Ensuite, ça a été l'espace de la cabane construite par Vincent et Léopold. La cabane construite de toutes pièces pour Valérie ... En dessous... Ou il y avait un début de cabane. Il n'avait jamais été vraiment abouti. Voilà, c'est devenu une super cabane !

Et donc les cabanes étaient constituées d'une chambre souvent. Il pouvait y avoir un étage mais il ne faut pas imaginer des cabanes avec un espace de cuisine ou des toilettes, c'était vraiment juste... Il y avait l'électricité. Et le wi-fi ou le filaire, l'internet filaire mais c'était des chambres, plutôt, quand même.

M. : Et la superficie ? En moyenne ? Ou la tienne ?

P. : Moi la mienne, c'était la plus petite, je crois. Je dirais que c'était du 8m2.

M. : La tienne. Donc la plus petite, et ça pouvait aller jusqu'à ? Tu saurais dire ?

P. : Celle de Vincent, on doit être sur du 60 mètres carré. Non, je dis n'importe quoi. Mais on doit bien être sur du 30 mètres carrés...à deux étages ... Un duplex de 30 mètres carré. [Rire]

M. : Tu voudrais bien décrire ou dire ce que ça peut être de vivre dans cet espace-là, d'une cabane.

P. : Alors du coup je vais dire pour la mienne.

M. : Ben oui, ce que tu as vécu toi.

P. : Donc, voilà, les cabanes sont au fond de la cour. On rentre dans le squat X par le premier bâtiment, et ensuite on traverse la cour. Alors, moi, j'étais située juste au-dessus de l'atelier de menuiserie. Donc avec un grand établi, des machines, et il fallait monter un petit escalier en bois assez escarpé, dont je ne suis jamais tombée étonnement. Voilà, hop, hop, hop, on monte les marches. Là j'avais un mini fil à linge. Là on est encore à l'extérieur. Voilà, un fil à linge, sur lequel on peut étendre son linge, il est juste à côté d'un gymnase et très souvent, il y avait les petites culottes qui tombaient et il fallait aller les chercher les culottes au gymnase, ça c'était encore...

M. : [rires]

P. : D'autres... plusieurs fois. Donc.

M. : Je me prends un verre d'eau, tu veux, toi ?

P. : Moi, ça va. [on entend le bruit de l'eau qui coule]

On tire la porte et on rentre dans l'espace fermé de la cabane, donc avec à ma gauche ma petite armoire à vêtements, et à droite un bureau très étroit mais très long et qui est bien. J'avais aussi le connecteur filaire de toutes les cabanes dans ma cabane. Et ça, par exemple, c'était la marque de l'ancien locataire de la cabane qui lui était informaticien et qui avait mis du filaire parce que le Wi-Fi n'allait pas jusque là-bas. Ça, c'était marrant de voir les différentes strates d'habitants qui façonnaient la cabane.

M. : MMM.

P. : Même moi, par exemple... Ah, oui, il y avait une grande porte qui s'ouvrait sur le vide au-dessus de l'établi. Moi, étant donné que je suis un peu maladroite, je me suis dit que ça, c'était plutôt une mauvaise idée. Du coup, l'un de mes premiers gestes dans cette cabane, ça a été de mettre un bout de bois qui servait de rambarde, de garde-corps, pour éviter de tomber, - parce que là ça aurait pu être fatal - sur l'établi du dessous. C'est marrant de voir les strates, les améliorations, au fur et à mesure des différents habitants. Moi, ma cabane, elle était très chaude, parce que d'abord elle était petite et parce que l'isolation thermique était faite en laine de mouton. Ce qui est quand même un luxe assez incroyable, que personne ne pourrait se payer pour chez lui, mais qui, là, je ne sais pas comment, cette personne avait eu accès à plein de laine de mouton, et, paf, ça lui avait fait l'isolation. Donc, voilà, une cabane où on a plutôt chaud. Ensuite, j'avais un lit très, très haut, genre qui m'arrive à peu près aux côtes. Donc, c'était un lit sur lequel il fallait sauter [le verbe sauter est accentué] ! Donc, ouais, c'est ça, il y avait une bonne petite part de jeu : sauter sur le lit et projeter la partie haute du corps pour ensuite rabattre les jambes pour monter dans le lit. Et mon matelas était

beaucoup plus grand que le lit et ça permettait de descendre en toboggan du lit. Donc, voilà, ça c'était un peu la partie rigolote du lit. Après, c'était une cabane assez lumineuse. Comme c'était de la récup', y avait aussi pas mal de verre ou de plexiglas qui laissaient passer pas mal la lumière. Ça, c'était assez chouette. Et puis voilà, c'est vrai que c'est des cabanes qu'on peut ré-aménager comme ... Le tout, c'est que ce soit le plus pratique pour soi-même mais on est pas du tout dans la même pensée qu'un appartement à caution qu'on loue, où on a peur de mettre une étagère. Et les murs, il faut que les murs restent impeccables. Là, on pouvait faire des étagères à loisir. Moi, ça, c'est un rapport à l'habitation que j'aimais beaucoup : le fait de pouvoir intervenir sur l'habitation et pas juste subir [le subir siffle] l'habitation à laquelle on ne peut pas toucher parce qu'on risque de perdre de l'argent et ça fait qu'on est esclave de son appartement. Et ça, c'est vrai, c'est des choses, je veux plus de ça... Finalement, vivre en squat, après, ça rend extrêmement exigeant sur .. sur ... l'appartement. Moi, par exemple, je ne veux plus habiter dans un tout petit appartement. Alors que j'ai pu le faire. J'ai pu le faire mais je trouve ça tellement bête, d'habiter confiné. Je crois que maintenant, il me faut quand même un minimum d'espace pour pouvoir gambader chez soi [elle a pris un ton humoristique puis elle rit à la fin de sa phrase]. Non, mais, je rigole. Pour pouvoir être à l'aise. Pour pouvoir entreposer des choses. Et puis même, ça rend exigeant : on a envie d'être bien chez soi. Je pense que c'est beaucoup plus difficile d'habiter en HLM après avoir vécu une expérience de squat. Bon, expérience de squat qui là... Là, c'était un très grand squat avec de la bienveillance... Moi j'en garde un très, très bon souvenir ... On ne peut pas... Expérience de squat, ça veut presque rien dire.. On ne peut pas... Il y a autant de cas que de possibilités. On peut aussi vivre des expériences de squat horribles. Ce n'est pas tellement "squat" mais c'est une belle expérience du squat X où on est avec des gens plutôt gentils et bienveillants. C'est un peu un squat de «bisounours» comme nous appelle les Marseillais. Et puis bon, ça je l'ai peut-être pas dit, mais au squat X, *a priori*, on n'est pas trop en danger. C'est pas comme un squat qui vient d'ouvrir, où on a peur de la patrouille de flics qui débarque. C'est vrai que c'est quand même... la mairie de X est quand même assez tranquille dans le rapport au squat, et le squat X, ça va faire maintenant sept ans ... je crois que c'est ça... sept ans que ça existe. Bon. J'ai l'impression que c'est un peu institué, qu'ils font semblants de ne pas trop voir, et que ça continue quand même. Bon, jusqu'à quand ? On ne sait pas mais c'est vrai qu'il n'y avait pas ce... Des fois on la sentait, mais il n'y avait pas non plus l'angoisse d'être dans un squat où on va se faire virer, coincer toutes nos affaires à l'intérieur et tous aller au commissariat. Ce n'était pas ça non plus. C'était un squat qui était assez vieux pour avoir déjà ses espaces de définis. D'autant plus..., ce qui était intéressant, c'est qu'il était basé sur une ancienne auberge de jeunesse : il était fait pour une vie en collectivité. Ce n'est pas comme habiter un hangar où il fait moins 30 l'hiver et 60 l'été. Bon, j'exagère un peu, mais c'est quand même un espace qui est fait pour habiter. Même s'il est un peu vieux, il est quand même créé pour l'habitation au départ. Ce n'est pas habiter un grand espace impossible à chauffer... Ou sans fenêtres... ou...

Et puis oui il y avait quand même... Il y avait aussi une... des gens très bricoleurs, et une envie d'être dans un endroit bien. C'est quand même un espace très vivable, ce n'est pas un espace où tous les chiottes sont bouchés, où il n'y a pas d'électricité, il n'y a pas de douche, comme on peut voir dans certains squats. Là c'est vrai que... Il n'y avait qu'une douche mais ça suffisait amplement et c'était, ce n'était pas vraiment non plus ... euh... crado et précaire à fond. Il y avait quand même des espaces... L'installation se tenait. Il y a de l'électricité partout. Il y a même le Wi-fi dans les cabanes, 'fin bon, c'est... Puis même... Et ça sur d'autres plans, relativement à la drogue, moi j'ai... Il n'y avait quasiment pas de drogue. Parce que quand on pense squat, on peut pas s'empêcher de penser à la *crack house* [elle dit ces mots d'un ton amusé/ amusant. Je ris] où les mecs se mettent des fixs pas possibles, où les mecs sont complètement sous alcool à fond. Là, pas du tout, même tout au contraire, c'était quand même rechercher une petite vie sereine. Bon ça n'empêche pas de boire des petits coups, mais c'est pas du tout un repère d'alcoolos, bien au contraire, parce que ça...

M. Pourquoi «bien au contraire» ?

P. Au sens où y a toujours eu ce... Je pense par exemple à quelqu'un qu'on hébergeait, qui était alcoolique, et qui est toujours alcoolique... Bon il y avait quand même des mises en garde qui lui étaient ... On lui disait : «ah non, quand tu viens au squat, t'as pas le droit de boire dans le squat... Faut pas être bourré.» Parce qu'il y a aussi quelque chose où quand les gens sont trop saouls, ils ne sont pas évidents à tenir aussi. C'est aussi un peu des règles de vie en communauté. Si tout le monde est *destroy*, ça ne va pas être évident.

M. MMM

P. Et ça nuit au squat aussi. Ça nuit à l'image du squat et ça nuit au squat de l'intérieur. Si tous les jours tu vois tes colocos méga bourrés, ce n'est pas le top, quoi. Donc, voilà. Mais c'est chercher à vivre un peu sainement ensemble et bien sûr, tu peux boire un petit peu, mais c'est vrai que les gens qui semblent un peu abuser, le collectif va leur dire «hé, là, t'as pas l'impression que tu abuses un petit peu ? ». J'ai l'impression qu'il y a eu... C'est un public un peu averti qui ... Ouais, le truc, je n'ai jamais vu tellement de tox's dans les ajistes du squat. Ils n'étaient pas forcément spécialement les bienvenus non plus, quoi.

M. MMM.

P. C'était la recherche -je pense -, la recherche d'un squat un peu pérenne. Et du coup, à partir de là... Et puis c'est qu'il y a tellement rapidement des débordements ! Juste après un concert, en soirée déjà les mecs, les gens, ils se mettent à gueuler parce qu'ils ont trop bu. S'il y a à fond de la drogue là-dedans, ça devient n'importe quoi. Et il ne faut pas oublier que les gens qui habitent au squat sont aussi des gens qui travaillent à côté, qui ont une vie à côté, ou même qui ne travaillent que pour le squat... Mais bon ça demande quand même d'être un peu..., tu peux pas juste être *destroy* 24/24. Sinon, ton squat, le squat, il ne va pas tenir je pense... Ou pas longtemps. Bon, après, ça, c'est ma vision du truc. Tout le monde ne dirait peut-être pas ça. Après y a des squats bien drogués qui se tiennent bien aussi mais, bon... Non, et puis le problème... mais aussi, si y a de la drogue qui circule, c'est que l'espace du squat X peut devenir un espace de vente et ça [très accentué], c'est plus délicat. Et on sait que, par exemple, il n'y a rien de tel pour virer un squat que de dire : «On a trouvé de la drogue.». C'est vraiment... Que ce soit vrai ou pas, ils peuvent le dire quand même. Mais c'est quelque chose qui délégitimise... qui délégitimise [tout bas, en réfléchissant et en riant parce qu'elle doute de la correction du terme]... un squat qui a quand même des belles actions, donc c'est con.

M. : Tu veux dire, le squat X, tu trouves qu'il a des belles actions ?

P. : Ouais. Ben... Je ne sais pas : l'ajisme, la cantine, même faire des beaux concerts de musique expérimentale, ce sont des belles actions.

Et du coup c'est vrai que si au milieu c'est une espèce de carrefour de la drogue, que tu vas rencontrer des mecs avec des yeux de trois mètres de long, pfff, tu vois, ce n'est pas le même rapport aussi.

M. : MMM

P. : Et puis même, aussi, un peu en tant que meuf, moi je sais que des fois ça m'était arrivé de faire des soirées dans des squats, où d'un coup, c'est la nuit et..., les mecs sont tous méga drogués. Partout où tu vas, tu te fais draguer à fond. Ben, pfff, ce n'est pas le même rapport, tu vois... Mais

après là, c'est peut-être... Ça devient glauque. Dès qu'y a de la drogue, ça devient glauque. L'atmosphère est plus la même du tout. Enfin bon, c'est marrant qu'on passe autant de temps sur ce chapitre drogue... comment on ne se drogue pas au squat X...

[Je ris]

P. : Il y a eu des périodes où ça y allait un peu plus quand même.

M. : Sur la défonce, tu veux dire ?

P. : Ah ouais !

M. : Au squat X ?

P. : Ouais, moi je me souviens d'une période... où Louis et tout, oh là là ! ... enfin Louis, surtout en fait.

M. : Plus que quand toi tu y étais, tu veux dire ?

P. : Ben c'était aussi un peu plus les débuts du squat, c'est ça... Putain, le vieux il s'était mis de la kétamine pendant deux jours, il n'avait pas pu sortir de son lit. Tu vois des trucs «tu dis, oh putain !»

A 01 : 23 : 30 de l'enregistrement, commence un moment informel, enclenché par le fait que je vais aux toilettes. Comme je m'extraie un peu précipitamment, je ne mets pas l'enregistreur sur pause. Elle non plus, mais je ne sais pas si elle est consciente pendant cet échange que l'enregistreur est resté allumé. Le dialogue se poursuit. Il relève plus du «méta» entretien et laisse entendre un plus grand degré d'intimité, peut-être parce qu'elle s'adresse plus directement à moi. Elle me donne ainsi des petits noms.

Pour ce qui est du «méta-», elle me dit à la fois : «Puis là, la difficulté, c'est de te connaître et de savoir que tu y habites. Il faut à la fois penser à des gens qui ne connaissent pas l'espace, un peu de manière abstraite, et en même temps tu sais que l'autre en face, elle voit très bien de quoi tu parles, ouais, c'est drôle.», elle relève que je pose plutôt des questions ouvertes qui la font parler et me donnent des conseils pour ma recherche : m'interviewer moi-même et faire un entretien avec Valérie, dont elle pense qu'elle aura une vision plus négative du lieu.

Pour ce qui est de sa première remarque, j'avance la différence de point de vue (pour toute l'époque dont elle me parle, je voyais les choses de «l'extérieur», je n'étais pas habitante).

Pour l'entretien avec Valérie, j'approuve, je lui dis que j'y ai déjà pensé.

[01:28:28]

M. : Toi, tu as habité pendant la même période que Valérie [la jeune femme avec qui elle vient de me conseiller de faire un entretien] ?

P. : Et il y avait vraiment des... Ce qui était un peu dingue.. Pour en revenir à cette histoire de gens différents... C'est qu'on avait Valérie, qui est costumière. Elle travaillait à côté, donc des fois, se taper les tâches communes en rentrant à 2 heures du matin, bien claquée, ce n'est pas évident. Pour les gens... J'ai l'impression que tous les gens qui bossaient à côté, peu à peu, ils ont quitté le lieu aussi, parce que c'est vrai que ça fait trop. Et y a un moment où on s'oublie là-dedans. Si t'as un boulot ou l'école et t'as le squat X, il y a un moment, quand est-ce que tu fais des trucs pour toi aussi ?

Moi : Tu veux dire, avec les deux choses, tu t'oublies ?

P. : Ouais, Ouais.

M. : Ce n'est pas « on s'oublie au squat X » ? On s'oublie parce qu'il y a les deux choses ?

P. : On peut s'oublier en étant au squat. Après, là, moi, et je pense Valérie aussi, il y avait un truc où ça faisait trop. J'aurai bien passé un peu plus de temps quand même... mais, je savais que j'avais ma dernière année et ça, on sait qu'aux Beaux-arts, c'est une année assez dense, où il faut préparer un gros diplôme, et écrire un mémoire, et ça, ça semblait impensable en étant à l'École en même temps qu'au squat. Ou alors je ne faisais plus rien au squat, et alors ça n'avait aucun intérêt que j'y habite. Pour moi, c'était soit tu donnes du temps au squat pour y faire des choses, pour s'aider les uns, les autres et faire en sorte que ça se passe bien, soit tu mènes ta vie personnelle... du coup à l'extérieur du squat.. Ou soit t'avais plus de vie du tout parce que tu faisais les deux et que ça ne s'arrêtait jamais... Ça me paraissait impensable de considérer le squat juste comme un logement, de venir y dormir, de faire ma vie à côté et de ne pas participer aux tâches collectives, à aider les copains qui tiennent le concert. Donc, si je ne peux pas aider, autant que je n'y habite pas et que je laisse ma place à quelqu'un d'autre. Bon, c'est aussi qu'à Clermont, la crise du logement n'est pas telle que tu ne peux pas te trouver un logement, que ça coûte une fortune. Non, non c'est quand même... C'est vrai que, aussi, moi c'était du squat voulu. J'avais un intérêt pour cet espace, pour ses habitants, pour l'énergie que j'y trouvais. Ce n'était pas non plus un squat à défaut, parce que je ne peux pas me payer un logement, comme on peut beaucoup trouver dans les squats parisiens ou lyonnais, ce n'était pas du tout ça. Je n'étais pas en extrême précarité, donc c'était vraiment volontaire.

M. : T'étais pas en extrême précarité mais un peu quand même ? [Elle rit] C'était quoi tes ressources ? Je n'en sais rien.

P. : Oui, oui..., des ressources d'étudiante, c'est-à-dire quasi nulles. J'avais mes parents qui me donnaient 300 euros par mois. Ce n'est pas grand-chose...

M. : Tu n'étais pas boursière ?

P. : J'étais boursière niveau 0, je ne payais pas mon inscription ou très peu, mais je n'avais pas le droit non plus à de l'argent. Mais bon, j'aurai pu m'arranger pour louer un petit appartement comme j'avais fait auparavant. S'il avait fallu. Mais moi, c'était vraiment que j'avais envie de cette expérience-là qui m'avait beaucoup appris, notamment dans les champs de l'événementiel, de l'organisation, de comment gérer une orga', penser à la fatigue des personnes. Voilà, le rapport au sacrifice de la personne qui a envie de programmer un groupe qu'il aime bien et finalement, il va faire le bar toute la soirée, ou alors il va passer son temps à dire aux gens dans la cour de ne pas parler. Et en fait, c'était lui qui avait le plus envie de voir le concert, et il est passé à côté. Ça, c'est des choses que j'ai pu voir et dans l'idée, c'est des choses, il ne faudrait pas que ça arrive. Il faut se débrouiller pour que ça aille mieux. Mais c'est des choses... C'est un super apprentissage. En termes d'apprentissage événementiel et organisationnel... Et puis bon, avec toute l'entraide qu'il peut y avoir aussi : «oh vas-y, on s'aide à monter et à démonter la sono», «oh, fais chier...» Mais bon c'est chouette quand même. Ouais, je pense à des groupes de théâtre qui s'installaient, tu leur donnes un coup de main. Il y avait toujours des petits coups de main à filer à droite, à gauche. Moi je crois que vraiment, ce qui m'intéressait c'était l'aspect événementiel du squat X... Justement. Par exemple, les cantines, j'aimais bien y aller, il y avait toujours les copains, je trouvais ça très bien qu'ils le fassent... mais ça ne m'a jamais vraiment intéressée, je ne me suis jamais dit «oh, j'ai envie de faire une cantine, j'ai trop envie de cuisiner». Voilà. Après moi je pense qu'il vaut mieux qu'on ait des champs où on est bien... on aime faire ça et du coup on ne va pas planter les copains, plutôt que de

s'engager pour tout et de planter systématiquement les gens. Donc moi, tout ce qui était un peu bouffe, ce n'était pas trop mon truc, voilà... [elle rit]

Euh, tac, tac, quoi d'autre ?

Ouais, c'est que c'est large le squat X, ça va aller voilà vraiment de... Ben, de gérer un public, organiser un concert, faire en sorte que les groupes soient bien accueillis... Et là-dessus, pour avoir travaillé avec un autre squat lors d'un événement que je proposais, c'est vrai que leur rapport à l'accueil n'était pas du tout le même qu'à X. Le squat X s'arrangeait toujours pour avoir un petit repas à proposer aux personnes qui venaient jouer, même sans être sûr qu'il y ait beaucoup de public, sans être sûr de trop de choses. Il y avait toujours un bon accueil de prévu, alors que, les gens très souvent, ils ne viennent pas du coin, et ils peuvent être hébergés au squat, alors que ça y a plein d'endroits où t'es invité à faire ton show, tu n'es même pas rémunéré et tu n'as pas d'endroit où dormir, et il faudrait presque dire merci. C'est vrai que là-dessus, il y a vraiment une bienveillance et une conscience de «Ah, cette personne se déplace pour faire vivre le lieu, on lui rend la pareille en lui offrant un bon repas et en essayant de le rémunérer dans le domaine du possible», ça, ce n'est pas rien du tout.

M. : C'était quoi, cet autre squat ?

P. : Dans la ville X, où, on était venu à 10 artistes -c'était pour de l'art plastique - on a pas du tout été rémunéré, on a eu une bière gratuite, et on n'a pas eu du tout de petit repas sympa... Même, ces questions ne se posaient pas. Et donc nous on s'est senti assez mal accueilli ! Mais on s'est aussi senti assez mal accueilli au regard de comment nous on accueille les gens dans les squats de la ville X. C'est pour ça aussi.. Et l'autre squat, je ne connais pas, mais c'est une anecdote qu'on m'a raconté. Du coup Baptiste était allé jouer ou présenter quelque chose à un endroit, et lui il pensait que bien sûr...

M. : Baptiste ?

P. : Baptiste II. Ton copain.

Moi : Ah. Avec sa fanzinothèque ?

P. : Je pense que ça devait être ça. Du coup, non, non le mec s'est retrouvé à la rue alors qu'il avait proposé un événement qui valorise l'espace dans lequel il propose cet événement. C'est .. Ben c'est dégueulasse, quoi. Je sais plus comment il s'est débrouillé, il a dormi dans sa voiture, même si il s'était payé une chambre d'hôtel, c'est scandaleux. C'est un peu, encore une fois, l'artiste qui ne vivrait que d'eau, que d'amour et d'eau fraîche et qui n'a pas besoin de se loger, qui n'a pas besoin de manger. On retombe finalement dans cette flexibilité artistique, un peu dégueu'... Et puis même, non, ça veut dire que les gens se sont pas posés la question de cette personne vient d'ailleurs, où va-t-elle dormir ? ²⁹⁰ Et même, lui poser la question : «Est-ce que tu as un plan dans cette ville ? », « Non, j'en ai pas. », « Bon, quelles sont les alternatives ? » Voilà, bon. C'est un problème... - comment on peut dire ? - C'est un problème d'organisation, grave ! Et bon, ça aurait pu le dégoûter de proposer ses services artistiques. Si de l'autre côté, les gens sont incapables de le loger, ne le paient pas et ne lui donnent pas un petit repas sympa, bon, ben merci ! «Moi je me suis déplacé pour faire des trucs, si de l'autre côté, ça répond pas, je vais arrêter.» Donc ça, c'est vrai que, là-dessus, au squat X, il y a toujours un bon accueil, toujours une recherche de payer les gens... Au niveau

²⁹⁰ P. insère des parties au style direct, dialogué, dans son discours qui semblent pourtant et par définition au style direct. Parfois, elle ouvre et ferme les guillemets, cela s'entend. D'autres fois, en attaque, on entend nettement dans sa diction les deux points ouvrez les guillemets mais la fin de l'insert en style direct est comme un fondu-enchaîné. Les guillemets ne sont pas fermés par l'intonation. Elle passe ainsi insensiblement de la phrase dialoguée à son propre propos. Cela pose des questions pour la retranscription.

de... Par exemple, ça fait des années que le squat X marche plutôt dans le concert à prix libre et ça bon, ben... Déjà c'est que tu fais quand même bien confiance à ton public, et du coup ça veut dire un travail d'expliquer le prix libre... très souvent, à des personnes qui n'ont jamais vu ça, ou qui ne sont pas très sensibilisées à cette pratique. C'est vraiment aussi... On pourrait très bien demander un P.A.F à 5 euros ... C'est aussi chercher un peu à améliorer les choses, plutôt que de demander un prix fixe à 5 euros. Tu les as, tu rentres, tu les as pas, tu ne rentres pas... Là, on essaie de faire en sorte que le public puisse rentrer quoiqu'il arrive, qu'il n'y ait personne mis à la porte. C'est vraiment une recherche de ... OK, il y a des coûts, mais on veut qu'il y ait un maximum de gens qui puissent avoir accès à la prestation artistique proposée. On veut qu'il n'y ait pas d'exclus.

M. : Ça, ça te parle ?

P. : Ben ouais. Ce n'est pas rien. Parce que... parce que c'est plus complexe à mettre en place.

M. : Ça te parle pour le travail que ça a pu te demander, ou ça te parle à toi, en tant que personne ?

P. : MMM.

M. : Ou à toi en tant qu'artiste ?

P. : Ben, là c'est presque plus..., moi en tant que personne, ou en tant que... c'est une pensée politique de gens qui prennent la peine de se mettre à la place de leur propre public. Ben justement, c'est là où on voit vraiment la différence entre l'alternatif et l'institutionnel, eux ils vont mettre... L'institutionnel calculera son prix de billet par rapport aux gens à payer. Point. C'est un prix fixe. Point. Ils ne vont pas chercher la négociation avec leur public.

M. : MMM.

P. : Mais c'est aussi qu'il y a une bienveillance public / organisateurs qui est un peu plus là dans les milieux alternatifs. Puis ça draine au maximum 70 personnes - 100 personnes. Et, c'est euh, bon... Et puis, oui, ça me parle, parce qu'il y a des moments, quand t'es étudiante, bon, ben voilà, t'as plus un rond, mais ce truc tu as bien envie de le voir, du coup tu files... tu files un euro et tu peux le voir. Après le prix libre, il faut, c'est bien aussi de le respecter... et «quand t'as de l'argent, t'en mets ! » Parce que ça paiera aussi les fois où tu n'en as pas... C'est les uns, les autres qui s'aident pour payer cette situation. Et ça, c'est super beau en fait. C'est...
[Bruit du briquet, silence]

P. : Je regardais si le petit bouton rouge était allumé.

M. [en riant] : Ne t'inquiète pas, ça tourne ! Ça ne fait pas une heure quarante-deux que tu parles dans le vide !

P. : Bon, ben parfait alors ...

M. [toujours en riant] : je pense qu'on aurait un peu envie de chialer toutes les deux, si «Oh, ça a pas marché !»

P. : Putain...

M. : ça arrive...

P. : Ouais, c'est le grand truc ...

M. : Plus de piles, plus de ... c'est pour ça, moi je préfère le courant.

P. : Ouais, quand il y a moyen, ouais, c'est clair.

M. : plus de place sur la carte...

P. : C'est vrai que ça draine des personnages pas possibles aussi, le squat. Il y a des gens qui sont assez fascinants. Un peu, ben... un peu hors système, un peu fous fous, qui sont... qu'on retrouve là, des gens un peu farfelus. Ça, c'est quand même super !

M. : Hors système, fous fous, farfelus ?

P. : Ouais. Euh, je ne sais pas des gens qui... c'est que là, je pense à plusieurs personnes en même temps. [Elle inspire bruyamment] Comment tu définirais Jean-Pierre et Alfred par exemple ? Et Marie ? Fous fous, farfelus : oui.

M. : Qu'est-ce qu'ils représentent pour toi ?

P. : Ces trois personnes, c'est avant tout des grands copains. Et, euh... mais c'est vrai que c'est des gens un peu hors du commun.

M. : En quel sens ?

P. : [amusée] Par leur manière d'agir qui ne semble pas correspondre à une logique globale. Euh... Qui ... semblent avoir leurs propres règles dans cet univers qui semble pourtant si bien réglé.

M. : MMM.

P. : Et puis dans ce truc anti-système : des gens qui cherchent aussi à remettre en cause des choses qui semblent tellement aller d'elles-mêmes. Voilà, c'est vraiment la recherche d'une alternative au monde consumériste, au monde du rapport d'échange par l'argent. Créer, ouvrir un espace de..., faire une cantine prix libre, ou ouvrir l'espace du magasin gratuit, c'est quand même chercher à s'intéresser à l'autre, à pouvoir lui apporter... des choses basiques. Se débrouiller pour que ce soit un espace relais où des gens s'aident tous les uns, les autres. Et pas être dans ce rapport «jeter, acheter avec de l'argent, jeter, acheter avec de l'argent». Il y a une recherche de...

M. : Tu as dit quoi sur le rapport jeter ?

P. : Jeter... Acheter.

M. : Ah, c'est ça. Je ne savais pas si c'était «je t'ai acheté», le verbe acheter conjugué ou «jeter, acheter».

P. : C'est : jeter = mettre à la poubelle, acheter des choses avec de l'argent. Comme pour les habits par exemple... ou même la cantine, la cantine végétarienne à prix libre où il y avait quand même vraiment une recherche de faire manger du bio à tout le monde pour pas cher. Bon un repas proposé à la cantine... Admettons, on disait le prix de revient «c'est deux euros», et ben, en vrai, dans un restaurant, t'étais sur du douze. Bon après, dans un restau', tu as un service, tu n'as pas besoin de faire ta propre vaisselle... Mais tu vois, ça te permet quand même de manger des supers trucs... et pour, pour des gens qui n'ont pas beaucoup d'argent, c'est le super plan, clairement. Ouais, moi, ce

qui me fascinait un peu, c'était ce rapport luxe / pauvre. Tu vois, je me souviens d'une image de Liliane qui était sur une espèce de ... comment on pourrait dire... une carriole à vélos, à roulettes... ça lui donnait un côté impérial et le tout, entouré de bordel ... dans un espace où il n'y a aucun loyer qui est sorti, c'est... Tu es vraiment sans arrêt dans cet espèce de mix où tu as énormément de place..., tu vois, ce côté presque salon aristocrate. Tiens, on accueille un mec qui fait de la poésie dans le salon, parce qu'il est immense et qu'il se prête parfaitement à ça. Tout en étant dans le froid total, un peu le dégueu', un peu le bidonville, quoi. C'est un peu ce mix-là, quoi. Ce mix où je me disais : «ben voilà, encore en train de nettoyer ce château ! » [Elle rit]. Ou justement, c'était toujours un peu crado, où il y avait les affaires les uns des autres, tu ne sais pas qu'est-ce ce que c'est, quoi est à qui, ce qu'il y a à jeter. Et c'est une surface énormissime, Tu ne peux jamais en venir à bout parce que c'est trop grand... Ou se dire «bon, allez on se fait une vidéo projection» et avoir un super écran. Toujours dans cet espace. Comme c'est un lieu très grand avec une recherche artistique, il y a quand même plein d'espaces qui pourraient être luxueux. Même l'espace de sérigraphie... C'est quand même... C'est un peu un... Ouais, un centre culturel quoi... mais version, version : il y a plein de gens et c'est toujours un peu le bordel. C'est cette espèce de mix' luxe «j'ai une salle de cinéma à la maison» et «merde, il y a les chiens qui ont pissé sur le canapé dehors...», [je ris] «ho, c'est pas grave...». C'est toujours un peu ça, une espèce d'oxymore [je ris]... Pfff .

Et aussi, ce qui était dur parfois en soirée, c'était de faire comprendre au public que c'est aussi un espace d'habitation. Il y a aussi des gens qui habitent et qui travaillent le lendemain. il y avait surtout ça pour leur faire... demander aux gens de baisser un peu la voix en extérieur. C'est vrai que le son montait et puis ça risquait de gêner les gens de l'hôtel d'à côté, tout ça. Et je me souviens, une fois, c'était assez drôle, c'était un concert punk, voilà, les gens ont bien bu, tout ça, et donc moi j'étais partie me coucher, parce que je ne sais plus quoi, j'avais un cours d'anglais le lendemain, super tôt, et tout. Je me déshabille, puis là j'entends dans la cour des voix qui font : «Mais non, il n'y a pas d'enfants ici» [elle imite une voix «gueularde», abîmée et avinée], en criant. Alors que ce n'est pas vrai, bien sûr, il y avait des enfants. C'était aussi... Il y a tellement d'usagers que ... Tu ne peux pas mettre tout le temps, tout le monde au courant des règles. Et puis les règles, c'est toujours des choses qui doivent être répétées avant d'être ... euh... bien assimilées. Et ça, c'est un travail que tu ne peux pas faire avec des gens qui viennent pour une seule soirée non plus. Donc tu vas les dire quelques fois, et soit, ils entendent et ça se passe bien, soit ils ne vont pas entendre, et là, ça se passe moins bien.

Oui, ou même, je pense à l'autre jour au squat... Donc il y a quelqu'un qui avait pris un verre de bière, qui l'avait bu, et euh qui demandait à quelqu'un situé derrière le bar de laver ses verres. Donc la personne qui connaît le lieu en question, elle dit «moi, c'est aussi loin que toi pour aller laver les verres, donc si t'as envie de les laver, je te conseille d'aller les laver aux toilettes, tout seul». Et là, le mec hallucine. Cette personne ne s'attendait pas à ça, elle trouve ça normal d'avoir un verre propre systématiquement. Bon voilà, des fois, il reste toujours des choses qui arrivent et qui sont surprenantes. Et du coup, je pense aussi que la personne derrière le bar, elle était un peu estomaquée de se sentir comme une serveuse, alors qu'elle, elle fait ça vraiment de manière complètement volontaire et bénévole. Donc..., elle n'a pas vraiment apprécié ce rapport au service. Alors que la personne qui demandait qu'on lave ses verres, elle, peut-être se croyait dans un espace où les gens sont salariés, rémunérés et, du coup, dans ce rapport au service, la personne fait tout ce qu'on lui demande. Donc voilà, il y avait une mésentente, ça s'est relativement bien terminé. C'est vrai que de la part des gens qui sont volontaires, ça peut être fatigant de se sentir des fois serveurs sans rémunération ou... Des fois, le public se comporte comme un public consumériste normal parce qu'il ne connaît pas d'alternative à ce système là aussi. Mais bon, il y a aussi toute une éducation et un apprentissage. On ne peut pas exiger des gens de changer d'un coup ce qu'ils font toute la journée, de faire d'un coup volte-face et de n'être plus ce qu'ils sont, ou leurs habitudes, qu'ils ont constamment. Après, oui, il y a encore d'autres trucs... Mais il y avait tout ce rapport à l'apprentissage qui m'avait fasciné au départ, et qui continue à me fasciner. Par exemple, sur les

réparations de vélo. Oû, bon, ben là, je suis face à mon vélo qui ne marche plus, je ne sais pas d'où ça vient, je ne sais pas quoi faire. Et les ateliers vélos, ils vont t'apprendre à voir ce qui ne va pas et à réparer ton vélo. Bon ben ça, moi, c'était une première. Puis peut-être aussi qu'en tant que femme, je me sentais un peu : «Oh, là, là, ça m'a l'air compliqué le bricolage, ce n'est pas pour moi...» ou des choses un peu comme ça. Et là, il y avait une volonté de t'apprendre pour que juste ensuite tu sois indépendante avec ton vélo, tu saches le réparer et peut-être même que t'apprennes à d'autres et ça, c'est super quoi. Les apprentissages pratiques, en fait. Et ça, moi je ne l'ai vu que là, que dans des choses d'éducation populaire.

Voilà. Je ne sais pas trop quoi dire d'autre.

On est à 01 : 56 d'entretien, s'ensuit un moment informel, une pause thé et goûter.

Avant que l'on décide ensemble de couper la bande, elle va chercher dans sa chambre des feuilles qu'elle me présente puis qu'elle me scanne.

P. : Je suis sûre qu'une fois qu'on aura fini, je vais me dire : et ça ! et ça !

C'est que c'est super dense !

Ah, attends, j'ai des petits plans du squat X, mais peut-être que comme c'est une forme...

Regarde, ça c'est quand on avait fait une... nos journées ménage, qu'est-ce qu'on pense du squat, tout ça...

M. : C'est ce que tu as fait toi ?

P. : Et du coup, il y a des petits dessins. Si tu veux voir les pieds sales d'Alfred, ils sont là !

[bruit de feuilles] ... Putain et Jean-Pierre se faisant une arche, quoi !

M. : Tout à l'heure tu m'as sorti des feuilles où il y a des dessins et de l'écrit qui représentent des détails du squat X, ou des aspects qui te semblent essentiels...

P. : Tu fais référence aux pieds sales de Alfred, ou aux bottes de Romain ?

M. : Ouais, c'est ça...

[rires]

M. : J'aimerais bien que tu m'expliques le contexte où t'as été amené à dessiner ce chat, à écrire «comment écrire l'histoire du squat X ? Commençons par le nom...»

P. : Alors... Tu veux que je les décrive un peu ?

M. : Comme tu veux, tu en fais ce que tu as envie.

P. : Il s'agit de papier recyclé blanc et vert, typique des vieilles administrations. Il y a des dessins, qui sont annotés en fait, donc par exemple... C'est moi qui ai fait les dessins et il y a de l'écriture aussi. Par exemple, on va avoir écrit : la table de Gwenaël, les pieds de Alfred, ou les bottes de Romain, l'arche de Jean-Pierre, les différentes éditions de verre en plastique du squat X, le chat de Léopold qui a été un chat trouvé et qui après a été, lui aussi, un habitant du squat. Alors, ces dessins et ces écritures, c'était un ... je ne sais plus comment on avait appelé ça à l'époque ... C'était un petit atelier de vacances, où en fait ... comment on peut dire ? ... Il y avait eu un problème avec un habitant du squat qui s'était fâché avec son amie et qui était parti du squat et suite à ça, on avait fait un peu une réunion de crise. C'était sur une journée, il me semble. Et où on avait fait des tâches communes, histoire de se souder, de prendre l'espace du lieu, et aussi avoir des discussions en

commun. Et là, rien qu'à voir les dessins on voit que c'était l'été, dans la cour arrière du squat X, il y a des jolies petites tables, petites chaises, il y a le soleil qui donne, c'est assez paradisiaque comme espace. Et du coup, on avait pris des papiers, et il fallait qu'on écrive qu'est-ce qu'on pensait du squat X... Il me semble. Je ne sais pas si j'avais fait un papier supplémentaire qu'ils ont gardé ou si tout est là ? Mais du coup, moi j'avais fait des petits dessins et j'avais écrit à côté ...

Je crois que j'avais plutôt adopté une attitude... assez légère. Par exemple : «comment écrire l'histoire du squat X ? Commençons par le nom. C'est un nom très long pour une petite blague.»

Donc, ça, ça fait vraiment référence au nom du squat X, qui s'apparente à ..., avec vile avec un seul l, donc plutôt des vilains et des vilaines. Alors, je définis l'espace du squat X comme étant [elle lit. Elle marque deux pauses en lisant] : «une cour, des ordis' et des gens qui attendent. Une bibliothèque équipée de l'intégral de Sade, des voitures à pédale de fonctions (qui restent à définir, les fonctions). L'instant présent.» Voilà. Par exemple là, il y a des petites bottes qui sont dessinées.

Là - c'est assez marrant de voir ça - c'est écrit : «entre désœuvrement et servilité ?»

Là, je parle un petit peu des gens, de ... de nos fonctions au squat. Donc, désœuvrement, c'est vrai que des fois, on a un peu l'impression de tourner dans la cour, de n'avoir rien à faire, et en même temps, des fois on se sent complètement servile du lieu qui nous demande sans arrêt de s'en occuper.

Et en dessous, il y a écrit : «châtelains esclaves ?»

Alors là, il y a ces petites bottes de dessinées, il y a écrit : «bottes de Romain qu'il a quitté parce qu'il faisait trop chaud mais ce matin il pleuvait et comme il a grandi dans le nord de la France, il a toujours cette peur en lui d'avoir les pieds mouillés.»

Donc voilà, ce sont des petits dessins de choses très très anecdotiques en fait... du squat mais qui représentent bien le squat en fait.

Donc là, il y a un espèce de plan du dessus du squat Alors, oui ça, petite anecdote :

«tout de suite, en rentrant la voiture dans la cour, j'ai cassé la vitre de mon premier rétro. Encore une nouvelle expérience qui aura eu lieu ici.»

Là on voit un espace dessiné, un espace de stockage, des chiottes secs, la cabane de Jean, la caravane qui a été donné par Laure à Marie, puis à Jean-Pierre et : «Arche qui a été construite par Jean-Pierre en dossier de chaises accumulées pendant des années, assemblée pendant un lendemain de soirée qui s'était transformée en nuit blanche, puis en petit déjeuner à rallonge.»

Et alors ça, c'était une arche qu'il avait situé devant sa caravane, elle n'avait aucune utilité, mis à part celle d'être plutôt dangereuse, donc ça faisait une sorte de sculpture monumentale, qui ne servait vraiment à rien, mais voilà... c'est assez symptô...»

Il me manque à peu près 5 minutes d'entretien. Je ne me suis pas rendue compte que l'enregistrement avait cessé (carte SD pleine). Pendant ces quelques minutes, elle me dira que cette journée a permis à une habitante d'exprimer un malaise, un mal-être par rapport au lieu : il s'agit de la personne qu'elle me conseille d'aller interroger et qui, à son avis, à une vision beaucoup plus négative du lieu. Dans son souvenir, c'était le but fixé à cette journée, savoir si quelqu'un d'autre que celui qui avait été exclu, ressentait un mal être.

Entretien deux.

M. : Une seule question de départ : comment tu vis le fait d'avoir habité au squat X ?

Tu as tout le temps pour y réfléchir.

L. : [Il répète.] Comment je vis le fait d'avoir habité au squat X ? Donc comment je le vis "maintenant" le fait d'avoir habité au squat X. Je le vis bien parce que ça a été une bonne expérience pour moi. Je le vis des fois avec un peu de regret parce que c'était justement une bonne expérience. Et c'est un peu une fierté aussi ..., d'avoir participé à ce lieu en fait. C'est assez

marrant de voir la réaction des gens quand je leur dis que j'ai habité cinq ans ici. Il y en a que ça ne touche pas et d'autres que ça touche. Donc voilà, assez content.... un peu de regret. Pour l'instant je n'ai pas grand-chose d'autre... Il va falloir développer un peu... Ça me ... Je n'ai pas grand-chose de plus à dire, je ne vois pas trop sur quoi développer...

Répète la question !

M. : [je ris] Tu veux être sûr de ne pas te tromper de sujet ? Après, tu as le droit de l'interpréter, la question...

C'est aussi comment toi tu l'entends qui...

L. : C'est que je n'ai pas... Non. J'aimerais bien que tu redises les mots...

M. : OK. Alors je vais redire : comment tu vis le fait d'avoir vécu au squat X [involontairement je substitue vécu à habiter, j'accentue le mot "squat" par mon phrasé].

L. : C'est ça. Je le vis bien.

M. : Alors peut-être, par rapport à ce que tu disais avant de dire que tu avais peu de choses à dire... les gens que ça touche... quand t'en parles ... Tu pourrais m'expliquer ça un peu ? Ça veut dire quoi, ça touche les gens quand tu en parles ? Est-ce que tu peux décrire ça ?

L. : Ben il y a pas mal de curiosité par rapport au fait d'avoir vécu en squat..., de la part de ceux qui n'y ont pas vécu et qui ne connaissent pas forcément le milieu. Du coup, quand tu dis que tu as habité là-bas et ben il y a... Ou de la curiosité, ou : « oh le pauvre petit, il a été obligé d'habiter en squat », ou : « ah, c'est cool, ça a dû être chouette ». En tous cas, ça laisse peu indifférent quand je dis que j'ai habité au squat, c'est ... En fait c'est juste que la question de « vivre » ... il y a deux fois vivre [agacé] dans ta question et du coup, c'est un peu... comment est-ce que j'ai ressenti... de vivre ici ?

M. MMM

L. [encore un peu agacé] : c'est plutôt sur... je l'entends comme : « comment est-ce que je vis maintenant le fait d'avoir vécu ici ». Ben, je le ne vis pas mal. Je suis assez content d'avoir vécu ici, je suis content d'avoir fait ce qu'il y avait à faire ici...

M. : Ce qu'il y avait à faire ? Ce qu'il y avait à faire, c'était quoi pour toi ?

L. : Expérimenter. C'est vraiment ce lieu d'expérimentation. On l'avait défini comme ça au départ. Au départ, enfin dans le second temps du squat X. En septembre 2009... Et du coup, lieu d'expérimentation, on a pu... moi j'ai pu expérimenter, ça m'a vraiment construit dans ce que j'ai pu... Dans ma vie, ça été un moment de construction, de ... J'ai appris à organiser des soirées - un peu plus encore-, j'ai appris à faire de la sono, j'ai appris un peu plus la construction, à vivre ensemble encore, à se poser des questions sur pourquoi on vit ensemble... Euh, voilà, j'ai perdu le fil ... Du coup, je ne comprends pas trop sur le ... Moi ce que j'ai vécu ici, c'est ça, avoir un espace d'expérimentation, de liberté "fatigant" [mot « fatigant » accentué] parce que c'est fatigant de vivre à plusieurs, à nombreux, à très nombreux, et de faire toujours plein de choses, de construire d'autres choses et.... C'était très agréable, et... Je le vis bien le fait d'avoir vécu ici. J'ai bien vécu ici.

M. : Très nombreux, c'est qui, c'est combien de personnes ? Ça représente quoi pour toi, ce très nombreux, « vivre à très nombreux » ?

L. : Ça représente deux choses, c'est le ... Trois même. C'est le fait d'habiter... On était en moyenne une quinzaine, on était même monté jusqu'à une vingtaine de personnes, d'habitants permanents... C'est aussi d'avoir les gens d'accueil en plus des habitants, à la fois les gens qui sont de passage et qui viennent dormir, plus les gens qui viennent pour faire des activités... que ce soit les concerts, que ce soit les animations, ou les gens qui passent juste pour dire bonjour au lieu. Du coup c'est ça qui fait beaucoup de monde, beaucoup de passage. Bien qu'on puisse s'isoler quand on le veut, on ne peut pas se retrouver dans la cuisine et dans les espaces de vie sans croiser du monde. Ou les colocs ou les gens qui viennent dormir en plus des habitants ou les gens qui viennent faire des activités. Donc ça fait beaucoup de monde.

M. : Et les activités ? C'est quoi ? C'est les concerts ? Pour la période ou les périodes puisque tu parlais de deux périodes déjà ?

L. : Ouais. Moi j'ai surtout vécu deux périodes. La période de lancement que je n'ai pas trop vécu, sur les six premiers mois. Je l'ai vécu de loin... Après on est venu s'installer ici avec Martin. En juin. Et en septembre, on faisait le putsch.

M. : Ça, c'est juin...

L. : Juin 2009, on s'installe ici et, en septembre, on fait le putsch.

M. : On fait le "putsch" ? [En riant sur la fin de la question] C'est quoi ça ?

L. : Le putsch, c'est de se réunir à neuf dans la bibliothèque et de dire : « on est neuf et on aimerait rester neuf » dans ce lieu. On était plutôt une quinzaine. Du coup, on a mis des gens dehors.

M. : OK. Et sur quelles envies ? Quelles bases ?

L. : Sur : on est une bande de potes et on avait de construire le lieu ensemble et on a envie d'arrêter de faire les nounous. On a envie de construire un truc plutôt que de faire seulement de l'accueil social. On va fermer la porte. Il y avait aussi ce truc, on ferme la porte. Et du coup on contrôle les entrées des gens qui rentrent. On est neuf et on va mettre six personnes à la rue. Si, c'est ça..., puisqu'ils dormaient tous ici. Je ne crois pas qu'ils avaient de logement. Pour certains, en tous cas, ils ont tout de suite trouvé une autre solution... Pour d'autres, on a ouvert un autre squat, avenue des Paulines.

Et voilà. On s'est retrouvé à neuf à dire : «on va construire ensemble». Et après, peut-être que le collectif s'agrandira, mais pour l'instant, on est neuf et on va mettre des gens dehors. Et on va fermer la porte. Et c'est là qu'on s'est mis à construire.

M. : Ça veut dire qu'avant, c'était toujours ouvert ?

L. : La porte était tout le temps ouverte, ouais. La porte était ouverte et du coup, rentrait qui voulait. Et c'est là que j'ai mis la poignée de vélo, sur la porte... avec une fermeture. Voilà, du coup les deux phases de lieu et ce qui a ... Le fait de fermer comme ça, c'est ce qui a permis de faire les premiers travaux. Autant à l'automne qu'à l'été d'après. Donc l'été 2010. On a refait toute la grande salle. C'est là qu'on a fait les gros travaux. On a commencé... C'est depuis ce temps-là que le squat X ressemble à ça. Après il y a les cabanes qui se sont construits dans le fond.

M. : À ça, c'est ?

L. : À ce à quoi les espaces d'animation sur la rue ressemblent à peu près maintenant.

M. : Vous aviez pensé à quoi ? Quand vous entamez les travaux, vous faites des travaux...

L. : Pour la salle multi-activités. Pour ... euh... Est-ce que c'est à ce moment-là qu'on a fait la salle du haut ? Je me souviens plus exactement quand on l'a fait la salle du haut. Et du coup, on a lancé les cabanes avec cette idée que - [tout bas, presque en aparté] on a commencé à reconstruire les cabanes - les gens pouvaient habiter dehors sans manger tout l'espace qu'il y avait en bas. L'idée, c'était de faire des cabanes sur pilotis pour laisser commun les espaces au sol. A l'arrière, c'était... Il y a des copains qui ont aménagé la cave. Je me souviens avoir fini un peu l'aménagement de la cave avec l'électrification, je me souviens avoir fait l'électricité. Avec Gwenaël, on a fait la porte d'entrée. On avait refait la cuisine. Surtout, le gros, c'était l'été 2010 avec la grande salle. On a cassé... Il y avait une sorte d'aquarium, en rentrant à gauche, là où on a mis le bureau, là où y a le piano, là, c'était un espace fermé et on y rentrait par le *backline* [c'est comme cela que l'on nomme l'espace de stockage sous l'escalier, « placard » le plus proche de l'espace « scène » de la grande salle. « Arrière ligne » de la scène]. Il y avait une porte, là, entre les deux, qui a été bouchée.

M. : Donc, on rentrait par le couloir, on prenait la porte du *backline* et il y avait...

L. : En face, il y avait une porte qui donnait dans l'aquarium. C'était... une surface vitrée. Il y avait tout l'accueil de l'auberge de jeunesse en fait. Et donc là, on a tout transformé... On a découpé le bar. -c'est Gwenaël qui avait fait ça, c'était magnifique- ... pour faire la rampe, la rampe de skate sur le bar. On a foutu le poêle. On a aménagé l'espace tel qu'il est encore maintenant. On a isolé, les portes, les fenêtres. On a fait les caissons anti-bruit pour l'extérieur. On a foutu de la moquette partout, partout, partout. C'est à ce moment-là.

M. : En deux temps, tu as dit ? A l'automne et l'été d'après ?

L. : Ouais, il me semble qu'on a commencé à l'automne et que l'été d'après, on a figolé. On a pu lancer les activités dont on avait envie, la danse pour Jules et Sabine... L'idée, c'était de fermer le lieu pour pouvoir l'ouvrir plutôt que de le laisser tout le temps ouvert et faire du social. On voulait faire du culturel, en fait.

M. : D'accord.

L. : Et quand même laisser la porte ouverte au social, dans le sens où on gardait des dortoirs. On gardait 12 places de dortoir pour les gens qui étaient de passage et les gens qui avaient besoin d'un hébergement d'urgence. C'était en même temps fermer la porte pour pouvoir mieux l'ouvrir en fait. C'était vraiment ce truc, avoir un collectif un peu fort pour pouvoir accueillir. Ce n'était pas forcément dit comme ça au départ mais c'est comme ça que maintenant je le sens. Je te dis comment je le vis maintenant.

M. : Et un collectif un peu fort, du coup ?

L. : Avant c'était ouvert à tout le monde en fait. Tout le monde pouvait venir et aux AG, et là, c'était dire il y a un collectif habitant affinitaire, pas une habitation ouverte à tous...

M. : Et l'affinitaire, il est sur ... ? Parce qu'il y a beaucoup de gens qui sont passés dans ce collectif habitant...

L. : Parce qu'il fallait le définir, pourquoi on se retrouve à 9 ici. Et ça a créé des dissensions, des engueulades et des incompréhensions... Parce qu'on était quinze à habiter là, et qu'à un moment il y en a 9 qui disent et ben on va se reprendre... C'est pour ça que personne voulait appeler ça un putsch, moi j'ai toujours appelé ça un putsch.

M. : Devant tout le monde ?

[Ça me fait rire]

L. : Ouais, ouais. Non, pendant la période de transition, on a dit : « on va fermer le lieu et on va mettre des gens dehors ». Personne ne voulait le dire comme ça en fait. Mais c'est clairement ce qui s'est passé pour moi. Ça s'appelle un putsch, on reprend le pouvoir à et on vire ceux qui ne nous plaisent pas, enfin on vire ceux qui ne font pas partie du collectif affinitaire, on s'est retrouvé à 9, à créer ce collectif affinitaire, et à virer des gens. Un putsch. On reprend le pouvoir à un petit nombre ... Enfin, un petit nombre, c'était une majorité sur le...

M. : J'essaie de voir si j'ai bien compris ce que tu m'as dit. L'affinitaire est sur l'idée de faire du lieu un lieu d'expérimentation sur le culturel ? C'est ça que tu m'as dit ou je comprends mal ?

L. : Ce n'était pas tant sur un projet qu'on avait ensemble. Je ne le vis pas comme « on a un projet ensemble ». Bien qu'on l'a défini... Je ne sais plus... En fait, c'était l'idée de «pourquoi est-ce qu'il y en a 9 qui sont là et pas quinze ?». Et donc, on n'arrivait pas à dire pourquoi est-ce qu'il y en a 9 et pas quinze et donc on l'a défini comme «on est une bande de 9 copains et on a envie de construire ce lieu à 9».

Et, c'était expliquer pourquoi on va virer des gens, en fait. Euh... Il fallait bien mettre un mot sur pourquoi il y en a 9 ici, et ... Ce n'était pas évident. Mais on se retrouvait sur le fait qu'on était 9 personnes plutôt investies dans le lieu. Euh, c'était délicat à définir parce qu'il y en a bien d'autres qui faisaient des choses aussi et qu'on a viré quand même. Euh... donc il fallait qu'on le définisse pourquoi est-ce qu'on se retrouve à 9. Et donc on l'a défini comme ça : on est un collectif, on est une bande de copains, et on va se retrouver et on a va virer les autres. Si tu en parles à d'autres personnes de ce collectif, je pense qu'ils ne le vivent pas comme ça, en tous cas, ils ne mettent pas forcément les mêmes mots dessus. J'ai l'impression que c'est comme ça que ça s'est passé.

M. : C'est à toi que je pose la question, là, aujourd'hui...

L. : En tous cas, c'est comme ça que je l'ai vécu. Il fallait mettre un mot sur pourquoi 9 et pas 15. Donc, c'est un collectif affinitaire. C'est... Et on s'est dit ce qu'on voulait en faire. Une fois qu'on a défini... Pendant cette réunion, de septembre 2009, on s'est dit ce qu'on voulait faire du lieu. On voulait que ce soit ouvert, on voulait faire des accueils, du culturel, des animations, tout ça. Il fallait bien qu'on donne un petit terme, c'était «affinitaire». Parce que on s'est fait reprocher : «pourquoi est-ce que vous fermez le lieu ?». On avait besoin de se justifier aussi. Et ce n'était pas évident de se justifier. Bon. Pourquoi est-ce qu'il y a toi, il n'y a pas toi ? Voilà.

[Silence]

D'autres questions ?

M. : Tu peux toi aussi réfléchir.

L. : C'est que je n'ai pas encore bien compris le sens de la question.

M. : [Je pouffe.] Mais... Je te laisse la possibilité de lui donner du sens. Plus j'aurai une question... Tu n'as pas envie de me dire ce que je voudrais entendre, Léopold, quand même !

L. : C'est que je n'ai pas compris encore ce que tu voulais entendre. Sinon je te l'aurais dit.
[On rit]

M. : C'est justement là où je mets un peu de flou, pour que tu ne me dises pas ce que je veux entendre.

L. : OK. Il faudrait que tu me poses une autre question, peut-être, je ne sais pas.
Je ne comprends pas bien ce que tu cherches.

M. Tu as employé plusieurs fois le mot «construire».

L. Oui.

M. Ça pourrait tourner autour de ce mot, le mot construire...

Il approuve.

M. : en un sens concret comme abstrait...

L. : Ça me parle beaucoup plus. Les premiers mots qu'il y avait quand le lieu a ouvert c'était "convergence des luttes". C'était pendant la manif sur les retraites que le lieu a été ouvert. En janvier, 28 peut-être... 28 janvier 2009. C'était la fin d'une manif. L'idée c'était de finir la manif là, que ce soit un lieu de convergence des luttes. Et justement, en plusieurs mois, il ne s'était pas passé grand-chose. A part faire des fêtes et habiter sur le lieu, pour les habitants. Et la convergence des luttes n'arrivait pas vraiment. Et donc, à un moment donné, on s'est posé la question de ce qu'on fait. On avait l'impression de faire le ménage, la bouffe, de faire du social finalement parce que sur les 15 qui habitaient là, si on dit il y en a 9 qui s'agitent, il y en a 6 du coup qui profitent plutôt de l'agitation des 9 autres... Ben du coup, ça use. Et donc, au bout d'un moment on n'a pas forcément l'impression de... En trois mois, j'ai eu le temps de construire un peu à l'arrach' à partir d'une mezzanine. Je n'ai pas l'impression de vraiment construire et donc à un moment donné, on s'est posé dans cette salle à 9 et on s'est dit : «bon, ben, on se fait un collectif affinitaire, on ferme la porte, et on se met à construire». A partir de ce moment-là, j'ai l'impression qu'on s'est mis à construire le lieu tel qu'il est maintenant en fait. Et... autant en discussion, en expérimentation de comment est-ce qu'on peut fonctionner entre habitants, comment est-ce qu'on fonctionne avec l'assemblée générale, comment est-ce qu'on construit notre lieu, notamment parce qu'on avait tout un espace de stockage pour les matériaux de récup' ... Tout le petit hangar... Je crois que c'était un petit séchoir plutôt... sèche-linge ... J'en sais rien ce que c'était ! Au-dessus de la cave en tous cas, il y avait tout un espace de stockage. Et ça, ça permet de construire physiquement les choses. Donc il y avait autant la question de ... On se pose la question, en se réunissant, en essayant plusieurs modèles de manières de vivre ensemble. On a essayé de faire la bouffe une fois par semaine. Chacun faisait la bouffe pour tout le monde. On avait un planning des tâches, on avait des réunions hebdomadaires et ... Et on a fait ces tests-là. Et en même temps, on faisait de la construction physique puisqu'on a préparé un peu toutes les salles pour faire des activités. Et on a construit des logements... à l'arrière.

Qui est-ce qu'il y a ? Rapidement : Jules, Gwenaël, et Martin, qui après est parti à l'intérieur... Mais du coup ça faisait : une, deux, trois cabanes, quatre cabanes et Alfred et Sabine qui ont essayé d'en construire une mais ils n'ont fait que la structure. Du coup il y avait quatre cabanes à l'arrière et des ateliers. L'idée, c'était de pouvoir avoir des ateliers en-dessous des cabanes.

M. : MMM.

L. : Chose que Jules n'a pas respecté. Mais c'est comme ça.

M. : C'est comme ça ? [Je ris]

L. : C'est comme ça.

[On rit]. Je me demande si ce n'est pas Jules qui avait insisté pour qu'on... C'était Louis et Jules qui avaient décidé de garder... qui voulaient garder l'espace en bas pour pouvoir faire des activités dans toute la cour. Un grand espace... Il a commencé à ramener quantités de palettes pour faire un plateau de danse en bas.

M. : [rires] D'accord.

L. : On a quelques photos comme ça ! Chose qui ne s'est jamais faite. Bien qu'il y ait eu les A. On a fait le festival des A, c'était assez rigolo. C'était la deuxième bouillie des A, je crois.. C'était quel festival ? Je ne sais plus. En tous cas, un des festivals des A qu'on a fait ici.

M. : Dans la cour tu veux dire ?

L. : Ouais.

M. : Et c'était rigolo parce que ?

L. : Euh..., parce que ce n'était pas un espace d'activités, celui-là, contrairement aux autres et que là, cette fois-là, ça l'était. Il y avait... On avait fait une scène vraiment à l'arrach', au milieu de la cour, sur un tas de bitume.

M. : MMM.

L. : Bitume qu'on avait enlevé pour faire le jardin. Euh, on avait fait une scène, là [il se réfère à l'endroit jouxtant la cabane où nous sommes situés au moment de l'entretien], sur la petite terrasse. C'était assez rigolo, tout ça. Il y avait un tout petit escalier, Al' avait du mal à monter sur un tout petit escalier quand il jouait-là... Ouais, c'était... Des bons souvenirs tout ça ! Et, donc voilà, pour moi, à partir de ce moment-là, c'est le début de la construction du squat X en fait. Autant, avant, le squat X se cherchait, autant après septembre 2009, le squat se construit plutôt : on cherche des moyens [accentué] d'habiter, de vivre ensemble, de faire des activités. Autant dans la construction de social que de lieux de vie en fait. De lieu d'activités et de vie. C'est pour ça que "construction", ça me parle beaucoup plus. Euh... Notamment parce qu'on était plutôt une bande de bricoleurs. Il y avait un peu les deux : des gens qui avaient envie de bricoler mais qui n'étaient pas forcément bricoleurs, mais qui étaient plutôt sur l'intellectualisation des choses, et d'autres qui étaient plutôt des bricoleurs et qui avaient bien envie de se gratter à l'intellectualisation des choses. Et du coup, ça fonctionnait pas mal euh..., par rapport à ce qui se passe maintenant où il y a moins de bricoleurs par exemple.

M. : MMM.

L. : Mais c'est clair... C'est pour ça que je reparle de l'espace de stockage. L'espace de stockage a fondu petit à petit, pour finalement devenir plus qu'un lieu d'entrepôt des canapés plutôt que de stockage des matériaux de construction.

M. : MMM.

L. : Et du coup les cabanes mettent des plombes à se construire... C'est un autre... Ce n'est pas le même type... Après, c'est ça qui est chouette aussi... La plupart des gens... Il n'y a qu'Alfred qui reste de ce groupe des 9, à habiter ici...

M. : MMM.

L. : Et du coup, les gens ont changé, au fur et à mesure... Des constructeurs... Des non-constructeurs... Je fais une euh... Je fais une séparation entre les constructeurs plutôt intellectuels, et les constructeurs plutôt physiques. Mais notamment parce que moi je me sens plus comme un constructeur plutôt physique qu'intellectuel... Bien que ça m'intéresse qu'il y ait... Tu vois, ça a permis ici de se poser des questions, et de gratter un peu ces questions-là... Dans mon fonctionnement, je prends plus de plaisir à gratter du bois que du papier.

M. : MMM.

L. : Voilà sur la construction du lieu. C'est pour ça que c'est vraiment à ce moment-là que le squat X se construit. Pour moi. Voilà sur la construction. Et du coup, se construire chacun : on s'est pas mal construit aussi, personnellement, sur la... C'est pour ça que je disais moi au départ que ça m'a pas mal construit de vivre ici, de pouvoir expérimenter et que ... Ouah ... Un lieu d'expérimentation, ça permet de se construire.

M. : OK. Tu veux me parler de ça, du coup ?

L. : Après peut-être une petite pause cigarette.

M. : D'accord. Pas de souci. Autant de pauses cigarettes que tu veux. Mais si tu ne me forces pas à fumer.

[Il roule sa cigarette à l'intérieur. On fait quinze bonnes minutes de pause]

L. : Je me remets en tête ta question.

M. : Là on est arrivé à l'idée de construire / se construire dans un lieu d'expérimentation. D'accord.

L. : La construction... Se construire. Ah ben, voilà ! Elle est là, la question ! [J'éclate de rire]. Comment se construit-on Léopold dans un espace de liberté [je me remet à rire, aux éclats] qui est un squat. [il prend un ton mi-bouffon, mi-pontifiant]. Qu'est-ce qu'un « squat » ? Un « squat » est le mélange de art et squat. Le squat, concept développé en 2007 par Mix' Art Myrys. « Les lieux... ». Comment c'est ? Le rapport L'extrait. Lieux d'expérimentation.. les interstices... les nouveaux lieux de l'art. On avait parlé avec Bianchi du coup de ça, du rapport L'extrait...

M. : Bianchi ?

L. : Ouais. Pendant la Z, on était allé voir Bianchi. Il nous avait dit : “ Mais vous avez dix ans d'avance.” C'est qu'il avait de belles visées lui aussi. Et en effet, pas tout à fait dix ans après, il était élu et il nous laissait vivre ici. Enfin bon... Pour moi, c'est Bianchi qui nous laisse vivre ici. Mais bon... j'ai toujours exposé cette idée-là... Il a fait un bout de son master, je ne sais pas s'il a fini, sur justement les lieux d'expérimentation de l'art...Euh.

Et du coup, se construire dans un espace tel que le squat X. Euh, je crois que pour beaucoup, c'est un lieu de construction parce qu'on peut facilement, sans trop de contraintes, construire quelque chose ici- qui a à voir avec le lieu, ou pas tant que ça. Ça peut être une activité qu'on a envie de tester avec d'autres – je repense à Elias Durand qui est venu faire ses ... Je repense à tellement de gens en fait. Parce qu'on peut squatter la cave, et les gens qui n'ont pas trouvé et qui se font plantés pour un lieu de répétition : « vas-y, est-ce que je peux prendre la cave ? ». Donc il y a quelques albums qui ont été enregistrés dans la cave.

M. : MMM

L. : Ou lieu de répétition pour du théâtre dans la pièce du haut, ou j'ai envie de cuisiner... C'est comme ça qu'est née la cantine : des copains qui avaient envie à la fois d'ouvrir le lieu et en même temps de s'essayer à la cantine. A la cuisine, il y a plein de gens qui sont passés : il y a Rodolphe, il y a Jules, Gérard qui l'ont fait ensemble, avec Marie. Après, ils sont partis un été faire la tournée des lieux où ils pouvaient cuisiner. Qui d'autre a pris la cantine ? En voilà, il y a plein de gens qui ont pu expérimenter et la cantine et des activités dans la salle du haut. Et la construction pour les gens qui étaient là. Alfred a appris à utiliser une perceuse au squat X, il a pu organiser ses projections ici. Se construire... le fait d'avoir un cadre mais un cadre qui est assez léger et déformable, où on est obligé de s'investir, mais pas trop, pour avoir un espace. Ça, c'est pouvoir utiliser un espace à sa guise. Et le squat X, il y a suffisamment de place et une organisation qui permet d'avoir un espace. Et après, avec cet espace, on te demande peu de comptes.

M. : Pour moi, ça va vite ce que tu dis. Je pense que c'est un truc auquel tu as beaucoup réfléchi, tu condenses beaucoup...

L. : Certainement.

M. : J'entends ce truc d'espace où t'as besoin de t'investir mais pas trop... Et après la conclusion, c'est « pouvoir agir à sa guise »... Je vois qu'il y a un raisonnement bien construit et... mais je crois que...

L. : Il te manque peut-être des étapes entre.

M. : Oui des étapes, ou du concret, j'en sais rien, je ne sais pas mais du coup...

L. : Construire une cabane. Une fois qu'on t'a défini un lieu, on t'a dit, l'assemblée générale, ou les habitants, parce que tu es déjà habitant et que tu veux aller habiter dans une cabane extérieure ...

M. : Toi, c'est ce que t'as fait ? C'est ce qui s'est passé pour toi ?

L. : Moi j'ai demandé « est-ce que je peux venir habiter ici ? », j'ai demandé ça aux gens qui habitaient ici. Les quinze du coup. On m'a dit : « Oui, oui, pas de problème... de toute façon, la porte est ouverte, donc viens habiter ici ». Euh, et on ne m'a pas demandé qu'est-ce que j'allais construire et comment, on m'a juste dit : « Il faut laisser l'espace du bas disponible ». Je n'ai pas eu besoin de demander de permis de construire, de respecter les règles d'urbanisme... J'ai juste respecté quelques règles de base de construction pour que ça tienne debout et voilà... Et après j'utilisais les matériaux que je voulais, dans le sens que je voulais, au moment où je le voulais. Je n'avais pas d'autres contraintes que de laisser l'espace en-dessous de ma cabane disponible à ... aux autres habitants. Ce qui s'est transformé... Enfin non, ça ne s'est pas tant transformé que ... ça s'est transformé en mon atelier. Mais mon atelier accessible à tous les autres habitants. Ça, c'était ma contrainte, et elle a été respectée. Donc une seule contrainte en fait.

M. : MMM

L. : Et après, il fallait ... J'avais juste besoin d'aller récupérer des matériaux à droite, à gauche, acheter une bâche et quelques vis et je pouvais construire une cabane et mon espace de vie en fait. Et un espace de vie pas cher, et qui me ressemblait et que j'avais construit.

Et concrètement, ça ce n'est pas faisable... [Silence] Ce n'est juste pas faisable ailleurs. Je ne vois pas comment faire ça ailleurs, sans demander de... sans avoir de déclaration, sans avoir à respecter des normes pour les assurances, pour ...

M. : Ailleurs que dans un squat ?

L. : Oui, ailleurs que dans un squat. Sinon, c'est dans une propriété privée et encore dans une propriété privée, tu dois respecter la norme d'urbanisme, tu ne peux pas construire une cabane n'importe comment, tu dois au moins faire une déclaration préalable. Là, on n'a rien demandé à personne en fait. Ni même aux voisins, ni même à la mairie. Du coup, tu ne demandes rien. Tu fais. Et c'est ça qui te permet de faire un peu comme tu as envie et d'apprendre du coup les techniques qui te plaisent... pour construire. Et les matériaux... tu choisis les matériaux dont tu as envie. Donc ça, pour moi, c'est un espace de liberté énorme et cette liberté, ça permet d'apprendre en faisant. C'est ça aussi construire... apprendre, moi j'ai beaucoup appris en faisant. C'était pour moi un énorme espace d'apprentissage. Et le fait de pouvoir avoir un espace à soi. Avec cette idée de propriété d'usage, et pas de propriété euh ... légale. Tant que tu l'utilises la cabane, elle est à toi. Euh... une fois que je suis parti, la cabane, elle a été redistribuée. Mais tant que j'habitais ici, la cabane, elle était à moi et j'en jouissais comme je voulais. Du coup, ça, tu ne peux pas le retrouver ailleurs que dans un squat ce genre... de liberté de construire. Euh... Et c'est la même chose pour l'utilisation d'espace. Des autres espaces. On te demande si tu veux aller faire une activité peinture tout seul, ou avec tes copains. On te demande juste de respecter le minimum de vivre ensemble, c'est-à-dire d'apporter une petite participation aux consommations électriques ou de gaz, les énergies en tous cas, ce que va consommer le lieu, et de faire fonctionner le lieu, pour faire fonctionner le lieu et euh, que ce ne soit pas en dehors de l'éthique du lieu. On a eu des soucis avec quelqu'un qui faisait plus de drague auprès de ses élèves que de cours, mais c'est les seules limites qu'on avait trouvé, les seuls moments où on a dit : « ben non, là il faut que tu arrêtes tes activités à l'intérieur du lieu ... »

Et du coup ça permet d'avoir de l'espace sans en passer par des autorisations officielles... du coup, là, ça fait bien une autorisation mais c'est juste simple. On ne te demande pas d'autre chose que ta bonne volonté pour créer quelque chose dans le lieu, dans l'espace tel que le squat. Du coup, armé seulement de ta bonne volonté, si tu vas voir la mairie, ben ça ne suffit pas forcément. Alors qu'à l'intérieur du squat X, ça suffit. Et ça, ça permet d'expérimenter. Ben son activité ou de création ou de partage ou ses propres loisirs. Comme la danse... Du coup, voilà il y a des gens qui ont pu venir expérimenter leur activité de professorat ici. Leur musique ici. Leur art ici. Leurs envies. De cantines, de concerts. Toutes les activités qui sont faisables... et d'avoir un lieu qui soit facilement accessible. C'est ça, avoir un lieu qui soit facilement accessible. Ça permet vraiment de ... c'est un « booster d'activités ».

[je ris]

L. : Voilà sur la construction. Je crois que je n'ai pas...

M. : Du coup toi tu dis « moi j'ai appris en faisant ici »... En construisant la cabane ? Participer aux travaux...

L. : La sono, organiser des événements ... Ouais, apprendre à sonoriser, je l'ai appris ici. Parce que j'habitais ici et que je bossais, j'avais des sous. En ayant des sous, j'ai pu acheter une sono qu'on utilisait ici, et j'ai appris à m'en servir et à sonoriser... Même si ça a ses limites parce qu'il n'y a aucune... j'ai très peu de bases théoriques... J'ai appris à brancher, donc la technique... comment on branche une sono, et comment est-ce qu'on l'utilise, comment est-ce qu'on sonorise. Et j'ai appris sur le tas. En demandant aux gens qui passaient... Ou aux copains, ou sur internet. Et beaucoup de gens se sont formés comme ça en fait – en sono. Il y a bien des écoles d'ingénieur son qui existent mais beaucoup se sont formés sur le tas. Le squat ça permet aussi ça : d'acheter une sono, de se former à la pratique de la sono – à la pratique du SON. Voilà. [Il accentue le mot « son », blague du fait qu'il cherche le bon mot. Je ris.]

Voilà, j'ai appris ça. Vivre ensemble, je connaissais déjà mais ça a permis de poser d'autres questions, quelques bases théoriques : « pourquoi on habite ensemble ? Comment est-ce qu'on peut le faire ? ». J'ai appris les bases de la plomberie, parce qu'il y a eu quand même pas mal de questions de plomberie ici [silence]. Et j'ai pu stocker, chose importante quand tu fais du bricolage et pas en mode "je suis un professionnel de la construction". Ça permet de s'expérimenter sur des matériaux. Tu récupères des matériaux et les matériaux t'obligent à utiliser telle technique. Même si tu privilégies certains matériaux en récup' et que dans le panel de ce que t'as récupéré... Du coup, on récupère beaucoup de bois parce que c'est plus simple à récupérer que d'autres choses... Que du parpaing... Ça permet d'apprendre à travailler le bois tout simplement... ça évite de tout acheter. Ça, c'était très très chouette ! Cette cabane [il parle de la cabane dans laquelle nous faisons l'entretien] : entièrement en récup' ! Non, je crois qu'on a mis 400 euros pour construire la cabane.

M. : Ha.

L. : [il me montre des éléments des cloisons] Ça, c'est une porte. Il y a un autre bout de la porte qui est là. L'armoire. Des étagères, beaucoup de placards. Des portes. Mais c'est tout de la récup' à part... On a acheté une bâche. On a acheté de la chaux. Pour faire de l'isolation chaux - paille. C'est tout ce qu'on a acheté. Des vis. Ah, si justement j'ai acheté quelques poutres pour là-haut. Ça, ça m'a coûté un peu de sous. Quelques bois d'ossatures. A 400 euros, pour le prix d'un loyer, ça fait ... quatre ans qu'elle héberge... des gens. Quatre ans ?

M. : [il m'interroge silencieusement sur le temps écoulé] Ouais, c'est à peu près ça.

L. : Ouais, c'est ça, ça doit faire quatre ans. Pour 400 euros, c'est juste ...Voilà, tu peux vivre dans un lieu pour 400 euros... En dehors du squat, ce n'est pas... Ce n'est pas possible.

M.: MMM.

L.: [long silence]. Après on peut parler des barrières... Il y a pas mal de gens qui disent «A le squat X, c'est fermé ! ». On peut trouver aussi plein de barrières à l'accès à ce squat. Il faut aller se taper les réunions qui sont longues et chiantes. Il peut y avoir des barrières à trouver dans le ... C'est plus simple pour moi qui le pratique depuis longtemps et qui ait eu plusieurs expériences avant d'arriver ici. Mais on peut facilement trouver des barrières au fait de rentrer dans le lieu. Les gens ne sont pas accueillants, c'est sale... Et après il y a tout l'imaginaire autour du squat qui peut aussi faire barrière.

M. : MMM ?

L. : Mais une fois passées toutes ces barrières, il y a beaucoup à construire. Ça demande beaucoup d'énergie ne serait-ce que pour récupérer tous les matériaux, se fader toutes les réunions pour être

accepté dans le lieu, créer les affinités avec les gens qui sont ici... J'imagine quelqu'un de l'extérieur.

M. : Toi, tu n'as pas eu l'impression d'avoir vécu ça ? Autrement ? Ou pas du tout ?

L. Peu. Peu dans le sens où je connaissais pas mal de gens qui habitaient ici quand on est arrivé ici avec Martin. Il y a bien fallu une petite période d'adaptation, le temps de croiser les gens, de comprendre ce qui se passait. Mais j'avais l'habitude des squats précédents. J'avais aidé à ouvrir la Z, la O et le Y. Ici, je n'ai pas du tout participé. Le Y, ouais. C'était génial, d'ailleurs. Mais pareil, je n'avais pas trop vécu au Y, j'avais vécu seulement à la Z. Je bossais pas mal au Café lecture. C'était le début du Café Lecture pour moi. J'étais à fond dans le Café Lecture. La Z m'avait bien... m'avait bouffé un peu d'énergie déjà. Et... Et... Et voilà.

Putain il a une de ces discothèques ! [Il n'a pas arrêté de se tourner sur sa chaise. A ce moment-là, il est de biais, sur sa droite, me tournant presque le dos, il regarde les CDs de l'enfant qui occupe cette chambre.]

Et, donc, non, pas beaucoup de barrières : je connaissais les lieux, j'étais déjà venu pour l'ouverture, j'étais repassé voir les copains, il y avait des gens, des copains qui habitaient déjà ici et donc je n'avais pas de questions sur comment ça fonctionne un squat, je voyais à peu près comment ça fonctionne un squat, même si je ne connaissais pas les règles de fonctionnement de celui-là... Euh, je connaissais déjà pas mal de gens ici, je connaissais quatre, cinq personnes qui habitaient déjà ici et les autres je les connaissais déjà de vue. Donc, non, je n'ai pas eu beaucoup de freins à venir ici. Ça me permettait en plus de quitter un logement loué et d'aller habiter dans un logement gratuit, de passer d'un truc où on payait dans un truc qui était gratuit, c'était génial, quoi !

Donc pas beaucoup de freins pour venir ici. Même c'était... Je me souviens de : «Ah, putain, ça y est, tu arrives enfin !». J'étais plutôt bien accueilli. C'était chouette !

M. : MMM. Et pour toi, les réunions chiantes, tout ça ?

L. : Ben non, parce que ça me plaît.

M. Tu ne le vis pas comme chiant.

L. : Ouais. Je ne le vis pas comme des réunions chiantes.

M. : Ce que d'autres personnes ont pu te renvoyer comme ... Ce que tu dis sur les barrières, ce sont des discussions que t'as déjà eu avec des gens ?

L. : Oui. Les freins à ma venue au squat X, ça peut-être : ça, ça, ça et ça.

M. : MMM.

L. : Ces barrières, je ne les ai pas vécues personnellement. Après, je peux très bien comprendre, parce que, en allant dans d'autres lieux, tu te rends compte qu'elles existent, ces barrières de... Ben les gens ne sont pas forcément là pour te souhaiter la bienvenue même si tu arrives avec tout ton bon cœur ... Des gens qui arrivent avec tout leur bon cœur, ils en voient une dizaine par jour. Ils ne peuvent pas donner tout leur bon cœur à tous les gens qui sont là, qui débarquent. C'est un lieu un peu d'attraction, donc quand tu es là, quand tu habites sur place, tu ne peux pas être souriant avec tous les gens qui viennent. Il y en a qui le sont, mais ce n'est pas toujours évident. Euh, le fait qu'il y ait des réunions, et qu'il faut comprendre le fonctionnement, intégrer un fonctionnement qui est un peu différent et de trouver les codes, je le comprends, parce que quand je vais dans d'autres lieux, dans d'autres squats, les codes sont différents et donc il faut apprendre ces nouveaux codes.

Moi je les ne ai pas forcément vécus ici parce que je les ai construit, ces codes et ces fonctionnements. Je suis un des acteurs du fonctionnement donc forcément, je les comprends, les codes. Après, il y a des gens qui ne veulent pas les comprendre et qui veulent s'en tenir éloignés.

M. : MMM.

L. : Voilà. D'autres questions ?

[Je ris]

M. : Alors : «acteur du fonctionnement» ? Sur les codes et les réunions. Comment, ça, ça se construit ?

L. : Comment se construisent les codes et les fonctionnements ?

M. : Ou comment toi, tu as été acteur de ça ?

L. : Moi je suis assez adepte du... Je suis assez individualiste... et assez adepte du collectif. J'aime bien... Je n'ai jamais vécu... Si, j'ai vécu quelques temps seul, mais ça ne me plaît pas forcément. J'aime bien quand il y a du monde. Et en même temps, je suis assez solitaire dans le groupe. Je ne sais pas... Je suis assez... Ouais, individualiste dans le groupe. Euh... Et voilà, je ne sais pas si ça a un grand rapport avec comment est-ce que ça se construit mais si on part de cette réunion des 9, de septembre 2009 ou, ben l'idée, c'est d'abord de se réunir ensemble, au même moment, dans la même pièce, et discuter de la même chose, c'est déjà un point de départ de ça.

M. : MMM.

L. : De dire comment est-ce que l'on fonctionne et de définir le rôle de l'assemblée générale ouverte à tous, le fait qu'il n'y ait pas de structuration... Il n'y a pas de structure officielle plutôt. Il y a bien une structuration du fonctionnement mais il n'y a pas de structure officielle.

M. : Au sens association déposée en préfecture ?

L. : C'est ça. Ou d'autre organisation officielle. Pas d'organisation officielle. L'assemblée générale qui a primauté sur le fonctionnement, bien que ce soit quand même les habitants qui soient un des moteurs du lieu, et ça, ça a toujours été une des problématiques à gérer. Il y a des gens qui habitent ici en permanence, et qui du coup, ont les informations, ont les gens de passage, supportent le fait qu'il y ait tout le temps du passage, beaucoup d'activités. Et les gens qui viennent de l'extérieur participer à cette assemblée générale n'ont de fait pas forcément le même pouvoir. Même si officiellement, on leur dit : «vous avez autant de pouvoir que tous les gens qui sont ici», le fait de ne pas avoir toutes les informations, de ne pas forcément connaître tout l'historique des décisions, de ... Euh, pas vivre quotidiennement le lieu en fait. Simplement, en vivant quotidiennement le lieu, tu sais où sont rangées les choses, tu connais un fonctionnement qui est établi. Du coup, tu as de toute façon en tant qu'habitant plus de pouvoir que les autres. Ça c'est pour un... Et le fonctionnement, comment est-ce que moi je l'ai vécu ... La mise en place... C'est énormément de travail pour ... de questionnements permanents et du coup, c'est un peu fatigant et ça s'est un peu essoufflé au bout d'un an ou deux. Ou trois, je sais plus exactement. Le fonctionnement collectif est très exigeant. D'avoir un fonctionnement... collectif, c'est ça collectif, ou on essaie de mettre le plus de choses en commun... pas le plus... qu'on essaie de mettre des choses du fonctionnement en commun et de s'entendre sur comment on fonctionne ensemble.

M. : Les mettre en commun, ça veut dire les discuter, les exprimer, les discuter ?

L. : Oui. Ou les faire ensemble en fait. C'est le faire ensemble. Partager des tâches...

M. : Tu pourrais me donner des exemples ?

L. : C'est... Je pense à toutes les tâches collectives... toutes les tâches qui incombent au collectif. A la construction du squat X. Autant de... Autant le ménage que la bouffe, que les constructions d'espace et l'entretien des locaux. Et tout ça, c'est comment est-ce qu'on le fait ensemble en fait.

M. : MMM.

L. : Tout ça, c'est comment est-ce qu'on fait le squat X ensemble. Tout ce qu'on avait à gérer.

M. : Ensemble ? Entre habitants ? Avec les gens extérieurs ?

L. : Ouais, tout ce qu'on avait à faire ensemble. Plutôt au terme de « l'assemblée générale ». Ouais, ben du coup, il y avait des choses qui revenaient plus au collectif habitant, d'autres plus au collectif ... euh... clairement, le ménage des espaces habitants. La bouffe. L'achat des courses. Euh, tout ça c'est à gérer par les habitants. Après les espaces activités, on a les mêmes problématiques : le ménage des espaces activités, la réparation, l'entretien des espaces d'activités et la gestion quotidienne des espaces d'activités. Euh, les tableaux, tout ça, c'est à gérer ensemble. Ça, ça s'est construit petit à petit et ça s'est requestionné. Enfin... Faut que ça se questionne en permanence. Faut que ça se... Que les règles soient... à travailler ensemble en permanence.

M. : En permanence ?

L. : Pas forcément en permanence. Faut bien que les choses soient actées. Comme il y a toujours des nouvelles personnes qui rentrent, il faut bien que ça soit rediscuté tout le temps. Et c'est ça qui est fatigant aussi.

M. : MMM.

L. : Tu ne peux pas en passer.... Tu as beau écrire les choses sur un papier, ça se passe rarement comme ça. Donc tu as ce qu'on discute en réunion, comment est-ce qu'on l'applique, et comment est-ce que plus tard, il y a une nouvelle personne qui vient et comment est-ce qu'elle doit comprendre en même temps ce qui a été discuté en AG et qui n'a pas été forcément écrit, et après comment ça a été transposé dans le fonctionnement... qui n'est pas toujours le même. On a beau dire : «la caisse, il faut la compter parce qu'on a eu des problèmes de caisse.»... [Je rigole] Alors, comment est-ce qu'on fait ? Alors la caisse, elle est comptée avant et après chaque soirée. » Bon ben, en fait, ce n'est pas possible, on n'arrive pas à le faire. Bon, ben alors, concrètement, qu'est-ce qu'on fait ? Moi je fais comme ça, ben moi je fais comme ça. Et du coup chacun a un fonctionnement différent par rapport à ce qui a été décidé en assemblée générale. Parce que c'est souvent les mêmes personnes qui se retrouvent à faire telle tâche et donc d'une personne à l'autre, ce n'est pas toujours la même manière de faire. Elles n'interprètent pas les règles, ou elles n'entendent pas les règles ou elles ne veulent pas appliquer les règles comme...

Et donc tout ça, c'est en permanence à discuter, à re-discuter, et il faut faire face aux questions, aux interrogations des gens qui viennent, au fonctionnement des gens sur place. Et du coup, ça fait quand même beaucoup de codes, comme je disais, à acquérir au départ, quand tu arrives. Quand tu débarques, il faut comprendre un peu tout le fonctionnement de ce truc-là.

L. : Peut-être aller voir s'il reste du café. Non ? Ou tu veux ?

M. : Non. Je ne sais pas. Si tu le veux, on fait une petite pause.

L. : Une petite pause.

[Une longue pause d'une demi-heure]

L. : Des questions ?

M. : On va essayer de reprendre un peu le fil. Je pense que la dernière fois où on a un peu bifurqué, c'est sur la question des obstacles et sur toi comment tu avais pu participer à la construction du fonctionnement avec les réunions, les règles.

L. : Je vais peut-être revenir un peu là-dessus. Avec ce regret... Du coup j'ai laissé un petit fascicule qui était assez intéressant dont je me souviens plus le titre. Je ne me souviens jamais le titre... J'avais redonné...

M. : « Pour des collectifs totalitaires »?

L. : Ouais, celui-là.

M. : Que t'avais redonné au collectif, aux différents membres du collectif ?

L. : Ouais. Je l'avais imprimé en partant. C'est peut-être un peu le regret que j'ai du squat, c'est de ne pas avoir réussi ... qu'on n'ait pas réussi à trouver un fonctionnement commun justement. Je te parlais des recherches sur comment on fonctionne ensemble, comment est-ce qu'on réalise les tâches communes. Autant pour l'assemblée que pour les habitants et ... Moi je rêvais d'un peu plus de choses en commun. Ça me plaisait bien l'idée que ensemble on est plus fort et qu'on n'est pas juste une coloc' et qu'on est un collectif. Je ne sais pas si c'est collectif le bon terme... une entité qui partageons... qui arrivons à s'organiser pour faciliter les tâches du quotidien. Le fait que, à plusieurs, on arrive à minimiser les tâches du quotidien. Typiquement sur le ménage, la construction, et la nourriture.

M. : Est-ce que tu pourrais me donner un exemple ? Sur un truc ou justement ça n'a pas ...

L. : L'exemple typique c'est la nourriture en fait.

M. : Ouais.

L. : Parce que on arrive très bien à se débrouiller en faisant pas la bouffe en commun. Alors que pour moi la bouffe en commun c'est quelque chose de... C'est parce que je suis un estomac sur patte, j'aime bien manger et je n'aime pas forcément cuisiner. Et du coup le fait de faire un planning et que chacun tourne pour la réalisation du repas et de se dire qu'il y a tout le temps à manger sur le lieu, pour les habitants... Pour moi, c'était quelque chose que j'ai adoré, et que j'aimais bien faire fonctionner ... Ça, qu'on est jamais vraiment réussi à le faire perdurer, je trouve ça dommage parce que ça crée vraiment quelque chose de plus qu'une coloc'. Bien qu'il y ait des colocs' qui fonctionnent comme ça. Du coup, je le vois plus... pour moi, c'était un peu une défaite de dire... de dire, en fait, on est qu'une grosse coloc'. On n'arrive pas... Est-ce que c'est se rapprocher d'un fonctionnement familial ? Il y a peut-être de ça dans le... dans ma conception de vivre en commun, la famille elle mange ensemble, et quelqu'un a préparé le repas. C'est peut-être ça que je cherchais

au sein du collectif. Euh, mais c'est pareil pour les tâches ménagères, et que ça fasse un fonctionnement plus simple au final. Donc que ça se fasse un peu à l'arrache, le ménage, les courses, la bouffe..., que ça se fasse de manière un peu plus fluide, je trouve ça intéressant dans un collectif. Et de ça peut découler beaucoup de choses : si on arrive à faire la bouffe, et les courses, en commun, les constructions peuvent se faire vachement plus facilement. Il y a aussi cette vision de faire ces choses-là en commun, on peut se libérer du temps sur d'autres choses.

M. : Qu'est-ce que vous avez essayé ? Comment t'expliques que ... ? Est-ce que tu étais seul à avoir ce genre d'envies ?

L. : Non, pas du tout, puisqu'on l'avait mis en place et ça fonctionnait, on l'a fait fonctionner pendant plusieurs mois sous différentes formes, ça s'est un peu cassé la gueule et on a repris... Euh, c'est aussi... On l'avait pas mal associé au fait qu'on était en ville. Euh... et qu'on avait tous des horaires un peu disparates. Et que par conséquent, c'était difficile de se réunir au même moment.

M. : MMM.

L. : Et donc on a essayé de faire des plannings et de s'inscrire mais... et ça, ça a duré, ouais, plusieurs mois. Peut-être au total, c'était un an de fonctionnement comme ça. Dans les départs. 2010.... Qu'est-ce qui a fait que... C'est ça. Pour moi le fonctionnement avec chacun des horaires disparates... Alors est-ce que c'est tant la ville que nos personnalités qui faisaient qu'on avait tous des emplois du temps un peu disparates et qu'on avait pas forcément tous envie de se retrouver au moment du repas, et donc qu'on s'inscrivait pas forcément, et donc qu'il n'y avait plus personne pour faire à manger. Et que ça a pu fonctionner un temps où on était très investi dans le lieu... quand on a commencé à sortir un petit peu du lieu, une fois que la construction était terminée, ça fonctionnait moins... Je ne sais pas exactement ce qui a rompu ce fonctionnement. Mais il faut une envie forte de le faire ensemble... parce que ça demande de s'inscrire : au repas si on dit que tout le monde n'est pas là tout le temps et aussi de faire à manger une à deux fois par semaine pour 15 personnes. On était plutôt ... On a fluctué entre douze et dix-huit personnes. Du coup, je me souviens plus qui était là à quel moment. Je sais même pas si je pourrais re-citer les 9 personnes du départ... Peut-être. [Sa voix baisse, il énumère, cherche dans sa tête en énumérant] Paul, Martin, Alfred, moi, Jules, Sabine, Gwenaël, Louis.. - je sais pas si je l'ai déjà cité...

M. : Non.

L. : Louis, et il manque quelqu'un du coup.

[Je ris]

L. : Et une dernière personne. [silence. Il reprend, au même volume, bas]. Louis, Martin, Alfred, Sabine... Non, je ne sais pas.

[Plus fort.] Non, je ne sais plus exactement qui il y avait à quel moment. Je sais qu'on a fonctionné un peu comme ça. Après il y a des gens qui s'en sortait, Paul, typiquement. Lui n'était pas du tout dans ces fonctionnements-là. En même temps, il était toujours présent mais comme il vivait plutôt la nuit... Euh. Du coup, il sortait un petit peu de ce truc-là. Il ne venait pas aux bouffes de midi. Il bouffait pas mal de junk food... et de plats surgelés. Du coup, il était un peu en dehors de ce truc-là, de ce fonctionnement là. C'était un peu le seul d'ailleurs à ne pas avoir des horaires classiques. Alfred n'était pas encore complètement décalé. Voilà. Donc oui, ça c'est des choses qui demandent je pense... Peut-être un peu plus... à la campagne, j'ai l'impression qu'à la campagne ce serait plus simple ce genre de fonctionnement collectif. Parce qu'on a plus tendance à rentrer chez soi le soir. J'ai l'impression. Je me fais peut-être une idée. Mais j'ai cette idée-là en tous cas. On a plus

tendance à rentrer à la maison le soir ou avoir un peu moins d'activités ou des horaires décalés. Parce que, les magasins, à peu près tout le monde, est fermé à 20 heures, si ce n'est pas 18H ou 19H, que les sorties au ciné, et ben ça se prévoit et donc on ne peut pas facilement dire : « je ne serai pas là parce que je vais au ciné, ou à tel concert, ou à telle conférence ». Et que ce n'est pas tous les soirs et que les sorties... Bon, c'est qu'une idée mais ... le fait qu'on est plein d'activités différentes chacun fait qu'on... Et qu'il y a rien qui est produit en commun sur le lieu... Ça aussi je pense que c'est ... des lieux qui ont des choses précises à produire...

M. : Tu as des exemples précis ?

L. : Je pense à Cravirola. Typiquement, on a une ferme à faire fonctionner ensemble. On va se retrouver assez régulièrement pour les repas. Le midi ou le soir. Et après je crois qu'on a fonctionné un temps en faisant que le soir ... Non, j'en sais plus rien de ça. Ma mémoire me fait défaut.

M. : Est-ce que ça veut dire qu'ici le lieu il a rien d'autre à construire que ...sa propre vie en fait ? Quand tu dis qu'il y a quelque chose à produire dans un lieu comme Cravirola ?

L. : Du coup, je trouve ça assez intéressant cette idée de produire quelque chose. Ce que tu dis ... On en parlait tout à l'heure : il y a quand même cette production de l'«accueil». Accueil social, ça, ça a toujours existé dans le lieu, même si il y a toujours eu des pauses. Même à l'intérieur des pauses, il y a toujours eu des gens qui y habitaient, qui habitaient dans l'espace social, quoi. On a toujours gardé un espace pour le social, donc ça, c'est bien une des productions du squat X. C'est bien ça. De production de spectacles, ça aussi, ça n'a jamais arrêté. De spectacles ou de... Oui, en tous cas, spectacle, ça a jamais arrêté ... Il y a eu des fluctuations sur le cinéma... Quoique le cinéma, il y a quasiment tout le temps eu du cinéma. Avec plusieurs... Il n'y a pas eu beaucoup de temps où ça a été arrêté. Mais bon, c'était qu'une fois par mois. Les concerts par contre ça a toujours été largement au moins une fois par mois. Concert ou spectacle en général. Mais du coup, ce n'est pas une production du lieu, c'est une production des gens à l'extérieur. Et du coup, il n'y a quasiment que l'accueil social qui est une production du lieu. Et après le reste c'est plutôt une création d'espaces disponibles. Et de les laisser disponibles. Et de les entretenir quand même. Ouais. Ça c'est quand même une des caractéristiques : on ne produit pas quelque chose à l'intérieur quoi. A part du lieu. C'est ça. Du lieu. De l'espace. Utilisable. Ce n'est pas qu'une friche, c'est de l'espace utilisable.

M. : Pour toi, qu'est-ce qui fait que l'espace, il est utilisable justement ? Que ce n'est pas une friche ?

L. : Il y a de quoi se mettre à l'abri, chauffer... Tous les espaces sont potentiellement chauffables. Et il y a des toilettes. Je fais la comparaison, là tout de suite, avec le jardin R. Ou là-bas, par contre, c'est une friche. Tu as un espace vide. Disponible.

M. : MMM.

L. : Tu peux, a priori, dès que tu rentres dans leur fonctionnement, trouver un espace puisque c'est assez ouvert mais par contre il n'y a rien. Tu n'as pas de quoi te chauffer, tu n'as pas de quoi te mettre à l'abri. Je crois que tu as une toilette sèche. Pour l'instant, il me semble que c'est tout ce qu'il y a de construit. Là c'est vraiment une friche. Alors qu'ici, il y a des espaces disponibles prêts à fonctionner. Création d'espace. Je crois que c'est important le fait de produire quelque chose pour un lieu. Là, notamment, c'est la création d'espaces. De l'espace d'accueil et de... Accueil, oui. Accueil en tous genres : accueil de spectacles, accueil de résidences, accueil d'activités et accueil d'hébergement. Pour les habitants et pour les gens de passage. C'est ça que produit le lieu. Des

espaces disponibles. Et du coup y a que ça comme production. Bon ça, c'est juste une réflexion qui... à moi : la production, c'est important de produire quelque chose.

[Silence]

Des questions ? [Toujours sur le même ton]

[Silence]

Il a vraiment une sacrée discothèque.

[Silence]

Sinon, on peut écouter de la musique.

M. : Ben ouais, si tu veux. Tu veux me passer quelque chose ?

[Long silence]

L. : S'il n'y a plus de questions, il n'y a plus de questions.

M. : Toi, t'as des questions ?

L. : Non.

[Silence] Du coup peut-être juste... Je voulais... « Comment tu vis ... ? », si je reprends la question du départ, « comment tu vis le fait d'avoir vécu au squat X ? ». Je le vis quand même avec un brin de nostalgie. Du coup parce que de très bons souvenirs, plein de constructions. Quand je revois la cabane, quand même, c'était pas si mal fait...

M. : Et la fatigue ?

L. : Du coup, moi la fatigue, je m'en sou...

M. : C'est le terme que t'as employé, tu l'as employé, plusieurs fois...

L. : Ouais, ouais [sur un ton de confirmation]. J'arrive quand même pas mal à m'en défaire. En tous cas, c'est quelque chose que j'ai pas mal oublié depuis, je l'ai un peu... dans les... dans le tri du cerveau, se fait le tri des souvenirs. Et te reste souvent que les bons moments. Ou les pires mais... Ho putain, les pires, ouais, dis donc...

[Je ris]

L. : C'est souvent associé bizarrement ... aux pétages de plomb des personnes habitantes [dans le passage, il nomme les personnes, à chaque fois, je choisis de ne pas transcrire, même sous couvert d'anonymat].

M. : Ce côté conflictuel ?

L. : Non, gérer les pétages de plomb des copains

M. : Sur le vivre ensemble... Ça fait partie du vivre ensemble ?

L. : Ouais. Oui. Oui.

M. : Toi, ça t'a concerné beaucoup ? Ou l'ensemble du collectif ? De gérer ces pétages de plomb ? Tu t'es trouvé pas mal en ligne de front ?

L. : Avec l'un un peu plus qu'avec l'autre, avec l'autre on a été tous concernés. Il avait bien réussi ce truc-là. C'était bien plus réfléchi, j'ai l'impression, dans son pétage de plomb, psychiatrique un peu ... Bon voilà.

M. : Du coup, les souvenirs sont des bons souvenirs, plus ces gros moments de crise. Et le fait de se construire passe aussi par-là, par le rapport à ces moments de crise ? Comment tu fais collectivement par rapport à des moments de crise ? Comment vous avez-fait ? Vous vous êtes réunis ?

L. : Avertissement à l'un ... des réunions, des discussions. Expulsion la deuxième fois pour l'autre. Du coup, c'est bien des sujets qu'on traite collectivement. Pas d'autres souvenirs comme ça. Peut-être en grattant un peu, y en aurait d'autres. Non, ça se gère ensemble de toute façon. On n'a pas bien le choix. Même la crise avec les coups de fusil, c'est bien quelque chose qu'on a géré ensemble. Il y avait déjà pas mal de dissension. Sur comment est-ce qu'on gère, comment on fait face à ça... Aux coups de fusil... On n'était pas tous d'accord. Et ça c'était cette idée de collectif un peu fort et soudé qui n'a jamais vraiment existé. Mais c'est peut-être qu'une utopie en fait, de se dire...

M. : Soudé ?

L. : D'avoir une pensée... Pas une pensée commune. D'être d'accord sur... Il y a un certains nombres de sujets sur lesquels on est d'accord qui permettent d'aller plus loin sur des thèmes, sur d'autres thèmes... Je ne sais pas si c'est encore bien explicite tout ça mais... Ce n'est pas très clair.

M. : C'est un peu abstrait pour moi-là.

L. Pour moi aussi. Je crois surtout que j'entends sonner l'heure.

M. : C'est le couperet de midi. Le couperet de la nounou.

[01 : 30]

Entretien trois

L'entretien démarre par un échange amusé sur le fait de fumer : « On peut fumer pendant les entretiens ? » ... « Même si c'est du tabac qui sent bon ? »

M. : G, peux-tu me dire comment tu as vécu le fait de vivre au squat X ?

G. : Non.

[On rit.]

Euh, comment je l'ai vécu, je ne sais pas... De beaucoup de manières, différentes... Je ne sais pas. C'était une longue expérience, faite de plein de trucs... Comment raconter ça ?

C'est un peu vaste comme question... Il faut que je raconte tout.

[On rit]

Comment je l'ai vécu ? Je ne sais pas, je l'ai vécu, sur pas mal d'années.

Mouais. C'est sûr que je ne vais pas dire : bien et pas bien.

Si je reprends le début : déjà, je l'ai vécu comme une bonne surprise. Je rentrais de mon Erasmus de pauvre à Toulon et j'ai appris que les copains avaient ouvert ce lieu, enfin venaient de l'ouvrir, la semaine d'avant et donc j'ai fait : « oh ben cool, j'ai un endroit où habiter ! » Déjà j'ai un endroit où passer en descendant du train, ça, c'était pas mal. Et puis, finalement, la semaine d'après, j'avais déjà toutes mes affaires sur place, et j'habitais plus ou moins là et c'était parti quoi. En commençant par construire la mezzanine du gardien. Voilà, ça je l'ai plutôt bien vécu, c'était retrouver les copains sur un nouveau lieu, une nouvelle aventure à gérer. Voilà, ça, c'était chouette, ça a commencé par construire cette mezzanine du gardien avec Sabine, ça, c'était très bien, c'était un plaisir de se retrouver comme ça.

M. : La mezzanine du gardien ?

G. : La mezzanine du gardien, on remonte à une époque reculée du squat X où il y avait encore la loge du gardien dans la grande salle. Cette loge, on l'a détruite après coup, elle se trouvait là où on fait les entrées maintenant. Ça faisait une guérite vitrée avec un comptoir et avec l'accès qui se faisait par le back line. Entre temps, on a tout ouvert et on a fermé cet accès.

Ça a commencé par ça. Au début, on a gardé cette loge : la loge du gardien. Il fallait que quelqu'un dorme dans ce bâtiment. Ça, c'était les premiers temps, on se disait : « c'est bien quand même qu'il y ait quelqu'un qui soit pas loin de la porte d'entrée [il rit] pour entendre ce qui se passe ». Euh, voilà... Donc les débuts du squat X c'est le truc un peu exaltant d'un lieu tout neuf, on peut se l'approprier et en faire quelque chose. Même s'il avait été ouvert pour une vague question de convergence des luttes et comme d'hab', ça n'a jamais convergé... Donc on a convergé tout seul, entre nous. Voilà, ça c'était le moment un peu exaltant d'avoir de nouveau un endroit où se poser, d'essayer d'en faire quelque chose, avec des moments drôles et moins drôles ..., de la constitution de première année où se pose toujours les mêmes questions : comment s'ouvre le lieu ou comment il ne s'ouvre pas, comment on le défend, comment on ne le défend pas, sur quel registre. Parce que, au début, il y a toujours plein de gens qui sont intéressés. « Ouais ! Un squat ! C'est trop cool, on vient, on s'installe ». Et puis en fait, très vite, sur le courant de la fin de première année, il a fallu structurer un peu, qu'on raffermisse un peu le collectif. On a fait une espèce de grand nettoyage, on a fait un micro putsch au sein de notre propre squat... Enfin je résume un peu, ça c'était un peu le récit de fondation qui amène à comment on vit les choses. On a dû passer un moment difficile où on s'est réuni en petit groupe en excluant sciemment d'autres gens qui vivaient là. En disant : « ben voilà, si on veut que le lieu se maintienne, et ben il faut que ces gens-là, ils dégagent et que les gens qui, soit qui faisaient rien, soit qui... les histoires de vol, d'alcoolisme, de trucs qui font tout un tas de bazar. Et du coup on a invité tout un tas de gens à gentiment... à pouvoir se casser bien fort dans un squat clef en main qu'on leur a donné. On leur a ouvert un squat et on leur a demandé de bien

vouloir partir. Et donc ça, ça a été une période un peu difficile de la première année où il y avait toutes ces confrontations à des gens qui disent : « C'est un squat, alors c'est à tout le monde, alors on peut venir » [Mime un ton enthousiasme], « Non ! » [Mime un ton revêche] « C'est pas comme ça que ça marche ! ». Voilà, il a fallu... il y a eu cette expérience là - qu'on connaissait déjà un peu - qu'il a fallu réaffirmer : défendre un lieu, c'est aussi choisir son degré de fermeture. Voilà. Et puis dans le même temps l'appréhension du lieu, construction des premières cabanes, aussi mise en place, tout doucement. Et puis toutes les difficultés d'un nouveau lieu, et aussi un -presque-nouveau collectif, nouvelles formes d'organisation, donc ça, c'était un peu rigolo... Et puis moi, dans le même temps, c'était finir mes études, finir mes études aux Beaux-arts et puis essayer de comprendre un peu ce que j'allais faire de ma peau...

M. : Finir ? Tu en étais ?

G. : Quand je suis rentré, j'allais attaquer ma dernière année.

M. : Quand t'as commencé à habiter ici ... Quand ici, ça s'est ouvert ?

G. : Oui, c'est ça, j'allais attaquer ma dernière année aux Beaux-arts. Je ne le savais pas encore mais j'allais devenir papa dans l'année qui suivait... Donc c'était passer mon diplôme, préparer ma « papauté » et dans le même temps, essayer de lancer tant bien que mal mon activité professionnelle. Et dans ce même laps de temps, il y a eu le décès de ma mère, donc j'avais mis de côté trois petits sous. Un héritage un peu ridicule, mais quand même. Je l'ai intégralement investi dans de l'outillage, pour démarrer mon activité... Et puis voilà, tout ça c'est... Donc, dans un premier temps, ça a été construire une plate-forme sur un endroit qui prenait pas trop de place au sol, au-dessus de l'ancien atelier vélo. Et pendant quelque temps, j'ai vécu avec une tente igloo posée sur mon plancher et une tente igloo pour stocker mes outils.

[Je ris]

Voilà comment j'ai vécu mes débuts au squat X...

M. : Spartiate.

G. : Spartiate, mais quand même : avec une plate-forme sur pilotis au-dessus de l'atelier vélo pour que ça ne prenne pas de place... Et puis a suivi une première version de la cabane qui s'est effondrée pendant le premier festival des A.

M. : Je ne m'en rappelle pas.

G. : Enfin, le toit s'est effondré. C'était juste une bâche tendue sur une charpente fabriquée un peu en arrondi. C'était mignon, ça faisait un peu "paillote" mais ce n'était pas encore un « *level* » suffisant pour envisager un hiver là-dedans.

M. : MMM. Donc ça, c'était vraiment le début parce que le premier festival des A, c'était le premier été...

G. : C'est ça, c'est vraiment le tout début. Donc voilà, il y avait tout ça la première année. C'était riche en expériences de toutes sortes, entre ce que je fais de mon diplôme, ce que je fais de ma vie affective... J'ai vécu un peu là avec la mère de ma fille un temps, mais bon, elle ne s'est jamais sentie bien... Elle ne s'est jamais bien sentie dans ce truc de collectif. Il faut dire que c'était un peu sauvage tout ça les premiers temps... Faute d'organisation, faute de plein de choses. Sauvage sans l'être mais c'était... la vie... Ce n'était pas si simple. Et voilà... Et puis... que raconter d'autre à

partir de ça ? On pourra rentrer dans le détail s'il y a des choses qui me reviennent plus tard. Ouais, il y a plein de choses qui étaient en train de se fonder et puis moi qui naviguais un peu à vue là-dedans. Ce qui était pas mal sur cette première année, c'est que mine de rien, on était encore sur les bases de notre vieux collectif des squats précédents et que ... On a fondé, ici, pas mal d'actions à l'extérieur. On y avait monté un petit festival qui s'appelait «*Enfin dehors !*», ça, c'était une belle aventure aussi ... qui avait contribué à faire un jardin public autogéré, juste à côté des Augustes. Je ne sais pas si tu te souviens de ça ?

M. : Je pense que pour moi, c'était un moment où j'étais en train de revenir sur Clermont. Je travaillais en Corrèze et du coup jusqu'à ce moment justement du festival des A où j'avais fini de corriger le bac... ou, en fait, ce qui se passait à Clermont, ça me dépassait un peu.

G. : En tous cas, ça correspond à une période où la Z n'était pas morte... Enfin l'association. Et où on organisait encore des actions à l'extérieur et où on était politiquement plus actifs qu'aujourd'hui... du moins de manière visible dans la ville. Prendre encore de temps en temps des apéros à l'entrée de la mairie les jours de conseil municipal.

M. : MMM.

G. : Pour revendiquer des trucs. Ou livrer un portrait de Bianchi à Bianchi. Enfin, ce genre de conneries... je crois qu'il a gardé le portrait que je lui avais fait dans son bureau quelques temps, même s'il ne savait pas que c'est moi [rire]. Mais c'est rigolo. ..., et ça, *Enfin dehors !*, ce jardin public autogéré qui a duré plus d'un an... Entre temps, ils ont construit un immeuble dessus. Ça avait commencé par tomber les barrières du chantier à venir et installer deux tables de pique-nique de ma fabrication. On avait tout préparé ici. Le lieu quand même a eu un petit côté comme ça : base de fabrication pour l'extérieur. Il y a eu ça qui a existé un moment. Donc tout ça, c'était la première année. Ça faisait quand même beaucoup de choses, c'était très dynamique, on retrouvait un peu l'esprit de la construction des squats précédents, où il y a tout à faire et où du coup on est dans une dynamique hyper pêchue comme ça de faire tout le temps plein de choses. Casser des bouts de mur pour faire le bar... déplacer les murs quoi !

[*Je ris*]

G. : Pour les mettre à notre mesure. C'est quand même quelque chose qui se faisait beaucoup, là, au début. Ce qui permet quand même une cohésion facile de groupe, parce qu'il y a tellement de choses à faire qu'on ne se pose pas trop de questions. On est à fond dans les trucs à faire et le lieu prend forme et prend figure tout doucement. Même si au milieu de ça il y a toujours des affaires de vaisselle et de cuisine et de «*lave ton verre ou rentre chez ta mère !* »

M. : [*je ris*] On t'a dit ça ???

G. : Euh, on a écrit ça au-dessus de l'évier un temps.

M. : D'accord.

G. : Bon voilà ça résume un ensemble de choses du même ordre. On était plus facilement en lien avec d'autres choses qui se font dans la ville, comme les arts en balade ... On a fait des contre-soirées d'art en balade ici. C'est l'occasion... c'est à cette occasion là qu'on a construit Marcel avec Martin par exemple. On est quasiment dans la deuxième année, là. On avait plein de merdier qui traînait partout, dont des évier de coiffeur dont on ne savait pas ce qu'ils foutaient-là... des choses comme ça... et c'est devenu les pieds de Marcel... et puis le robot.

M. : Il y avait du matériel qui traînait ?

G. : Non, qui arrivait tout seul en fait, c'est-à-dire que plein de gens, comme on était un squat, ont eu tendance... C'était entre : on fait de la récup' et on est une déchetterie secondaire de centre ville... Plutôt ça... Donc il y a un phénomène pervers comme ça, en tant que récupérateurs les gens te prennent pour la déchetterie secondaire. Et on se retrouve avec plein de merdier comme ça, dont ces évier de coiffeur. « -Regarde, c'est trop cool, ça a l'air joli... - Ouais, ouais ». Au bout d'un moment, tu en as marre de voir ces trucs qui traînent partout. Tu as beau faire plein de trajets à la déchetterie... Même il y en a d'autres, ils vidaient les camions pendant qu'on les remplissait, enfin tu vois... Je revois bien Léopold ressortir des trucs pendant que moi j'en mets... ou d'autres choses comme ça.

[rires]

G. : Bon, ben ça a donné Marcel à un moment donné. On a expérimenté d'autres stratégies de rangement : plutôt que d'amener à la déchetterie, on fait un machin avec [petit rire]. On empile verticalement. Une autre manière de ranger. Et puis voilà, comme ça, ça fait un gros machin à montrer pour les arts en balade. Bon voilà, il se passait un peu des choses comme ça. Il y a eu plein de petits événements : naissance de la bibliothèque aussi, on organisait des lectures, des lectures de texte, on partageait des choses. Voilà, qu'est-ce que ... j'ai du mal à me situer dans le temps. Ça représente plein d'années qui remontent à... Si je continue à brosser rapido'... L'histoire après de ... Donc moi, à un moment donné, j'ai quitté le squat X, pour des questions de paternité, parce que la maman voulait pas, souhaitait pas... Euh, qu'on, que Mylène naisse ici. Mylène notre fille. Du coup, ça fait... Moi j'ai gardé un bout d'atelier là. Ce n'était pas une cabane à vivre, ni isolée, ni rien. C'était vraiment un bout d'atelier fait en dur mais pas isolé – que j'ai conservé comme atelier du coup et ça a fait une drôle d'année comme ça, où j'ai vécu de nouveau en appartement et... où je revenais de temps en temps bosser. Quand j'avais le temps. Mais du coup avec un ralentissement évident de la naissance de mes projets par ici. Voilà, on doit être peut-être dans la deuxième année du squat. Je venais d'avoir mon diplôme. Ouais, c'est ça. On devait être dans la deuxième année du squat.

M. : Tu venais d'avoir ton diplôme ? C'était pendant que... Mylène est née ?

G. : Mylène est née juste après ... l'été d'après mon diplôme. Grosso modo. Donc voilà, où le diplôme c'était chouette, on se faisait plein de missions ... je nous revois, avec nos habitudes de manger encore beaucoup dans les poubelles et tout ça... Pour mon diplôme, on était allé se faire une mission de deux jours de suite avec Jules ... à aller faire des poubelles de supermarché, à récupérer des quantités invraisemblables de déchets de supermarché pour l'expo' de mon diplôme. Parce qu'en fait je bossais quasiment plus à l'école, je bossais là quoi [« là », *fortement accentué*]. Pour faire mon travail. C'est là que j'ai fait le projet « dix meubles, dix palettes », enfin « dix palettes, dix meubles » plutôt dans ce sens-là... J'avais pensé à ce projet de fausse installation électrique, réaliste, avec des fils rouges et des fils bleus, tout bien ... avec les grosses poubelles dégueulasses de la ménagère de supermarché... avec des gros filets de cabillaud bien nauséabonds qui... ça puait encore pendant plusieurs mois après je crois dans cette salle.

M. : [je ris]

G. : E. , une des techniciennes de l'école s'en souvient encore. Voilà, bon. La vie au squat a fait mon diplôme... à un moment donné, j'ai quasiment bazardé tout mon travail, tout le travail que j'avais fait aux Beaux-arts. Toutes les démarches un peu élitistes ou conceptuelles, ou je ne sais quoi, et j'ai re-convoqué, pour mon diplôme, un travail plus en adéquation avec la vie que je

menais. J'ai ramené le squat dans l'école, ce que je n'avais jamais fait jusque-là. Voilà. Avec les préoccupations qui allaient avec : des choses qui avaient vocation à se faire dans la rue, des histoires de bibliothèque choisie, toutes ces histoires de déchets, de dérives et d'optimisme écologique et toutes ces conneries. Donc voilà. Ça a quand même fait un diplôme finalement. ..., et puis Mylène est arrivée là-dessus au mois d'août, on avait emménagé peu de temps avant dans un appart' à X... Et puis voilà, j'étais beaucoup moins présent sur le squat, beaucoup moins, c'était très difficile d'être jeune papa et présent au squat. Et puis il y a eu une difficulté avec la mère de ma fille, difficulté à ce qu'elle comprenne à ce que je vienne encore là. Bon, s'ensuit une année un peu sombre, sur laquelle je ne reviendrais pas, un peu sombre et cool de "papauté". Mais où en tous cas, à côté, quand même, de temps en temps, je faisais avancer... En fait, j'ai rempli mes premières commandes de constructeur, et c'est grâce à l'outil élaboré ici que j'ai construit un premier chalet et un premier salon de jardin, pour d'autres ... J'ai commencé à utiliser un peu tout ce matériel que j'avais, un peu plus sérieusement. Donc quand même, la raison pour laquelle j'étais dans ce squat commençait à prendre forme, par l'émergence d'une activité qui me permettait de vivre, en toute autonomie. Et puis, bon ben arrive la fin ... enfin les un an de Mylène, un peu plus qu'un an, on passe encore l'été suivant. On doit être dans la troisième année du squat X. Là, on se sépare avec Thérèse parce que c'était plus possible tout ça. Moi je n'étais pas fait pour cette vie d'appartement, ni pour cette vie de jeune papa que je n'avais pas choisi d'être. C'était un peu complexe, mais bon voilà, ça ramène ça. Ça fait qu'un soir je débarque ici avec un sac à dos. Le gros des affaires que j'avais eu le temps de mettre dedans en speed. [On rit]. Tu vois comment ça se passe quand on fait un départ comme ça, un peu sur le tard, dans un état mental proche du délabrement. Et là, je débarque, les copains avaient fait une piscine au milieu de la cour du squat avec des blocs de polystyrène qui venaient du gymnase d'à côté parce qu'ils avaient refait le toit. Et donc là je débarque, c'était grosse techno pourrave dans la cour ... Avec, je crois me souvenir, Jules qui dansait à moitié nu au bord de la piscine, Léopold qui mettait la techno à fond et moi à peine arrivé avec mon gros sac... Il y avait Rose qui habitait là encore, aussi ... Je me retrouve en deux secondes, avec à peine mon sac posé, une bière à la main : « Hé, Gwenaël, trop bien ! ». Voilà. C'était le petit côté : bien revenu à la maison. J'ai retrouvé le côté un peu famille du collectif. Quoiqu'on ait pu en dire, il y a ce côté famille : famille de potes, famille choisie, et tout ça, et puis voilà. Ça s'est vraiment un truc important de comment j'ai pu vivre ce squat, à ce moment-là. Par exemple, j'ai pu venir joyeusement m'effondrer ici, à peine débarqué avec mon gros sac et mes tristesses, je me prenais une cuite. Direct. Au bord d'une piscine - qui a fait polémique, dans la foulée.

M. : Une piscine ? Une pataugeoire ou une piscine ?

G. : Non, une vraie piscine. Une piscine de plusieurs mètres cube, où il y avait soixante centimètres d'eau dedans... Une piscine... Vincent à l'époque avait bricolé, auto-bricolé un système de pompes et de filtres, le vrai système, tout bien, qui n'aura duré que quelques semaines parce que ça aura été un objet de débauche permanent. Il y avait quand même d'autres gens au squat X qui avaient envie peut-être d'un peu de calme, et même les copains du bar X venaient se saouler à la piscine. C'était aussi une période où du coup les rapports se simplifiaient avec le bar X. Avec la naissance de ce squat là, notre collectif a enfin été un peu plus pris au sérieux par les gens du bar X, ce qui était quand même une belle évolution. Ce n'était quand même pas évident. Donc là, à travers ce lieu-là, il y a quand même eu une reconnaissance, une espèce de faux truc d'ancienneté et de crédibilité, que nous n'avions pas encore et qu'on a obtenue à travers ce lieu... Voilà parce qu'on était jamais assez..., trop "babos", "anars", tout ce que tu veux, toutes ces histoires-là... et qu'on continuait à être sans étiquette. Et ce n'était pas facile à comprendre pour plein de gens, cette volonté de ne pas avoir d'identité particulière autre que la nôtre propre, d'être sans drapeau, sans étiquette particulière. Ça c'était quand même une... une part importante de l'identité de notre collectif : c'est qu'on ne se revendiquait d'aucune appartenance particulière, hormis nous-mêmes. « Laissez-nous

exister bordel de merde, c'est déjà pas si simple... ». Voilà, ça, ça faisait quand même parti de nos revendications internes : « Laissez-nous tranquilles avec vos idéologies. Nous on essaie juste de vivre autrement et de comprendre qui on est nous ». Voilà. Donc c'était... je ne sais pas si c'est encore valable avec le collectif actuel mais ça faisait partie de nos revendications à nous, sur le vieux collectif, comme on trouve dans un film que je dois encore avoir dans mon ordinateur. Quand on ... justement j'ai revu une image de ce film en vrai quand on est allé en Espagne, quand on était à Barcelone... à un moment donné, on est monté dans un parc et on a vu les toits d'une maison où il y a marqué « Occupa... ». Je ne sais plus quoi. Et, en fait, c'est la première image d'un chouette film qui témoigne de ce que sont les squats et de ce que ça peut signifier ... ça remonte à une dizaine d'années, ce film. Et où le mec se fait sa petite histoire, à partir de ces premières images en super 8, qu'il avait tournées de ce toit-là, que je n'avais jamais vu en vrai. Je l'ai vu en vrai du coup

M. : Tu sais comment ça s'appelle ?

G. : Euh, non, mais j'ai le document dans mon ordinateur, je pourrais te le passer. [Silence] Euh voilà dans ce film-là, il raconte ce bonhomme ... que justement il y a un enjeu... Nous on se reconnaissait dans ce film-là, il y a l'enjeu de se dire on n'a pas la prétention de changer le monde, on a juste le désir de dire : « c'est possible de dire qu'on peut vivre autrement, à notre façon ». Voilà. Une espèce de jeu, de pas avoir de prétention, juste de faire quelque chose. On se reconnaissait là-dedans, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, on essaie juste de faire notre sauce dedans... un jeu comme ça. Ce film-là renvoie bien à une identité de squat dans laquelle nous on pouvait se reconnaître à l'époque. Voilà. J'en étais où du coup ? Retour au squat. Troisième année, donc : la piscine qui a été détruite deux, trois semaines après... Parce que bon, entre les histoires de gâchis de flotte et de stupre et de débauche qui franchement... Voilà, ce n'était pas gérable pour tout le monde.

M. : Un objet de conflit ?

G. : Cette piscine a été un grand objet de conflit. Voilà. Donc surtout c'était en plein milieu du village et des fois ils y en avaient qui avaient besoin de dormir parce qu'ils travaillaient des fois aussi.

M. : MMM

G. : Je me souviens d'Annabelle qui habitait là aussi encore et qui était un peu opposée justement à cette débauche permanente, tous les soirs jusqu'à pas d'heure, avec du bruit, des gens dans la cour et des gens à moitié bourrés... [*il rit*] Voilà. En même temps, ça, c'était sur un début d'été où il y a ces énergies là de fête et tout ça quoi.

Et puis moi là-dedans comment je vivais ça, pris entre la fête, comprendre ce qu'était ma vie en ayant quitté Thérèse et Mylène, toutes ces difficultés là et quand même là-dedans, repenser ce que pouvait être mon autonomie et ma vie dans ce lieu, parce que quand même, il s'était passé des trucs entre temps. Euh... Et c'est là que j'ai entamé la construction d'une seconde cabane à côté de la première, assez rapidement, en me disant : je garde l'atelier et je fais une seconde cabane en pensant à l'hiver et à l'accueil de ma fille, donc dans un espace isolé et bien fait. Donc, voilà, j'ai alterné entre de l'activisme simple et me laisser vivre sur le lieu et me faire cet habitat. Et puis en même temps, je crois que ça a enclenché des dynamiques d'autres cabanes... Dans le même temps, parce que ça va toujours... Il y a toujours eu du répondant. Il suffit qu'il y en ait un qui se motive à faire un truc et les autres se motivent par là même. C'est une année où ça a pas mal construit dans le village, où ça a grignoté encore un peu plus de bitume pour agrandir le jardin. De toute façon, au fil du squat, plus ça va, plus le jardin grandit, ça, c'est bien. Euh, donc une année où je me suis plus

sérieusement installé dans le squat. Euh, voilà, je crois que c'est une année où on a beaucoup refait la salle, la grande salle principale aussi, enfin où il y a eu une dynamique de travaux comme ça assez importante dans le lieu. Voilà, où moi je l'ai... c'est une année où moi je n'étais pas forcément toujours très, très bien mais ça va. Mais du coup il y a plein de remise en question chez plein de gens dans le lieu à cette époque-là. Il y a quand même Jules et Sabine qui commençaient à penser leur départ. Euh, et puis donc le collectif était toujours plus ou moins... Le collectif commençait à s'installer et puis chacun ayant fait évoluer ses propres projets dans le lieu ... Euh, il y a Léopold..., tous on était un peu en transformation... Je dirai entre cette troisième et cette quatrième année. Je pense que c'est ... les propos du collectif initial se sont un peu dilués comme ça dans le lieu et dans ce que chacun mettait en place, donc un collectif avec beaucoup moins de cohésion, c'est un peu confus tout ce que je raconte, disons que il y avait déjà les prémisses de collectif(s) à venir, même si c'est arrivé que dans les années qui ont suivi. Et dans le même temps, cet état de fait a amené un vrai questionnement et le déclenchement d'un travail de refondation du lieu. Donc ça, je crois que c'est dans la troisième année -si je le situe bien-, on est allé se faire cette fameuse et mythique réunion de trois jours au fin fond de la Corrèze pour essayer de repenser le fonctionnement du lieu et quelle en était la signification. Pour chacun aussi. Essayer collectivement et individuellement de répondre à la question « qu'est-ce que je fous là ? ». Qu'est-ce qu'on fout là ? Pourquoi ce lieu ? Qu'est-ce qu'on en fait ? Comment il marche ? Qu'est-ce qu'il signifie ? Et de poser des vrais fonctionnements et dans le même temps de penser son mode d'ouverture sur l'extérieur, ce qui n'avait pas été refait depuis longtemps. C'est-à-dire comment on intègre aussi ... On voyait bien, qu'en tous cas d'un point de vue collectif, on était un peu en baisse d'énergie. Et comment on intègre les énergies des gens de l'extérieur qui ont envie d'y faire des choses, comment on instaure un vrai fonctionnement ouvert et un peu, entre guillemets, démocratique vis-à-vis des gens de l'extérieur, ceux qu'on appelle les activistes. Et euh, donc voilà, ça a démarré comme ça un long travail de refondation du lieu. C'est là qu'est née l'AG telle qu'on l'a connaît aujourd'hui, sous ses premières formes embryonnaires : ouverte sur l'extérieure, mensuelle, tati, tata... la réunion habitant séparée de ça, et euh l'existence d'au moins deux caisses. Voilà l'embryon du fonctionnement, pour partie, qui existe encore aujourd'hui.

M. : MMM

G. : Voilà. C'est là qu'est né ça. Ça a été un moment assez chouette, assez joyeux, avec toujours le regret que, même s'il ne l'a pas fait exprès, Alfred se soit inscrit en faux en n'étant pas présent. [Petit rire] C'est ce que j'ai retenu, même si là ce n'est pas de sa faute, il était malade, mais quand même, il aurait pu trouver un autre moment pour être malade ! [Il commence à rire et m'entraîne dans son rire]

Le lieu se refonde, ça amène des nouvelles énergies, dans le même temps, il y a des nouveaux habitants qui débarquent aussi, je pense à Vincent et Florence nos voisins qui étaient fréquemment là et qui ont fini par s'installer. Bon d'abord Vincent puis petit à petit Florence, enfin ils ont fait un peu ... voilà, c'est là où on n'était pas clair sur le mode d'intégration des gens quand même. Il y avait des formes de cooptation un peu étranges quand même, des fois.

M. : MMM ?

G. : Qui ne respectaient pas bien le processus initial qu'on avait pensé dans la refondation du lieu, sur cette idée de période probatoire et de réunion habitant.

M. : Tu peux expliquer ?

G. : Ouais, ouais. On avait pensé à l'époque que pour inclure de nouveaux habitants, il devait forcément y avoir une forme de cooptation mais avec une période probatoire, c'est-à-dire avec une période d'essai. Tant pour la personne que pour le collectif. Qui avait été situé autour de ... presque un mois pour que la personne puisse elle-même voir si elle survit à un mois de vie dans le lieu, si son envie d'y vivre y survit et puis pour les habitants de pouvoir se prononcer en vivant avec. Et, euh, des fois, il y a eu des espèces de passe-droit étranges comme ça.

M. : MMM

G. : Mais ça, ça avait été instauré dans l'idée qu'on savait que le collectif allait se renouveler pour partie, parce qu'il y avait déjà eu des départs. Et puis au fil des années qui ont suivi la plupart des gens de l'ancien collectif sont partis. J'ai été un des derniers à partir si je ne compte pas Alfred qui n'est toujours pas parti. De fil en aiguille Léopold est parti, Martin est parti. Tout le monde est...

M. : MMM

G. : Je parle vraiment du collectif tel qu'il était dans les premières années quoi.

M. : je réfléchissais juste à la chronologie des départs...

G. : je ne sais plus très bien.

M. : Mais ce n'est pas très grave.

G. : Mais dans l'ordre, ça a d'abord été Jules et Sabine. Il me semble. Par la suite... euh... il y a eu... Je sais plus si c'est Martin et Léopold ... Ils sont partis en premier. Peut-être Martin est parti avant Léopold, je ne sais plus

M. : [très bas] ils sont partis dans le même moment

G. : Ou c'est dans les mêmes moments, ouais. Et puis voilà moi je suis parti quelques temps après.

M. : [toujours aussi bas] Je vous ai vraiment croisé.

G. : Et puis moi je suis parti après, j'étais un des derniers du collectif des débuts, Franco était déjà ... c'était déjà désintégré quelques temps avant, dans le temps et l'espace. Euh... Voilà tout... Après les années suivantes, ça s'est vécu comme une espèce de renouvellement, et avec moi qui était un peu détaché de... Les derniers temps où j'ai vécu là, j'étais un peu détaché du lieu tout en y étant trop attaché... Je sais pas, un espèce de truc comme ça... Et plus tellement intégré dans la vie en collectif, je faisais mes trucs, j'habitais encore là, peut-être en jouissant d'un pseudo-faux statut d'ancien où on m'embêtait pas trop. Du coup, je pouvais... Cette espèce de pseudo statut me permettait de continuer à vivre là, tout en étant pas trop collectif, et qu'en même temps on ne m'embête pas trop. Parce que, quand même [accentue ce « quand même » pour produire un effet d'humour].

[On rit, ensemble]

Et puis je me rendais quand même utile, en tant que constructeur, dans la vie de... Deux, trois autres trucs comme ça. Voilà. Donc ouais, après, au global, je pense que j'y ai vécu une longue période de construction, dont je ne connais pas encore tous les tenants et les aboutissants mais qui m'a amené à ce que je suis et à ce que je fais aujourd'hui en tous cas.

M. : Du coup, tu parles vraiment de construction personnelle ?

G. : Ouais. D'élaboration de c'est quoi mon projet de vie, ou du moins c'est quoi mes activités. Projet de vie, c'est un peu un bien grand mot, je n'ai pas de vrai projet... j'ai des vagues objectifs, que je n'ai pas tous rempli mais en tous cas sur inventer ma vie et des moyens de subsistance, je crois que ça c'est quand même un des trucs que j'ai accompli dans ce lieu, il me semble. Me donner les moyens, des outils de faire ..., d'avoir une activité autonome. Et qui a son petit degré militant quand même en permettant à des gens de se faire des constructions et des travaux qu'aucun artisan ne voudrait faire et que les gens ne pourraient pas non plus se payer. Je permets à des gens de réaliser ce qu'ils ne pourraient pas sinon. Tant d'un point de vue légal que d'un point de vue des possibilités. Ou j'offre comme ça une espèce de truc interstitiel dans le bâtiment. Et donc voilà, ce projet est quand même né là et a grandi dans ce lieu. Ça, ça a permis ça. On va dire : j'ai grandi dans ce lieu, à plein d'endroits. Et aussi dans le fait de comprendre la vie avec des autres, d'en comprendre des aspects. Parce que vivre avec les autres – que ce soit bien ou mal -, ça nous permet de mieux comprendre qui on est. Donc là, ça a bien fait évoluer les choses, malgré tout de vivre là, donc ouais, je pense que ça m'a fait grandir. Et après moi je n'ai pas encore digéré tout ça. On ne digère pas cinq à six années de vie dans un truc pareil innocemment. Enfin, ce n'est pas innocent. Je n'ai pas fini moi encore. Ce n'est sûrement pas un hasard, si tout comme toi, je traîne autour de ce sujet-là dans le cadre du Dheps. Euh, voilà pour un premier résumé. Il y aura sans doute détails sur lesquels revenir, tout ça...

M. [en riant, il a une cigarette à la main.] : Mais là, tu veux sortir fumer.

G. : Ouais.

M. : Je vois : clope au bec, briquet à la main. Ça va, on fait une pause.

G. : ça fait une bonne première partie, non ?

[Une pause d'un petit quart d'heure : clope dans la cour et café dans la cuisine, pendant laquelle on croise An. dans la cuisine, qui organise l'espace pour le cours de français en attendant Mu. avec qui elle va le donner, et à qui on explique qu'on est en train de faire un entretien]

M. : Ce que je te propose, c'est tu prends le temps de réfléchir, on voit si tu redémarres de toi-même et après, si ce n'est pas le cas, on fera autrement

G. : mais après cette grande patate que je viens de te définir là... Je ne sais pas par quel bout l'attraper celle-là.

M. : *[en riant]* La patate du squat ... Alors la patate, c'est ferme, c'est mou ?

G. : *[il rit]*

M. : C'est bon ?

G. : Ben, c'est plutôt une grosse patate qui a poussé sur un champ de caillou, donc pleine d'aspérités. Euh, oui alors... faut que je reparte sur comment j'ai vécu tout ça. Et bien, j'en sais pas plus que tout à l'heure, c'est ça qui est bien.

Non, j'ai l'impression d'avoir brossé un truc certes flou mais qui raconte déjà plein de choses, même dans les trous. Euh, je ne sais pas, il y a pas un aspect, toi, qui te questionne plus qu'un autre.

M. : Peut-être que tu peux chercher encore un peu et si ça repart pas, je te laisserai choisir entre plusieurs entrées

[silence]

G. : Sur le côté aventure humaine, j'ai déjà dit un peu des choses... Ou si il y a un truc quand même que je n'ai pas abordé, c'est comment j'ai réussi à me barrer d'ici. Enfin, ça a mis du temps quand même. Si je pourrais reprendre un peu là-dessus. Ça a été quand même une longue période pas si simple que ça, ici...

M. : MMM

G. : cette longue période de désengagement progressif et de ... et de, en même temps, de pas réussir à partir de là que ce soit en trouvant comment et pour où et avec quels moyens. Bon, une des grandes premières étapes, ça a été que j'ai fini par avoir ce foutu permis de conduire [*Il rit*]. Ça a aidé un peu quand même. Mine de rien, ça a été une grosse étape de réussir à avoir ce permis de conduire, que j'ai obtenu hum... je ne sais même plus... au moins un an après avoir quitté Thérèse. Enfin, je ne sais plus bien le situer dans le temps. Il y a un moment où j'ai eu ce foutu permis de conduire et où j'ai fini par avoir mon premier fourgon. Ce qui a permis un début de nomadisme beaucoup plus affirmé. Du coup, je l'ai aménagé en mettant un matelas au cul du camion. Très vite, j'ai fini par être beaucoup plus souvent en déplacement et donc de moins en moins souvent présent au squat X, par la force des choses. Jusqu'au moment où j'ai fini, par la force des choses... Il y a un moment où j'ai clairement décidé de céder ma cabane, me dire « allez, je vide tout, je vire tout, je fous mes affaires ailleurs ». Avec plusieurs étapes : à un moment donné, il y a eu une histoire amoureuse désastreuse, au fin fond de la campagne, là où j'ai eu un temps un bout d'atelier. Ça été une tentative de partir d'ici, ça n'a pas vraiment marché et finalement, je me suis retrouvé à rejeter mes affaires chez d'autres amis. Ou entre temps, j'avais quand même, je me trouvais sou... Je me trouvais à être présent ici, dans mon camion, dans la cour [*il accentue le mot « dans » à chaque fois*] mais en n'habitant plus tout à fait ici. C'était un peu curieux et en même temps, je me rendais bien compte : dès que j'étais dans la ville X, j'étais ici, j'étais systématiquement calé là. J'avais quand même besoin d'un point de chute à X. Voilà. Donc une espèce de départ qui a mis du temps à s'affirmer clairement. Vraiment beaucoup de temps. Ce n'était pas évident de partir d'ici. C'est comme si ce lieu te rattrapait, à chaque fois. Ouah, comme ça [*il fait un geste d'agrippement*]. Finalement, il y a eu cette coloc' qui a démarré il y a un an et demi. Là ça a fini d'achever, d'acter... Le fait que je m'installe vraiment quelque part, c'est-à-dire que le nomadisme n'a pas suffi à me faire partir vraiment d'ici, il a fallu que je m'installe vraiment de nouveau quelque part. Quand ça, ça a été vraiment actée cette coloc, à V... Si, tiens, ça me fait repenser à un truc justement par rapport à ce lieu qu'on a du mal à quitter. C'est une période où quand même, on s'est posé la question – c'est la période, on va dire proche de l'événement de N.K – on s'est fait un petit peu canardé, enfin gentiment sans rentrer dans le détail... C'est une période où on essayait d'écrire, où on avait proposé un exercice d'écriture à l'ensemble des gens du squat X qui raconte un peu leur ressenti du lieu. Je ne sais pas si t'étais déjà là à ce moment-là, si t'avais participé à ça ?

M. : Non, je n'étais pas là, après j'en ai entendu parler.

G. : Tu vois par exemple moi, à cette occasion là, j'avais écrit un petit texte comme ça qu'est, qu'était pas un récit, mais plutôt : je me suis fait ma petite histoire fantastique d'une demi page. « Il était une fois ... » [*il rit*] et euh... où j'avais exprimé quand même un truc, un ressenti par rapport au lieu... Le sentiment que, à un moment donné, c'est comme si ce lieu nous avait fait oublier que ce n'était pas lui qui était important mais ce qu'on était dedans, nous. Dedans, avec et autour : c'est-à-dire qu'en lieu et place d'un simple outil, il était devenu une fin en soi. On en venait presque à oublier notre identité propre à travers ce lieu où tout devient lieu, même les gens. Tout se perd et se dilue dans le lieu et à travers ce lieu. Comme si ce lieu nous commandait et avait pris le pouvoir sur

nous et avait plus de... En tous cas voilà, j'avais eu envie d'exprimer ça, à un moment donné... Comme si on s'était fait manger un peu par le truc, jusqu'à en oublier qui, chacun, on pouvait être, individuellement, ou ensemble. Voilà, en tous cas, ça, c'était un sentiment que j'avais à cette période-là quand j'avais eu à me poser la question d'écrire quelque chose sur ce lieu-là. Il y avait eu à un moment donné une perte de quelque chose à travers ce gros machin, qui, peut-être, nous a mangés un peu. Ou peut-être qu'on s'est laissé manger un peu, peut-être par peur et refus de questionner à nouveau vraiment le sens de... , le sens de « qu'est-ce que ce groupe de gens fait à cet endroit-là, avec cet outil-là ? ». Et peut-être c'est lié à une transformation justement du lieu et de son collectif, c'est-à-dire d'un lieu outil comme ça devait être au départ, c'est devenu un lieu fin en soi en tant qu'habitat simplement. Je n'en sais rien. C'est une question.

M. : Tu peux expliquer plus « fin en soi en tant qu'habitat ». Ou me donner un exemple. Ou... Je ne suis pas sûre de comprendre.

G. : Là où je ferai la distinction c'est qu'un lieu outil, tu t'en sers et c'est ... l'habitat n'est qu'un effet secondaire et c'est un lieu où tu élaborer des projets ou tu construis des choses.

M. : tu t'en sers pour ... ? Concrètement. Pour quoi ?

G. : Que ce soit élaborer ton propre projet personnel ou élaborer des projets collectifs, que ce soit de l'organisation de concerts ou de projet de bibliothèque ou de l'événementiel à l'extérieur ou de n'importe quoi. Un projet collectif quelconque. Voilà. Et tous les projets personnels de chacun. Comme Léopold a quand même élaboré, sans trop le savoir au départ mais il l'a su après, l'atelier vélo, qui existe maintenant. Voilà, des projets comme ça et euh, le sentiment qu'à un moment donné, ça, ça s'est déplacé et ce lieu est devenu presque une fin en soi, c'est-à-dire un simple lieu d'habitat, où on n'élabore pas plus, pas moins, que ce qu'on ferait en habitant partout ailleurs. Si ce n'est que là, c'est un squat, c'est un endroit où on ne paie pas de loyer. Euh, une forme alternative de logement mais... qui est peut-être moins perçu comme un outil, qui est juste une espèce de lieu qui aurait son fonctionnement autonome, peu importe les gens qui y vivent. Qui serait devenu une autre sorte d'outil, ou un outil qui se suffit à lui-même, qui n'est plus... l'impression qu'il y a quelque chose qui s'est déplacé à un moment donné. Ou en fait ce ne sont plus les gens qui y vivent qui font l'identité du lieu mais comme si le lieu avait son identité propre. Un sentiment comme ça.

M. : Du coup, toi, c'était quelque chose, ça ne te satisfaisait pas et du coup tu avais l'impression que ça t'imposait...

G. : En tous cas, que je n'avais plus ma place dans ce dispositif-là, à un moment donné, c'est-à-dire que je n'étais plus acteur de l'identité de ce lieu, c'était plutôt... j'avais l'impression d'être enfermé dans l'identité de ce lieu et pour me reconstruire une identité propre, il fallait que je m'émancipe de ce truc-là. Voilà, plutôt ça. Impression d'étouffement à un moment là-dedans, et de me dire : « il faut sortir de là », c'est-à-dire : ce lieu qui était censé être un outil construction ou d'émancipation, au bout d'un moment, devenait presque une petite prison dorée. En tous cas, pour moi, c'est le ressenti que j'ai eu. Un peu comme une jolie prison dorée, en fait non, il faut que ce soit un lieu de pass... Enfin dans la définition que j'en avais à l'origine, il fallait que ce soit et que ça reste un lieu de passage, c'est-à-dire un lieu où tu viens à un moment donné construire quelque chose, ou te construire, et puis le quitter. Comme une... un peu à l'image des pouponnières d'entreprise, sauf que là, c'est un squat, quoi. Euh, pouponnière de projet de vie en tous cas. Et que... à un moment je trouvais qu'on tombait dans l'erreur de confondre la vie dans ce lieu et un projet de vie. Et que non, la vie dans ce lieu n'est pas un projet de vie [appui sur le « non »]. C'est que... en tous cas moi j'ai senti un danger là-dedans. Ben l'exemple [ça coupe]

[J'ai eu un problème avec l'enregistreur dont j'ai pourtant vidé la carte SD. J'étais vigilante à ce moment-là car attentive au fait que le temps affiché était réduit. J'ai donc signalé quasi immédiatement à Gwenaël que l'enregistrement était interrompu. Il a donc fait une pause forcée d'une dizaine de minutes, sans moi, car j'étais en train de régler le problème technique avec l'aide de l'ami présent pour préparer le cours de français. Avant de reprendre l'enregistrement, on se remémore ensemble ces derniers propos, avant que je vois et lui signale l'arrêt de l'enregistrement]

G. : Le confort. On en était sur le confort. Sous quel axe je l'ai attrapé celui-là ?

M. : Sur le fait de partir. T'étais sur le chapitre de la difficulté à partir.

G. : Je remets, je remets. Du coup, il y a possiblement un confort un peu pervers dans cet endroit, dans cet endroit soit disant précaire [*dit en riant*] qu'est le squat X. Un confort à plein d'endroits : un confort déjà simplement financier -déjà tu habites gratuit-, et tu peux quasiment vivre ici avec pas ou peu d'argent parce qu'il y a toujours moyen de vivre de récup' que tu fais toi ou que font les autres. T'as le manger et le dormir gratuit tranquillement, quand même globalement assez facilement. Et du coup, moi ce que je vois de pas évident là-dedans c'est qu'après il faut se confronter, entre guillemets, au vrai monde où il faut quand même subvenir à ses propres besoins, se démerder, pour le dire vulgairement se sortir les doigts du cul pour bouffer et dormir. Au moins s'assurer ces besoins essentiels là et ben c'est plus la même chose quand tu quittes le lieu. C'est là où je dis que ce lieu en soi est très confortable. Il permet quasiment de se reposer sur [*dit en riant*] un « devenir gratuit ». Et du coup c'est un peu comme une planque qui permet de rester inadapté au monde extérieur tranquillo, pépère sans ... Et moi je vois un côté possiblement néfaste de s'endormir dans ce confort-là au bout d'un moment, c'est-à-dire quand il faut revenir au vrai monde et se démerder pour vivre. Et ben, c'est plus la même. Que ce soit par exemple repayer un loyer ou quoi que ce soit. Ou simplement se débrouiller avec son RSA, utiliser son RSA pour bouffer et payer son loyer plutôt que juste se payer des canons [*petit rire*]. Voilà, c'est là où je parlais de confort. C'est que ce lieu offre ça malgré tout, à travers son côté il est quand même bien posé et bien organisé et euh voilà ce que j'entendais par cette notion. Et que trop de confort tue un peu la volonté, l'initiative. Cet endroit est devenu, par plein d'aspects, très confortable comme ça.

M. : Tu as d'autres aspects ?

G. : Euh, oui, c'est qu'à travers les gens qui y habitent aujourd'hui, il a un fonctionnement, ça roule. T'es pas... tu peux rester des jours, voire des semaines sans rien faire et le lieu, il tourne quand même. En habitant ici. C'est possible. Je ne veux pas dire que c'est ce que font les gens...

M. : Je ne me sens pas...

G. : Je veux dire que c'est possible. En fait, je veux dire que c'est un lieu où on peut se laisser vivre, trop facilement peut-être. Et, euh, donc c'est ça que j'entendais par cette question de confort qui endort. Et on peut vite se laisser bercer par ça et oublier que potentiellement, on a des vrais projets de vie ou qu'on aurait peut-être besoin d'un autre projet de vie. En tous cas, moi c'est ce que j'ai ressenti ici.

M. : Tu te sentais t'endormir ?

G. : Une tendance à m'endormir ou à m'enfermer dans le truc, un peu trop confortable, un peu trop... Tu vois se laisser vivre à travers ce que le lieu apporte aussi, dans les rencontres, dans les gens qui y passent. A un moment donné, tu oublies d'aller de par le monde rencontrer d'autres gens,

faire d'autres trucs, quoi. Ce lieu a un petit côté mère nourricière un peu, un petit côté qui t'apporte le kit complet : le kit potes complet, le kit bouffe complet, le kit logement complet. Du coup t'as tout le kit complet. Tu peux rester là et te satisfaire de ce que ça apporte et du coup, ne plus être en mouvement. C'était ça le confort et le danger qui va avec, que je pointais, que je pouvais visualiser. Et que moi j'ai tâché de quitter parce que justement, il n'était pas question que je m'enferme là-dedans. Voilà pour le chapitre confort. Parce que malgré tout ce lieu permet ça. Ce qui est cool, ce qui peut être très cool si on s'en sert à bon escient, comme tout bon outil par ailleurs.

M. : A bon escient ?

G. : Oui. C'est quand même un lieu où on peut se reposer dessus pour élaborer et construire des choses et ce confort-là peut permettre ça, mais voilà, c'est qu'une question de comment on l'utilise. Ne pas se laisser prendre au truc du confort, quoi. Parce que finalement il est plus confortable qu'un logement loué. Où t'es quand même bien obligé de te demander comment le payer, des détails comme ça. Il y a quand même un truc qui est devenu un peu cool, un peu facile.

M. : MMM.

G. : Moi c'est comme ça que je le perçois. Même si ce n'est pas forcément vrai, parce que vivre ici, je ne dis pas que c'est simple tous les jours. Ce n'est pas ça que je dis. Voilà pour cette question de confort. Je sais pas ce qui m'a amené... Enfin, prendre conscience de ça, c'est ça qui m'a amené à dire il faut vraiment partir quoi. J'avais... Je crois que pour ma part j'avais fait tout ce que je pouvais faire dans ce lieu-là en fait. J'aurai sûrement pu y développer d'autres choses, mais c'était plus le temps, plus le moment.

M. : MMM.

G. : Mon envie de partir ailleurs, de rencontrer d'autres gens, d'autres horizons, d'autres pratiques. La suite logique de ça est que peut-être je quitterai la région à un moment donné. Et euh, en tous cas, c'est pour ça que je pouvais qualifier ce lieu de prison dorée, parce qu'à un moment donné, d'un lieu de passage, de travail, de construction, ce qui était sa fonction à l'origine... De le considérer juste comme un lieu d'habitat, si on n'est pas assez fort pour avoir d'autres projets à côté, je pense que ça peut rester une prison dorée. Voilà, ça, c'était le confort. Qu'est-ce qu'on peut raconter d'autre ? Ça vient expliciter pourquoi partir de ce lieu et comment. Je ne sais pas trop quoi dire d'autre. Ça, ça en dit long sur mon ressenti du lieu à terme. Même si en même temps il y a une certaine satisfaction à avoir contribué à ce qu'un tel piège existe parce que c'est quand même un bien joli piège. Je suis ravi de voir que des gens s'y construisent encore ou même je ne sais pas... s'y perdent parfois. Je ne sais pas.... Je ne sais pas... je ne sais pas mis à part... quand on en sera arrivé à mon ressenti du lieu à terme...

[Silence]

Là je ne sais pas trop quoi raconter d'autre, tout de suite.

M. : [en riant] Ouais, j'entends.

G. : Comment j'y arrive, je l'ai évoqué, comment je l'ai vécu, je l'ai évoqué, comment j'en suis parti, c'est fait, après ça sera peut-être plus entrer dans d'autres détails. Je ne sais pas lesquels. Si, après, je peux peut-être parler de l'attachement parce que quand même, à l'opposé d'un lieu qu'on loue et que tout ça ... En y repensant, je furetais dans la cour, c'est un lieu où contrairement à des logements qu'on loue, on s'y projette et qui permet plein de choses. Et du coup, je vois un lieu où j'ai construit énormément de bazar, j'y ai laissé énormément de traces, ce qu'on ne fait pas dans

des logements locatifs et que ça, quand même, c'est rigolo, parce que quand même, ça crée de l'attachement. Ne serait-ce qu'à travers les traces qu'on peut laisser, les choses qu'on s'y permet, ce qu'on a pu expérimenter. Ce qui est très rare, c'est très très rare de pouvoir le vivre, à moins d'avoir, entre guillemets, la chance ou le malheur d'être propriétaire [*il rit*]. Euh... voilà. Du coup, ça fait un endroit marqué quoi. Où je vois plein de morceaux de mon histoire partout, quand je m'y promène encore. Quand j'y reviens, j'ai l'impression à chaque fois de visiter une espèce de vieux musée personnel. C'est marrant. Une étape de ma vie où j'ai construit diverses choses et même je reconnais des façons de faire que j'ai changé entre temps. C'est marrant. Dans les petites constructions. C'est drôle. Parce que là, en m'y promenant, j'ai vu un vieux bout de sculpture que Sabine avait commencé et jamais terminé à Montpellier qui traîne encore dans le coin, un autre bout de sculpture comme j'en fais plus qui traîne dans un autre coin, la manière dont j'avais construit les chiottes sèches qui étaient ma première construction ici : tiens, c'est marrant. Chaque bout de machin est un petit bout d'histoire, en soi. Avec en même temps des bouts de l'histoire du quartier : le toit de l'église qui avait brûlé... Ils ont refait le toit et changé les ardoises, et ça donne les ardoises des toilettes sèches là-bas. Quand ils ont refait le toit du gymnase d'à côté, et ben, ça donne tous ces isolants qui ont fait une partie de notre cabane, plein de trucs comme ça, de récup' diverses, d'un poteau en bas qui est l'illustration de quand ils ont refait des travaux de VRD sur un boulevard. Plein de petits bouts : ça, c'est rigolo. L'histoire.

M. : « L'histoire » : quelle histoire ?

G. : Mon histoire et l'histoire du lieu mélangées et il y a un peu l'histoire du quartier avec plein de traces diverses, l'histoire d'autres aussi, de l'expérience d'autres. Voilà quoi. Que ce soit par exemple -plus ou moins- mon initiation à l'électricité à travers la complicité de Léopold quand j'ai refait toute l'électricité du village. Ça aussi, c'est ... Je m'en étais occupé en apprenant avec les conseils de Léopold. Ben à plein d'endroits où, où que je regarde, ça me raconte des bouts d'histoire de choses que j'ai faites, expérimentées ou apprises. Après je ne vais pas rentrer dans le détail de chacune sinon ça serait un autre récit

M. : « faites, expérimentées ou apprises »... Avec les autres ?

G. : Ah ben oui. Bah, seul, ou avec les autres, ça dépend des moments. Il y a tout un ensemble. Mais forcément, il y a du « avec les autres » à des moments. En tous cas, pour ce qui était des travaux de grande ampleur sur le village, ce n'était évidemment pas seul. C'était forcément avec les autres constructeurs...trices. On a quand même expérimenté des choses, à différents moments. Je ne saurais pas entrer dans le détail ou expliciter. Ce n'était pas formel. On est bien dans des formes, on est bien sur des échanges informels là, là -dessus. Mais voilà. De l'expérience à plusieurs acquise dans un lieu où on pouvait se permettre d'expérimenter tout ça. «-Et tiens, si on construisait une cabane ? - Allez, faisons-le.» Comme, «tiens si on faisait une piscine» [dit en riant], ou tiens n'importe quoi... N'importe quelle expérimentation. «Tiens si on cassait des murs...» Tout ça. «Merde, il faut refaire le toit».

M. : MMM.

G. : Comme quand la salle du haut a été refaite. Pareil il y a eu du travail solitaire et du travail à plusieurs mais une volonté commune d'en faire une salle potable. Ou certains ont appris à faire du placo', d'autres qui se sont perfectionnés en électricité... Un apprentissage commun de voir à quoi ça ressemble quarante ans de pollution dans cette ville, dans les faux-plafonds [*il rit*]. Quand on les a pétés. Voilà quoi : c'était dégueulasse. T'avais l'isolation d'époque où c'est le ... C'était un faux-plafond en plâtre avec les litiages tels qu'on les imagine et puis dessus t'avais une couche de suie

noire dégueulasse... Ça a mis du temps de s'en débarrasser, tant dans la cour que dans l'espace en haut que dans nos poumons. C'était vraiment dégueulasse. Enfin voilà. Ça a permis de se rendre compte de ce que ça fait quarante ans de merde. Non, avec les petites pièces secrètes où on n'accède pas comme ça dans cet espace là. Parce qu'il y a encore une pièce tout là-haut. Où on ne peut accéder que par le toit. Il n'y a aucun accès direct. Il y a sûrement encore des trucs qui traînent dedans. D'époque. C'est un des rares endroits qu'on n'a pas vidés, ni *cleanés*. On y accède par une petite lucarne par le toit en haut. Une pièce condamnée, c'est rigolo. Une pièce secrète du lieu. Euh, non, voilà, ouais.

[silence]

Non, là c'est plus si il y a des aspects que t'as envie, que tu souhaiterais que je développe. Là, je ne vois pas trop... J'ai l'impression d'être passé à plein d'endroits. Sinon, je vais me mettre à parler des expériences des autres. [en riant] Ce n'est peut-être pas l'objectif non plus ! Non voilà : il y a eu plein d'émulations diverses ici. Et une expérience personnelle ici s'inscrit dans une expérience collective. Qu'elle soit formelle ou non. Ça donnerait un genre de conclusion comme ça. Et qu'il y a du travail à faire pour s'en émanciper après coup aussi.

M. : Parce que ?

G. : Parce que c'est quelque chose de marquant, ce n'est pas une expérience innocente. Tout le monde n'a pas vécu en collectif. Tout le monde n'a pas expérimenté des choses comme ça. De pouvoir construire tout et n'importe quoi, de pouvoir faire tout et n'importe quoi, dans une espèce de lieu dépourvu, on va dire : dépourvu de normes. En tout cas dépourvu des normes habituelles qu'on trouve à l'extérieur. Et où du coup, où on peut vraiment tout se permettre, sans avoir à rentrer dans des trips de demander des autorisations, enfin voilà. Ce n'est quand même pas innocent de vivre dans un espace entre guillemets de non-droit et qui a ses propres lois et ses propres usages. Ce n'est quand même pas une expérience anodine.

M. : je ne suis pas sûre de comprendre tout... Ce que tu veux dire, c'est... Tu penses qu'il faut s'en détacher parce que

G. : Non. Je dis que ce n'est pas évident de s'en détacher parce que ce n'est pas une expérience anodine. Que si on est amené à vouloir s'en détacher pour aller vivre autre chose, ailleurs

M. : Ouais ?

G. : Ce n'est quand même pas anodin de parvenir à s'en détacher. Parce que c'est quand même des expériences qui sont quand même un peu hors du commun.

M. : Faut le faire ou pas ? Ça pourrait rester comme une expérience marquante... t'as l'impression que c'est un besoin ? Que le monde dans lequel tu vis demande que tu t'en détaches ? Enfin, je ne suis pas sûre de...

G. : c'est à dire que si à un moment donné tu...

M. : [à mi-voix et en même temps qu'il prend la parole] J'ai besoin que tu m'expliques plus.

G. : Ouais, ouais. Oui, ça demande de s'en détacher parce que si à un moment tu repasses par la case, entre guillemet, vie normale ou plus normative, qui consiste à avoir un vrai logement, un logement qui appartient à un propriétaire. En payant un loyer, donc en retrouvant des usages plus... Où tu ne te mets pas à casser un mur parce que tu en as besoin ... Dans un habitat qui n'est pas le

tien, tu te mets pas à construire des cabanes dans le parc du château ou de la châtelaine qui accepte de t'héberger dans sa maison... Enfin, je n'en sais rien, tu... C'est plus les mêmes... Tu ne reprends pas les mêmes habitudes. Il y a un moment donné, il faut... d'ailleurs il y a comme un temps de réadaptation, en disant : «ah, ben non, ça, je ne peux pas le faire.» [On rit] «ça, ça se fait pas dans le vrai monde», «ah oui, tiens dans certains milieux...». En re-bougeant de milieu, c'est vrai que c'est bien d'avoir des vêtements sans trous et sans tâches. Ah tiens, c'est plein de petits détails comme ça, où tu... Moi j'ai dû retrouver mes vieilles habitudes de caméléon où tu ... Euh que j'avais un peu perdu en m'installant trop longuement dans cette vie... Ah ben, c'est quand même bien de pouvoir se fondre dans d'autres milieux. Et que j'avais perdu cette habitude-là, en mode «je suis un gros vilain, brut de décoffrage»

M. : [en riant] Un gros vilain brut de décoffrage, c'est quoi ça ?

G. : Et puis non, ça, ça ne passe pas partout. Ben c'est un habitant du squat X, plutôt masculin, puisqu'on le dit vilain et pas vilaine, et «brut de décoffrage», c'est-à-dire que son espèce de campagne semi-urbaine du squat, dans son espèce de petit monde et vase clos très confortable et très heureux et très joyeux ou on peut faire tout et n'importe quoi ... Ne pas se laver pendant trois semaines, ne pas avoir un seul vêtement propre ou comme une rumeur qu'on avait entendu une fois, ne jamais se laver et ne manger que de la courgette ..

M. : [je ris]

G. : Une fois, on a eu un écho comme quoi les gens du squat X, c'était ça. Des gens qui ne se lavent pas et qui mangent que de la courgette.

Bon ben voilà, c'est ça le côté brut de décoffrage, mais quand tu retournes entre guillemet au «vrai monde» qui n'est pas cet espèce de micro-utopie ou microcosme ... et ben, et voilà, ce n'est pas... Ça fait relativiser une très belle qualité de cet endroit-là et ça vient questionner cette possibilité de déplacement, sauf si on veut se limiter à du tourisme inter-squat, c'est-à-dire si on fait que se déplacer d'oasis en oasis en ne sortant plus de la marge. Et quand même je trouve intéressant d'aller se balader aussi dans la page pour le dire comme ça. Voilà, dans ce lieu-là, on est quand même dans une marge, on n'est pas dans ... Je trouve ça cool de revenir dans la page aussi. Pouvoir naviguer, être un peu caméléon. Je reviens au confort évoqué avant. Si on s'enferme trop dans ce confort, on peut aussi, peut-être aboutir à une inadaptat... peut-être à une plus grande inadaptation au monde que celle qui a fait qu'on en est venu là. Et que l'enjeu, c'est plutôt, c'est aussi de travailler à son habileté à être au monde. Avec ses propres usages et ses propres coutumes certes mais on garde cette capacité quand même à être au monde. Parce que, voilà. Là, c'est quand même une petite bulle cet endroit. Donc euh... J'ai un peu digressé, là, non ?

M. : [en riant] Je ne vois pas comment tu pourrais digresser dans une question aussi large.

G. : Oui, oui. Enfin bon, sur la question de la nécessité d'en partir ou de faire autre chose, il y a cet enjeu-là. A mon sens, pour moi mais je...

M. : T'as vécu ça ou tu vis ça, dans les mois...

G. : Je le vois. Je ré-évolue. Plus j'évolue en dehors et loin de ce lieu et plus ... D'ailleurs, c'est marrant, je suis de moins en moins en contact avec cette bulle. C'est comme si je n'existais plus dans cette bulle. C'est marrant dès qu'on la quitte, c'est comme si on était mort à cette bulle. On n'existe plus. Il y a personne qui va venir nous chercher, où se demander ce qu'on devient. C'est marrant. C'est comme si on quittait un monde. Il y a quand même une dimension comme ça. Quand

on en fait partie, c'est tout naturel qu'on soit là. Et puis quand on en fait plus partie, c'est tout naturel qu'on n'existe plus. [*Il rit*] Il y a un truc un peu comme ça, c'est marrant. Sauf si on fait l'effort d'y revenir mais personne ne fera l'effort de venir nous chercher. C'est marrant. On meurt à ce monde-là quand on le quitte, quoi. Ça vient relativiser... quand je parlais de famille, c'était peut-être vrai avec l'ancien collectif, c'est peut-être moins vrai avec ce que c'est réellement maintenant. Ça d'ailleurs c'est marrant, ça fait écho à une des boîtes aux lettres, c'est la boîte aux lettres des disparus [*il rit*]. Je trouve que c'est assez évocateur : quand on habite plus là ou qu'on part faire sa vie à l'extérieur, ben on fait partie des disparus quoi. [*Il rit*] C'est drôle. Enfin, je le dis à la blague. C'est peut-être pas totalement objectif ce que je dis mais il y a quelque chose d'un peu drôle comme ça. En tous cas, moi je peux le vivre comme ça. Typiquement Léopold ne doit pas le vivre comme ça vu qu'il est toujours intégré dans la vie de cette ville et tout ça. Mais c'est marrant les relations que j'ai avec tout un tas d'autres gens dans tout un tas d'autres villes où il y a quand même une communication qui se maintient au fil de l'année. Avec les gens d'ici, hormis toi parce qu'on est dans la même formation, si je ne repasse pas par là, je n'entends jamais parler, je n'ai jamais de nouvelles, c'est marrant. Si on n'est pas là, on n'est pas là. On n'existe plus. C'est très rigolo. Un petit côté comme ça. Comme si y avait deux mondes. Le vrai monde et celui-là où les normes et les usages affectifs ou amicaux ne sont pas les mêmes. Il y a un truc qui est censé aller de soi quand on est là et en fait ne va pas de soi quand on n'est plus là. Des drôles de lien d'amitié. Je ne sais pas comment les qualifier.

M. : est-ce que du coup tu veux parler un peu de ça, de cette impression que ... des liens affectifs, amicaux... En quoi ils seraient différents en fait ?

G. : En quoi ils seraient différents ? Je pense ça tient juste aux habitudes et aux usages c'est-à-dire qu'y a une dynamique de l'ordre du microcosme autour de ce lieu de vie et par extension de la petite vie urbaine à Clermont-Ferrand, de ce petit milieu alternatif qu'il y a autour de ce lieu-là. Mais qui est aussi le Bar X, Lax, tout ce petit univers d'alternatifs et de gens de squat et du petit milieu artistique et culturel qu'il y a autour, qui est un très petit milieu, qui est largement lié à cette dynamique alternative de squat. Euh ... et qu'en fait dès qu'on s'en absente et qu'on est plus dans un des endroits ou dans une des pratiques locales qui vient légitimer notre présence là-dedans, et ben quelque part c'est comme si on disparaissait à ce petit monde, à ce petit microcosme. Ce petit entre soi dans lequel on n'est plus reconnu si on... Enfin, y a un côté comme ça ... C'est un sentiment. C'est une impression.

M. : Ouais.

G. : Alors qu'à l'extérieur de ça... Ben moi j'ai l'impression plutôt... dans tous les autres univers que je traverse, que ce soit les gens ... Les potes de Lyon, les potes d'Ardèche, les potes dans les Pyrénées... partout ... Je ne trouve pas, je ne reconnais pas ce côté très microcosme comme ça, c'est-à-dire que ce n'est pas parce qu'on ne vit pas au même endroit qu'on n'existe pas les uns pour les autres. Il y a une communication qui se fait alors que là, il est quasiment naturel de ne pas communiquer parce qu'on est censé se croiser de toute façon. En fait, de fait, si on ne se croise plus, c'est comme si on n'existe plus [*rire*]. Il y a une dimension un peu comme ça. C'est... euh... il y a tellement ce côté microcosme qu'en fait on compte sur le fait que de toute façon on se croise et que donc il n'y a pas à communiquer tant que ça. Enfin, c'est une idée, un sentiment comme ça. Mais ce n'est peut-être pas lié directement au lieu, c'est peut-être juste une perception personnelle autour de ça.

M. : un peu comme si il y avait tellement d'informel que personne se sentait jamais obligé de mettre les formes ?

G. : Ouais, peut-être quelque chose comme ça. Ouais, c'est possible que ce soit un truc comme ça.

M. : J'essaie de voir si je comprends bien mais c'est peut-être trop mes mots à moi.

Jamais obligé de mettre les formes ou typiquement, quand j'habitais encore là ... Euh, c'était assez fréquent que, sans qu'on y mette les formes, on s'invite les uns les autres, on se retrouvait régulièrement à plein de soirées, à plein de trucs ou d'événements où on se retrouve entre potes et tout ça et euh... alors que... sans qu'il y ait besoin en fait de communiquer plus que ça. Juste on se croise : «ben tiens, y a ça». Et puis hop, on se trouve comme ça, alors que, entre guillemet, dans le vrai monde, à l'extérieur, il se passe ça, ah ben tiens, je vais prévenir un tel ou un tel, essayer de se faire un truc. Ce qui ne se fait pas dans ce microcosme où fatalement on se croise, et fatalement sans qu'il y ait de formel, on n'est plus ou moins au courant du truc et puis on va se croiser par hasard à tel ou tel truc et voilà. Ou on ne va pas formaliser des rendez-vous pour se retrouver entre potes ou très peu. C'est les choses qui vont se goupiller au hasard des, au hasard des petits croisements dans ce petit microcosme. D'ailleurs c'est en ça que je dis une fois qu'on est plus dans ce truc-là qu'on est plus au courant des différentes choses, quelque part on disparaît à ce monde-là parce qu'on n'est plus au courant. Si on ne fait pas l'effort d'attraper les informations de ce petit monde-là, elles ne vont pas venir à nous. Il y a quelque chose comme ça... Alors que dans les relations amicales que j'ai à l'extérieur, dans d'autres endroits, ça fonctionne un peu différemment quand même. On ne se repose pas sur l'informel qui est censé fonctionner. Voilà. Il y a une petite dimension comme ça. Je ne sais pas ce que ça a avoir avec la choucroute mais c'est un sentiment que j'ai comme ça. C'est pour ça que je parle de disparaître, des disparus. Une fois qu'on n'y ait plus, on n'y ait vraiment plus.

M. : Tu veux aller fumer ?

G. : Ouais. Comme ça on peut réfléchir à qu'est-ce qu'on peut raconter pour compléter ou non. J'aurai encore raconté un truc.

M. : [*après la pause, je viens de lui proposer de lui résumer le parcours de l'entretien*] Tu hurles doucement comme tu sais si bien le faire mais tu m'arrêtes.

G. : [*il rit*]

M. : Tu es entré dans l'entretien d'une manière chronologique en racontant comment tu es arrivé ici - un peu comme si c'était un événement imprévu. Tu étais sur le retour et le fait que euh... «Tes amis» - je peux dire ça comme ça - aient ouvert un lieu, pendant le temps de ton absence, ça t'a permis de trouver un habitat aussi. Et du coup, là, tu décris une période de ta vie qui a l'air assez pleine de choses... différentes et fortes comme la fin des études aux Beaux-arts, euh...

G. : La papauté

M. : la naissance de ta fille, la relation difficile avec la mère de Mylène... Et puis, après tu as pas mal développé en quoi tu t'étais construit toi, et notamment construit ce que tu appelles ton «autonomie». Et du coup ça donne plein de moments de comparaison avec ce que, à ton sens, le lieu n'est plus, ou peut-être n'a plus été à un moment où tu y habitais encore : tu ne trouvais plus des dimensions, liées notamment à la Z, auxquels tu avais contribué et qui te tenaient à cœur. Après, y a un moment de pause, où du coup on est dehors et tu regardes. Du coup, tu es dans l'observation du lieu et là tu dis que le lieu il évoque pour toi, dans sa matérialité, autre chose : qui est de l'ordre de la construction, mais peut-être on pourrait dire de la fabrication, très matérielle, et que tu vois des traces un peu partout de ton passage ici, de ce que tu as pu y fabriquer. Il me semble que le troisième et dernier temps, lié à celui-là, et que oui il y a des traces de toi dans ce lieu passé mais du

coup ça évoque des questions doubles : d'attachement et de détachement, et d'être à la fois présent par des traces et de se sentir comme disparu un peu dans le lieu. Voilà.
S'il y a des choses qui te semblent vraiment... C'est le mouvement qui est important et que j'ai essayé de...

G. : MMM. Ouais. Peut-être j'ai été un peu laconique sur l'arrivée ici.
Peut-être que je pourrais raconter un peu plus quand même parce que ce lieu-là ne s'est pas ouvert tout seul. Son ouverture est quand même liée à une continuité d'histoire et celui-là, que je ne suis quand même pas juste rentré par hasard et que comme par hasard les copains avaient ouverts le lieu. En fait, l'année d'avant que je parte... En fait, je suis parti six mois faire mon Erasmus de pauvre à Toulon. Entre temps, on s'était fait viré six mois du squat précédent et j'avais vécu... Enfin, j'avais squatté six mois dans l'appart' de Louis, où j'avais stocké toutes mes affaires. Entre temps, on avait eu, j'avais contribué à ça, on avait eu les clefs de ce lieu, où on avait stocké un peu de matériel du squat précédent. Même si on ne s'était pas permis de l'ouvrir, parce que c'était pas le deal avec la personne qui nous avait permis de récupérer les clefs - comme c'était pas le deal qu'on en fasse un double discrètement- mais que du coup, cette clef-là était restée un peu comme une possibilité que l'on se gardait sous le coude.

M. : MMM.

G. : Après l'expérience du squat précédent en tous cas et on s'est gardé ça sous le coude. Et que après y a eu les événements à Vichy qui ont coïncidé... C'était juste avant que je rentre de Toulon. Ces événements à Vichy, c'était le sommet européen sur l'immigration que Sarkozy organisait là-bas [il rit]... ou il y avait eu pas mal de confrontations et de choses

M. : de confrontations ?

G. : de manifestations qui se sont finies en bons gros gazages et autres trucs dégueulasses.

M. : Vous, vous étiez impliqués dans les manifestations ?

G. : Ben en tous cas les copains qui étaient là. Moi j'étais à Toulon donc non mais les copains qui étaient là étaient fortement impliqués là-dedans, lié au réseau Alerte X et à deux, trois autres trucs comme ça. Ou y avait eu là une convergence des luttes imprévues autour de cette chose symbolique qui était d'aller contester un sommet sur l'immigration à Vichy. Organiser par un type pas très sympathique qui était notre président ... Euh, quand même co-organisé par celui-là et il y avait quand même quelque chose qui, au niveau symbolique se jouait. Et une forte répression qui n'avait rien de symbolique et qui avait motivé pas mal de gens à se retrouver et à se donner des moyens de se retrouver et de re-rêver une convergence des luttes. Et c'est ce qui a donné l'ouverture de ce lieu. Ce qui a motivé l'ouverture de ce lieu, de se dire : «ils nous faut un endroit où se réunir et se retrouver avec les différentes structures du réseau alerte et tout ça. Bon, au final, entre les belles paroles, suite à ces événements à Vichy et finalement les actes une fois que le lieu a été ouvert... Bon, finalement, ça n'a pas tant convergé que ça. Moi, je suis arrivé à ce moment où ça a été ouvert. Je suis arrivé la semaine d'après. J'avais envoyé un message à Louis pour dire «-hé, je suis de retour, je suis dans le train. - oh, ben, passe à l'auberge en face de la gare -oh, merde». J'étais tout de suite compris que c'était ouvert et je suis passé. Ça, ça s'est arrivé comme ça mais ça s'inscrivait dans une histoire où en fait, moi-même, en ne sachant pas qu'ils avaient ouvert le lieu, j'avais déjà la clef. Par exemple. [il rit]

M. : MMM.

G. : Parce que je faisais partie des personnes avec qui on avait obtenu ça. Je vais pas raconter toute l'histoire de comment ça s'est produit mais bref. Du coup, c'était juste la suite d'une histoire qui se remettait en route. Donc où je retrouvais les copains après six mois d'absence, qui avaient ouverts ce truc-là et que finalement ça se retrouvait qu'entre copains parce que ça ne convergeait pas. D'où les blagues qu'y a eu après sur les premiers gobelets, où on parlait de «convergence des brutes», «convergence des putes» et convergence de tout ça, juste une grosse blague sur cette convergence des luttes qui n'est jamais arrivée. C'est quand même resté longtemps une blague chez nous cette histoire de convergence des luttes. «Convergence des rustres», je crois que c'est celle qui me plaisait le plus. [Je ris, il se met à rire aussi]

M. : Ouais, les (x)ains.

G. : Les (x)ains quoi. Ouais.

Ouais, ça c'est juste... J'ai le sentiment d'être resté un peu laconique sur le comment.

M. : Et les copains, c'est les copains du squat précédent ?

G. : Pour partie. Pas mal de copains de notre tout premier squat. C'est-à-dire cette espèce d'équipe où on avait déjà ouvert tous nos squats ensemble. Donc Léopold, Jules, Sabine et Martin qui nous a rejoins en route. Voilà.

M. : tous nos squats, c'est quoi ?

G. : Le premier, c'était la Z rue G., ensuite il y a eu O. à D. et puis le Y, l'ancien hôtel J., place des U. qui s'est fini par un campement quand on s'est fait viré comme des malpropres. Il y a eu un petit campement de deux semaines où on vivait dans des tentes devant le squat, c'était rigolo. On s'était fait des abris, tout ça. Et c'est là où on a pu à terme stocker du matos ici parce que, par quelques biais détournés, on a eu accès à ce lieu, d'abord au début juste pour nous dépanner pour stocker du matos et puis finalement prête des clefs à des squatteurs, tu sais ce qui t'attends. [Il rit] Il ne fallait pas nous prêter les clefs. Euh, voilà. Donc ces trois squats et d'autres squats auxquels on a contribué dans lesquels on n'a pas... certains d'entre nous s'y sont investis. Euh, en tous cas, nous nos histoires, principalement, c'est la Z, la O, le Y, un centre culturel, alternatif et social. Le O. à D., c'est plus parce qu'on voyait ça comme une réserve d'indiens [il rit]. Voilà. Bon bref, tout ça pour aboutir là. Et qu'on a retrouvé dans le noyau, dans le groupe, ben tous les mêmes, Éliane qui était avec nous, même si elle a habité avec nous, elle a toujours été partie prenante des projets de squat, il y avait Louis qui était avec nous, il y avait Rose qui nous a rejoint, et puis Annabelle qui nous a rejoint fatalement avec Martin. En fait sur le groupe historique, c'était beaucoup Jules, Sabine, Louis et... et moi-même. Peut-être j'en oublie. Donc on a retrouvé tous ces copains-là quoi.

M. : Tu as cité la succession mais est-ce que tu pourrais me donner un peu des repères d'une chronologie ? Combien de temps avant le squat X, combien de temps ça prend, les durées des expériences un peu...

G. : ah oui, je peux... Alors la Z c'est trois, quatre mois.

M. : et c'était en ?

G. : C'était dans les années 2000, je serai tenté de dire 2006 ou 2008, je sais plus, attend, 2008. Parce que j'étais en deuxième année aux Beaux-arts, donc ça doit être en 2008, puisque moi j'y suis entré en 2006-2007, passons, donc ouais 2008, la Z, ça dure trois mois, sur le début de l'été, fin du

printemps, début de l'été [printemps 2007]. Trois, quatre mois, une expérience bien dense, bien pêchue. On a vécu plusieurs années en plusieurs mois [il rit]. Voilà, c'était notre premier squat, c'était un peu fou fou tout ça. Il s'y est passé et développé énormément de choses, que ce soit notre premier orga' de concert, notre découverte du squat, notre premier procès pour expulsion, nos premières démerdes dans un bâtiment où y avait au début ni eau, ni électricité. Où il n'y a jamais eu l'électricité. On a failli l'avoir mais ça ne s'est pas fait. On a eu de temps en temps un groupe électrogène mais on a pu remettre l'eau froide au moins [il rit] donc on se lavait à l'eau froide. C'était un peu fou fou, c'était la première fois qu'on avait un terrain de jeu pareil où on organisait plein de choses, où on a développé pas mal de choses, à la fois artistiques et militantes. Aussi notre découverte dans ce squat-là de ce que c'était de jouer la carte médiatique. D'interpeller les médias autour des problématiques du squat, d'interpeller les élus locaux, cette problématique et pourquoi on en vient là. Donc là on s'est fait un peu nos armes et nos désillusions. Donc après ça, il y a eu l'été. On part un peu en vadrouille, on s'est fait viré. Et puis je pense, il a fallu un temps de repos. En tous cas, le squat suivant ne s'est ouvert qu'un an plus tard. Puis il y a eu plein de mouvement entre temps : à l'époque de la Z, j'étais en couple avec Sabine et puis on s'est séparé. Ça coïncide aussi avec le moment où ma mère est décédée, c'était en plein cette expérience-là. Et euh... Et puis finalement, entre temps, Sabine s'est mise avec Jules. Enfin bon, y a eu aussi plein d'histoires de cœur aussi dans nos amitiés, enfin bon ça a été un vaste grand bordel. Hum, hum. Donc presque... au printemps suivant, il y a eu ce squat. Non, attends, presque dans la foulée. Donc il y a eu la O à D., où moi je me suis investi, mais d'un peu plus loin. Si ce n'est qu'à l'époque, j'ai monté une asso', et on utilisait l'un des bâtiments. C'était sur quatre maisons. On avait tenté de monter une petite asso' avec des potes des Beaux-arts pour organiser des expos là-bas mais en fait on n'a pas fait finalement tant de choses. On a dû en organiser deux...

M. : C'est quoi cette asso' ?

G. : Elle s'appelait «dans le flou». Elle a disparu et elle n'a pas vécu très longtemps et elle a pas foutu grand-chose. On a dû faire deux expos dans ce lieu. On avait encore de temps en temps les médias dans ce squat-là. On a... on s'amusait à organiser des petites mascarades, des mascarades médiatiques où tu vois t'as un ananas qui pousse dans le jardin au milieu de terre fraîchement retournée... des conneries comme ça, en plein hiver... Des conneries comme ça ou alors on s'est beaucoup amusé, on jouait avec *La montagne*. Il y avait dans cette équipe-là des gens qui étaient de La Z, je pense à Bob, y avait Eva et son copain marionnettiste, j'ai perdu son prénom... Enfin des gens avec qui on a fait la Z et qui était encore un peu présent sur O. Euh, voilà, moi je n'y ai pas habité à O. J'ai alterné entre -déjà- une coloc', j'ai alterné entre différentes formes de logement. Voilà, un peu d'errance solitaire et puis déjà sur O on a quand même pas mal bricolé de nouveau ensemble. Là, on a expérimenté un squat un peu plus sauvage, qui était même à un moment donné presque devenu un carrefour de la drogue à Clermont-Ferrand. En tous cas, du moins, pendant le court métrage. On a fait des gros *afters* là-bas pendant le court-métrage, c'était rigolo. Donc un endroit un peu plus punk, un peu plus sauvage. Où on s'est fait d'autres armes encore, entre guillemets. C'est là où Alfred est plus rentré dans le collectif aussi. Parce qu'il était très peu sur la Z. Il y passait. Mais, par contre, à O., il a carrément habité. Je pense même que ça même été un des indéboulonnables, un des derniers à quitter le truc [il rit]. Voilà. Et puis quelque temps après O, où il y a eu expulsion, parce qu'il y a eu expulsion, ça a mis un temps fou ce squat, il y a eu une agonie très lente. Voilà. Mais la plupart d'entre nous avions déjà lâché l'affaire. Il y a eu encore six mois, je dirai. Chaque fois il y a eu entre six mois, un an autour de chaque squat. A chaque fois, ça ré-émerge au printemps. Ou sur une fin d'hiver. Mais O., ça a bien duré entre six et huit mois. Je ne sais plus bien le situer dans la durée. Et donc quelques mois plus tard, il y a eu le Y, place des dames. Là c'était vraiment... Moi je n'ai pas ouvert le lieu. Je suis venu m'y installer. Après coup. Un mois après. Et euh, je sais plus comment ça s'est fait, comment ça s'est construit et euh voilà.

J'avais renoué, un peu plus, un genre de proximité avec Jules et Sabine et puis c'est là aussi où on a expérimenté des choses, des histoires de scène ouverte, des histoires de cantoch'. On faisait une cantoch' scène ouverte dans ce squat-là et c'est quelque chose qui nous a bien plu. Euh, voilà, et puis d'envahir l'espace public avec nos plantes et nos machins et nos trucs. Ça avait occasionné pas mal de moments assez drôle, de conflits avec le mec qui tenait le bar d'à côté. Lui il squattait cette terrasse en fait, avant que nous on vienne squatter cette terrasse et le bâtiment qui allait avec. Et du coup, c'était marrant, ce conflit avec un bar, un patron de bar propriétaire qui squattait la terrasse de l'ancien hôtel et se trouver dépossédé de son squat par d'autres squatteurs [rires]. Ça, ça été assez drôle. Hum. Voilà. Mais où donc là, on y a expérimenté pas mal de choses. C'est même là où on a rencontré d'autres copains qu'on a un peu perdu de vue, c'est même là où j'ai appris à faire du pain par exemple. Ou d'autre chose. On a expérimenté plein de petites choses très sympathiques. C'est dans ce squat-là où j'ai préparé mon diplôme de troisième année, ça c'était rigolo. Où j'avais expérimenté des formes d'art participatives.

M. : Tu peux donner un exemple ?

G. : Ouais dans le cadre de mon diplôme de quatrième année, j'avais expérimenté une espèce de travail sur la mémoire et sur les mémoriaux. C'était lié à la lecture d'un bouquin de Gérard Wajcman, *L'objet du siècle*, où il parle d'absence, enfin, de fabrication d'absence. Auschwitz et compagnie. J'avais fait un travail de mémorial dédié au présent. Donc une forme participative où on a moulé tout un morceau de... toute une bande sur toute la façade de ce squat-là. On a fait un moulage de ça, où les gens étaient invités à participer et moi en parallèle de ça, j'avais fait une plaque avec tous les noms de tous les gens qui avaient participé à ce travail-là et ça avait donné une espèce de mémorial dédié au présent. L'enjeu était de dire : «ce mémorial n'existera ... n'aura vocation à exister que le temps où le bâtiment existe, que le squat existe», c'est-à-dire qu'à partir du moment où l'expérience autour de ce squat sera terminée, le mémorial devra être détruit. Ce que j'ai fait. Dans l'idée que la seule chose qui devait rester à la fin était plutôt le souvenir des participants, l'expérience qu'ils s'en sont fait. Et qu'il n'y ait pas une espèce d'objet qui vise à se souvenir à notre place de l'expérience vécue. Voilà, ça c'était... Il y a eu un travail un peu comme ça. Du coup, y a eu une forme participative. Euh, voilà, un peu à l'image d'autres boulots... Il y a un artiste, Jochen Gerz qui a fait des trucs un peu comme ça. Euh, voilà, et puis d'autres formes un peu comme ça. A l'époque, je m'étais amusé à faire un catalogue des squats potentiels.

[Je ris]

G. : J'avais fait un travail d'images, ça s'appelait *Déshérence 2008*, là je l'avais situé et daté. J'avais répertorié une dizaine de bâtiments potentiellement squatables dont j'avais fait des images comme un jeu de piste. C'était juste les silhouettes des bâtiments en noir sur fond blanc. Des fantômes d'immeubles comme ça. Et puis juste à la fin du travail, une petite micro-édition avec la liste des rues, d'où ça se trouvait. Voilà, un petit catalogue des squats potentiels. Bon j'avais fait des boulots comme ça, j'avais passé mon diplôme de troisième année avec ça. Donc ça, je l'ai élaboré dans ce squat-là. Donc c'est un peu là-bas qu'on a fait nos armes en terme de cantine ou d'histoire de scène, de performance, on faisait pas mal de performances entre nous. C'est un peu là qu'est née la forme du cabaret qui a existé plus tard au squat X. Par exemple, où on osait, on s'autorisait à dire on est capable de le faire nous-mêmes, sur scène et on va s'amuser et des gens vont venir s'amuser avec nous. Les premières cantoches, tout ça, pour nous, dans l'histoire, ça s'est situé dans ce squat-là. Donc encore un endroit où on s'est fait d'autres armes. Et puis voilà, donc ce squat, on s'est fait expulsé proprement là. Voilà, on a campé un peu, une semaine ou deux, pour la forme, pour faire chier le temps qu'il fallait. Comme on avait fait un peu après la Fada, on était allé camper une semaine place de la poterne [on rit]. Euh, et puis bon, voilà après, moi, silence radio pendant peut-être six mois, pendant presque six mois, un an. Six mois, un an sans squat quasiment. La quatrième

année, avec ma mobilité... Six mois, je dirai. J'ai fait six mois à Toulon, dans cette quatrième année. Et puis à mon retour, il y avait ce squat qui s'ouvrait et puis on a remis le couvert, forts de l'expérience des trois squats précédents, avec aussi, quand même une dimension de squat un peu nouvelle. C'est un peu immense, ici, par rapport au squat précédent. Parce que l'ancien lieu, c'était grand mais ce n'était pas si grand... enfin, c'est grand verticalement [*je ris*]. Il n'y avait pas de... On n'avait pas tant d'espace extérieur que ça, hormis la terrasse. Euh, enfin, non. En tous cas, ce nouveau a eu le mérite d'être grand et en plein centre-ville. C'était un peu nouveau. C'était un peu fou comme endroit. Et puis pour le coup, vraiment fait pour ce qu'on avait envie d'y faire. On avait rêvé, pendant le squat précédent, le Y, d'une petite auberge intersquat, d'un petit truc plaisant où on accueille des gens. Et pas forcément de l'accueil d'urgence mais vraiment de l'accueil intersquat, en mode oasis, tout ça. Et quand on est arrivé ici, c'était juste un peu rêvé pour se permettre ça. C'était quand même aussi une auberge de jeunesse, il y avait quand même déjà plein de lits partout et donc, ouais, pendant les premières années, ça a donné le fait que, quand même, ça avait un fonctionnement d'auberge. On pouvait se retrouver soit avec des touristes à sac à dos qui venait comme... parce que l'auberge de jeunesse était encore indiquée, tout ça, qui se trompaient, qui pensaient atterrir auberge de jeunesse, tout ça et qui finalement étaient bien contents d'atterrir dans un squat, ou des gens qui venaient effectivement d'intersquat et qui venaient, bon, voilà... Après ça, ça a un peu disparu avec l'accueil d'urgence qui a bouffé tout ça, qui a fait disparaître cette dimension. On peut en être un peu triste. Moi je pouvais en être un peu triste. Bon, en fait, il y n'a plus de place pour les copains, ou pour les potentiels futurs copains qui passent par hasard. Tant pis pour eux. Et tant pis pour nous. L'urgence nous a bouffés. Mais, euh, voilà, ça peut re-situer une chronologie. Finalement, ce qu'on a mis en place ici ne venait pas de nulle part. Ça ne s'est pas tout construit là, il y a déjà le fruit d'expériences préalables. Euh, voilà ce que je pouvais en dire de ça. Euh, sur d'où c'est sorti ce lieu, et comment. Après c'était quoi les autres trucs. Ouais je ne sais pas que dire d'autre. Après oui il y a d'autres choses. Il y avait d'autres continuités. On avait quand même une caisse noire du collectif. Qui maintenant a disparu. Qu'on appelait «la prise de terre» [*je ris*]. Qui était un peu une caisse noire sur l'ensemble des squats, quand même, au fil des squats, en organisant des événements, on avait quand même une petite caisse avec des sous. Qui permet... Qui avait vocation... Un peu comme une boîte à outils. Tiens, il y a pas que les sous, il y a aussi un peu de matériel commun comme du matériel d'ouverture de squat, comme la clef magique pour ouvrir les vannes d'eau dans la rue, où des tuyaux, des réserves de matériel de plomberie pour remettre des choses en place, ou de l'électricité un peu à l'image de ce qu'il y a sous ses cabanes-là où il y a quand même un gros stock de matériel qui permet de pallier à plein de besoins. Et, notamment, une jolie chaussette avec la caisse noire.

M. : OK.

G. : Bon qui maintenant a un peu disparu parce que le collectif qui était possesseur de ça c'est un peu dispatché aux quatre coins de la France. Mais voilà, en tous cas, ça a duré sur quatre squats, ce noyau avec sa propre caisse noire, et ses propres moyens. Tout ça. Ça, ça n'a pas été transmis. Mais ce n'est pas gênant. Il y a d'autres histoires qui se font ailleurs. Sans doute. Et puis nous on en fonde d'autres, ailleurs, différentes. Ce lieu-là n'a pas été ouvert du jour au lendemain, en se disant : «tiens si on ouvrait un squat»

Mais ça a un peu été l'aboutissement de ce collectif, finalement, d'arriver à poser un lieu. Avec le recul, de se dire, on a posé un lieu, et en plus on a réussi à lâcher le bébé. A le mettre en place et à se barrer. A laisser la place à d'autres. C'est cool. C'est quand même rigolo. Peut-être on peut terminer là-dessus, «lâcher le bébé» : c'est bien. [*il rit*]

M. : [*en riant*] OK, on peut lâcher le bébé.

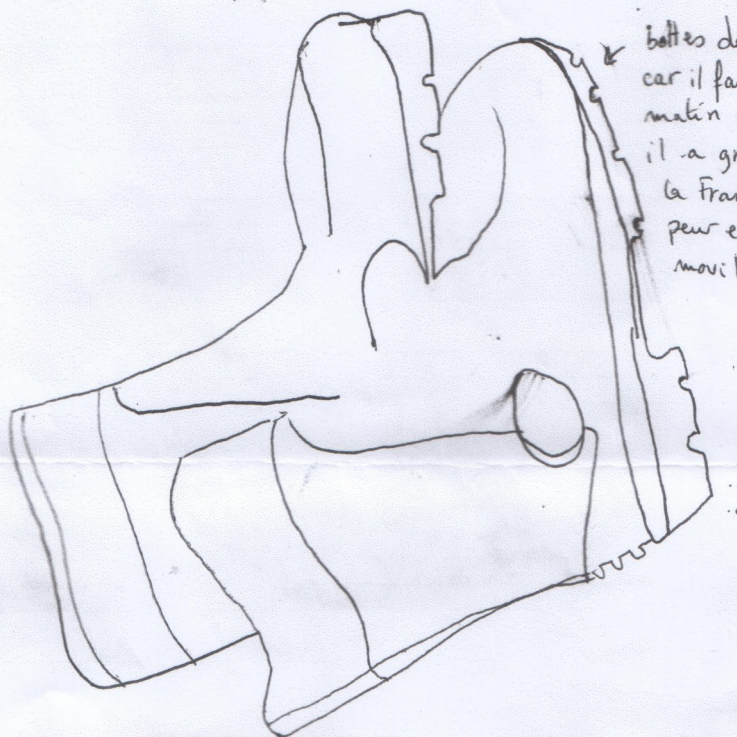
On rit, je le remercie.

Entretien de 01 : 51 : 78

Annexe 3. Feuilletts écrits / dessinés par E1 (atelier d'écriture des squatteurs, gestion d'une crise interne).

ENTRE DESOEUUREMENT ET SERVILITÉ?

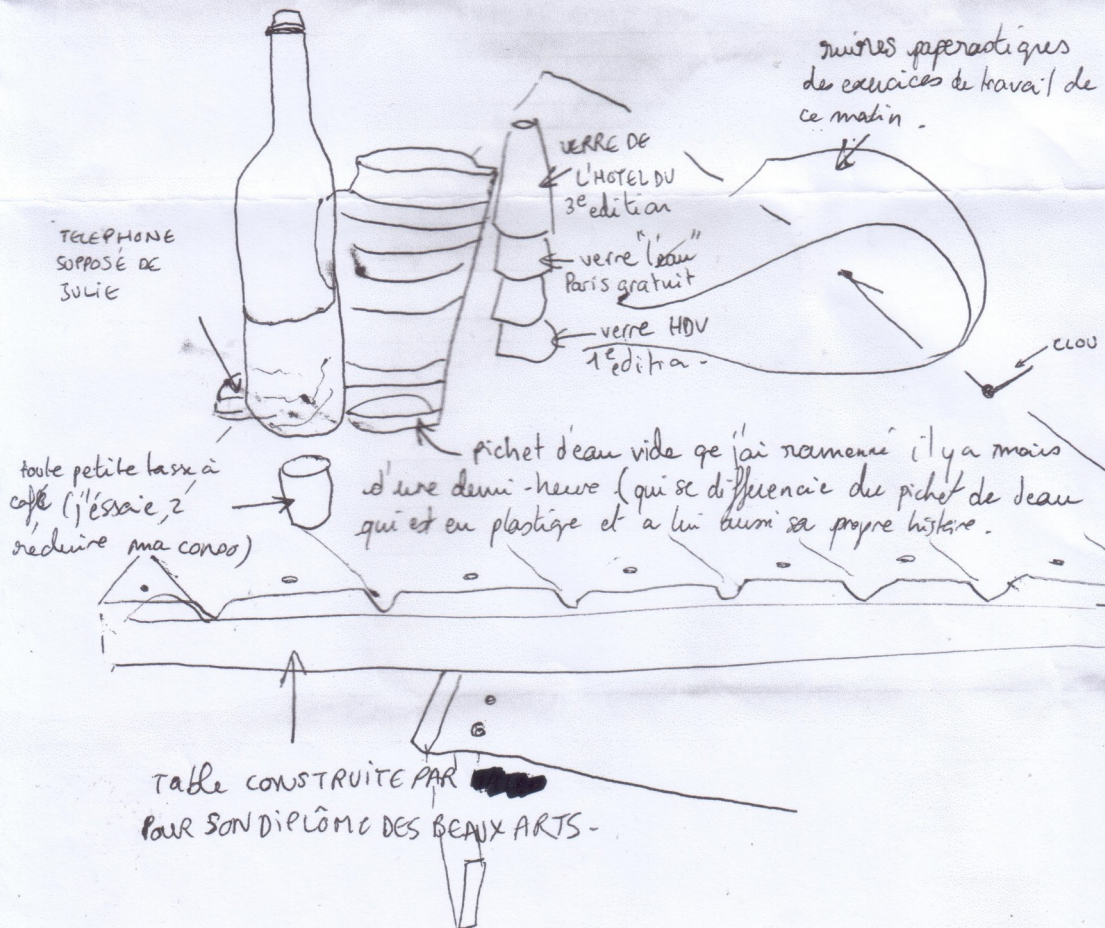
~~LES~~ CHATELAINS ESCLAVES?



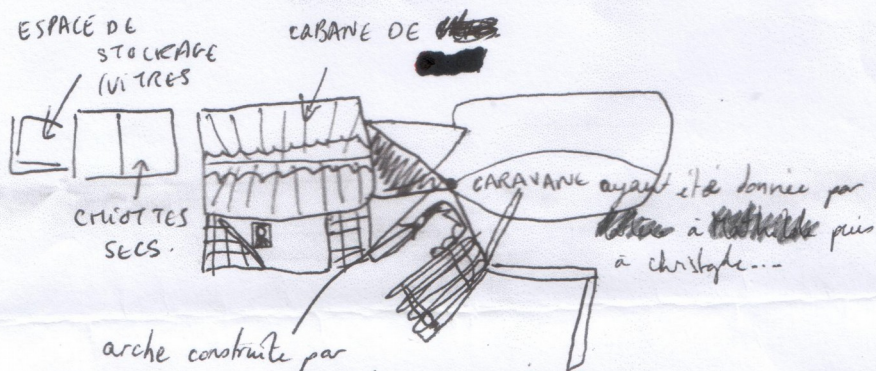
bottes de ~~meur~~ qu'il a quittées
car il fait trop chaud, mais ce
matin il pleuvait, et comme
il a grandi dans le nord de
la France - il a toujours cette
peur en lui d'avoir les pieds
mouillés.

UNE BIBLIOTHÈQUE ÉQUIPÉE DE L'INTEGRALE DE
 SADE . ET DES VOITURES À PEDALE DE FONCTION
 (qui reste à définir) ---

INSTANT PRÉSENT DE L'ÉCRITURE DES DITES LIGNES



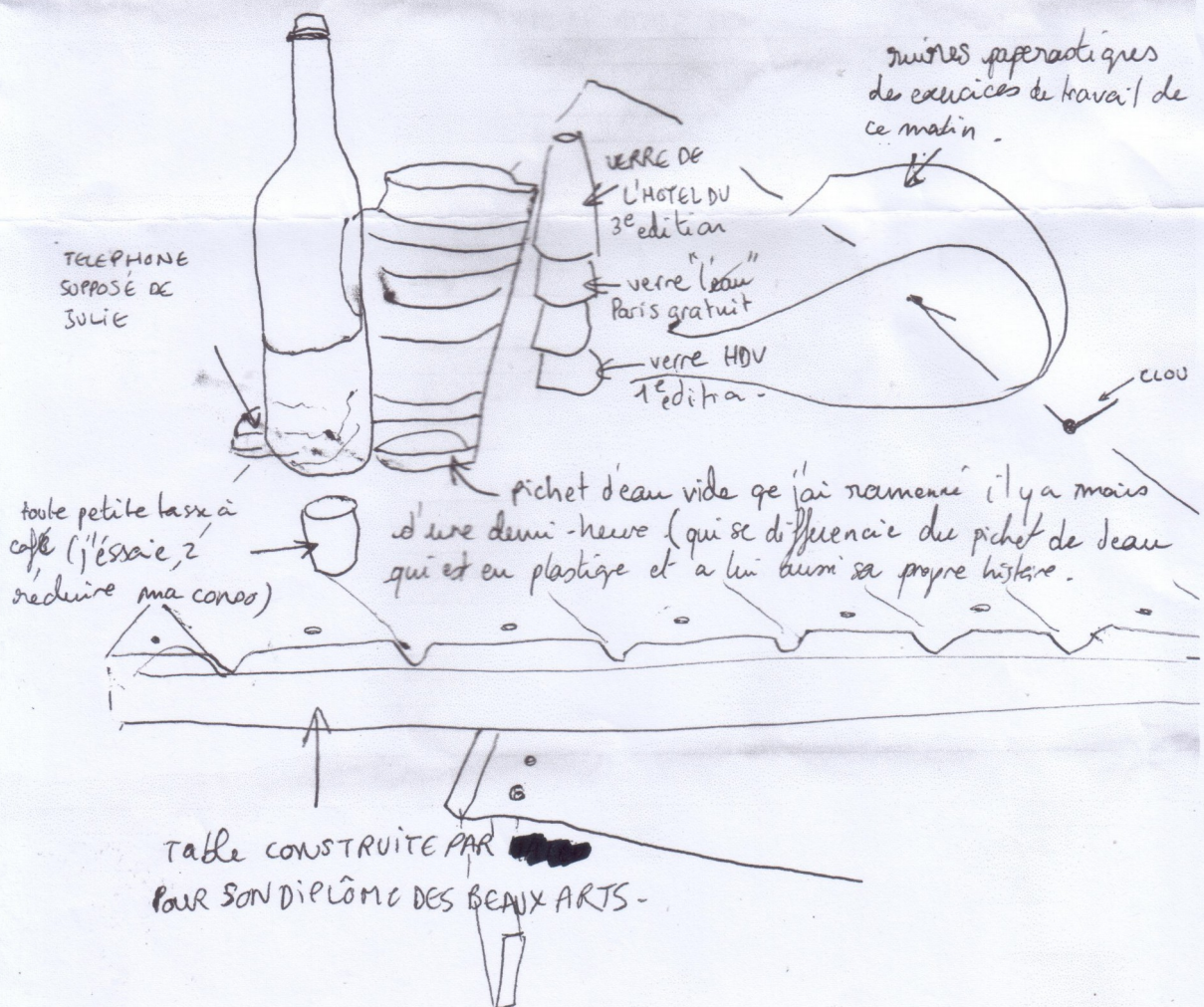
TOUT DE SUITE EN ~~SORTANT~~ RENTRANT LA VATURE
 DANS LA COUR. ~~SA~~ S'AI CASSE LA VITRE DE MON
 PREMIER RETRO- ENCORE UNE NOUVELLE EXPERIENCE
 QUI AVRA EU LIEU ICI.



arche construite par
 christophe en dossier de chaises
 accumulés pendant ds soirées années.
 et assemblés ~~eg~~ lors d'un lendemain de
 soirée qui s'était transformée en nuit
 blanche puis en ~~un~~ petit déjeuner à rallonge.

UNE BIBLIOTHÈQUE ÉQUIPÉE DE L'INTEGRALE DE
 SADE . ET DES VOITURES À PÉDALE DE FONCTION
 (qui reste à définir) ---

INSTANT PRÉSENT DE L'ÉCRITURE DES DITES LIGNES



Annexe 4. Brochure « Pour des collectifs totalitaires »



A quel point faut-il une discipline dans un squat ?

Prendre du temps
pour soi amène-t-il
du ressentiment
de la part des autres ?

Squatter ça doit être :

- être tolérant-e vis-à-vis d'individualités et de désirs différents, indépendants ?
- être exigeant-e et préférer le collectif ?

Mon squat = mon boulot ?

Mon squat
= mon boulot ?

aut-il un système de répartition équitable des tâches dans un squat ?
Partir respirer à la montagne ?

faut-il trouver

des moments

réguliers

pour parler collectivement du

fonctionnement du groupe.

et le remettre en cause ?

Quels sont
les efforts
les contraintes

qu'impliquent

Y a-t-il plus

de journées où l'on est énérvé-e/fatigué

ou de journées détendues ?

l'autogestion ?

a quel moment

la forte motivation d'un individu dans un projet

devient une forme de domination ?

a quel moment cesse-t-elle d'être

bénéfrique au groupe ?

Faut-il se poser moins de questions ?

Comment arriver à reconnaître
le boulot des autres à leur juste mesure ?

squat

Qu'est-ce qu'elle fait
la marmotte ?

libérateur de temps
ou engloutisseur de forces ?

Les réflexions qui suivent sont nées de pratiques de divers collectifs et lieux autogérés dont nous avons fait partie ou que nous avons rencontrés. Elles sont nées de discussions et de confrontations, c'est-à-dire toujours de manière collective. Elles aboutissent ici à une vision des choses - la nôtre - qui aspire à être totale, qui fait semblant de tout comprendre, tout en assumant sa subjectivité.

S'il est beaucoup question de squats, c'est que cette pratique nous est familière et a pour nous une dimension politique forte. Nous espérons toutefois que ces quelques réflexions dépassent ce cadre et puissent alimenter celles d'autres types de collectifs.

Nous avons construit ces textes de manière thématique et synthétique, pour une meilleure lisibilité, et si nous pouvons paraître pédagos, c'est que nous le sommes simplement avec nous-mêmes, ça nous aide, on est des gens totalementlement méthodiques. Les citations proviennent de personnes avec qui nous avons discuté, ou bien d'autres textes que nous avons nous-mêmes écrits (nous avons une tendance à l'auto-référence proche de l'auto-congratulation béate, c'est bon pour le moral).

Nos écrits n'apportent rien de nouveau. Ils ne font que poser sur du papier les réflexions vagues et flottantes que nous échangeons sans arrêt entre gens qui vivons des expériences d'autogestion. Nous avons l'impression qu'en agissant ainsi, nous pouvons faire le point sur tous ces questionnements, pour ensuite mieux les approfondir. Et cette deuxième étape, partant de situations concrètes, est sans doute la plus importante : de nouveaux raisonnements, des récits d'aventures, des expérimentations...

Nous lançons un appel à contribution... Nos textes sont inachevés, ils ne sont que des supports à dialogues et à théorisations intergalactiques, nous comptons les alimenter au fil de nos découvertes et discussions. N'hésitez surtout pas à les alimenter vous aussi, et ils seront encore plus collectifs.

Enfin, nous essayons de recenser les écrits qui existent et détaillent les différents thèmes abordés dans cette brochure, et d'en donner les références à la fin de chaque chapitre. Cette bibliographie est encore peu fournie mais elle le sera davantage avec votre aide... En attendant, les textes ainsi répertoriés sont disponibles dans beaucoup d'infokiosques, s'ils ne le sont pas dans celui de votre ville, ils le sont en tout cas à Grenoble : n'hésitez pas à les demander. L'adresse est en péril, comme celle de tout squat : 10 traverse des 400 Couverts, 38000 Grenoble. Il est plus sûr d'écrire à losk@altern.org.

Comment articuler réflexion, action et ressenti ?

OU IL EST QUESTION DE NE PLUS ETRE BANCAL-E DU CERVEAU

Cette question d'articulation peut sembler un peu schématique, mais elle nous paraît centrale et trop souvent laissée de côté.

Elle est le sens même de notre démarche et apparaît en filigrane derrière tous les domaines de notre quotidien, derrière tous nos positionnements (concernant par exemple la spontanéité, la spécialisation, la communication...).

C'est la raison pour laquelle nous avons choisi d'entamer nos écrits par cette idée.

(La dimension du ressenti nous semble présente dans notre cheminement mais moins dans nos textes : nous n'avons pas encore pris le temps de la poser vraiment par écrit... et c'est peut-être révélateur)

Dans certains lieux/collectifs :

- La réflexion est dévalorisée

« Nous on n'est pas des universitaires, on ne théorise pas la politique, on la vit, on la met en actes »

« Réflexion = branlette intellectuelle »

- La réflexion n'est pas prioritaire : elle est bouffée par un quotidien surchargé (actions, événements dans le lieu), on oublie de lui accorder de la place et du temps. Souvent, par exemple, on zappe les bilans de nos actions, de nos projets...

- L'effort collectif se concentre sur l'action. Par exemple, les réunions (le moment collectif de discussion et de décision) sont consacrées aux actions, et beaucoup moins aux réflexions. La réflexion est parfois très poussée, mais toujours reléguée au niveau individuel, ou Inter-Individuel : un statut inférieur.

« Le gros problème dans notre squat, c'est un problème de pouvoir (et beaucoup en sont conscient-e-s). Et le monstrueux problème, c'est que ce gros problème, on le pose jamais collectivement. »

La réflexion collective est un regard, un retour, sur ce qu'on vit et fait ensemble. Elle permet d'en prendre conscience, de le remettre en cause, et de le changer collectivement.

« Merde on est pas que des bras, des ventres et des sexes, on est pas que des cerveaux non plus, on est des êtres complets et on veut l'être toujours plus. On aime pas la réflexion sans action. On aime pas l'action sans réflexion. On veut pas oublier nos ressentis, nos émotions. Notre démarche politique, c'est justement l'articulation entre tout ça. On a pas l'impression de se branler la cervelle quand notre pensée naît d'une pratique quotidienne et revient l'alimenter, quand y'a un contact, un aller-retour, entre théorie, pratique et émotions. »

Comment articuler individualité et collectif ?

OU IL EST QUESTION DE NOS PEURS D'ETRE ENCHAÎNÉ-E-S

- Dimension individuelle = liberté ?

« Je me suis longtemps battu contre les lignes collectives, pour les envies et les désirs, contre les contraintes »

- Dimension collective = force ?

Une position collective, un désir collectif, sur des projets d'un squat, décuple les avancées...

- En quoi le collectif peut-il être oppressant pour l'individu ? Est-ce une sensation d'être noyé dans la masse, de ne plus exister par soi-même ? Est-ce le sentiment de manquer d'espace (d'expression, d'action, de réflexion...), de ne plus avoir de temps pour soi ? Est-ce une fatigue ?

- En quoi le collectif implique-t-il une envie de consacrer des efforts à la communication, aux échanges de savoir ?...

Par exemple, le dialogue implique une certaine bonne volonté : vouloir creuser nos relations, nos positions individuelles, nos désaccords, nos confrontations, pour chercher ce qu'on a en commun. Changer l'objectif de la discussion : non plus vaincre/convaincre l'interlocuteur, mais l'ae comprendre/l'ae rejoindre là où on peut... Chercher ce qui nous rapproche au moins autant que ce qui nous oppose...

- Un squat est un lieu collectif. Quand on squatte, est-on motivé-e par le lieu, par l'espace qu'on y trouve, ou par le collectif, et le projet qu'il porte ? « Un squat en ville n'est pas un collectif, c'est juste un outil, un espace dont plusieurs gens ont besoin ». Considérer l'espace comme plus important, est-ce considérer le collectif comme un simple moyen pour l'occuper, est-ce avoir une démarche individualiste ?

Comment lier la force du collectif et la liberté de l'individu, comment laisser la place à l'une et à l'autre ?

Est-il possible de construire des collectifs moins oppressants pour l'individu, qui ne reproduisent ni normes, ni clan, ni famille ?

Jusqu'où le collectif enrichit-il l'individu ? A partir d'où l'opprime-t-il ?

Qu'est-ce que l'individualisme ?

Est-ce le seul moyen de construire l'autonomie de l'individu au sein du collectif ?

Quel degré d'investissement dans un projet collectif ?

OU IL EST QUESTION DES ATTENTES ET DES RANCUNES ENTRE MEMBRES D'UN COLLECTIF

* Se sent-on abandonné-e-s par ceux/celles qui se bougent moins dans un squat ? Est-ce que quelqu'un-e de très actif-ve peut se permettre de juger un-e autre « j'm'en foutiste » et l'inviter à changer de comportement ou à se barrer ? Est-ce que l'inégalité des tâches accomplies est un respect de la formule « à chacun-e selon ses capacités, à chacun-e selon ses besoins » ou une porte ouverte à la présence de glandeuses professionnel-le-s ? Dans un lieu, organise-t-on les roulements de manière programmée ? Ou au fil des craquements nerveux de ceux/celles qui brassent le plus ? »

Il semble y avoir des attentes entre membres d'un collectif à partir du moment où :

- on vise un objectif, même tout petit
 - on a envie/besoin d'agir ensemble, à plusieurs, on coordonne nos efforts, pour atteindre cet objectif
 - on n'a pas tou-te-s le même degré d'investissement (ce qui paraît inévitable : on n'a pas tou-te-s les mêmes priorités/motivations à la base). Par exemple, certain-e-s, occupé-e-s par leurs études, boulots... disent manquer de temps pour s'investir dans le collectif/projet
- On n'attend rien des autres, semble-t-il, quand on n'a pas d'objectif (quand on fait les choses juste pour le plaisir) ou quand l'objectif qu'on a, on peut l'atteindre seul, ou on estime le pouvoir.

On pourrait appeler les plus motivé-e-s « **les moteurices** » (ce qui implique qu'il y ait des suiveuseurs, avec elleux aussi leurs caractéristiques et oppressions propres) :

- les moteurices donnent les impulsions (essayent de motiver les autres, leur téléphonent pour leur rappeler les réunions/actions...)
- Elles s'impliquent beaucoup (sont à l'heure aux AG, parlent beaucoup en AG, « travaillent » tard...)
- Elles ont une vision globale du projet (alors que souvent les suiveuseurs ne s'impliquent que sur une partie).
- « Un projet collectif peut être découpé en tâches. Les gens moins impliqués sont peut-être ceux/celles qui assument simplement leur tâche. Les gens plus impliqués sont ceux/celles qui assument leur tâche, tout en gardant une préoccupation et une vision globales du projet, donc en assumant seul-e-s les imprévus, les interstices entre les tâches. Outre un partage équitable des tâches, faut-il un partage de la vision globale du projet ? »
- Quand l'objectif commun n'est pas clair, elles font pression pour qu'il soit élevé, et se font traiter de perfectionnistes.
- Elles sont vite frustré-e-s (sentiments d'ingratitude, de trahison, d'abandon, de solitude).
- « Les coups durs viennent parfois quand on s'aperçoit que l'engagement des autres sur un projet ne correspond pas avec ce qui était annoncé. Quand on s'aperçoit qu'on se retrouve seul-e-s dans un travail dont le poids aurait dû être partagé, et qu'il est trop tard pour abandonner. Les coups durs viennent aussi quand on a le sentiment de s'engager sur un boulot pour les autres, pour le collectif, et que les autres ne reconnaissent pas ce boulot. »
- Elles ont une sorte d'autorité morale. Difficile de leur dire qu'on est moins motivé-e qu'elles. Leurs rancunes, suivant la manière dont elles sont exprimées, peuvent devenir des formes de pression sur les autres.
- Elles s'épuisent. Elles finissent par s'orienter vers des projets où elles peuvent fonctionner soit seul-e-s, soit avec d'autres personnes qu'elles savent être aussi motrices.

Ces rôles seraient-ils inévitables, vu qu'ils reposent sur des différences de motivation à la base ? Ils sont sans doute au moins limitables, et sans doute peuvent-ils tourner.

Une manière de les limiter serait peut-être de s'accorder plus de temps, au début d'un projet, pour prévoir individuellement, et clarifier collectivement, les forces et le temps qu'on pourra lui consacrer.

Dans les collectifs, on pourrait imaginer 3 styles de projets (ou plus...) :

Le projet clair

- Dès le début on se met au clair sur l'investissement que chacun-e est prêt-e à mettre dans le projet, et sur les objectifs communs qu'on peut dresser à partir de là.
- Ainsi l'objectif de départ est mesuré ; il prend en compte les besoins et disponibilités de chacun-e.
- Une telle méthode demande des efforts sur la conscience de soi, sur l'écoute des autres (communication) ; implique un brin d'expérience...
- Le respect des autres s'exprime en tenant ses engagements ; il est plus facile de tenir ses engagements quand ils sont clairement formulés dès le départ...

Le projet flexible

- On part du principe que les motivations, envies, disponibilités individuelles, sont fluctuantes, imprévisibles.
- Donc on est prêt-e-s à ce que les objectifs du projet changent en cours de route, on y est psychologiquement préparé-e-s et on ne s'en offusquera pas. On est prêt-e-s à rompre ou transformer le contrat moral de départ (dur pour l'ego...) qu'on passe avec soi, les autres membres du collectif, et l'extérieur (à qui on avait annoncé monts et merveilles).
- Cette méthode-ci implique des efforts, elle, sur la souplesse, la capacité d'adaptation, de détachement...
- Le respect des autres se situe dans la prise en compte de leurs envies et évolutions, dans l'absence de culpabilisation...

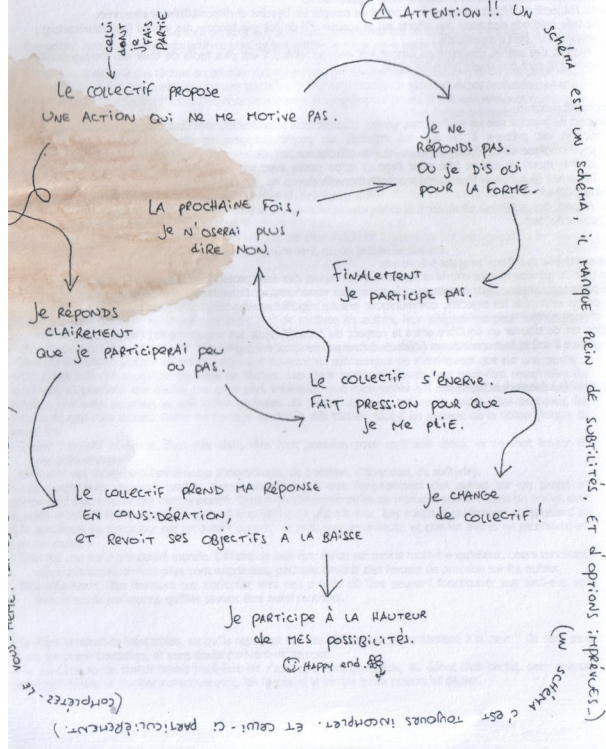
Une synthèse des deux projets précédents

- On part du principe que les efforts et les formes de respect des deux projets sont intéressants et importants.
- Le point commun aux deux projets, c'est la capacité à communiquer. Communiquer au départ du projet pour définir ensemble les objectifs, communiquer ensuite régulièrement pour redéfinir les objectifs au fil des changements.
- L'idée est de trouver un équilibre entre le respect du collectif (tenir ses engagements) (ne pas sacrifier le groupe à soi) et le respect de soi (s'écouter) (ne pas se sacrifier au groupe).

(voir aussi le tableau des chef-fe-s)

Un petit schéma sur un mécanisme qui se produit parfois, dans certains collectifs et dans certaines circonstances... vu sous un certain angle.

(ATTENTION !! Un schéma est un schéma, il manque rien de subtilités, et d'opinions imprévues.)



La spontanéité : un choix ? Un poids ? Une chimère ?

OU L'ON SE FAIT PLAISIR AVEC UN JOLI TABLEAU

La spontanéité...	...ses limites...
- Si chacun-e de nous suit sa spontanéité, la vie en collectif n'est-elle pas plus simple ?	- Ne constate-t-on pas que les fonctionnements spontanés marchent bien seulement dans des collectifs "vieux", expérimentés ?
- Le fonctionnement autogéré spontané n'implique-t-il pas un réel changement intérieur, de mentalité et de culture ?	- Ne doit-on pas se munir d'outils pour se créer une nouvelle spontanéité, une nouvelle culture ? -> on ne se libère pas facilement et rapidement de l'éducation à une spontanéité capitaliste et compétitive.
- Les règles ne nous déresponsabilisent-elles pas ? Ne sont-elles pas un frein à la prise d'initiative ?	- La formalisation de règles, si on ne les sacrifie pas, ne peut-elle pas alder à la prise d'initiative ? -> elle permet de rendre les manques et problèmes visibles -> prise de conscience et autonomie effective des individu-e-s
- L'immersion au sein d'un groupe qui a acquis une nouvelle spontanéité n'est-elle pas la manière la plus intéressante pour se remettre en question ?	- Le danger de cette immersion n'est-il pas d'intégrer cette spontanéité par norme, sans en comprendre le cheminement et sans l'intégrer en nous ?
- Exprimer sa spontanéité, n'est-ce pas rester fidèle à soi-même, n'est-ce pas s'affranchir des chefs et de des influences ?	- Quand nous sommes dans la spontanéité, sommes-nous vraiment égaux ? Ne nous laissons-nous pas fasciner par celles/ceux qui dégagent plus d'aisance, de puissance ? Ne tombons-nous pas dans un certain mimétisme / suivisme ?
- La spontanéité n'est-elle pas une dynamique vitale pour le collectif ?	- La spontanéité n'engendre-t-elle pas un flou sur le fonctionnement du collectif, d'où un manque de compréhension et un fort individualisme ?
- La spontanéité n'est-elle pas une manière de libérer son énergie, en évitant de la brimer par trop de questions ?	- Si on ne mesure pas bien les tenants et aboutissants d'une décision, qu'on ne se coordonne pas, et qu'on agit spontanément, n'est-ce pas une perte d'énergie ?
- N'est-ce pas beau d'agir spontanément à plusieurs, en se comprenant sans avoir besoin de se parler ?	- L'action spontanée semble magique, mais ne repose-t-elle pas sur des accords tacites et des non-dits ?
- L'action spontanée suppose-t-elle des petits groupes informels qui travaillent ensemble, de manière plus libre et affinitaire ?	- Si l'entente ne se fait pas de manière spontanée, ne risque-t-on pas d'y renoncer et de faire les choses de son côté, de manière individualiste ?

Autres textes sur le sujet :
- « La tyrannie de l'absence de structure » Jo Freeman

Squatter, est-ce un travail ?

OU L'ON REALISE QUE PERSONNE N'EST A L'ARRI D'UN CERTAIN PRODUCTIVISME (SURTOUT PAS NOUS)

Le productivisme, en gros, ça voudrait dire faire une activité non pas pour elle-même, pour le plaisir de la faire, mais pour son résultat, son produit, son utilité.

- Avant tout il y a une notion d'accumulation. La quantité prime sur la qualité, on veut produire beaucoup avant de produire bien ou différemment (avec des rythmes ou des relations plus humaines...).
- Il y a ensuite un sentiment d'urgence, un rythme effréné. Ce qui compte c'est le faire, le produire, mais on ne prend jamais le temps de se poser la question du sens de ce qu'on fait.
- Il semble y avoir aussi une manière de retarder le bonheur : on oublie la satisfaction immédiate pour préparer celle qui est à l'aboutissement de l'activité. Sans doute un vieux reste de notre culture judéo-chrétienne du sacrifice (sacrifions nous aujourd'hui pour être plus heureux demain ; souffrons pour accéder au paradis...). Avec ce schéma-là, ne risque-t-on pas de ne jamais être heureux (on repousse toujours le bonheur à plus tard, style à la fin de mes études, puis à ma promotion, puis à ma retraite... et on s'épuise) ?
- Le temps « perdu » (où l'on traîne, sans but précis) serait-il celui de l'inventivité et du rire ?
- L'excès de productivisme fait-il de nous des êtres sérieux, sévères, frustrés, chahutés, chahutés ?
- L'extrême inverse nous mène-t-il à l'inactivité, la non-résistance, la mort rapide, l'attitude spectatrice ?

Si certain-e-s d'entre nous squattent, c'est pour échapper au travail, à la logique du productivisme absolu. Pour savourer nos vies davantage. Pour tenter des prémisses de nos sociétés rêvées.

- Aurait-ce du sens que de se comporter dans nos squats de manière aussi sombre qu'au boulot ?
- Et n'avons-nous pas justement tendance à reproduire la logique productiviste dans plusieurs domaines : l'activisme par exemple, où le résultat (ramener des nouveaux/elles, accroître le nombre de convaincus-e-s et de militant-e-s) prime parfois sur le plaisir (faire une action drôle, passionnante, prendre son pied en militant...)?
- Un deuxième exemple c'est la vie publique d'un squat : préfère-t-on multiplier à tout prix les activités (pour montrer que le lieu est super vivant) ou les limiter et en choisir les meilleures (les plus jolissimes, les plus belles) ?
- Un dernier exemple c'est la survie du squat : préfère-t-on se battre pour que le squat dure (on cherche l'efficacité) ou en profiter (en faire un lieu de vie intense et sublime) ?
- Dans nos luttes, nous nous fixons 1000 échéances que nous enchaînons à toute allure... En voulant tout faire, ne faisons-nous tout qu'à moitié ? Vouloir-nous pas de réfléchir pourquoi et comment nous faisons ce que nous faisons ? N'est-ce pas une manière de faire qui nous frustre, nous vide, plus qu'elle ne nous construit ? N'ajoutons-nous pas de l'urgence à celle dont l'Etat se sert pour nous réprimer (procès, expulsions...)?

Pourquoi cherchons-nous à être productives ? Par éducation ? Par sentiment d'urgence ? Par perfectionnisme ? Par peur de ne pas trouver notre place, d'être inutiles ? Faut-il être « utile » pour trouver sa place ? Qu'est-ce qu'être utile ?

Le plaisir procuré par une action, une réflexion, est-il aussi une forme de productivité ? Une activité réalisée avec plaisir est-elle productive sur d'autres plans ou par d'autres biais ?

Autres textes à ce sujet :
- Brochure « Abandonnez l'activisme », 1999

- peu de contacts avec le milieu militant local car pas de compréhension de leur part du projet de squat
- > est-il important de faire sa rencontre les autres luttes locales et la nôtre ? Si oui, comment le faire ? En nourrissant une vision globale de nos luttes ? En faisant du lieu une base arrière dont d'autres collectifs peuvent se servir ? Un outil commun ? Un lieu de rencontre « politique » ?
- > comment garder du temps et de la disponibilité pour le dialogue avec différents collectifs politiques locaux, tout en faisant passer notre propre démarche politique, où la mise en pratique a autant de place que le discours théorique ?
- > faut-il continuer à accueillir les réunions de ces collectifs quand il y a peu d'intérêt réciproque ?

* au niveau de l'accueil, différents exemples de différents lieux :

- dire aux arrivant-e-s qu'ils peuvent rester soit moins de 48 heures soit plus de 3 semaines -> pouvoir dépanner les gens de passage, et permettre à d'autres de connaître la communauté en profondeur -> se protéger en même temps des visites à la fois trop lourdes et trop superficielles.
- les gens de passage peuvent rester 48h, ensuite il y a une rediscussion collective avec elles/eux pour savoir s'ils veulent/pouvent rester plus -> l'important est de se fixer des échéances claires par respect pour tou-te-s
- les personnes de passage sont « parainées » par un-e membre du collectif, qui a envie de l'accueillir, lui explique le fonctionnement du lieu, se porte garant-e pour elle face au collectif, s'occupe de lui demander son départ si le collectif l'a décidé (évitant ainsi les situations de procès en assemblée).
- par principe, le lieu est totalement ouvert au passage.

- > N'oublie-t-on pas parfois que tout le monde ne peut pas, n'a pas envie de vivre, de réfléchir et d'agir avec tout le monde ?
- > D'un autre côté laisse-t-on vraiment aux arrivant-e-s la possibilité de s'intégrer au collectif ?
- > Les collectifs peuvent-ils/doivent-ils fixer des limites à leur composition : nombre à ne pas dépasser minimum d'affinité entre les personnes, etc. ?
- > A force de nouveaux arrivant-e-s, le collectif parvient-il à se retrouver, à garder une cohérence ? Jusqu'où les arrivant-e-s peuvent remettre en question le projet initial ?
- > Le passage excessif peut-il brouiller le collectif ? Il procure une grande fatigue et empêche les habitant-e-s de trouver le temps et l'espace pour se retrouver, mieux se connaître et savoir où elles vont ensemble. Mais il est également une richesse -> brassage, multiplicité et variété des rencontres et échanges.
- > Un lieu ouvert laisse-t-il la place aux « profiteurs/teuses », qui manquent de respect pour la vie collective. Comment dire "non" ou "vire" des gens ? Quand ce problème n'est pas prévu/réfléchi collectivement, on en vient parfois à traiter les gens de manière arbitraire...

* au niveau des personnes « fragiles »

- par leur santé (maladies, handicaps...) ; par leur âge (enfants ou personnes âgées) ; par leur psychologie (gens « paumés ») ...
- > beaucoup de gens paumés trouvent dans le squat un collectif/une tolérance/une liberté et s'y accrochent sans l'alimenter -> poids
- > on ne veut pas reproduire les mêmes schémas excluants que notre société, mais a-t-on la capacité/volonté d'aider collectivement les gens à se trouver, à s'impliquer, sans tomber dans l'assistanat ?
- > parfois on accueille des gens paumés par relents d'humanisme ; il est plus difficile que prévu de li supporter et de les accompagner ; on finit par les virer ; nous on culpabilise ; elles/eux restent aux paumés qu'avant...
- > une idée utopique (on en a besoin) : créer des lieux squattés un peu partout avec une priorité sur cet dimension d'accueil, même si cette préoccupation devrait rester valable ailleurs.
- les accueillant-e-s pourraient tourner et devraient que leur présence implique un gros travail d'accompagnement.
- il s'agirait de fournir des outils aux gens pour qu'ils accèdent à leur propre autonomie, et pas de li imposer un modèle et de les en rendre dépendants.
- mon autonomie ne prime pas sur la tienne, nous la développons ensemble, en parallèle.

Cette réflexion est développée par exemple en Italie par des collectifs anti-psychiatrie.

LES CHEF-FE-S.

COMMENT
S'EN DEBARASSER ?

(SANS TITRE VOUS OFFRE CE POSTER ACCROCHER dans votre RD)

(complétez le
tableau)

CE QUI N'EST PAS DIT DANS CE TABLEAU
Ce tableau a été réalisé à partir de PRESUPPOSES, de principes
de base implicites, qui mériteraient peut-être d'être développés.
ON VEUT PAS DE CHEF-FE-S dans nos collectifs.
Ce paraît évident mais ça ne l'est pas pour tout le monde.
Certains pensent qu'il y a des talents naturels (ou culturels)
l'âge, l'expérience... pour dynamiser un groupe,
le rendre plus efficace, le faire avancer plus vite
vers la révolution ou vers le bonheur...

TYPE de pouvoir à diffuser dans l'ensemble du collectif	EXES de pouvoir la situation du/dela cheffe	LUTTE contre cet exces de pouvoir qui le/la cheffe peut mener
L'INITIATIVE Il correspond à la capacité d'agir par soi-même, d'avoir et de lancer des idées, de prendre les devants.	1 personne (ou quelques peu de personnes), à cette capacité dans le collectif. Elle tire le groupe, l'entraîne, lui donne de l'énergie. Elle paraît infaillible. Quand elle n'est pas là, le collectif est un peu inerte / paumé.	se mettre en retrait, ne pas se jeter systématiquement sur le premier truc à faire, quitter momentanément le groupe, montrer ses faiblesses, être moins exigeant-e / plus tolérant-e / plus confiant-e envers les autres membres du collectif, cesser de croire que sans elle, les choses seront forcément mal faites.
L'INFORMATION l'un des outils nécessaires pour prendre des initiatives.	quand une seule personne (ou une minorité de personnes) dans le collectif a toutes les infos importantes dans le tén. Elle devient une personne réfèrent, indispensable.	transmettre ces infos aux autres gens du collectif, aussi souvent que possible, par oral et surtout par écrit (pour qu'elles soient accessibles tout le temps par tout le monde).
LA COMPETENCE les savoirs techniques ou manuels, sont d'autres outils nécessaires pour prendre des initiatives.	quand une seule personne (ou une minorité) détiend les compétences nécessaires au collectif par exemple, tricotier l'électricité, écriture un tract, faire une affiche, parler en public... Cette personne devient spécialiste et indispensable.	transmettre sa compétence dès que possible, être disponible pour cette transmission : se mettre à la portée des autres, ne pas les mépriser, ni les envoyer chier, quand ils posent des questions.
LA PRESENCE physique dans les moments de l'aventure collective.	une seule personne (ou une minorité) est toujours présente Elle est la seule à voir et à vivre tous les moments de l'aventure collective (réunions, actions...) elle en connaît et maîtrise tous les détails. Elle fait partie du collectif plus que quiconque.	prendre des vacances, s'absenter, arriver en retard... Se rappeler qu'il peut y avoir d'autres choses à faire, d'autres choses dans la vie que cette aventure collective.
LA PAROLE la capacité de se manifester, s'exprimer, se mettre en avant.	quand une personne parle beaucoup, longuement, écoute peu, coupe souvent la parole aux autres.	Ce qu'elle peut faire pour se soigner, c'est apprendre à se taire, à écouter, à laisser des blancs, dans la conversation ou avant de prendre la parole en réunion...
LA COORDINATION vision globale de l'aventure collective et de ses priorités.	quand une personne (ou une minorité) s'occupe toujours de reporter des dates importantes (par téléphone...), de lancer les réunions, de tenir l'ordre du jour, de poser les questions, de recueillir les débats...	ne pas se jeter sans cesse sur ce rôle... Et se préoccuper de partager sa vision globale de la situation.

IL NE SUFFIT PAS DE SE DIRE ANTI-AUTORITARIEN...

Même dans les collectifs qui se déclarent anti-autoritaires,
il y a des situations de pouvoir... C'est pas parce qu'on a abol
la hiérarchie, les postes d'autorité, dans le groupe
(au niveau despotique) que hop, spontanément, comme par magie,
on se libère d'un coup de 20 ans et plus de conditionnements,
que nos comportements changent de A à Z... La lutte contre
le pouvoir est une affaire quotidienne, de conscience, d'attention...

Y'A PAS DE VICTIMES du pouvoir dans un collectif autogéré :

tout-e-s responsables, tout-e-s coupables, d'une situation de pouvoir.
Les dominé-e-s autant que les dominé-e-s. L'effort pour changer
la donne doit venir de tout le monde, sans exception,
même ça marche pas (à moins d'en venir au conflit). La motivation
pour combattre la situation de pouvoir peut être partagée par tout-e-s,
et on a la chance d'être dans un milieu où a priori c'est le cas :
les "chef-fe-s" parmi nous se disent parfois (souvent) rongé-e-s par leur position.

MAIS Y'A DES CONCOMITANCES. Par exemple la domination est générée : mensuelle, elle peut aussi s'exprimer
par une forme de façon masculine... son sexe n'est toutefois pas le même. Et cette forme de domination peut se
retrouver à travers toutes celles évoquées dans le tableau, en toile de fond.

Ce tableau a des LIMITES : attention attention

CE TABLEAU EST TRÈS RO. (modestement)
Ou plus précisément, il peut paraître très abouti : il ne l'est pas.
Il est là pour être grignoté, griffonné, grignolé. Conteste. Work in progress, am@
CE TABLEAU EST TRÈS TECHNIQUE. Trop. On dirait un code de la route.
Il ne couvre pas plein d'aspects du pouvoir : l'aspect historique, éducatif,
linguistique, psychologique... D'autres aspects qui sont sans doute essentielles
à comprendre, et à "travailler", pour changer des choses.

CE TABLEAU EST UN TABLEAU. Les situations réelles et humaines n'ont rien
à voir avec des tableaux, elles sont bien plus complexes.
Le but en lisant ce tableau n'est pas d'arriver à se classer, soi ou son collectif,
dans une de ses cases. C'est simplement d'acquiescer quelques outils, quelques pistes,
quelques idées, pour ensuite comprendre ce qu'on vit, se clarifier un instant la cervelle
arriver un moment à formuler des choses, pour ensuite mieux revenir à la perception
très particulière de la situation très singulière où on se trouve. Entendons-nous bien,
ce tableau n'est qu'un outil heuristique, dans la saine idéologique-wébérienne du terme,
n'est-ce pas, d'est-ce qu'on a ?

LUTTE QUE PEUVENT mener LES AUTRES (les dominé-es)	SOLUTION COLLECTIVE POSSIBLE
prendre confiance en soi, se lancer, se jeter à l'eau, ne pas se reposer sur l'énergie des idées / la toute-puissance d'un-e seul-e (ou de quelques-un-e-s).	créer un climat de confiance où l'on accepte les tentatives, les échecs, les faiblesses. Ça peut aussi être identifier collectivement les différentes choses à faire ou à prendre en main, et formuler clairement, pour chacune, QUI s'en charge, histoire de montrer plus d'envie que toutes les tâches soient accaparé-e-s par un-e seul-e ou quelques-un-e-s.
s'approprier l'information, ne pas se reposer sur des personnes référentes ou on questionne quand on en a besoin.	créer des outils d'information collective : panneaux, cahiers, agendas, répertoires, dossiers juridiques...
Ce que peuvent faire les dominé-e-s, c'est se munir d'une certaine curiosité : trouver l'envie d'acquiescer au moins quelques autres compétences que la leur. Et c'est solliciter / à transmission de compétence par les compétent-e-s.	instaurer ou généraliser les échanges de savoir dans la vie du collectif. Par exemple, faire en sorte que pour chaque tâche, il y ait 2 "exécutant-e-s" : l'un-e compétent-e, et l'autre qui a envie d'apprendre.
ne pas oublier, quand les dominant-e-s est absent-e ou en retard, de ne pas l'attendre / pour agir ou commencer. Ça peut être, aussi, faire des réunions non-mixtes dominé-e-s (par exemple, dans un squat, non-habitant-e-s), où la présence de dominant-e-s est exclue.	choisir la non-permanence (par exemple, dans un squat "d'activités", pas d'habitant-e-s fixes)...
apprendre à prendre la parole, se défendre quand il/le se la fait couper, oser prendre la parole en réunion quand il y a des alliances...	créer un climat où ceux qui ont des difficultés à s'exprimer sont écouté-e-s, respecté-e-s, pris-es en compte, aidé-e-s. Ça peut aussi être, pour les réunions, trouver des systèmes égalitaires de prise de parole (main levée pour demander la parole, tours de parole, tours de table, objet-relais de parole, temps de parole limité, etc., selon les situations).
c'est justement acquiescer cette vision globale de l'aventure et des urgences, et ne pas se bloquer dans le rôle d'exécutant-e-s.	à chaque réunion par exemple, c'est d'instaurer un rôle de médiateur/e, QUI TOURNE, pour que ce ne soit pas implicitement les mêmes qui s'y collent ou qu'on y colle.

Comment s'éloigner de la spécialisation ?

OU IL EST QUESTION DE SUPER-WO-MEN PLEIN DE POUVOIRS

* Dialogue de sourd-e-s (fictif mais très réaliste) :

- Si j'ai plus le droit de me spécialiser, ça veut dire que je dois réprimer mes envies ?
- Non, mais tu dois être conscient que tu exeres un pouvoir sur les autres, que tu les rends dépendant-e-s de toi.
- Oui mais moi j'ai mes goûts, j'ai envie d'approfondir certains domaines...
- Mais peut-être que de nouvelles envies dans de nouveaux domaines pourraient te venir si on t'y initie.
- Oui mais, j'ai pas envie de sauter d'un truc à l'autre sans rien approfondir. »

* Et pour les entendant-e-s :

La question de la spécialisation pose des problèmes moraux autant que pratiques...

- ce qu'on entend par non-spécialisation, ce n'est pas s'empêcher d'approfondir des domaines, c'est s'empêcher de se réduire à un rôle, une fonction, un métier, une spécialité <-> se permettre de découvrir ses multiples compétences -> épanouissement
- c'est sortir du conditionnement qui fait que les femmes se spécialisent dans la cuisine et les hommes dans la mécanique
- c'est sortir de la hiérarchisation des tâches. Les différentes tâches spécialisées n'ont pas la même portée au niveau social, intellectuel... Si elles sont vraiment réalisées par tou-t-e-s, elles ne constituent plus une valorisation ou une dévalorisation de chacune
- c'est un garde-fou contre les prises de pouvoir d'un individu sur le collectif (le collectif devient fragile car dépendant d'une personne pour telle ou telle compétence).
- plus les tâches sont collectives, plus l'autogestion peut fonctionner.

* Reste la mise en pratique :

- prendre conscience du pouvoir que peut conférer la spécialisation et le formuler collectivement
- rendre son savoir accessible aux autres -> développer les échanges de savoirs internes au collectif -> développer le plaisir de transmettre son savoir en même temps que celui de l'exercer.
- Par exemple, faire en sorte que pour chaque tâche, il y ait 2 "exécutant-e-s" : l'un-e compétent-e, et l'autre qui a envie d'apprendre. »
- développer des ponts entre tous les domaines qu'on peut appréhender -> aborder un domaine avec la logique d'un autre domaine peut être très riche
- les spécialistes sont utiles voire indispensables en cas d'urgence -> peut-on se libérer de certaines situations d'urgence, par exemple en anticipant ? On laisserait ainsi du temps aux échanges de savoir.

Quelle communication des sentiments ?

OU IL EST QUESTION DE NE PLUS ETRE DUR DE LA FEUILLE ET NOUE DE LA LANGUE

Malheureusement ce thème-là est accaparé par les manuels spiritualisants et par les cravatteurs du management... Pas de raison de le leur laisser ! Certains collectifs libertaires ont parmi leurs objectifs de chercher et d'expérimenter des modes de relations conscients et non-oppressants. Ils connaissent et souffrent eux aussi des non-dits, implicites, malentendus, tensions, rancunes, pressions, « explosions », violences verbales, etc. : explorer des formes attentives de communication peut leur être précieux.

* Pour commencer, plusieurs Interrogations :

- pourquoi les problèmes de relation et de communication ne sont-ils pas plus pris en compte dans les lieux autogérés ? N'en sommes-nous pas conscient-e-s ? En sommes-nous conscient-e-s mais préférons-nous nous fixer d'autres priorités ?
- ces problèmes relationnels internes ne sont-ils pas une cause d'échec de projets collectifs, autant que les oppressions de l'extérieur ?
- ne sont-ils pas politiques (rapports de pouvoir, manque d'attention, de respect ...) ?
- ne sont-ils pas importants à résoudre pour mieux construire collectivement et s'exprimer vis à vis de l'extérieur ?
- l'une des bases de nos projets collectifs ne devrait-elle pas être le travail sur nos manières de communiquer ?

* Deux exemples ... qui contiennent leurs propres questionnements :

- malgré un mode de communication spontané et posé, avec un effort sur l'écoute, les gens ont constaté que des non-dits s'accumulent : ils ont mis en place un vide-sac hebdomadaire (moment collectif consacré à l'expression et à l'écoute du ressenti de chacun-e).
 - > formaliser un tel moment dispense-t-il de faire des efforts de communication au quotidien (désamorcer les problèmes dès qu'ils se posent) ?
 - > à l'inverse, le vide-sac peut-il être un outil pour apprendre à dialoguer, pour construire une nouvelle spontanéité ?
- un mode de communication très direct, parfois très direct, avec peu d'écoute et beaucoup d'interruptions, en réunion par exemple -> l'idée pour certain-e-s est de pousser les personnes à bout, pour qu'elles expriment le fond d'elles-mêmes.
 - > Les dialogues tempérés rendent-ils les relations lisses voire hypocrites ?
 - > Mais un mode de communication brusque tient-il vraiment compte de la diversité de nos fonctionnements ? N'est-il pas blessant pour certaines personnes ?
 - > Y'a-t-il contradiction entre communiquer de manière attentive et s'exprimer sincèrement
 - > Faut-il accepter les moments de colère comme des moments chargés de sens (dans la forme plus que dans le fond : on communique une douleur) ? Pourquoi pas, si lae grondeuse comme lae grondé-e savent les relativiser pour ensuite pouvoir dialoguer (être attentives et poser ses arguments).
 - > Tous nos modes de communications sont-ils acceptables si les autres membres du collectif en sont prévenus, les comprennent ?

Quelle communication vers l'extérieur ?

OU IL EST QUESTION DE FAIRE DE LA RECLAME ET DE SE PASSER OU PAS DES MEDIAS

Pourquoi nos lieux autogérés choisissent-ils de communiquer vers l'extérieur ? Un grand nombre d'inconnu-e-s participeraient-elles à la vie de ces lieux si on les informait de ce qui s'y passe ?

Devons-nous développer nos propres outils et stratégies de communication ?

* Quelles relations avec les médias ? Faut-il :

- Jouer avec eux, apprendre à s'en servir comme des armes, pour faire pression sur les autorités par exemple ?
- Jouer avec eux d'une manière jolissive et cohérente, mais pas forcément efficace ? (Par exemple, écrire des communiqués de presse complètement loufoques...)
- Ne les solliciter que dans certains cas d'urgence définis à l'avance, et ne pas répondre aux sollicitations de leur part (avec le risque qu'ils ne viennent jamais, faute de réels contacts au préalable) ?
- Ne pas du tout entrer dans leur jeu et développer nos propres moyens de communication ?

* D'autres modes de communication externe :

- La bouche à oreille (un mode très humain et marquant, mais long et réduit)
- L'affichage, la diffusion de tracts et de programmes (dans le quartier, auprès des médias alternatifs, dans certains lieux : publics, culturels, associatifs, syndicaux...)
- D'autres encore à inventer (interventions dans la rue...)

Le problème c'est d'arriver à se faire entendre au milieu du magma d'informations et de communications qui se déverse tous les jours dans la ville... Si l'on ne peut rivaliser avec les médias et la pub sur l'aspect quantitatif de la diffusion (parce qu'il faut des sous), peut-être le peut-on sur l'aspect qualitatif (originalité, humour...)?

* Spontanéité ou stratégie ? :

- Les alternatives que nous vivons et développons doivent-elles se propager spontanément, grâce aux contacts personnels (qui sont parfois plus forts) ? A travers nos ami-e-s, puis les leurs, à l'occasion des discussions improvisées ?
- Ou bien devons-nous opter pour la stratégie, penser et prévoir la communication, pour faire connaître au maximum de monde ce que nous créons dans notre squat ? Et ne pas enfermer la vie du lieu dans une sphère privée ?
- Penser une stratégie, cela implique-t-il de choisir une « cible », c'est à dire savoir à qui on s'adresse, pour quelles raisons ... ?
- Est-il possible et bon que ces deux visions de la communication cohabitent (voire coopèrent) dans un même lieu ? Quel équilibre trouver entre les deux ?
- La communication stratégique peut-elle servir de tremplin à la communication spontanée, en attirant des nouvelles/eux venu-e-s chez nous, et en permettant ainsi le contact personnel, le tissage de liens, avec des gens qui ne font pas partie de notre milieu et de nos clans ? Ou ruine-t-elle au contraire la communication spontanée, en rameutant trop de gens pour que nous puissions être personnellement disponibles pour chacune-e d'entre elleux ?

Autres textes à ce sujet :

- article « Exploit the media before they exploit you : fun with press releases », George Monbiot, <http://www.carbusters.ecn.cz/skillsharing.htm>
- document « Evolution d'une affiche » dans le « graphics book » de Carbusters

- Si le débat devient chaud, instaurer des tours de paroles, ou des bâtons de parole (qui empêchent de se couper la parole), voire des limitations de temps de parole...
- Si vraiment aucun compromis ne semble pouvoir être atteint, voter ?... (Le problème c'est de savoir comment on détermine le moment où il faut voter...)
- Demander qui a la force et la motivation d'assumer les efforts qu'impliquent la proposition adoptée, pour éviter les ambiguïtés et les rancunes... Plutôt que de se dire vaguement « on le fera » et qu'au bout du compte on le fasse à l'arrache parce qu'on pensait tou-te-s que les autres s'en chargeaient.

Au sujet des prises de parole

* pour ceux qui parlent moins :

- Se dire que chaque parole est riche dans le sens où elle reflète une autre perception des choses. Il y a autant de perceptions qu'il y a d'individus.
- Ne pas hésiter au départ à prendre la parole même pour simplement reformuler une intervention, ou pour la compléter légèrement. Petit à petit, la parole se fera plus claire et l'intervention plus facile.
- Ne pas hésiter à exprimer son ressenti. Même si tous les arguments semblent avoir été donnés, reste la dimension du ressenti qu'on a trop tendance à oublier et qui enrichit souvent la réflexion et les actes.
- Prendre des notes au préalable sur ce qu'on a envie de dire. En prenant la parole, on se sent plus à l'aise lorsque notre discours est construit et qu'on est sûr-e de ne rien oublier en route.

pour ceux qui parlent plus, c'est presque le contraire (p't être que comme on se sent plus concernés, on a plus développé) :

- Se poser la question de l'utilité de prendre la parole, à chaque fois qu'on en est tenté. Certaines prises de parole n'apportent rien au débat, et ne font que le rallonger. Il est peut-être aussi intéressant de s'attacher à la substance d'une intervention plutôt que de s'arrêter et réagir sur des détails. Mieux vaut souvent le faire en tête-à-tête, après la réunion.
- Tourner 7 fois sa langue dans sa bouche avant de prendre la parole. Penser aux mots qui exprimeront notre avis de la manière la plus claire (pour bien se faire comprendre) et synthétique (pour ne pas appesantir la réunion).
- Laisser toujours un silence avant de prendre la parole, le temps que se manifestent les différentes personnes qui ont envie de parler. Le climat où, quand quelqu'un-e a fini de parler, tout le monde essaye d'enchaîner plus vite, peut être dur, oppressant et épuisant.
- Dans le débat, ne pas mettre en jeu des histoires d'ego, mais des arguments détachés de nous. Ça arrive de dire une bêtise devant tout le monde en réunion, et de s'en rendre compte à l'intervention suivante, qui démolit nos arguments. Il n'y a pas lieu d'être blessé ! Ce qui est contesté, c'est nos arguments, pas notre personne, pas notre intelligence : cela pourrait être clair pour tout le monde, avance, pas que le groupe nous apporte sa reconnaissance. Reprendre la parole, dans des situations comme ça, ne doit pas servir à se rattrapper, se justifier ou se défendre, mais à préciser son argument si l'on sent qu'il n'a pas été bien compris.

titre (ou président-e de séance, ou maître-esse de cérémonie, ou médiatrice, ou modératrice...): t la personne qui « cadre » la réunion, en s'assurant que les différentes règles sont bel et bien appliquées.

annonce et clôt les différents points à l'ordre du jour, elle surveille l'heure, elle recense les débats s'il le voit aux plus faibles et à renforcer le processus collectif de réunion. Mais c'est un pouvoir quand même, essentiel à l'autorité morale du « sage », du prof ou du chef charismatique... C'est donc un rôle à faire sérieux, et ne tourne pas. L'important c'est que le débat comme ça, ne doit pas servir à se reconnaître. Reprendre la parole, dans des situations si l'on sent qu'il n'a pas été bien compris.

autre raison de le faire tourner, c'est qu'il peut constituer un bon apprentissage : au bout d'un certain s, peut-être que tou-te-s ceux qui l'auront assumé auront acquis des habitudes et des attentions qui ont obsolète. Chaque participant-e à la réunion saura prendre la parole et respecter celle des autres ntel, et enfin, proposer, introduire ou conclure les différents points à l'ordre du jour, c'est-à-dire prendre sponibilités et des initiatives dans le déroulement de la discussion.

Quels liens ville-campagne ?

OU IL EST QUESTION DE PEU DE CHOSSES MALHEUREUSEMENT

Formes de liens existant entre lieux en ville et lieux à la campagne :

- liens forts entretenus par les amitiés, les zines...

- circulation des personnes

- les ruraux ont un pied-à-terre dans les lieux en ville pour les périodes où elles veulent s'y rendre pour un petit boulot / une récup / des cours / d'autres activités en ville...
- Les urbain-e-s ont un pied-à-terre dans les lieux à la campagne pour pouvoir y respirer, y plonger les mains dans la terre...
- Les un-e-s et les autres participent mutuellement à leurs activités : chantiers collectifs, événements dans les squats d'activités...

- dons/échanges d'objets ou d'aliments :

- les ruraux profitent des récupés de matériaux en ville...
- les urbain-e-s profitent des légumes cultivés à la campagne, du bois de chauffage ramassé dans la forêt, des chataignes et autres cueillettes sauvages...

Faut-il envisager la légalisation de nos squats ?

OU IL EST QUESTION D'UN SEUIL ENTRE COMPROMIS ET COMPROMISSION

côté

légalisation = un peu de stabilité dans un monde des squats très éphémère, fragile ? Un cadre propice à projets à plus long terme ?

légalisation = une gestion de nos forces ?

→ dans l'illégalité bouffe nos forces -> combat permanent, intense. Les gens sont tellement crevés qu'au d'un moment ils abandonnent et se rangent.

légalisation = + d'accessibilité et + de lieux ?

→ permet alors des gens qui dans un contexte de clandestinité ne les auraient jamais connus.

légalisation = une base arrière sûre pour soutenir les squats et en ouvrir de nouveaux, lancer de nouveaux ts ?

autre

légalisation = changement de comportement par rapport au lieu ?

→ devient "responsable" devant les autorités. On se rapproche de la condition de locataire, qui doit faire à :

- respecter la loi -> les autorités ont un droit de regard sur ce qu'on fait
- respecter les normes -> ça représente autant de boulot que se battre contre les expulsions
- faire de grosses dépenses (pour la mise aux normes...) -> ça implique des rentrées d'argent, donc une plus grande dépendance au système marchand

légalisation = division ? Les collectifs sont en concurrence (monter un dossier) et les autorités en position d'arbitre-arbitre-roi (octroyer des baux gratuits).

légalisation = assoupissement ?

→ le confort, le mouvement s'endort et résiste moins quand les autorités décident d'expulser.

en troisième :

comment se battre dans l'illégalité tout en se ménageant des forces ? comment un mouvement fragile, dont les actrices s'expulsent, peut ne pas mourir ? faut-il penser et assurer une « relève » ? se préoccuper de la transmission ?

comment préserver une dimension politique et contestataire dans la légalisation ?

comment l'interaction entre lieux légaux et illégaux ? peuvent-ils se soutenir mutuellement ? par exemple en se

Pourquoi féminiser le texte ?

Par « féminiser » le langage, on entend bousculer cette bonne vieille grammaire, qui voudrait faire primer le masculin sur le féminin. Cet état de fait n'est pas anodin. Le langage est un reflet de notre société patriarcale : il entretient la domination d'un genre sur l'autre. Parce qu'il est notre premier mode d'expression, il a une fonction fondamentale, et peut être utilisé à bien des fins. S'il est structuré, le langage est également structurant : il conditionne notre pensée, la formate, il guide notre vision du monde. Remodeler le langage c'est refuser une domination, construire d'autres inconscients collectifs.

Pourquoi un prix libre ?

Nous diffuserons cette brochure gratuitement tant que nous en aurons les moyens, parce que l'argent dans nos poches ça empest et ça trouve nos bas de laine. D'autres peuvent la diffuser à prix libre, « dans la mesure où peut l'être un prix », pour cajoler les besoins de la diffuseuse et les moyens du lecteur. On n'aime pas l'échange minutieux, comptabilisé, craintif, on préfère les cadeaux, on n'aime pas les rapports marchands, on aime les passions, les dons et le vol des hypermarchés. Le profit qu'on attend de cette brochure est le plaisir de la voir alimenter des vies et des pensées.

Annexe 5. Premier récit collectif concernant le squat X, publié sur le blog (2009)

Une petite histoire du X.

Ça fait bien longtemps que l'Auberge de X a cessé son activité...

Manque de financement. problèmes de rentabilité. difficultés de gestion. normes de sécurités croissantes.

Sur les sites internet. l'Auberge est encore ouverte. elle peut accueillir 58 personnes et les cartes de crédit sont acceptées. En revan-che. vous pouvez toujours essayer de réserver une place en appelant au au 33 (0) 4 73 92 26 39, personne ne répondra a votre demande.

<http://www.france-auberges-dejeunessegaf.com/fr/france/auvergne/puydedome/clermontferrand.php>

La ville. propriétaire du terrain et des bâtiments de l'auberge actuelle. l'a donne en location à la fédération nationale des Auberges de Jeunesse pour un bail qui cours jusqu'en 2018. Elle doit récupéré ces locaux de l'avenue de X dans le cadre d'une opération d'urbanisme,et , en contre parti, reconstruire un Auberge de jeunesse neuve, quelque centaine de mètres plus loin, rue A. Ce projet de la ville remonte maintenant à plusieurs années mais pour l'instant seul l'emplacement est prévu, et aucune ligne budgétaire ne semble avoir été dégagée jusqu'à aujourd'hui pour mener le projet à bien. En attendant les locaux de X restent désaffectés.

1er épisode: Hiver 2006-2007

Le réseau Alerte envoie des courriers à la Ville de Clermont-Ferrand et Clermont communauté.

Il s'agit de demander l'auberge (inutilisée) pour y loger un accueil de nuit provisoire et de petite taille pour soulager les autres lieux d'hébergement d'urgence.

Parallèlement, des contacts sont pris au niveau national avec Edith Arnoult, secrétaire générale de la FUAJ (Fédération Unie des Auberges de Jeunesse).

Tout d'abord. aucune réponse. Puis. il est annoncé par la ville que l'auberge neuve prévue rue A. sera bientôt en travaux... Donc pas touche aux locaux de X même pour un projet intermédiaire.

... Puis rien ne se passe.

2ème épisode: Printemps 2008

Bernard Goigoux président départemental de la Fédération des Auberges de Jeunesse. propose au collectif de La Z d'entreposer ses affaires dans cet espace vide.

La Ville. mise au courant par la police ayant observé le dépôt de matériel. prend contact avec Edith Arnoult et lui annonce la nouvelle. en lui disant qu'un collectif risquait de squatter ces locaux.

Cette annonce est accompagnée d'un chantage: si le directrice de la Fédération Nationale des Auberges de Jeunesses autorise cela. La Ville risque de renoncer au projet de la nouvelle Auberge de jeunesse de Clermont-Ferrand... que tous le monde attend avec impatience.

Bernard Goigoux se voit forcer de démissionner.

Au Conseil Municipal. M. Adenot annonce le vente d'une partie du terrain à l'hôtel d'à côté pour en faire un parking, et le construction d'une maison associative sur la parcelle restante (P.V. du Conseil Municipal).

Détruire pour reconstruire: une logique foncière et financière, mais non sociale et durable!

Le 23 Juillet 2008. après que le collectif ait enlevé ses affaires. La fada reçoit une lettre d'Edith Arnoult, tolérant l'entrepôt du matériel de la Z dans l'auberge. La Z y ramène une partie de son matériel.

3ème épisode: Automne 2008

Le réseau Alerte 63 est alarmé par le manque d'hébergement d'urgence pour l'hiver 2008-2009. Il propose de nouveau de réaffecter ces locaux pour palier au manque. Pendant toute cette période. plusieurs associations visitent le lieu. Mais, ne disposant pas des moyens et ni d'équipe de professionnels mis à disposition par les différents organismes responsables pour porter un tel projet, l'idée ne se concrétise pas.

Le réseau Alerte propose donc ce local. vide depuis longtemps. pour reloger l'accueil de jour : il dispose d'un espace assez grand pour y abriter ses différentes missions... bref. ce serait un espace plutôt adéquat !

Actuellement...

Le réseau Alerte 63 appelle le Préfet à utiliser son droit de réquisition et propose l'auberge pour reloger l'accueil de jour dans des conditions plus viables: il dispose actuellement d'un espace insuffisant avec pour seul espace extérieur les trottoirs de l'étroite rue Ste Rose.

De l'autre côté, un collectif se forme et prévoit la réquisition du lieu: un espace public, financé par les habitants de Clermont-Ferrand et pris en otage par les pouvoirs publics.

Marre que les pouvoirs publics utilisent les lieux publics pour leurs fins privées!

Réquisition citoyenne...

<<geste politique>>*

*in : la putain à l'asile d'aliénés, Récit de femmes et autres histoire, Franca Rame et Daro Fo

Annexe 6. Deuxième récit collectif concernant le squat, publié sur le blog (automne 2012)

Nous, collectif d'hommes, et de femmes et d'enfants d'abord, avons réquisitionné ce lieu et avons célébré son ouverture le 29 Janvier 2009, illustre jour de (g)rève général(e).

Depuis, le projet de réhabilitation de l'auberge de jeunesse en accueil de jour n'est plus envisagé: trop de frais pour peu d'utilisation en perspective. Apparemment, la réhabilitation du quartier de la gare ne se contentera pas de nous refaire la façade...

D'ailleurs, au printemps 2009, si mes souvenirs sont bons, une délégation départementale des auberges de jeunesse est venue nous rendre visite. L'un des objectifs était de repeindre la façade. A savoir embaucher une entreprise pour faire repeindre la façade, car bien sûr, acheter des pots de peinture et la faire repeindre par nos soins ne les intéressait guère...

L'autre était de reprendre ce bâtiment laissé à l'abandon depuis longtemps pour en faire un "vrai" lieu associatif.

Le projet leur plaisait bien, mais, ils auraient préféré reprendre les rennes, et puis la façon dont nous occupons les lieux ne leur semblait pas suffisamment ouvert au milieu associatif, entre autres.

A vrai dire, deux des quatre personnes de cette délégation n'étaient pas de la région, et ne connaissaient aucune des associations du coin... Bref, une façon "courtoise" de nous mettre à la porte? Ça nous a froissé, on peut le dire: une demi-heure, horodateur à l'appui, pour nous convaincre de signer un papier d'attestation des travaux (et de restitution du lieu éventuellement), propos plein de préjugés et attitude hautaine... l'évocation de cette non-rencontre anime encore nos veillées le soir au coin du feu! L'éduc pop' à la FUAJ n'est plus ce que c'était...

Depuis plus de nouvelle de ce côté-là.

D'autre part, les bruits courent que notre voisin à droite (de l'immeuble), souhaiterait acquérir le terrain pour agrandir son parking: nous manquons d'hôtel standing à Clermont-Ferrand et il est toujours plus utile de pouvoir accueillir quelques riches que de laisser vivre le quidam.

Aussi, dernièrement, la FUAJ a enfin obtenu un vote à Clermont communauté pour la construction d'une nouvelle auberge de jeunesse. A priori, le début des travaux présagera la fin de notre aventure.

L'aventure collective du lieu

En janvier 2009, le lieu ouvre officiellement (ha ha ha) ses portes. Le collectif souhaite créer un lieu politique - VS l'habituelle désignation de squats artistiques - : Un lieu de convergence des luttes: Que les militant associatifs se rencontrent, quoi!... belle idée vaste... programme...

Un espace d'expérimentation d'une autonomie relative en milieu urbain, d'une réappropriation des médias, d'un respect de notre environnement, du soutien à une économie locale, de proximité et contrôlable, d'apprentissage individuel et collectif, d'échange de savoir-faire, de réflexion et de débats, de créativité ... et du vivre ensemble.

Le lieu prend le nom de l'Hôtel des Vil-e-s (à l'époque, non féminisé, en fait), et ne demandez pas pourquoi, chacun à sa version (d'ailleurs, un autre espace bien cher à notre foi-e, se dénommait le bulletin blanc.)

Un noyau dur auto-proclamé, insatisfait de la tournure des choses décide d'un PUTSCH. Le collectif d'habitant du lieu se resserre autour de 8 à 9 personnes qui s'engagent à assumer la responsabilité du lieu. Ça se passe en septembre 2009.

Les activités reprennent, se développent ; on rénove, on restaure, on construit ... Le bâtiment de devant est dédié aux activités (espace collectifs, ateliers, manifestations), celui de l'arrière est partagé entre activités et habitat... tout comme la cour où les cabanes et ateliers poussent et le jardin fleurit.

Puis les activités s'intensifient, nous monopolisent, nous chronophagent jusqu'à ce que DRINGGGGGG !!! nous tirons la sonnette d'alarme. On se rend compte que cela fait trois ans qu'on vit ensemble, qu'on court après les activités, qu'on échange très peu sur le fond, sur ce qui nous relie, ce qu'on fout là ensemble, comment on évolue ...

Bref il est temps de penser à une vilaine résidence (les vilains et vilaines sont les habitants de l'hôtel des vil-e-s). Et c'est ce qu'on fait, à 12-1 (aux urgences) habitant-e-s qui partent en colonie de vacances en Corrèze, tout comme les ajistes au temps jadis. Puis on continue par paquet d'habitant disponible en septembre: une résidence des Vilain-e-s chez les Vilain-e-s.

Réflexion assidue, renouvellement de nos manières de communiquer entre nous, prendre le temps des s'écouter...

Un travail sans fin, mais qui permet de poser à plat quelques-unes de nos réflexions, envies, insatisfactions, aspirations... Un moment nécessaire et essentiel.

Et puis on décide d'y mettre une fin temporaire après quelques mois de "fermeture" (à entendre de plus de suspension des des activités événementielles).

La réouverture du lieu, tout-e une histoire;

Il était d'abord question pour nous de revendiquer l'aspect politique du lieu: sans ça, pas trop de sens. Nous avons mieux à faire que d'être une salle des fêtes, ou une salle de concert à rabais, de participer à des bourses d'activité pour savoir comment on construit le lendemain.

Et pour cela il faut que chacun se sente responsable du lieu.

Alors: ouverture.

Non plus sauvage parce que tout le monde est l'égal de l'autre et est chez lui comme moi chez vous.

Non: le lieu d'activité aux activistes. Que chacun qui ait envie de se bouger utilise le lieu comme outil de ses envies, et en assume aussi les responsabilités (entretiens et chouchoutages de mise pour qu'il continue de s'améliorer... ou de ne pas se détériorer).

Une façon de nous soulager, nous aussi, habitants, sans mettre trop de freins au volume des activités possibles.

Bon, il va falloir un peu de temps peut-être pour s'approprier cet outil un peu complexe au premier abord (visiteurs, utilisateurs, habitants ont des perspectives différentes).

Mais c'est pourquoi, les Géniales Assemblées se tiennent chaque mois, animées par vous, par nous ou par quelqu'un d'autre.

Quiconque (excepté journaliste et policier en fonction) y est chaleureusement convié pour y discuter des orientations du lieu, réfléchir ensemble à des questions de fond qui nous tiennent à cœur (ou

pas), et sous un angle très pragmatique, pour réguler et interroger le flux des activités passées et futures.

Et que l'Aventure continue !

Annexe 7. Échange de courriels pour un entretien.

Courriel 1.

dheps

12/04/2017 (2 years ago)

To:

Salut

Comment vas-tu ?

J'ai essayé de t'appeler.

Je ne sais pas vraiment si j'ai le bon numéro de téléphone, les copains ont le même que moi, mais on sait jamais.. Après c'est peut-être juste que pour toi ce n'est pas le bon moment, ni pour donner des nouvelles, ni pour répondre à ma demande d'entretien sur (que ce soit oui ou non), ou simplement pour te préoccuper de ça.

Mais si jamais c'est juste que tu n'as pas eu mon message : j'aimerais bien avoir de vos nouvelles à et toi. J'aimerais bien faire un entretien pour ma recherche avec toi sur Je suis à Sète du 12 au 14 mai. Si jamais ça t'intéresse de me parler du squat, je pourrais passer juste avant ou juste après. Ou si ça te dit plus tard, parce que là c'est pas le moment.. bref, dis moi.

(...)

Bise, Maryla

Courriel 2.

dheps

12/04/2017 (2 years ago)

To:

Salut Maryla,

Désolée, j'ai bien eu ton message. Je n'ai pas su quoi te répondre sur le coup, je me disais que je passerais peut-être à clermont aussi pendant ces vacances et qu'on pourrait en parler en direct. Puis il y a eu 1 succession de choses très prenantes [...]

Au sujet de l'entretien jsais pas trop quoi te dire, [...] Tu peux m'expliquer un peu plus de quoi il s'agit ?

Voilà,voilà, bonjour et bisous à tout le monde.

A bientôt

Courriel 3.

envoyé le 13/04/2017 (2 years ago)

Annexe 8. Grille présence / absence révisée

Tableau 1. L'absence à soi

	E1	E2	E3
Oubli de soi	« J'ai l'impression que tous les gens qui bossaient à côté, peu à peu, ils ont quitté le lieu aussi, parce que c'est vrai que ça fait trop. Et il y a un moment où on s'oublie là-dedans. Si t'as un boulot ou l'école et t'as le squat X il y a un moment, quand est-ce que tu fais des trucs pour toi aussi ? »		« J'avais exprimé quand même un truc, un ressenti par rapport au lieu... Le sentiment que, à un moment donné, c'est comme si ce lieu nous avait fait oublié que ce n'était pas lui qui était important mais ce qu'on y était dedans, nous. (...) Comme si on s'était fait manger un peu par le truc, jusqu'à en oublier qui, chacun, on pouvait être, individuellement, ou ensemble. » « Je n'étais plus acteur de l'identité de ce lieu, c'était plutôt..., j'avais l'impression d'être enfermé dans l'identité de ce lieu et pour me reconstruire une identité propre, il fallait que je m'émancipe de ce truc-là. Voilà, plutôt ça. Impression d'étouffement à un moment, là dedans, à me dire " il faut sortir de là" »
Fatigue / lassitude	« Bon, après, les garçons, ils parlaient quand même assez tard. Moi, le lendemain, j'avais école. M. : École ? P. : Oui. École des Beaux-arts. J'allais à l'école, donc des fois, c'était un peu fatigant. Et c'est vrai que là ça a	« Moi ce que j'ai vécu ici, c'est ça, avoir un espace d'expérimentation, de liberté fatigant [mot « fatigant » accentué] parce que c'est fatigant de vivre à plusieurs, à nombreux, à très nombreux, et de faire toujours plein de choses, de construire d'autres choses et, c'était très	« On voyait bien, qu'en tous cas d'un point de vue collectif, on était un peu en baisse d'énergie. »

	changé tout mon rapport, tout mon rapport à, à être chez moi quand même. Ne pas avoir d'espace privé pendant des mois, c'est extrêmement fatigant en fait. C'est vrai que de la part des gens qui sont volontaires, ça peut être fatigant de se sentir des fois serveurs sans rémunération ou... Ou, des fois, le public se comporte comme un public consumériste normal parce que des fois il ne connaît pas d'alternative à ce système là aussi. »	agréable, et... C'est énormément de travail pour ... de questionnements permanents et du coup, c'est un peu fatigant et ça s'est un peu essoufflé au bout d'un an ou deux. Ou trois, je sais plus exactement. Le fonctionnement collectif est très exigeant. »	
repli			« C'est ça que j'entendais par cette question de confort qui endort. Et on peut vite se laisser bercer par ça et oublier que potentiellement, on a des vrais projets de vie ou qu'on aurait peut-être besoin d'un autre projet de vie. En tous cas, moi c'est ce que j'ai ressenti ici. M. : Tu te sentais t'endormir ? Gwenaël : Une tendance à m'endormir ou à m'enfermer dans le truc, un peu trop confortable, un peu trop... Tu vois se laisser vivre à travers ce que le lieu apporte aussi, dans les rencontres, dans les gens qui y passent. A un moment donné, tu oublies d'aller de par le monde rencontrer d'autres gens, faire d'autres trucs, quoi. Ce lieu a un petit côté mère nourricière un peu, un petit côté qui t'apporte le kit complet : le kit potes complet, le kit

			bouffe complet, le kit logement complet. Du coup t'as tout le kit complet. »
--	--	--	--

Tableau 2- L'absence physique : le squat, ça colle à la peau ?

	E1	E2	E3
Identité squatteur	« je passais vraiment pour une clodo à l'école (...) cette idée infusée (...) aux Beaux-arts, il y aurait un rapport au luxe aussi »	C'est assez marrant de voir la réaction des gens quand je leur dis que j'ai habité cinq ans ici. Il y en a que ça ne touche pas et d'autres que ça touche. Donc voilà, assez content.... un peu de regret.	« en mode je suis un gros vilain, brut de décoffrage » « premières blagues sur les gobelets (...) convergences des rustres (...) celle qui me plaisait le plus. » E3. « Voilà, bon. La vie au squat a fait mon diplôme... à un moment donné, j'ai quasiment bazarde tout le travail que j'avais fait aux Beaux-arts. Toutes les démarches un peu élitistes ou conceptuelles, ou je ne sais quoi, et j'ai convoqué, à travers ma vie ici, pour mon diplôme, un travail plus en adéquation avec la vie que je menais. J'ai ramené le squat dans l'école, ce que je n'avais jamais fait jusque-là. Voilà. Avec les préoccupations qui allaient avec : des choses qui avaient vocation à se faire dans la rue, des histoires de bibliothèque choisie, toutes ces histoires de déchets, de dérives et d'optimisme écologique et toutes ces conneries. Donc

			voilà. Ça a quand même fait un diplôme finalement. »
--	--	--	--

Tableau 3. Prescrire la présence : des absences dites en creux.

	E1	E2	E3
	Ben, y a eu plusieurs périodes, y a eu une période où on a essayé d'installer un planning pour dire qui ferait l'accueil. Faire l'accueil, ça définissait : être là...	Et donc on a essayé de faire des plannings et de s'inscrire mais... et ça, ça a duré, ouais, plusieurs mois. Peut-être au total, c'était un an de fonctionnement comme ça. Dans les départs. 2010.... Qu'est-ce qui a fait que... C'est ça. Pour moi le fonctionnement avec chacun des horaires disparates... Alors est-ce que c'est tant la ville que nos personnalités qui faisaient qu'on avait tous des emplois du temps un peu disparates et qu'on n'avait pas forcément tous envie de se retrouver au moment du repas, et donc qu'on s'inscrivait pas forcément, et donc qu'il n'y avait plus personne pour faire à manger. Et que ça a pu fonctionner un temps où on était très investi dans le lieu... quand on a commencé à sortir un petit peu du lieu, une fois que la construction était terminée, ça fonctionnait moins...	

Tableau 4. Familier

Je connaissais le squat X depuis déjà des années, c'est un espace que je fréquentais parce que j'y avais des	Peu dans le sens où je connaissais pas mal de gens qui habitaient ici quand on est	je l'ai vécu comme une bonne surprise, c'est là que je rentrais de
--	--	--

amis. (...) A cette époque-là, je l'avais fréquenté assez assidûment comme j'avais mon amoureux qui y habitait. Et après, je le fréquentais plus épisodiquement lors de soirées ou d'activités	arrivé ici avec M. Il y a bien fallu une petite période d'adaptation, le temps de croiser les gens, de comprendre ce qui se passait. Mais j'avais l'habitude des squats précédents. Mais j'avais l'habitude des squats précédents. J'avais aidé à ouvrir la Z, la O et le Y. Ici, je n'ai pas du tout participé. Le Y, ouais. C'était génial, d'ailleurs. Mais pareil, je n'avais pas trop vécu au Y, j'avais vécu seulement à la Z	mon Erasmus de pauvre à Toulon et j'ai appris que les copains avaient ouvert ce lieu, enfin venaient de l'ouvrir, la semaine d'avant et donc j'ai fait : « oh ben cool, j'ai un endroit où habiter, déjà j'ai un endroit où passer en descendant du train, (...) »
---	---	--

Tableaux 5, 6, 7. A quoi sont-ils présents ?

Les fonctions du lieu

Un lieu		E1	E2	E3
Faisant fonction	D'atelier		L'idée, c'était de pouvoir avoir des ateliers en-dessous des cabanes. ça s'est transformé en mon atelier.	Du coup, ça fait, moi j'ai gardé un bout d'atelier là qui n'était pas une cabane à vivre, ni isolée, ni rien.
	Centre culturel, scène	Ou même se dire «bon, allez on se fait une vidéo projection» et avoir un super écran. Toujours dans cet espace. Comme c'est un	De production de spectacles, ça aussi, ça n'a jamais arrêté. De spectacles ou de... Oui, en tous cas, spectacle, ça n'a jamais arrêté...	C'est un peu là-bas qu'on a fait nos armes en terme de cantine ou d'histoire de scène, de

		espace très grand avec une recherche artistique, il y a quand même plein d'espaces qui pourraient être luxueux. Même l'espace de sérigraphie... C'est quand même... C'est un peu un... Ouais, un centre culturel quoi	Il y a eu des fluctuations sur le cinéma... Quoique le cinéma, y a quasiment tout le temps eu du cinéma. Avec plusieurs... Il n'y a pas eu beaucoup de temps où ça a été arrêté. Mais bon, c'était qu'une fois par mois. Les concerts par contre ça a toujours été largement au moins une fois par mois. Concert ou spectacle en général. Mais du coup, ce n'est pas une production du lieu, c'est une production des gens à l'extérieur.	performance, on faisait pas mal de performances entre nous. C'est un peu là qu'est née la forme du cabaret qui a existé plus tard au squat X. Par exemple, où on osait, on s'autorisait à dire on est capable de le faire nous-mêmes, sur scène et on va s'amuser et des gens vont venir s'amuser avec nous.
	Régie	C'est un super apprentissage. En termes d'apprentissage événementiel et organisationnel, et puis bon, avec toute l'entraide qu'il peut y avoir aussi, «oh vas-y, on s'aide à monter et à démonter la sono», «oh, fais chier» mais bon c'est chouette quand même. Ouais, je pense à des groupes de théâtre qui s'installaient, tu leur donnes un coup de main. Il y avait toujours des petits coups	La sono, organiser des événements ... Ouais, apprendre à sonoriser, je l'ai appris ici.	

		de main à filer à droite, à gauche.		
	Structure d'hébergement	Il y a aussi des gens qui arrivent et qui ont des histoires terribles, quoi. Que ce soit la femme qui se fait taper par son mec, que ce soit le mec qui a des antécédents de drogue et du coup qui peut plus voir sa fille. Je pense que comme j'étais une jeune femme, les gens se confiaient aussi assez. Il y avait un truc, et je pense être assez bavarde et à l'écoute, et du coup ça faisait que j'entendais énormément d'histoires PPPFF... Et même des gens qui ont quarante ans qui n'ont jamais eu d'appartements à eux, qui se font bourlinguer d'un endroit à un autre.	On en parlait tout à l'heure : il y a quand même cette production de «accueil». Accueil social, ça, ça a toujours existé dans le lieu, même si y a toujours eu des pauses. Même à l'intérieur des pauses, il y a toujours eu des gens qui y habitaient, qui habitaient dans l'espace social, quoi. On a toujours gardé un espace pour le social, donc ça, c'est bien une des productions du squat X.	Après ça, ça a un peu disparu avec l'accueil d'urgence qui a bouffé tout ça, qui a fait disparaître cette dimension là. On peut en être un peu triste. Moi je pouvais en être un peu triste. Bon, en fait, y a plus de place pour les copains, ou pour les potentiels futurs copains qui passent par hasard là. Tant pis pour eux. Et tant pis pour nous. L'urgence nous a bouffé.
	Logement	Et après, je me suis installée le jour qui a suivi, et, à partir de ce moment-là, c'était ma cabane.	Ça me permettait en plus de quitter un logement et d'aller habiter dans un logement gratuit, d'un truc où on payait dans un truc qui était gratuit, c'était génial, quoi.	« oh ben cool, j'ai un endroit où habiter, déjà j'ai un endroit où passer en descendant du train », ça c'était pas mal et puis finalement, dans la semaine d'après,

				j'avais déjà toutes mes affaires sur place, et j'habitais plus ou moins là et c'était parti quoi.
	Espace de stockage		« comment est-ce qu'on construit notre lieu, notamment parce qu'on avait tout un espace de stockage pour les matériaux de récupération. Tout le petit hangar... » « j'ai pu stocker, chose importante quand tu fais du bricolage et pas en mode je suis un professionnel de la construction. »	Déchetterie de centre ville

Ce qu'il y a à faire

		Ça me paraissait impensable de considérer le squat juste comme un logement, de venir y dormir, de faire ma vie à côté et de pas participer aux tâches collectives, à aider les copains qui tiennent le concert, donc si je ne peux pas aider, autant que je n'y habite pas et que je laisse ma place à quelqu'un d'autre.	je suis content d'avoir fait ce qu'y avait à faire ici...	(...) d'un lieu outil comme ça devait être au départ, c'est devenu un lieu fin en soi en tant qu'habitat simplement. (...) un lieu outil, tu t'en sers et c'est ... l'habitat n'est qu'un effet secondaire et c'est un lieu où tu élaborer des projets ou tu construis des choses M. : tu t'en sers pour ... ?
--	--	--	--	---

				Concrètement. Pour quoi ? Gwenaël : Que ce soit élaborer ton propre projet personnel ou élaborer des projets collectifs, que ce soit de l'organisation de concerts ou de projet de bibliothèque ou de l'événementiel à l'extérieur ou de n'importe quoi. Un projet collectif quelconque. Voilà. Et tous les projets personnels de chacun, comme Léopold, il a quand même élaboré, sans trop le savoir au départ mais il l'a su après, l'atelier vélo, qui existe maintenant.
	Aménager l'espace	« Moi je suis arrivée une année. Donc, il y avait moins de cabanes de construites, on est arrivé, on était beaucoup de nouveaux, et nouvelles. On devait être à peu près cinq nouveaux, ce qui est assez rare, qui arrivent d'un coup. Et donc, il fallait...Il n'y avait pas assez d'espace. Ce n'est pas qu'y avait pas	« on a lancé les cabanes (...) Il y a des copains qui ont aménagé la cave. Je me souviens avoir fini un peu l'aménagement de la cave avec l'électrification, je me souviens avoir fait l'électricité. Avec Gwenaël, on a fait la porte d'entrée. On avait refait la cuisine. Surtout, le gros, c'était l'été 2010 avec la grande	ça a commencé par construire cette mezzanine du gardien avec Sabine, ça, c'était très bien, c'était un plaisir de se retrouver comme ça. 131 on retrouvait un peu l'esprit de la construction des squats précédents, où il y a tout à faire et où du coup on est

		assez d'espace, mais, oui, il y avait pas assez d'espace d'habitation » Et il y avait tous ces, comme il y avait tous ces chantiers de cabanes, peut-être qu'il y avait pas mal gens qui étaient plus... (...) C'était par exemple la cabane d'H., qui a été la cabane d'H. après, qui était en construction. Y avait G. et J. aussi, ces deux cabanes-là. C'était le moment où R. avait rehaussé sa cabane. Il y avait pas mal de chantiers cabanes, un peu dans tous les sens. Même la cabane de Valérie. C'était période où ça construisait et ça améliorait les cabanes pas mal, quoi.	salle. On a cassé... (...) L. : En face, il y avait une porte qui donnait dans l'aquarium. C'était... une surface vitrée. Il y avait tout l'accueil de l'auberge de jeunesse en fait. Et donc là, on a tout transformé... on a découpé le bar. - c'est Gwenaël qui avait fait ça, c'était magnifique- ... pour faire la rampe, la rampe de skate sur le bar. On a foutu le poêle. On a aménagé l'espace tel qu'il est, il ressemble encore maintenant. On a isolé, les portes, les fenêtres. On a fait les caissons antibruit pour l'extérieur. On a foutu de la moquette partout, partout, partout. »	dans une dynamique hyper pêchue comme ça de faire tout le temps plein de choses. Casser des bouts de mur pour faire le bar... déplacer les murs quoi ! Comme quand la salle du haut a été refaite. Pareil il y a eu du travail solitaire et du travail à plusieurs mais une volonté commune d'en faire une salle potable. Ou il y en a qui ont appris à faire du placo, d'autres qui se sont perfectionnés en électricité...
	Les tâches ménagères	C'est un espace très grand, très allongé, d'ailleurs je me souviens à l'époque, des fois, quand je faisais le ménage, je me disais non, mais : «c'est un château ! C'est un château !». chacun fait un peu sa vie, ses propres	Les mettre en commun, ça veut dire les discuter, les exprimer, les discuter ? L. : Oui. Ou les faire ensemble en fait. C'est le faire ensemble. Partager des tâches... M. : Tu pourrais me donner des exemples ? L. : C'est... Je pense pas mal à toutes les tâches	Même si au milieu de ça y a toujours des affaires de vaisselle et de cuisine et de « lave ton verre ou rentre chez ta mère ! » M. : [je ris] On t'a dit ça ??? G. : Euh, on a écrit ça au-dessus de l'évier un temps. M. : D'accord.

		tâches ménagères, admettons, ranger sa cabane, se faire à manger et, laver son linge. Mais il y a aussi des tâches communes, comme, euh, voilà, balayer la cour, vider les toilettes sèches, plier les draps et, donc à cette période-là, il y avait eu l'idée de -admettons-, une fois tous les deux mois, on passe une après-midi à faire des tâches communes.	collectives... toutes les tâches qui incombent au collectif. A la construction du squat X.. Autant de... Autant le ménage que la bouffe, que les constructions d'espace et l'entretien des locaux. (...) Il y avait des choses qui revenaient plus au collectif habitant, d'autres plus au collectif ... clairement, le ménage des espaces habitants. La bouffe. L'achat des courses. Tout ça c'est à gérer par les habitants. Après les espaces activités, on a les mêmes problématiques : le ménage des espaces activités, la réparation, l'entretien des espaces d'activités et la gestion quotidienne des espaces d'activités.	134
	L'événementiel	Tiens, on accueille un mec qui fait de la poésie dans le salon, parce qu'il est immense et qu'il se prête parfaitement à ça.	De production de spectacles, ça aussi, ça n'a jamais arrêté. De spectacles ou de... Oui, en tous cas, spectacle, ça n'a jamais arrêté... Y a eu des fluctuations	Voilà, c'était notre premier squat, c'était un peu fou fou tout ça. Il s'y est passé et développé énormément de choses, que ce soit notre

			sur le cinéma... Quoique le cinéma, y a quasiment tout le temps eu du cinéma. Avec plusieurs... Y a pas eu beaucoup de temps où ça a été arrêté. Mais bon, c'était qu'une fois par mois. Les concerts par contre ça a toujours été largement au moins une fois par mois. Concert ou spectacle en général.	premier orga' de concert, notre découverte du squat, notre premier procès pour expulsion, nos premières démerdes dans un bâtiment où y avait au début ni eau, ni électricité. On faisait une cantoch' scène ouverte dans ce squat-là C'est dans ce squat-là où j'ai préparé mon diplôme de troisième année, ça c'était rigolo. Où j'avais expérimenté des formes d'art participatives.
	L'accueil social	Il y a eu des périodes où on ne pouvait pas recevoir tout le monde, donc ça, c'était assez dur de dire non. Quand il y a une femme, avec un enfant dans la poussette, de dire «ah ben non, là ce n'est pas possible on est complet.» C'est, ce n'était vraiment pas évident. Moi, ça je l'ai fait quelque fois, et c'était surtout JP qui, à l'époque, qui, ben qui faisait l'accueil, et	Et quand même laisser la porte au social, 'fin la porte ouverte au social, dans le sens où on gardait des dortoirs. On gardait 12 places de dortoir pour les gens qui étaient de passage et les gens qui avaient besoin d'un hébergement d'urgence.	

		lui, ça lui est arrivé assez souvent, et, euh, du coup c'est dur... Il y avait tout cet accueil, moi, ça me paraissait prendre un temps assez important, cet accueil quand même dans le quotidien.		
	Un chez soi	ça a changé tout mon rapport, tout mon rapport à, à être chez moi quand même. Ne pas avoir d'espace privé pendant des mois, c'est extrêmement fatiguant en fait. Puis on peut jamais s'installer, comme du coup on ne va pas rester là, on a jamais une étagère pour poser ses bouquins. On s'installe jamais vraiment. Donc là, c'était un moment à partir duquel je pouvais commencer à mettre des choses de côté, m'installer quoi, tout simplement. Donc ça, ça a bien changé le rapport aussi euh ... M. : Le rapport à ? P. : Le rapport à, à être, à être là	J'avais juste besoin d'aller récupérer des matériaux à droite, à gauche, acheter une bâche et quelques vis et je pouvais construire une cabane et mon espace de vie en fait. Et un espace de vie pas cher, et qui me ressemblait et que j'avais construit. 112	Donc dans un premier temps, ça a été construire une plate-forme sur un endroit qui ne prenait pas trop de place au sol, donc au-dessus de l'ancien atelier vélo. Et pendant quelque temps, j'ai vécu avec une tente igloo posée sur mon plancher et une tente igloo pour stocker mes outils. c'est là que j'ai entamé la construction d'une seconde cabane à côté de la première, assez rapidement, en me disant : je garde l'atelier et je fais une seconde cabane en pensant à l'hiver et à l'accueil de ma fille, donc un espace isolé et bien fait.

--	--	--	--	--

Spécificité d'un chez soi : les cabanes

	E1	E2	E3
Physionomie d'une cabane	(extraits du passage pp. 89 – 90, entièrement consacré à la question de sa cabane) Et donc les cabanes étaient constituées d'une chambre souvent. Il pouvait y avoir un étage mais il ne faut pas imaginer des cabanes avec un espace de cuisine ou des toilettes, c'était vraiment juste... Il y avait l'électricité. Et le Wi-Fi ou le filaire, l'internet filaire mais c'était des chambres, plutôt, quand même. Du coup, par exemple, l'un de mes premiers gestes dans cette cabane, ça a été de mettre un bout de bois qui servait de rambarde, de garde-corps quoi, pour éviter de tomber, - parce que là ça aurait pu être fatal - sur l'établi du dessous. C'est marrant de voir les strates, les améliorations, au fur et à mesure des différents habitants.	Cette cabane [il parle de la cabane dans laquelle nous faisons l'entretien] : entièrement en récup' ! Non, je crois qu'on a mis 400 euros pour construire la cabane. M. : Ha. L. : [il me montre des éléments des cloisons] Ça, c'est une porte. Il a un autre bout de la porte qui est là. L'armoire. Des étagères, beaucoup de placards. Des portes. Mais c'est tout de la récup' à part... On a acheté une bâche. On a acheté de la chaux. Pour faire de l'isolation chaux - paille. C'est tout ce qu'on a acheté. Des vis. Ah, si justement j'ai acheté quelques poutres pour là-haut. ?	Gwenaél : Spartiate, mais quand même : avec une plate-forme sur pilotis au-dessus de l'atelier vélo pour quand même pas que ça prenne de place... Et puis a suivi une première version de la cabane qui s'est effondrée pendant le premier festival des clapettes. M. : Je ne m'en rappelle pas. G. : Enfin, le toit s'est effondré. C'était juste une bâche tendue sur une charpente fabriquée un peu en arrondi. C'était mignon, ça faisait un peu une paillote mais ce n'était pas encore un <i>level</i> suffisant pour envisager un hiver là-dedans.

Tableau 8. La présence au collectif : une présence instituée

	E1	E2	E3
A un collectif	Et alors après, il y avait tout ce qui était plutôt réunions habitants. Ça je ne saurai pas dire... Je dirai que c'était toutes les deux semaines, mais ça me paraît beaucoup, et, en même temps j'avais l'impression qu'IL y en avait pas mal. (...)	Donc y avait autant la question de : on se pose la question, en se réunissant, en essayant plusieurs modèles de comment on vit ensemble. On a essayé de faire la bouffe une fois par semaine. Chacun faisait la bouffe pour tout le	Dans la troisième année -si je le situe bien-, on est allés se faire cette fameuse et mythique réunion de trois jours au fin fond de la Corrèze pour essayer de repenser le fonctionnement du lieu

	C'était plutôt des choses assez pragmatiques et quotidiennes et il y avait aussi des questions un peu de fond qui surgissait parfois. Et je sais que c'est des réunions dont je garde plutôt un bon souvenir (...) Peut-être parce que c'était aussi des moments où là on était tous ensemble, et c'était prévu que pendant une heure, deux heures, on était ensemble, on se voyait ensemble, tous, ou la plupart de tous, pour parler de notre quotidien. Alors que c'est vrai que sinon, on croisait vraiment les gens par bribes. Il y avait des gens avec lesquels on était pas du tout dans les mêmes fuseaux horaires, et du coup, on ne se croisait jamais alors qu'on habitait sous le même toit. Il y avait eu un problème avec un habitant du squat qui s'était fâché avec son amie et qui était parti du squat et suite à ça, on avait fait un peu une réunion de crise. C'était sur une journée, il me semble. Et où on avait fait des tâches communes, histoire de se souder, de prendre l'espace du lieu, et aussi avoir des discussions en commun.	monde. On avait un planning des tâches, on avait des réunions -hebdomadaires et... Et on a fait ces tests-là. Et en même temps, on faisait de la construction physique puisqu'on a préparé un peu toutes les salles pour faire des activités. Et on a construit des logements... à l'arrière.	et quelle en était la signification. Pour chacun aussi. Essayer collectivement et individuellement de répondre à la question « qu'est-ce que je fous là ? ». Qu'est-ce qu'on fout là ? Pourquoi ce lieu ? Qu'est-ce qu'on en fait ? Comment il marche ? Qu'est-ce qu'il signifie ?
--	--	--	---

Tableau 9. Présence aux autres, présence des autres

Présence des autres	(...) on allait (...) dormir dans la grande salle, le salon, qui lui était chauffé au bois. (...) on allait dormir dans cette grande salle. Bon, après, c'est vrai qu'y avait des choses... Moi, j'en garde	C'est le fait d'habiter... On était en moyenne une quinzaine, on était même monté jusqu'à une vingtaine de personnes d'habitants permanents... Le fait d'avoir les gens d'accueil	Je pense ça tient juste aux habitudes et aux usages. Il y a une dynamique de l'ordre du microcosme autour de ce lieu de vie, et par
---------------------	--	--	--

	des supers souvenirs, c'était vraiment chouette. Bon, après, les garçons, ils parlaient quand même assez tard. Moi, le lendemain, j'avais école.	en plus, les gens qui sont de passage et qui viennent dormir, plus les gens qui viennent pour faire des activités... que ce soit les concerts, que ce soit les animations, ou les gens qui passent juste pour dire bonjour au lieu. Du coup c'est ça, ça qui fait beaucoup de monde, beaucoup de passage. Bien qu'on puisse s'isoler quand on le veut, on ne peut pas se retrouver dans la cuisine et dans les espaces de vie sans croiser du monde. Les colocs ou les gens qui viennent dormir en plus des colocs ou les gens qui viennent faire des activités. Donc ça fait beaucoup de monde	extension, de la petite vie urbaine à Clermont-ferrand, de ce petit milieu alternatif qu'il y a autour de ce lieu-là. Le squat mais aussi le bar X, la cave Y, tout ce petit univers d'alternatifs, de gens de squat et du petit milieu artistique et culturel qu'il y a autour. C'est un très petit milieu, largement lié à cette dynamique alternative de squat. (...) on se retrouvait régulièrement à plein de soirées, à plein de trucs ou d'événements où on se retrouve entre potes et tout ça et euh... alors que... sans qu'il y ait besoin en fait de communiquer plus que ça. Juste on se croise : «ben tiens, y a ça». Et puis hop, on se trouve comme ça, alors que, entre guillemet, dans le vrai monde, à l'extérieur, il se passe ça et bien tiens, je vais prévenir un tel ou un tel, essayer de se faire un truc. Ce qui ne se fait pas dans ce microcosme où fatalement on se croise, et fatalement sans qu'il y ait de formel, on est plus ou moins au courant du truc et puis on va se croiser par hasard à tel ou tel truc et voilà.
--	---	---	--

Tableau 10. A qui sont-ils présents ?

Nous / eux		E1	E2	E3
	Expulser		Le putsch, c'est se réunir à 9 dans la bibliothèque et de dire on est 9 et on aimerait rester 9 dans ce lieu. On était plutôt une quinzaine. Du coup, on a mis des gens dehors. (...) On est 9 et on va mettre 6 personnes à la rue. Euh... Si, puisqu'ils dormaient tous ici. Je ne crois pas qu'ils avaient de logement. Pour certains, en tous cas, ils ont tout de suite trouvé une autre solution... Pour d'autres, on a ouvert un autre squat, avenue des Paulines.	On a fait une espèce de grand nettoyage, on a fait un micro putsch au sein de notre propre squat... Enfin je résume un peu, c'était un peu le récit de fondation qui amène à comment on vit les choses. On a du passer un moment difficile où on s'est réuni en petit groupe en excluant sciemment d'autres gens qui vivaient là. En disant : « ben voilà, si on veut que le lieu se maintienne, et bien il faut que ces gens-là, ils dégagent... Euh, les gens qui, soit faisaient rien, soit qui... les histoires de vol, d'alcoolisme, de trucs qui font tout un tas de bazar et du coup on a invité tout un tas de gens à gentiment... à pouvoir se casser dans un squat clef en main qu'on leur a redonné
	Fermer la porte	Il y a eu des périodes où on ne pouvait pas recevoir tout le monde, donc	Il avait aussi ce truc de « on ferme la porte ». Et du coup on	

		ça, c'était assez dur de dire non. Quand y a une femme, avec un enfant dans la poussette, de dire «ah ben non, là c'est pas possible on est comple.» C'est, c'était vraiment pas évident. Moi, ça je l'ai fait quelque fois, et c'était surtout Jean-Pierre qui, à l'époque, qui, ben qui faisait l'accueil, et lui, ça lui est arrivé assez souvent, et, euh, du coup c'est dur...	contrôle les entrées des gens qui rentrent	
	surveiller	Parce qu'il y avait tout ce truc qui était de... il faut être assez nombreux et sur le lieu pour aussi... Il ne faudrait pas qu'il y ait plus d'ajistes que de connaisseurs du lieu, ça c'est quand même...		Au début, on a gardé cette loge : la loge du gardien. Il fallait que quelqu'un dorme dans ce bâtiment. Ça c'était les premiers temps où on se disait c'est bien quand même qu'il y ait quelqu'un qui soit pas loin de la porte d'entrée [il rit] pour entendre ce qui se passe.
	Évaluer			Qui respectaient pas bien le processus initial qu'on avait pensé dans la refondation du lieu, sur cette idée de période probatoire et de réunion habitant. Maryla : Tu peux expliquer ? Gwenaël : Ouais, ouais. On avait pensé à l'époque que pour inclure de nouveaux

				habitants, il devait forcément y avoir une forme de cooptation mais avec une période probatoire, c'est-à-dire avec une période d'essai.
	Faire participer			comment on intègre les énergies des gens de l'extérieur, de ceux qui ont envie d'y faire des choses, comment on instaure un vrai fonctionnement ouvert et un peu, entre guillemets, démocratique vis-à-vis des gens de l'extérieur, ceux qu'on appelle les activistes. Et, donc voilà, ça a démarré comme ça un long travail de refondation du lieu. C'est là qu'est née l'AG telle qu'on la connaît aujourd'hui, sous ses premières formes, embryonnaires : ouverte sur l'extérieure, mensuelle, Tati, tata... La réunion habitant séparée de ça, et l'existence d'au moins deux caisses.

Annexe 9. Ce que les entretiens disent séparément / ensemble / ont de commun

La question de l'apprentissage

E1	E2	E3
C'est un super apprentissage. En termes d'apprentissage événementiel et organisationnel, et puis bon, avec toute l'entraide qu'il peut y avoir aussi, «Oh, vas-y, on s'aide à monter et à démonter la sono», « Oh, fais chier» mais bon c'est chouette quand même. Ouais, je pense à des groupes de théâtre qui s'installaient, tu leur donnes un coup de main. Il y avait toujours des petits coups de main à filer à droite, à gauche. Mais bon, j'aurai pu m'arranger pour louer un petit appartement comme j'avais fait auparavant. S'il avait fallu. Mais moi, c'était vraiment que j'avais envie de cette expérience-là qui m'avait beaucoup appris, notamment dans les champs de l'événementiel, de l'organisation, de comment gérer une orga', de penser à la fatigue des personnes. Voilà, le rapport au sacrifice de la personne qui a envie de programmer un groupe qu'il aime bien et, finalement, il va faire le bar toute la soirée ou il va dire aux gens dans la cour de pas parler et qu'en fait, c'était lui qui avait le plus envie de voir le concert, et qu'il est passé à côté. Ça, c'est des choses que j'ai pu voir et dans l'idée, c'est des choses, faudrait pas que ça arrive. Il faut se débrouiller pour que ça aille mieux.	« Dans ma vie, ça a été un moment de construction, de... j'ai appris à organiser les soirées - un peu plus encore -, j'ai appris à faire la sono, j'ai appris un peu plus la construction, à vivre ensemble encore, à se poser des questions sur pourquoi on vit ensemble »	« On va dire : j'ai grandi dans ce lieu, à plein d'endroits. Aussi dans le fait de comprendre la vie avec des autres, d'en comprendre des aspects. Parce que vivre avec les autres – que ce soit bien ou mal- ça nous permet de mieux comprendre qui on est. »

La structuration des relations et l'informel

La formalisation :

	E1	E2	E3
formalisation	oui	oui	non
	Quelque chose d'associatif même sans association	Il n'y a pas de structure officielle plutôt. Il y a bien une structuration du fonctionnement mais il n'y a pas de structure officielle.	On a quand même expérimenté des choses, à différents moments. Je ne saurais pas entrer dans le détail ou expliciter. Ce n'était pas formel. On est bien dans des formes, on est bien sur des échanges informels là, là-dessus. Mais voilà. De l'expérience à plusieurs acquise dans un lieu où on pouvait se permettre d'expérimenter tout ça. «-Et tiens, si on construisait une cabane ? - Allez, faisons-le.» Comme, «tiens si on faisait une piscine» [dit en riant], ou tiens n'importe quoi... N'importe quelle

			expérimentation. «Tiens si on cassait des murs...» Tout ça. «Merde, il faut refaire le toit». Comme quand la salle du haut a été refaite. Pareil il y a eu du travail solitaire et du travail à plusieurs mais une volonté commune d'en faire une salle potable. Ou il y en a qui ont appris à faire du placo, d'autres qui se sont perfectionnés en électricité... Un apprentissage commun de voir à quoi ça ressemble quarante ans de pollution à Clermont-Ferrand dans les faux-plafonds [il rit]. »
--	--	--	---

Aspect de la formalisation évoqué par chacun :

Cependant, pour E1, l'accent est mis sur le mode d'union (principe général, l'association, le modèle du non lucratif). On est dans le registre du social.

Pour E2, ce qui compte sont les instances décisionnelles, les modalités de réunions et de prises de décisions. On est dans le registre du discursif, de l'institution du politique (c'est lui qui me donne et fait référence à une brochure dont le sujet est certes le squat mais appréhendé comme constitution d'un collectif)

Pour E3, les formes sont des projets communs, elles sont matérielles. On est dans le registre de la technique.

Le fond informel :

E1 et E2 : vient de l'illégalisme, association « de fait », la formalisation est faite entre les squatteurs ou ceux qui sont du squat (le temps d'une assemblée générale – en droit- ; les squatteurs résidents – en fait)

E3 : vient du social, ils échangent des savoir-faire en accomplissant quelque chose qu'ils souhaitent faire (sans qu'on sache vraiment où, quand a été actée cette volonté commune de refaire une salle).

Question Des échanges qui échappent à des formes prescrites ?

Remise en cause à la médiation par l'argent (E1), constat d'une convivialité sans politesse, sans prévenance (E3), constat que les usages priment sur les décisions (E2)

Échange par le faire : discuter / s'entraider, les coups de main (E1), des opportunités d'apprendre à sonoriser (E2), les travaux de la salle du haut (E3)

La maîtrise des formes

E1 : un entretien en forme de visite du lieu, avec des airs de performance, l'humour, la poésie. Les oxymores (C'est elle qui parle d'oxymore : « C'est toujours un peu ça, une espèce d'oxymore [je ris]... ») qu'elle utilise pour représenter le lieu : « Ouais, moi, ce qui me fascinait un peu, c'était ce rapport luxe / pauvre. »

E2 : Un raisonnement, des infinitifs scandent le développement de la pensée : avoir à faire – expérimenter – construire – se construire – gérer – produire.

Thème de la réflexion : la constitution d'un collectif. Énumère ce que cela lui a procuré : un lieu pour stocker, construire avec d'autres, pouvoir être solitaire sans être seul, apprendre à sonoriser, jouer à ajuster etc.

Une définition à la fin: « Ça c'est quand même une des caractéristiques : on ne produit pas quelque chose à l'intérieur quoi. A part du lieu. C'est ça. Du lieu. De l'espace. Utilisable. Ce n'est pas qu'une friche, c'est de l'espace utilisable. »

Humour (appuyé sur du non-verbal : intonation, attitude physique)

E3 :

Humour (« préparer ma « papauté » », mettre en valeur impertinence d'un travail d'étude impertinent « Pour mon diplôme (...) avec des gros filets de cabillaud bien nauséabonds qui... ça puait encore pendant plusieurs mois je crois dans cette salle [*je ris*] », « blagues » du groupe de squatteurs (« Prendre encore de temps en temps des apéros à l'entrée de la mairie les jours de conseil municipal. Pour revendiquer des trucs. Ou livrer un portrait de Bianchi à Bianchi. Enfin, ce genre de conneries... » 133, « D'où les blagues qu'y a eu après sur les premiers gobelets, où on parlait de « convergence des brutes », « convergence des putes ».... « convergence des rustres » », Marcel, une sculpture pour désamorcer un conflit.)

Intellectualisation du politique, de la contestation : Investir la ville / squatter à l'échelle urbaine *Enfin dehors !*, le jardin public autogéré, livrer un portrait de Bianchi à Bianchi.

Poésie pour dire son attachement « Quand j'y reviens, j'ai l'impression de visiter une espèce de vieux musée personnel (...) Avec en même temps des bouts de l'histoire du quartier : le toit de l'église qui avait brûlé... (...) »

Témoigner d'un attachement au lieu

	E1	E2	E3
	Les feuillets / les photos envoyées Je n'ai vécu cette intensité-là que dans des espaces donc alternatifs ou marginaux. Cette énergie. L'énergie un peu folle dingue qui ... Ouais, et une joie, une recherche d'être ensemble, et ..., de ne pas se prendre la tête. Il y a vraiment un truc comme ça... qui émanait de ses nuits, voilà, à faire de la sérigraphie entre copains ou même des boums improvisées avec Jean-Pierre ou...	c'est un peu une fierté aussi ... d'avoir participé à ce lieu en fait.	Si après, je peux peut-être parler de l'attachement parce que quand même, à l'opposé d'un lieu qu'on loue et tout ça ... En y repensant, je furetais dans la cour, c'est un lieu où, contrairement à des logements qu'on loue, on s'y projette, il permet plein de choses. Et du coup, je vois un lieu où j'ai construit énormément de bazar, j'y ai laissé énormément de traces, ce qu'on ne fait pas dans des logements locatifs et que ça, quand même, c'est rigolo, parce que ça quand même, ça crée de l'attachement. Ne serait-ce qu'à travers les traces qu'on peut laisser, les choses qu'on s'y

			permet, ce qu'on a pu expérimenter.
--	--	--	-------------------------------------

Confort, inconfort et la question du corps

	E1	E2	E3
confort	vivre en squat, après, ça rend extrêmement exigeant sur... l'appartement. Moi, par exemple, je ne veux plus habiter dans un tout petit appartement. c'est quand même un espace qui est fait pour habiter. Même s'il est un peu vieux, il est quand même créer pour l'habitation au départ. Ce n'est pas habiter un grand espace impossible à chauffer... C'est quand même un espace très vivable, ce n'est pas un espace où tous les chiottes sont bouchés, où il n'y a pas d'électricité, il n'y a pas de douche, comme on peut voir dans certains squats.		Tu as le manger et le dormir gratuit tranquillement, quand même, globalement, assez facilement. Moi ce que je vois de pas évident là-dedans c'est qu'après il faut se confronter, entre guillemets, au vrai monde où il faut quand même subvenir à ses propres besoins, se démerder. Pour le dire vulgairement se sortir les doigts du cul pour bouffer et dormir. Au moins s'assurer ces besoins essentiels là et bien ce n'est plus la même quand tu quittes le lieu. C'est là où je dis que ce lieu en soi est très confortable.
inconfort			Ambivalence (ci-dessus) : moi ce que je vois de pas évident là-dedans c'est qu'après...
ressenti	Froid (2 fois : il faut passer par l'extérieur pour avoir accès aux toilettes. Ce qui, des fois, dans le froid, peut être un peu rude / un espace dont on me disait qu'il était inchauffable, où il faisait extrêmement froid.)		
Sécurité matérielle	Faire l'accueil (...) on leur expliquait un peu le fonctionnement du lieu, de la cuisine, les choses à ne pas faire, relativement aux radiateurs, ne pas mettre des habits dessus, ne pas les laisser trop allumés, ou au gaz, bien fermer le gaz... des choses de sécurité		Au début, on a gardé cette loge : la loge du gardien. Il fallait que quelqu'un dorme dans ce bâtiment. Ça c'était les premiers temps où on se disait c'est bien quand même qu'il y ait quelqu'un qui soit pas loin de la porte d'entrée [il rit] pour entendre ce qui se passe.

	commune, quoi.		
Sécurité morale	On peut aussi vivre des expériences de squat horribles. C'est pas tellement squat mais c'est une belle expérience du squat X.. ou on est avec des gens plutôt gentils et bienveillants. C'est un peu un squat de «bisounours» comme nous appelle les Marseillais. Il n'y avait quasiment pas de drogue. Parce que quand on pense squat, on ne peut pas s'empêcher de penser à la crack house [elle dit ces mots d'un ton amusé/amusant. Je ris] où les mecs se mettent des fixs pas possibles ou les mecs sont complètement sous alcool à fond. Là, pas du tout, même tout au contraire, c'était quand même rechercher une petite vie sereine.	La porte était tout le temps ouverte, ouais. La porte était ouverte et du coup, rentrait qui voulait. Et c'est là que j'ai mis la poignée de vélo, sur la porte... avec une fermeture. Voilà, du coup les deux phases de lieu et ce qui a ... le fait de fermer comme ça, c'est ce qui a permis de faire les premiers travaux. Les pires, ouais, souvent... bizarrement c'est souvent associé aux pétages de plomb des personnes haitantes	les histoires de vol, d'alcoolisme, de trucs qui font tout un tas de bazar et euh du coup on a invité tous un tas de gens à gentiment... à pouvoir se casser bien fort dans un squat clef en main qu'on leur a redonné.

Tenir un squat, se tenir, tenir à la réputation du lieu

	E1	E2	E3
Tenir un squat		M. : et un collectif un peu fort, du coup ? L. ; avant c'était ouvert à tout le monde en fait. Tout le monde pouvait venir et aux AG, et là, c'était dire y a un collectif habitant affinitaire, pas une habitation ouverte à tous... Non, pendant la période de transition, on a dit : « on va fermer le lieu et on va mettre des gens dehors ». Personne ne voulait le dire comme ça en fait. Mais c'est clairement ce qui s'est passé pour moi. Ça s'appelle un putsch, on reprend le pouvoir à et on vire ceux qui nous plaisent pas, enfin on vire ceux qui ne font pas partie du collectif affinitaire,	De comment s'ouvre le lieu ou comment il s'ouvre pas, comment on le défend, comment on ne le défend pas, sur quel registre. Parce que, au début, y a toujours plein de gens qui sont intéressés. «Ouais un squat, c'est trop cool, on vient, on s'installe». Et puis en fait très vite sur le courant de la fin de première année, il a fallu structurer un peu, qu'on raffermisse un peu le collectif.

		on s'est retrouvé à 9, à créer ce collectif affinitaire, et à virer des gens. Un putsch. On reprend le pouvoir à un petit nombre ... Enfin, un petit nombre, c'était une majorité sur le...	
Se tenir	« Ça faisait une espèce de drôle de mois où en même temps, on est à la fois un peu sur ses gardes à se dire «oh, je veux rester là, faut pas trop que j'en fasse une» et en même temps à découvrir les choses au fur et à mesure, les fonctionnements, ce qui est dit et ce qui n'est pas dit. »		cette piscine a été un grand objet de conflit. Voilà. Donc surtout c'était en plein milieu du village et des fois il y en qui avait besoin de dormir parce qu'ils travaillaient, aussi.
Tenir à la réputation du lieu	mais aussi, si il y a de la drogue qui circule, c'est que l'espace du squat X peut devenir un espace de vente et ça [très accentué], c'est plus délicat. Et on sait que, par exemple, y a rien de tel pour virer un squat que de dire «On a trouvé de la drogue.». C'est vraiment... Que ce soit vrai ou pas, ils peuvent le dire quand même. Mais c'est quelque chose qui délégitimise... qui délégitimise [tout bas, en réfléchissant et en riant parce qu'elle doute de la correction du terme]... un squat qui a quand même des belles actions, donc c'est con.		

(Se) justifier

	E1	E2	E3
		« Il fallait bien qu'on donne un petit terme, c'était «affinitaire». Parce que on s'est fait reprocher : «pourquoi est-ce que vous fermez le lieu ?» . On avait besoin de se justifier aussi. Et ce n'était pas évident de se justifier. Bon. Pourquoi est-ce que y a toi, y a pas toi ? Voilà. [silence] D'autres questions ? »	

		Qu'est-ce qu'un « squat » ? Un « squat » est le mélange de art et squat. Le squat, concept développé en 2007 par Mix' Art Myrys. « Les lieux... ». Comment c'est ? Le rapport Lextrait. Lieux d'expérimentation... les interstices... les nouveaux lieux de l'art. On avait parlé avec Bianchi du coup de ça, du rapport Lextrait...	
		Elles n'interprètent pas les règles, ou elles entendent pas les règles ou elles veulent pas appliquer les règles comme... Et donc tout ça, c'est en permanence à discuter, à re-discuter, et de faire face aux questions, aux interrogations des gens qui viennent, au fonctionnement des gens sur place.	

Regarder de différents points de vue

E1 :

- D'un « on » à l'autre, beaucoup de glissements de point de vue : « on » au sens de chacun, au sens de « nous » et au sens de je/moi.

« Au squat X, il y a tellement de gens, tout le monde fait tellement de choses que, rapidement, **on** peut se retrouver très seul dans une mini ville. Il y a aussi ça. Il y a eu quelqu'un qui était vraiment en état d'instabilité psychologique. Voilà, un jour, il s'en est pris à son amante et là, ça a été le moment où on a compris que ça n'allait pas du tout. Mais comme il était très.. Quand **on** lui demandait "Comment ça va?", "Ça va, ça va.". **On** ne l'avait pas vu venir, **on** ne l'avait pas vu venir du tout. Et c'est là qu'**on** s'est dit, "ah, c'est fou, finalement peut-être qu'on est plus éloignés qu'une coloc", dans le sens où on a pas vu que ça allait pas pour lui. Parce qu'on est plus nombreux ... comment on peut dire ? ... **On** se dit -silence-, **on** se dit que les autres s'en occuperont peut-être, peut-être qu'y a un peu quelque chose comme ça. »

- du point de vue de l'activiste bénévole et du point de vue de l'utilisateur du lieu, consommateur d'événement.

Et du coup, je pense aussi que de la part de la personne derrière le bar, elle était un peu estomaquée de se sentir comme une serveuse, alors qu'elle, elle fait ça vraiment de manière complètement volontaire et bénévole. Donc... euh... elle a pas vraiment apprécié ce rapport au service. Alors que la personne qui demandait qu'on lave ses verres, elle, peut-être se croyait dans un espace comme un espace où les gens sont salariés, rémunérés et que du coup dans ce rapport au service, la personne fait tout ce qu'on lui demande. Donc voilà, y avait une mésentente, ça s'est relativement bien terminé.

E2

« Après on peut parler des barrières... Il y a pas mal de gens qui disent : « Au squat X, c'est fermé ! » (...) J'imagine quelqu'un de l'extérieur. »

E3

Tout le passage de critique où le confort à l'intérieur s'inverse en inconfort à l'extérieur, voire en inadaptation : « Je reviens au confort évoqué avant. Si on s'enferme trop dans ce confort, on peut aussi, peut-être aboutir à une inadaptat... peut-être à une plus grande inadaptation au monde que celle qui a fait qu'on en est venu là. Et l'enjeu, c'est plutôt, c'est aussi de travailler à son habileté à être au monde. »

Valorisation de l'instabilité et avantages de la durée

E1. La notion d'aventure, l'envie d'aventure après un voyage et la valorisation de l'imprévu, du surprenant, de l'intensité, de l'émulation.

« Ouais, c'est vraiment des aventures humaines. Ce n'est pas quelque chose de figé, quoi, c'est quand même quelque chose qui évolue toujours selon les habitants, selon les envies des habitants, ce qui fait changer le lieu, l'espace, les dynamiques quoi. C'est quelque chose en mouvement, quand même, toujours. »

E2. Présentation du lieu comme en construction permanente (les travaux et « le lieu d'expérimentation », dans la comparaison collectif actuel / collectif initial, il y a un modèle du squat en construction permanente), une description du fonctionnement collectif qui met l'accent sur la régulation et l'ajustement.

E3. Passager d'un lieu plutôt qu'habitant d'un squat : « Dans la définition que j'en avais à l'origine, il fallait que ce soit -et que ça reste- un lieu de passage, c'est-à-dire un lieu où tu viens à un moment donné construire quelque chose, ou te construire, et puis le quitter. »

Pourquoi « idéal » ? Les avantages de la stabilité, de la durée présentés dans chaque entretien.

E1. Présente un lieu sécurisant, avec des formes plutôt « douces », de la gentillesse, voire de la naïveté (le « squat de bisounours ») même si cela requiert une discipline et un contrôle social entre squatteurs (se tenir et inciter les autres à se tenir pour que le lieu tienne). La recherche de pérennité.

E2. La valorisation de ce qui est bâti, les économies par le temps (la mise en commun se fait aussi à travers et grâce à la durée : les 400 euros investis par lui et sa compagne dans la construction d'une cabane – le prix d'un loyer- rapporté à 4 ans d'hébergement). Le renouvellement du collectif.

E3. L'attachement. Se projeter dans un lieu. Un lieu repère : « point de chute » à un moment, puis lieu mémoire. Le renouvellement du collectif comme gage de réussite de l'ancien collectif (et donc de soi-même : avoir contribué à fabriquer un si beau piège)

Les inconvénients de l'instabilité.

E2. La fatigue liée au passage aux ajustements permanents.

Annexe 10. Entretiens : connivence.

E 1	E2	E3
« M. : On parle de tout et de rien pour que je vérifie que ça enregistre bien. P. : Bonjour Maryla. M. : On fait ça comme à la radio. P. : Merci de votre invitation. M. : je vous en prie on est chez vous ... [je ris] P. : ha oui c'est vrai ... [rires communs] M. : C'est combien de pièces ? P. : Alors y a deux dortoirs, et l'espace de la bibliothèque, et je crois qu'y avait une autre petite pièce en face ? [elle m'interroge, aussi avec le corps] M. : ça, ça arrête pas de changer, la fonction de ces pièces là, je te pose aussi la question, parce que moi mes souvenirs sont pas .. Et puis je sais bien que ça bouge tout le temps... C'est pour savoir comment c'était quand toi... P. : Ouais. Ben moi, y avait vraiment ces deux dortoirs, et l'espace de la bibliothèque, et - y me semble l'espace d'en face M. Pourquoi ? P. Parce que...C'est une bonne question pourquoi. Ben c'est un peu délicat ... pourquoi... Parce que, là, faut le remettre dans le contexte comparé à aujourd'hui, c'était des gens qui étaient de passage, qu'on connaissait pas forcément beaucoup contrairement à ce qui est aujourd'hui où y a quelques familles, je saurai pas dire combien, qui sont vraiment en confiance complète avec les gens du lieu, y avait des gens qu'on hébergeait, on les avait rencontré la veille au soir, c'était	M. : J'essaie de voir si j'ai bien compris ce que tu m'as dit. L'affinitaire est sur l'idée de faire du lieu un lieu d'expérimentation sur le culturel ? C'est ça que tu m'as dit ou je comprends mal ? L. : C'était pas tant sur un projet qu'on avait ensemble. Je le vis pas comme on « a un projet ensemble », bien qu'on l'a défini... Je sais plus.. En fait, c'était l'idée de «pourquoi est-ce qu'y en a 9 qui sont là et pas quinze ?». Et donc, on arrivait pas à dire pourquoi est-ce qu'y en a 9 et pas quinze et donc on l'a défini comme «on est une bande de 9 copains et on a envie de construire ce lieu à 9». 109 L. : Et du coup les cabanes mettent des plombs à se construire... C'est un autre... C'est pas le même type... Après, c'est ça qui est chouette aussi... La plupart des gens... Y a que Alfred qui reste de ce groupe des 9, à habiter ici... 110 M. : MMM. L. : Chose que Jules n'a pas respecté. Mais c'est comme ça. M. : C'est comme ça ? [je ris] L. : C'est comme ça. [On rit]. Je me demande si c'est pas Jules qui avait insisté	« et puis a suivi une première version de la cabane qui s'est effondrée pendant le premier festival des clapettes. M. : Je m'en rappelle pas. G. : Enfin, le toit s'est effondré. » 133 « On y avait monté un petit festival qui s'appelait <i>Enfin dehors !</i> (...) je sais pas si tu te souviens de ça ? » 133 « je sais pas si c'est encore valable avec le collectif actuel mais ça faisait partie de nos revendications à nous, sur le vieux collectif, » 137 « justement j'ai revu une image de ce film quand on est allé en Espagne, quand on était à Barcelone... » 137 Maryla : [très bas] ils sont partis dans le même moment Gwenaël : ou c'est dans les mêmes moments, ouais. Et puis voilà moi je suis parti quelques temps après. M. : [toujours aussi bas] Je vous ai vraiment croisé. G. : Et puis moi je suis parti après, « C'est sûrement pas un hasard, si tout comme toi, je traîne autour de ce sujet là dans le cadre du Dheps. » 141 « Il y aura sans doute des détails sur lesquels revenir, tout ça... M. : Mais là, tu veux sortir fumer. G. : Ouais.

vraiment difficile.. « M. A combien de minutes t'étais des toilettes ? P. (...) faudrait demander à Lucia à combien de minutes elle est des toilettes. » Du coup Baptiste était allé jouer ou présenter quelque chose à un endroit, et lui il pensait que bien sûr Moi : Baptiste ? P. : Baptiste II. Ton copain. Moi : Ah Avec sa fanzinothèque ? P. Je pense que ça devait être ça. Pause (à 01 : 23) faire un entretien avec Valérie, dont elle pense qu'elle aura une vision plus négative du lieu. [01:28:28] Toi, t'as habité pendant la même période que Valérie [la jeune femme avec qui elle vient de me conseiller de faire un entretien]? P. Et y avais vraiment des... Ce qui était un peu dingue.. Pour en revenir à cette histoire de gens différents.. C'est qu'on avait Valérie, qui est costumière, qui travaillait à côté, donc des fois, se taper les tâches communes en rentrant à 2 heures du matin, bien claquée, c'est pas évident. la pause à 01 : 23 de l'entretien «Puis là, la difficulté, c'est de te connaître et de savoir que tu y habites. Faut à la fois penser à des gens qui ne connaissent pas l'espace, 'fin, un peu de manière abstraite, et en même temps tu sais que l'autre en face, elle voit très bien de quoi tu parles, ouais, c'est drôle. » M. : ça, ça te parle ? P. : Ben ouais. C'est pas rien. Parce que... parce que c'est plus complexe de mettre ça en place.	pour qu'on... On a beau dire : «la caisse, il faut la compter parce qu'on a eu des problèmes de caisse.»... [je rigole] Alors, comment est-ce qu'on fait ? Alors la caisse, elle est comptée avant et après chaque soirée. » « Du coup, je trouve ça assez intéressant cette idée de produire quelque chose. Ce que tu dis... On en parlait tout à l'heure : il y a quand même cette production de « accueil ». » page 120	M. : Je vois : clope au bec, briquet à la main. Ça va, on fait une pause. G. : ça fait une bonne première partie, non ? » 141 Je sais pas si t'étais déjà là à ce moment-là, si t'avais participé à ça ? Maryla : Non, j'étais pas là, après j'en ai entendu parler. 143 « hormis toi parce qu'on est dans la même formation » 151 « M. : tu hurles doucement comme tu sais si bien le faire mais tu m'arrêtes. » c'est une période où on essayait d'écrire ou on avait proposé un exercice d'écriture à l'ensemble des gens du squat X qui raconte un peu leur ressenti du lieu. Je sais pas si t'étais déjà là à ce moment-là, si t'avais participé à ça ? Maryla : Non, j'étais pas là, après j'en ai entendu parler. 143 en mode «je suis un gros vilain, brut de décoffrage» Maryla : [en riant] un gros vilain brut de décoffrage, c'est quoi ça ? Gwenaël : Et puis non, ça, ça passe pas partout. Ben c'est un habitant du squat, plutôt masculin, puisqu'on le dit vilain et pas vilaine, et «brut de décoffrage», c'est-à-dire que son espèce de campagne semi-urbaine du squat X, dans son espèce de petit monde et
---	---	--

M. : ça te parle pour le travail que ça a pu te demander, ou toi, en tant que personne ?

P. : MMM.

M. : Ou toi en tant qu'artiste ?

P. : Ben, là c'est presque plus... moi en tant que personne, ou en tant que... une pensée politique de gens qui prennent la peine de se mettre à la place de leur propre public. 96

P. : Je regardais si le petit bouton rouge était allumé.

M. [en riant] : t'inquiète , ça tourne ! Ça fait pas une heure quarante deux que tu parles dans le vide !

P. : Bon, ben parfait alors ... 97

vase clos très confortable et très heureux et très joyeux ou on peut faire tout et n'importe quoi ... Ne pas se laver pendant trois semaines, ne pas avoir un seul vêtement propre ou comme une rumeur qu'on avait entendu une fois, ne jamais se laver et ne manger que de la courgette ..

Maryla : [je ris]pour ça vient relativiser que quand je parlais de famille, c'était peut-être vrai avec l'ancien collectif, c'est peut-être moins vrai avec ce que c'est réellement maintenant. 150

Avec les gens d'ici, hormis toi parce qu'on est dans la même formation, si je repasse pas par là, j'entends jamais parler, j'ai jamais de nouvelles, c'est marrant.

Maryla : [après la pause, je viens de lui proposer de lui résumer le parcours de l'entretien]

Tu hurles doucement comme tu sais si bien le faire mais tu m'arrêtes.

ma synthèse de l'entretien qui provoque un retour sur les ouvertures de squat préalable au lieu « une continuité d'histoire »

«Convergence des rustres», je crois que c'est celle qui me plaisait le plus. [Je ris, il se met à rire aussi]

Maryla : Ouais, les vilains.

Gwenaël : Les vilains

		quoi. Ouais. Avec le recul, de se dire, on a posé un lieu, et en plus on a réussi à lâcher le bébé. A mettre en place et à se barrer. A laisser la place à d'autres. C'est cool. C'est quand même rigolo. Peut-être on peut terminer là-dessus, «lâcher le bébé» : c'est bien. <i>[il rit]</i> Maryla : <i>[en riant]</i> OK, on peut lâcher le bébé. 158
--	--	---

A qui parlent-ils ? A une amie, à une visiteuse potentielle (ce que pourrait être les lecteurs du mémoire / le jury universitaire que je représente aussi), à une autre squatteuse, ancienne activiste, avec laquelle on a une expérience commune, à une « jeune »/ nouvelle habitante auxquels des anciens racontent le passé du squat, dévoilent certaines de ses coulisses / rappellent certains des « fondamentaux »

Méthodologie : différences dans la conduite de l'entretien

E2- « comment tu vis le fait d'avoir habité au squat X ? » : verbe au présent

M. : OK. Alors je vais redire : comment tu vis le fait d'avoir vécu au squat X

E3 : Une relance avec une synthèse des propos précédents : T'es entré dans l'entretien d'une manière chronologique en racontant comment t'es arrivé ici - un peu comme si c'était un événement imprévu. (...)

Gwenaël : MMM. Ouais. Peut-être j'ai été un peu laconique sur l'arrivée ici. Peut-être que je pourrais raconter un peu plus quand même parce que ce lieu-là s'est pas ouvert tout seul.

Annexe 11. Entretiens : auto-censure.

E1	E2	E3
	Euh... Il fallait bien mettre un mot sur pourquoi il y en a 9 ici, et ... Ce n'était pas évident. Mais on se retrouvait sur le fait qu'on était 9 personnes plutôt investies dans le lieu. Euh, c'était délicat à définir parce qu'il y en a bien d'autres qui faisaient des choses aussi et qu'on a viré quand même.	
Ça faisait une espèce de drôle de mois. En même temps, on est à la fois un peu sur ses gardes à se dire « oh, je veux rester là, faut pas trop que j'en fasse une » et, en même temps, on découvre les choses au fur et à mesure, les fonctionnements, ce qui est dit et ce qui est pas dit. Alors peut-être que je peux dire un peu à quoi ressemble cet espace ? [demande une confirmation, j'opine. Entre cette question du drôle de mois et cette question, elle enchaîne sans aucune pause].	L. : Chose que Jules n'a pas respecté. Mais c'est comme ça. M. : C'est comme ça ? [je ris] L. : C'est comme ça.	En disant : « ben voilà, si on veut que le lieu se maintienne, et ben il faut que ces gens là, ils dégagent et que les gens qui, soit qui faisaient rien, soit qui... les histoires de vol, d'alcoolisme, de trucs qui font tout un tas de bazar. Et du coup on a invité tout un tas de gens à gentiment... à pouvoir se casser bien fort dans un squat clef en main qu'on leur a donné.
		entre qu'est-ce que je fais de mon diplôme, qu'est- ce que je fais de ma vie affective en ayant vécu un peu là avec la mère de ma fille un temps, mais bon, elle s'est jamais sentie bien... elle s'est jamais bien sentie dans ce truc de collectif. Faut dire c'était un peu sauvage tout ça les premiers temps... Faute d'organisation, faute de plein de choses.
Il y a eu des périodes où on ne pouvait pas recevoir tout le monde, donc ça..., c'était assez dur de dire non ! Quand il y a une femme, avec un enfant dans la poussette, dire « ah ben non, là ce n'est pas possible, on est complet », c'est, c'était vraiment pas évident. Moi, ça je l'ai fait quelque fois, et c'était surtout Jean-Pierre qui, à l'époque..., ben il faisait l'accueil, et	Et du coup, ça fonctionnait pas mal euh..., par rapport à ce qui se passe maintenant où il y a moins de bricoleurs par exemple.	G. : En tous cas, ça correspond à une période où la Z n'était pas morte... Enfin l'association. Et où on organisait encore des actions à l'extérieur et où on était politiquement plus actifs qu'aujourd'hui... du moins de manière visible dans la

lui, ça lui est arrivé assez souvent, et, euh, du coup c'est dur...		ville.
Après les gens devaient partir le matin, quand même assez tôt. Alors ça, ça posait différents problèmes, parce qu'il y avait ceux qui de toute manière partaient tôt, ils allaient soit au travail, soit à l'école, ils partaient tôt, et il y en avaient d'autres, ils voulaient rester un peu plus... ils avaient rien à faire en ville, donc c'était un peu plus délicat, c'était un peu des fois mettre des gens dehors aussi.	La construction... Se construire. Ah ben, voilà ! Elle est là, la question ! [j'éclate de rire]. Comment se construit-on Léopold dans un espace de liberté [je me remet à rire, aux éclats] qui est un squat. [il prend un ton mi-bouffon, mi-pontifiant]. Qu'est-ce qu'un « squat » ? Un « squat » est le mélange de art et squat. Le squat, concept développé en 2007 par Mix' Art Myrys. « Les lieux... ».	Et puis voilà, j'étais beaucoup moins présent sur le squat, beaucoup moins, c'était très difficile d'être jeune papa et présent au squat. Et puis il y a eu une difficulté avec la mère de ma fille, difficulté à ce qu'elle comprenne à ce que je vienne encore là. Bon, s'ensuit une année un peu sombre, sur laquelle je ne reviendrais pas, un peu sombre et cool de "papauté".
Il y avait des gens qu'on hébergeait, on les avait rencontré la veille au soir, c'était vraiment difficile... C'est quand même un espace où il y a plein de gens, avec leurs biens, donc il faut que ça marche sur une confiance.	Mais on peut facilement trouver des barrières au fait de rentrer dans le lieu. Les gens ne sont pas accueillants, c'est sale... Et après il y a tout l'imaginaire autour du squat qui peut aussi faire barrière à ça.	la piscine qui a été détruite deux, trois semaines après... Parce que bon, entre les histoires de gâchis de flotte et de stupre et de débauche qui franchement... voilà, c'était pas gérable pour tout le monde. G. : Je me souviens d'A. qui habitait là aussi encore et qui était un peu opposée justement à cette débauche permanente, tous les soirs jusqu'à pas d'heure, avec du bruit, des gens dans la cour et des gens à moitié bourrés... [il rit] Voilà. En même temps, ça, c'était sur un début d'été où il y a ces énergies là de fête et tout ça quoi.
Et cet espace, on me disait qu'il était inchauffable, il faisait extrêmement froid.		c'est une année où moi j'étais pas forcément toujours très, très bien mais ça va. Mais du coup il y a plein de remise en question chez plein de gens dans le lieu à cette époque là. Il y a quand même Jules et Sabine qui commençaient à penser leur départ. Euh, il y a Léopold, tous on était un peu en

		transformation...
c'est vrai que... comment... la question de l'espace privé. Comment imaginer d'avoir une relation amoureuse dans ces circonstances ? C'est vrai que ça apparaît un peu délicat. Mais bon, la question ne se posait pas. [cette phrase est dite rapidement, beaucoup plus rapidement que les autres.]	L. : Mais une fois passées toutes ces barrières. Il y a beaucoup à construire. Ça demande beaucoup d'énergie ne serait-ce que pour récupérer tous les matériaux, se fader toutes les réunions pour être accepté dans le lieu, créer les affinités avec les gens qui sont ici... J'imagine quelqu'un de l'extérieur.	Le collectif commençait à s'installer et puis chacun ayant fait évoluer ses propres projets dans le lieu ... Euh, il y a Léopold..., tous on était un peu en transformation... Je dirai entre cette troisième et cette quatrième année. Je pense que c'est ... les propos du collectif initial se sont un peu dilués comme ça dans le lieu et dans ce que chacun mettait en place, donc un collectif avec beaucoup moins de cohésion, c'est un peu confus tout ce que je raconte, disons que il y avait déjà les prémisses de collectif(s) à venir, même si c'est arrivé que dans les années qui ont suivi. Et dans le même temps, cet état de fait a amené un vrai questionnement et le déclenchement d'un travail de refondation du lieu.
il y a " habiter " avec des colocataires qu'on connaît assez bien..., ça dépend qui, ça dépend comment		je pense à Vincent et Florence nos voisins qui étaient fréquemment là et qui ont fini par s'installer là. Bon d'abord Vincent puis petit à petit Florence, enfin ils ont fait un peu ... voilà, c'est là où on était pas clair sur le mode d'intégration des gens quand même.
M. Pourquoi «bien au contraire» ? (...) Je pense par exemple à quelqu'un qu'on hébergeait, qui était alcoolique (...) mais c'est vrai que les gens qui semblent un peu abuser, le collectif va leur dire «hé, là, t'as pas l'impression que t'abuses un petit peu ?». C'est un public un peu averti	La Fada m'avait bien... m'avait bouffé un peu d'énergie déjà. Et... Et... Et voilà. P'tain il a une de ces discothèques ! [il n'a pas arrêté de se tourner sur sa chaise. A ce moment là, il est de biais, sur sa droite, me tournant presque le dos, il regarde les Cd's de l'enfant qui occupe cette chambre.]	Bon d'abord Vincent puis petit à petit Florence, enfin ils ont fait un peu ... voilà, c'est là où on était pas clair sur le mode d'intégration des gens quand même. Il y avait des formes de cooptation un peu étranges quand même, des fois.
Moi je crois que vraiment, ce qui m'intéressait, c'était l'aspect événementiel du squat X... Justement.	L. : Oui. Les freins à ma venue au squat X, ça peut-être : ça, ça, ça et ça.	Voilà, c'est là où on était pas clair sur le mode d'intégration des gens

Par exemple, les cantines, j'aimais bien y aller, il y avait toujours les copains, je trouvais ça très bien qu'ils le fassent... mais ça ne m'a jamais vraiment intéressée, je me suis jamais dit «oh, j'ai envie de faire une cantine, j'ai trop envie de cuisiner.». Voilà. Après moi je pense qu'il vaut mieux qu'on ait des champs où on est bien... on aime faire ça et du coup on ne va pas planter les copains, plutôt que de s'engager pour tout et de planter systématiquement les gens. Donc moi, tout ce qui était un peu bouffe, ce n'était pas trop mon truc, voilà... [elle rit]où on ne va pas planter les copains, que de s'engager pour tout et de planter systématiquement les gens.		quand même. Il y avait des formes de cooptation un peu étranges quand même, des fois.
mais c'est vrai que c'est des gens un peu hors du commun. M. : En quel sens ? P. : [amusée] Par leur manière d'agir qui ne semble pas correspondre à une logique globale. Euh... Qui ... semblent avoir leurs propres règles dans cet univers qui semble pourtant si bien réglé.	La mise en place... C'est énormément de travail pour ... de questionnements permanents et du coup, c'est un peu fatigant et ça s'est un peu essoufflé au bout d'un an ou deux. Ou trois, je sais plus exactement.	Du coup, je pouvais... cet espèce de pseudo statut me permettait de continuer à vivre là, tout en étant pas trop collectif, et qu'en même temps on m'embête pas trop. Parce que, quand même
		Me donner les moyens, des outils de faire ..., avoir une activité autonome. Et qui a son petit degré militant quand même en permettant à des gens de se faire des constructions et des travaux qu'aucun artisan ne voudrait faire et que les gens ne pourraient pas non plus se payer. Je permets à des gens de réaliser ce qu'ils ne pourraient pas sinon. Tant d'un point de vue légal que d'un point de vue des possibilités. Ou j'offre comme ça un espèce de truc interstitiel dans le bâtiment. Et donc voilà, ce projet est quand même né là et a grandi dans ce lieu.
		c'est la période, on va dire proche de l'événement de Kevin Pioche – on s'est fait un petit peu canardé, enfin gentiment sans rentrer dans le détail...

		Même si c'est pas forcément vrai, parce que vivre ici, je ne dis pas que c'est simple tous les jours.
		Sinon, je vais me mettre à parler des expériences des autres. <i>[en riant]</i> Ce n'est peut-être pas l'objectif non plus !

Résumé

Ce mémoire vise à étudier les processus d'apprentissage au sein d'un squat. L'approche adoptée est ethnologique et privilégie la banalité du quotidien, laissant de côté la question de la contestation, le discours des alternatives et de la marginalité. Les acteurs enquêtés disent avoir appris par eux-mêmes pendant leur temps d'habitat en squat. Leur héritage idéologique, mêlant des influences libertaires, utopistes et communautaires, punks, permet de comprendre leur valorisation de l'autonomie et de l'expérimentation. Ils ont cherché une manière d'apprendre conforme à ces valeurs. Cela les conduit à considérer l'ensemble de leur vécu au squat comme une période d'essai. Ils ont fait des efforts pour cohabiter et pour concilier des usages divers, des aspirations divergentes, des activités au squat et hors squat. Penser ces efforts comme des essais donne un droit à l'erreur. La dispersion, le délitement du commun, les tiraillements et autres hésitations sont vécus comme des échecs et des obstacles à l'union. Mais ils sont des aspects essentiels de la situation qui les ont poussé à travailler leurs façons d'agir, de se présenter et de représenter le squat. Dans un contexte marqué par la transformation du salariat, la montée de la précarité, l'éclatement de l'emploi en activités, ces façons de squatteurs permettent de problématiser l'idéologie de la construction personnelle et l'injonction à faire de sa vie une œuvre.

Mots-clefs : Ethnologie, squat, cohabiter, apprentissage, droit à l'erreur, salariat, précarité, construction personnelle.

Abstract

Doing things here and there : the art of losing oneself - Learning and developing skills in a Clermont-Ferrand squat.

This thesis aims at studying learning processes within a squat, with an ethnological outlook. The approach focuses on what is trivial about everyday life and does not deal with the political, alternative or marginal aspects of squat-living.

The respondents state that while they were living in the squat, they learnt and developed skills by themselves. Their ideological background, mixing anarchist, utopian and collective, punk influences accounts for the stress they put on self-sufficiency and experimentation. They tried to find a way of learning that would be in line with these values. This leads them to consider their whole squat experience as a trial period. They strived to live together and reconcile differing practices, conflicting desires and activities inside and outside the squat. Thinking of these efforts as tests gives them the right to make mistakes. Carrying out several activities at the same time, hesitating and having doubts losing common interests and values are experienced as failures and seen as hindering unity. Yet, these are also key aspects of the situation. They led them to question the way they act, the way they talk about themselves and describe the squat.

At a time when wage labor is being transformed, when precariousness is rising, when work is disintegrating into various small jobs, these squatters' habits make it possible for us to question the ideology of personal development and the social requirement to turn one's life into a work of art.

Key words: ethnology, squat, living together, learning and developing skills, right to make mistakes, wage labor, precariousness, personal development.